



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



5. l. 31









ESSAI

SON

LA TRADUCTION

TYPOGRAPHIE MAULDE ET RENOU
Rue de Rivoli, 144

ESSAI
SUR
LA TRADUCTION

CONSIDÉRÉE COMME LE PRINCIPAL EXERCICE

DES CLASSES SUPÉRIEURES

PAR

M. L'ABBÉ J. VERNIOLLES,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU PETIT SÉMINAIRE DE SERVIERES.

PARIS
ÉTIENNE GIRAUD, LIBRAIRE,
16, RUE DAUPHINE.

NIMES
LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-ANTOINE.

1856



A Monseigneur

Seau-Baptiste-Pierre-Léonard Bertheaud,

ÉVÊQUE DE TULLE.

MONSEIGNEUR,

A votre insu, vous m'avez inspiré la première pensée de ce livre ; il est juste que je le dépose comme un hommage aux pieds de Votre Grandeur.

Dans une de ces doctes et étincelantes causeries dont vous avez seul le secret, vous nous parliez un jour de la traduction des saints Pères, et de l'avantage qu'on peut retirer de ce travail. Il s'agissait de Tertullien, de sa mâle et puissante énergie, de l'art de reproduire en français sa force, sa concision, sa vigueur. Vos réflexions, Monseigneur, firent sur moi une impression profonde.

Quelques pages, qui n'étaient que le pâle développement de votre idée, insérées naguère dans une publication catholique, ont été accueillies avec une bienveillance inespérée ; et cette première esquisse qu'avait fait naître une parole tombée de vos lèvres, revue et complétée durant quelques instants de loisir, est devenue un livre qui paraît aujourd'hui sous vos auspices.

Maintenir la prééminence des travaux littéraires sur l'étude des sciences physiques, combattre par le spiritualisme chrétien le matérialisme du siècle qui menace de tout envahir, donner aux langues anciennes la large place et le rang d'honneur qu'elles doivent avoir dans nos écoles, détourner nos enfants

d'une littérature énervante et frivole, et leur inspirer le goût des auteurs ecclésiastiques étudiés dans le texte, mêler dans une sage proportion les écrivains sacrés et les écrivains profanes, pénétrer l'enseignement tout entier d'un esprit éminemment chrétien, voilà, Monseigneur, les grands principes que vous avez souvent établis devant nous avec une autorité souveraine et une force irrésistible ; voilà aussi la base du travail que je publie et dont vous avez bien voulu accepter l'offrande.

Vos paroles ne sont textuellement citées qu'en deux ou trois endroits de ce volume ; mais vos convictions et vos vues en ont inspiré toutes les pages, et s'il a quelque valeur, c'est à vous qu'il le devra.

Marqué de votre nom, honoré de votre patronage, ce modeste *Essai* fixera peut-être l'attention de ceux qui vous vénèrent et vous aiment. Il dira du moins à ceux qui vous ont entendu dans nos fêtes littéraires, que les flots de science et de lumière que vous versez sur nous ne sont pas entièrement perdus, et qu'on cherche à recueillir quelque parcelle de ces riches trésors qui coulent de votre lèvres avec tant d'abondance.

Puisse-t-il aussi proclamer hautement que, parmi les prêtres dont vous êtes le pasteur et le père, nul n'est plus heureux que moi,

MONSEIGNEUR,

de se dire avec un profond respect,

de Votre Grandeur,

Le très-humble et très-dévoté fils,

J. VERNIOLLES.

Au petit séminaire de Servières, en la fête
de saint Pierre, xxix juin 1856.

PRÉFACE.

Parmi tant de graves intérêts qui agitent les esprits de nos jours, les questions d'enseignement tiennent assurément une très-grande place. Objet des travaux et des préoccupations de toute notre vie, cet intérêt nous est particulièrement cher, et il nous serait doux de le servir.

Dans ces dernières années, on a souvent parlé de changements de méthodes et de réformes des études : nous n'en sommes pas surpris. A notre avis, il y a beaucoup à dire, et plus encore à faire, pour donner à l'enseignement littéraire la haute importance qu'il doit avoir dans nos maisons chrétiennes.

La connaissance des langues anciennes a malheureusement faibli de toutes parts : c'est la plainte universelle, c'est le cri de tous ceux qui ont vu les choses de près et qui cherchent à y porter remède. L'imperfection des études clas-

siques frappe les intelligences de notre époque d'un cachet d'infériorité dont les hommes sérieux peuvent seuls mesurer toute l'étendue. Cette triste décadence, des voix plus autorisées que la nôtre l'ont courageusement signalée ; elles en ont gémi ; elles l'ont déplorée avec une énergie, avec une éloquence que nous n'égalerions jamais.

Que venons-nous faire ici ? Mêler nos plaintes et nos doléances à celles de tant d'autres ? La chose serait complètement superflue , et il vaut mieux montrer comment on peut mettre la main à l'œuvre. Or, comme le travail de translation fait sur les langues anciennes est la partie fondamentale des études classiques, nous essayons de dire quelles sont l'importance et l'utilité de cet exercice qui prend une si large part des années de l'enfance et de la jeunesse.

Tous ceux qui ont réfléchi sur la formation de l'esprit et de la raison savent qu'il n'est rien de propre à développer les facultés d'un enfant comme la décomposition et la recomposition du langage qui porte à la fois sur deux langues étudiées simultanément. Ces thèmes et ces versions, éternel tourment des écoliers, ces explications du grec et du latin, objet d'ennui pour un âge impatient et frivole, à tout prendre, c'est la meilleure école pour celui qui veut manier un jour la plume et la parole ; c'est le plus sûr moyen d'initier la faible intelligence de l'enfant aux grandes opérations de la pensée.

Nous cherchons donc dans la traduction des auteurs anciens le moyen de former le style et le bon goût, d'apprendre à écrire et à penser, de donner à tous les travaux littéraires un vrai caractère de solidité et de grandeur. De notre modeste point de vue, nous disons ensuite quels sont les auteurs et les modèles qu'il faut étudier, expliquer, pénétrer par de longues et sérieuses méditations. Sans idée préconçue, sans esprit d'exclusion ou de système, nous proposons ce qui nous paraît utile et raisonnable, ce que notre expérience nous a démontré plus efficace sur l'esprit et le cœur des enfants. Des suffrages venus de bon lieu nous garantissent que nous nous sommes tenu à l'abri de toute exagération et de toute erreur.

Après le choix des livres vient la question des méthodes. Ici, nous sommes plus confiant et plus fort, parce que nous parlons de ce que nous avons fait nous-même. Nous disons simplement ce que nous avons essayé, ce qui nous a réussi, ce qui nous a donné un résultat moins heureux. Comme il est très-difficile, avec les goûts actuels de la jeunesse, d'intéresser les écoliers à l'explication des anciens, c'est probablement ici la question capitale ; et si notre œuvre était destinée à faire quelque bien, c'est par-là qu'elle y parviendrait.

Les règles et les conseils pratiques sur la traduction, les modèles d'exercice et les études criti-

ques sur divers traducteurs, pourront être utiles aux plus jeunes maîtres. Les élèves laborieux et capables qui voudront les parcourir en retireront aussi quelques fruits. C'est par ces remarques et ces observations de détail que l'esprit et le jugement acquièrent de la justesse et de la pénétration ; et, dans cette partie de notre ouvrage, Rollin, cet excellent maître qu'il faut toujours citer, a été constamment notre guide.

Nous offrons ce travail à tous ceux qui s'affligent de la décadence des lettres, à tous ceux qui aiment l'Église et qui veulent voir ses ministres puissants par la science et la parole. Nous le recommandons en particulier à ceux de nos collègues qui partagent nos travaux, nos soucis, nos espérances, et surtout notre affection pour la jeunesse. Peut-être y trouveront-ils quelques renseignements ou quelques vues qui les aideront à remplir leur difficile mission.

Nous espérons aussi que ce livre sera parcouru par ceux qui ont été nos élèves. Durant ces longues années consacrées à l'enseignement, il nous a été donné de rencontrer presque toujours des enfants pieux, dociles, ardents au travail et désireux de s'instruire ; c'est pour répondre à leur noble passion, c'est pour hâter et faciliter leurs progrès que nous avons lentement amassé cet ensemble d'observations et de conseils. Leurs propres réflexions ont souvent fixé nos incertitudes ; leur empressement et leur zèle ont constamment soutenu notre

courage. Si nous avons joui du rare bonheur de faire goûter les beautés des anciens à ces jeunes intelligences, ce n'est pas à notre habileté, c'est moins encore à notre savoir que nous le devons ; mais c'est à leur infatigable application et à leur affectueux dévouement qu'il faut en rendre grâces.

En écrivant telle page de notre livre, en nous rappelant ces heures délicieuses où notre parole était bien comprise et bien sentie par notre jeune auditoire, nous n'avons pu nous défendre d'une certaine émotion. Nous croyions voir aux pieds de notre chaire une brillante couronne d'enfants respectueux, aimants, intrépides au travail, pleins de confiance en la parole du maître. Pour un instant, nous avons ressuscité nos luttes et nos travaux ; nous entendions gronder la foudre de Démosthènes ; nous voyions tomber les larmes de Virgile ; des yeux amis rayonnaient encore autour de nous d'enthousiasme et de bonheur ; et, à ce souvenir, une larme de regret avait involontairement mouillé notre paupière.

Qui peut sonder les secrets de l'avenir ? Il est probable que plusieurs de ceux que nous avons initiés à l'étude des lettres sont appelés à suivre longtemps la carrière que nous avons parcourue. Un jour peut-être ils compléteront ces esquisses que nous venons de tracer et achèveront heureusement ce que nous n'avons fait qu'ébaucher dans ce travail.

Puissent-ils donner un nouvel éclat à ces nobles études littéraires qui furent toujours l'objet de nos affections les plus chères ! Puissions-nous tous ensemble faire un peu de bien à ceux qui viendront après nous, apporter notre humble pierre au grand œuvre de la restauration catholique et sociale, et hâter les futurs triomphes de Jésus-Christ et de son Église !

J. V.

ESSAI

. SUR

LA TRADUCTION

CHAPITRE PREMIER.

IMPORTANCE DE L'EXERCICE DE LA TRADUCTION.

Certains hommes se font une étrange illusion sur l'étude des langues anciennes. Ils supposent que la jeunesse de nos écoles n'étudie le latin et le grec que pour apprendre à parler ou à écrire ces deux langues, ou tout au plus pour lire dans le texte les ouvrages que nous ont laissés les Grecs et les Romains. Et, par une conséquence de cette erreur, nous voyons diminuer chaque jour l'intérêt et l'importance qu'on accordait autrefois à cette étude. Le grec et le latin sont partout sacrifiés aux langues modernes, aux mathématiques, aux sciences physiques et naturelles.

« Huit ou dix années, s'écrie-t-on, pour apprendre deux langues qui ne se parlent plus aujourd'hui, et que, d'ailleurs, personne ne sait au sortir du collège !

Quel triste et malheureux emploi du plus bel âge de la vie ! »

Il est vrai, aujourd'hui fort peu de personnes sont capables de parler et d'écrire les deux langues qui ont toujours fait le principal objet de l'enseignement classique. Malheureusement aussi, le nombre de ceux qui étudient les chefs-d'œuvre de l'antiquité dans leurs sources primitives semble décroître de plus en plus. C'est ce que prouvent sans réplique certaines traductions qui se publient, et mieux encore l'étonnant succès qu'elles obtiennent. On traduit les théologiens, on traduit les livres liturgiques, on traduit même des livres de piété à l'usage du prêtre. Mais la nécessité de ces traductions et la vogue dont elles jouissent ne sont-elles pas une condamnation éclatante de notre éducation ? De ce qu'on apprend aujourd'hui très-mal le latin et le grec, s'ensuit-il qu'on ne les a jamais bien appris, et qu'il est impossible de les apprendre ? Et d'ailleurs ne faut-il pas toute la légèreté et toute l'ignorance qui caractérisent certains esprits, pour voir seulement, dans l'étude des langues anciennes, l'usage qu'on fera de ces deux langues durant le reste de la vie ? Ne les considérer qu'à ce point de vue, c'est vraiment ne rien comprendre aux méthodes généralement suivies et au système d'enseignement qui nous a été légué par nos ancêtres.

Il n'entre pas dans notre plan de parler ici de l'utilité des langues anciennes : d'autres l'ont fait avant nous et avec une supériorité de science et de raison que nous ne saurions égaler. Nous voulons nous occuper exclusivement de l'utilité que présente l'exercice de la traduction dans les classes supérieures.

Quelle est la fin que doit se proposer un maître dans

l'enseignement des lettres humaines? Il doit, par tous les moyens, fortifier et féconder les jeunes intelligences qui sont confiées à sa direction. Vers le terme des études, il s'attachera principalement à donner à ses élèves une solide connaissance des modèles, à les former à l'art d'écrire, et à développer en eux toutes leurs facultés intellectuelles et morales. Or, pour atteindre ce triple but, quelle est la marche la plus sûre et la plus infaillible? L'expérience et la raison nous disent de concert que c'est la traduction des auteurs anciens.

ARTICLE PREMIER.

LA TRADUCTION EST UN EXCELLENT MOYEN D'APPROFONDIR LES MODÈLES.

Il est bon, il est même nécessaire d'étudier les préceptes. Mais, sans l'étude des modèles, les règles les plus sages seront toujours impuissantes et stériles. Aussitôt que l'enfant est initié à la connaissance des langues, et qu'il possède les premiers principes du goût, hâtez-vous donc de lui montrer les immortels monuments de la pensée humaine, qui nous ont été transmis par les siècles passés.

Mais par quelle voie lui ferez-vous contracter un commerce intime et familier avec ces grands génies? Sera-ce par la lecture? Sans doute, les auteurs modernes nous offrent déjà d'excellents modèles, et le travail de nos devanciers a fait passer dans notre lan-

gue les plus riches trésors de l'antiquité profane et sacrée. Seulement, ne l'oubliez pas, un élève est naturellement léger, inattentif, toujours ennemi et souvent incapable de sérieuses réflexions. Si vous avez simplement recours à la lecture pour former son style et son goût, presque toujours le mérite du fond et les beautés de la forme échapperont à son œil distrait. Le livre est-il sérieux et grave ? Pour saisir et pour suivre la pensée de l'écrivain, il faudrait une forte application ; d'ordinaire, l'écolier n'aura point cette constance et ce courage ; sa paresse l'emportera, et il ne restera rien ou presque rien de sa lecture. Si le livre est attrayant ou facile, si l'intérêt du récit, si l'éclat ou la chaleur du style le captivent et l'entraînent, il ne fera qu'obéir à une curiosité instinctive. Ses yeux dévoreront toutes ces pages en courant ; quelques-unes, peut-être, l'auront attendri ou charmé ; mais il ne saura point raisonner ses impressions, et à peine pourrait-il retrouver les endroits qui l'ont frappé.

« Chez un enfant, dit quelque part M. Lenormant, ce n'est pas l'intelligence qui manque, c'est la durée de l'attention. »

Voulez-vous que l'étude des modèles soit vraiment profitable ; voulez-vous fixer l'esprit de votre élève sur une œuvre littéraire et concentrer ses réflexions sur chacune de ses parties, vous ne trouverez aucun moyen préférable à l'exercice de la traduction.

« Pour comprendre, dit M. Laurentie, combien les traductions sont utiles, il faut considérer que l'écrivain qui, dans sa composition originale, songe uniquement à revêtir de formes séduisantes ses propres pensées, se livre, dans la traduction, à un double travail, celui de saisir les pensées d'autrui, et celui de leur

Créer des expressions nouvelles. La difficulté n'est pas moindre peut-être de pénétrer les pensées [du génie dans toute leur profondeur, que d'arriver soi-même par la méditation, à des compositions fortes et hardies. C'est, en effet, s'identifier avec l'auteur qu'on traduit que de le suivre dans toutes ses finesses, de deviner les délicatesses de son langage, et de concevoir comme lui ses inspirations. Il semble qu'on s'élève à sa hauteur, qu'on devient grand et sublime avec lui, et qu'on lui ravit son esprit et sa nature (1). »

Ces réflexions sont fort justes; mais ne parlons en ce moment que du premier travail imposé à celui qui traduit. Il est certain que l'élève retire un immense avantage des efforts qu'il fait pour saisir les pensées d'autrui dans une langue étrangère. Au premier abord, cette pensée semble paradoxale, et beaucoup de gens trouvent plus naturel d'étudier les inspirations de la poésie et de l'éloquence, dans des livres qu'on peut entendre sans travail et sans peine. On a beau faire pourtant; d'ordinaire les choses valent à peu près ce qu'elles coûtent. Les sentiments et les idées d'un livre écrit dans votre propre langue, vous frappent un instant; mais souvent ces impressions s'évanouissent sans laisser la moindre trace après elles. Avez-vous au contraire, à pénétrer les pensées que recouvre une langue qui vous est moins familière, il faudra d'abord vous recueillir profondément pour chercher l'intention de l'écrivain. Quand vous aurez le sens général de l'endroit que vous voulez traduire, il vous restera mille questions partielles; mille difficultés à résoudre. Ici, c'est un mot dont le sens vous paraît obscur ou

(1) De l'Étude et de l'enseignement des lettres, p. 83.

équivoque ; là, c'est une phrase entière qui ne peut se lier à celle qui précède ou à celle qui suit. Vous êtes obligé de comparer, de réfléchir, d'essayer diverses solutions à la difficulté qui vous arrête, et, durant ce travail, l'intelligence et la mémoire se pénètrent de plus en plus de la pensée de l'écrivain ; votre manière de concevoir et d'exprimer les idées en reçoit peu à peu une empreinte ineffaçable. Un chant d'Homère ou de Virgile, un discours de saint Chrysostôme ou de saint Bernard, que l'élève a traduits avec soin, lui laisseront de plus profonds souvenirs que dix lectures successives, et ces dix lectures il ne les aurait certainement jamais faites. N'oubliez pas que les auteurs classiques doivent renfermer ce que les hommes connaissent de plus exquis dans l'antiquité sacrée et profane, et dites si ce frottement journalier, si ce commerce intime et prolongé avec les plus beaux génies qui ont éclairé le monde, ne doit pas donner à une intelligence des forces nouvelles et lui ouvrir de plus vastes horizons.

Le deuxième travail que fait l'intelligence dans la traduction des anciens, doit laisser aussi des traces durables et profondes. Ce travail consiste à reproduire les pensées d'autrui dans toute leur force et leur précision. Si l'on veut que cet exercice porte des fruits, il ne s'agit pas de traduire par des équivalents ou des à peu près. La traduction qu'on exige d'un humaniste ou d'un rhétoricien doit réunir l'élégance et la fidélité : la fidélité, pour ne point trahir le génie de l'auteur que l'on traduit ; l'élégance, pour ne point blesser le génie de la langue qu'on lui fait parler. Votre traduction sera donc claire et concise ; elle dira tout ce qu'il y a dans le texte, rien de moins, rien de plus.

Jamais elle n'emploiera deux mots lorsqu'un seul pourra suffire. Jamais elle n'affaiblira les traits ou les couleurs ; jamais elle ne donnera à la pensée plus d'éclat ou d'abondance qu'on en trouve dans l'original. Et, comme les orateurs ou les poètes qu'on traduit dans les hautes classes ont su dans leur langue peindre les objets, saisir l'imagination et dominer le cœur, il faudra que la traduction ait la même vertu et exerce la même puissance.

Mais que de luttas et d'efforts, que de tentatives infructueuses pour atteindre ce but ! Quelle impérieuse nécessité de pénétrer le caractère et la beauté du modèle qu'on étudie !

« Par la traduction, dit un élégant et spirituel écrivain de l'ancienne Rome, vous acquerez la justesse et la grâce de l'expression, la richesse des figures, la facilité de vous expliquer, et, dans cette imitation des auteurs les plus recommandables, vous prendrez insensiblement des tours et des pensées semblables aux leurs. Mille choses qui échappent à un homme qui lit, n'échappent point à un homme qui traduit (1). »

La lecture des grands écrivains ne peut donc suppléer au travail de la traduction. La lecture, c'est le regard fugitif et rapide jeté sur une œuvre littéraire ; la traduction, c'est la contemplation laborieuse et prolongée des pensées et des secrets du génie.

Nous dira-t-on que l'analyse et l'imitation peuvent suffire à l'étude des modèles ? Sans doute, l'analyse littéraire est un travail éminemment utile pour le jeune humaniste. Elle produit toujours des résultats, parce qu'elle force l'esprit à la réflexion. Nul autre moyen

(1) Pline le Jeune, liv. VII, let. ix.

de mesurer la valeur intrinsèque d'une composition littéraire, d'apprécier la justesse et la solidité des pensées, la suite et l'enchaînement des parties, la convenance des détails, avec le but qu'un auteur veut atteindre. Mais pour être capable d'un pareil travail, il faut beaucoup de sagacité dans l'esprit, et une large connaissance des préceptes. Ce n'est point au début de leurs humanités que les élèves pourront s'y livrer. La traduction, au contraire, est toujours possible et n'exige point d'aussi éminentes facultés. Elle prépare l'enfant à un examen plus sérieux et plus approfondi, elle l'initie à cette dissection intellectuelle qui porte le nom d'*analyse littéraire*. Voulez-vous que vos élèves soient vraiment capables d'analyser une œuvre ou un fragment d'éloquence ou de poésie ? commencez par leur donner une idée des observations qu'ils auront à faire, des beautés qu'ils auront à signaler ; choisissez un auteur qui vous aura servi de matière d'explication, et que les élèves auront traduit avec soin, et surtout avec goût. Quelques mots placés à propos auront d'avance éveillé leur admiration ; déjà ils sentent plus ou moins la force de ces pensées et l'énergie de ces sentiments qu'ils ont fait passer dans leur propre langue. Ils n'auront qu'à suivre le filon que vous leur avez montré. Encore quelques réflexions tirées de leur propre fonds, et ils comprendront, dans une certaine mesure, les beautés de l'œuvre qui leur est soumise. Plus d'une fois, nous avons fait nous-même cette expérience ; et si jamais nous avons fait analyser utilement une composition de quelque étendue, c'est après en avoir fait traduire avec soin toutes les parties, c'est après avoir longuement préparé nos élèves à ce sérieux et difficile travail.

L'imitation est encore un exercice fortement recommandé par tous les rhéteurs. « La comparaison de ses propres pensées avec celles des grands hommes, dit M. Laurentie, apprend au talent créateur à corriger ce qu'il y a d'extrême ou de faux dans ses conceptions. Souvent aussi cette superbe image des beautés du génie antique fait naître une émulation sublime. On voulait étudier les chefs-d'œuvre, bientôt on veut les surpasser. Alors l'esprit reçoit des forces nouvelles. On lutte d'enthousiasme, et plus on admire la gloire d'autrui, plus on est avide de gloire (1). »

Malheureusement ces sortes de luttes ne sont pas à la portée de tous les âges et de tous les talents ; et s'il y a une bonne manière de s'y préparer, c'est encore par le travail de la traduction. Pour s'approprier les beautés des anciens, il faut, comme on l'a dit, mettre son esprit à leur teinture, c'est-à-dire se remplir tellement de leurs pensées, de leurs sentiments, de leurs expressions et de leurs tours, qu'on puisse en disposer avec une noble aisance comme de son propre bien. Or, trouvez un meilleur moyen que la traduction, pour s'identifier ainsi aux pensées d'autrui. D'abord, on traduit littéralement, timidement, sans jamais s'éloigner du texte original ; ensuite on y mêle peu à peu ses propres pensées, et bientôt le modèle n'est plus qu'une source d'inspirations qui échauffent le génie et servent à créer des beautés toutes nouvelles. N'est-ce pas ainsi que se sont formés les plus célèbres écrivains de tous les siècles ? Virgile ne semble-t-il pas traduire incessamment les plus sublimes passages d'Homère ? Cicéron ne traduisit-il pas les harangues de Démos-

(1) *De l'Étude et de l'enseignement des lettres*, p. 71.

thènes, après avoir paru avec éclat sur la tribune romaine? Lui-même nous explique ainsi, dans les dialogues de l'orateur, la préférence qu'il donnait à la traduction sur l'imitation des grands écrivains de la Grèce :

« Dans les études journalières qui occupaient ma jeunesse, dit-il, je m'avisai de mettre en pratique une méthode dont je savais que Carbon aimait à se servir. Je lisais avec attention ou une tirade de beaux vers, ou un morceau de bonne prose, et lorsque je m'en étais bien pénétré, je les reproduisais, mais en employant d'autres termes et les meilleurs que je pouvais trouver. Je ne tardais pas à m'apercevoir du vice de cette méthode. Ennius, si je m'étais exercé sur ses vers, ou Gracchus, si j'avais fait choix d'un de ses discours, avaient toujours employé les expressions les plus justes et les plus belles; ainsi donc cet exercice m'était inutile si je me servais des mêmes termes; il devenait dangereux si j'en cherchais d'autres, parce qu'il m'accoutumait à en employer de moins bons.

« Quand je fus un peu plus avancé en âge, je crus devoir traduire les harangues des grands orateurs de la Grèce. Ce travail me fut utile; en exprimant en latin ce que j'avais lu en grec, non-seulement je pouvais me servir des meilleurs termes en usage parmi nous, mais encore l'analogie me conduisait à en employer d'autres, qui, pour être nouveaux dans notre langue, n'en paraissaient pas moins heureux (1). »

Les meilleurs écrivains français n'ont pas suivi d'autre voie. Corneille et Boileau ont médité jour et nuit et souvent traduit les chefs-d'œuvre de l'anti-

(1) *De Oratore*, liv. I, n. 34.

quité avant de les égaler et de les surpasser peut-être dans leurs merveilleuses productions. Racine ne nous rend-il pas tour-à-tour Euripide et Virgile, la Bible et les prophètes? Bossuet n'a-t-il pas emprunté ses plus hautes inspirations à l'Écriture et aux saints Pères, et surtout à saint Paul et à saint Augustin? Il faudrait citer bien d'autres noms si nous voulions rappeler ici tous ceux qui ont passé de la traduction des anciens à une large et savante imitation. Partout et toujours, nous verrions qu'avant de marcher librement sur les traces de leurs devanciers, les grands écrivains ont commencé par suivre pas à pas leurs expressions et leurs pensées.

ARTICLE II.

LA TRADUCTION EST UN MOYEN DE SE FORMER UN BON STYLE.

Pour bien écrire, deux conditions sont essentielles : l'emploi du terme propre et l'élégance des tours. Or, il n'est rien de plus capable d'habituer notre esprit à ces deux qualités d'un bon style, qu'un exercice fréquent de la traduction.

Si l'on veut bien traduire, c'est d'abord une tâche difficile que de trouver toujours le mot propre, le mot qui transportera le mieux une pensée dans un idiome différent. On l'a dit avec raison, le terme propre rend l'idée tout entière; celui qui est moins propre ne la

rend qu'à demi ; le terme impropre la défigure. Vous avez exprimé à peu près la pensée d'un écrivain ; mais, pour rendre la délicatesse ou l'énergie de cette pensée, souvent l'expression vous fait défaut. Vous n'êtes point satisfait, vous sentez qu'il y a moyen de mieux faire et de reproduire cette idée avec la nuance qui lui est particulière. Vous courez longtemps après ce terme qui vous échappe. Cherchez, cherchez encore ; soudain l'expression tant désirée vous apparaît ; c'est comme un trait de lumière, et cette fois vous sentez que vous avez vraiment traduit.

Pour bien traduire, il faut donc passer en revue une foule de termes qui paraissent synonymes, mais qui, en réalité, ne le sont pas ; il faut saisir les nuances qui les séparent, et faire de chacun l'emploi qui lui convient. Par là, vous percevez plus nettement les idées d'un auteur, vous enrichissez votre esprit de notions claires et distinctes sur l'objet dont il s'agit. En outre, comme le génie des langues diffère presque toujours, comme une expression noble ou gracieuse dans un idiome est souvent dépourvue de ces qualités dans un autre, vous êtes forcé de consulter l'oreille, l'harmonie, le bon goût, les souvenirs de vos lectures, l'exemple des meilleurs écrivains. Vous formez ainsi votre jugement, vous donnez à vos phrases de la souplesse et de la facilité. Sans vous en apercevoir, vous dérobez aux anciens leurs pinceaux et leurs couleurs, ou plutôt vous parvenez peu à peu à vous créer des couleurs ou des beautés qui vous sont propres.

« La traduction, dit d'Aguesseau, est comme l'école de ceux qui se destinent à peindre par la parole. »

Dans le choix des constructions et des tours, le traducteur a aussi grand besoin d'intelligence, de ré-

flexion et de goût. Outre l'ordre grammatical, qui est indiqué par la nature des mots et la fonction qu'ils remplissent, il y a un ordre d'intérêt ou de sentiment que commandent la passion de celui qui parle et l'effet qu'il veut produire sur ceux qui l'écoutent. Les idées les plus frappantes marchent ordinairement les premières. Cet ordre doit être le même dans toutes les langues, parce qu'il est fondé sur la nature humaine. Mais les Grecs et les Latins étaient ici bien plus à l'aise que nous. Ils avaient à leur usage une foule d'inversions qui nous sont interdites. Du moins, chaque fois que la chose est possible, transportons dans notre langue la marche de l'auteur que nous traduisons. Usons de toutes les ressources, épuisons tous les moyens; souvent ce qui nous paraissait impossible nous deviendra facile, et nous enrichirons notre langage des tours les plus neufs et les plus heureux. Par là, d'ailleurs, la rapidité, la grâce ou la chaleur de l'écrivain primitif passera dans le français; nous en sentirons mieux le caractère et la beauté. Dans la force et la liaison des pensées, dans la délicatesse des sentiments et les finesses du style, nous découvrirons des secrets qu'un lecteur n'aurait jamais saisis.

Qu'on nous permette de citer ici le témoignage d'une femme d'esprit qui parfois a laissé tomber de sa plume des observations pleines de justesse et de profondeur.

« Ce n'est pas sans raison, dit M^{me} de Staël, que l'étude des langues anciennes et modernes a été la base de tous les établissements d'éducation qui ont formé les hommes les plus capables en Europe. Le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel; ce pro-

blème est tout à fait proportionné à l'intelligence de l'enfant. D'abord, il n'entend que les mots, puis il s'élève jusqu'à la conception de la phrase, et, bientôt après, le charme de l'expression, sa force et son harmonie, tout ce qui se trouve enfin dans le langage de l'homme se fait sentir à l'enfant qui traduit. Il s'exerce tout seul avec les difficultés que lui présentent deux langues à la fois ; il s'introduit dans les idées successivement, compare et combine divers genres d'analogie et de vraisemblance, et l'activité spontanée de l'esprit, la seule qui développe vraiment la faculté de penser, est vivement excitée par cette étude (1). »

Pour se former à l'art d'écrire, on ne compte guère que sur le travail de la composition proprement dite. À notre avis, c'est un préjugé que de sérieuses réflexions feraient bientôt disparaître. La composition est assurément d'un puissant secours dans les études littéraires. Cicéron, Quintilien, tous les rhéteurs modernes recommandent fortement cet exercice, et nous ne voulons pas en contester l'importance. Néanmoins, nous sommes convaincu que, dans certaines classes, les élèves perdent à ce travail beaucoup de temps et de peine, et se consomment en efforts inutiles.

En effet, avant qu'une intelligence produise quelque chose de son propre fonds, il faut évidemment qu'elle ait été nourrie de solides connaissances. C'est comme une terre qui ne peut donner des fruits qu'après qu'on a jeté la semence dans son sein. « Ayez d'abord à votre usage, dit Cicéron, comme une vaste forêt de pensées et de choses (2). » Qu'arrive-t-il pour-

(1) *De l'Allemagne*, 1^{re} partie. — (2) *De Orat.*, liv. II.

ant? Aussitôt qu'un élève est en seconde, et peut-être dans des classes moins avancées, on lui propose des sujets de narration et d'amplification. Il est vrai qu'on donne ordinairement un plan ou un canevas à ces pauvres enfants. Sans cela, il serait souvent impossible à plusieurs d'écrire une seule ligne. Mais enfin, même avec le secours de ce plan et de ce canevas, que peut faire un élève dont la mémoire seule est un peu cultivée, qui n'a jamais appris à penser et à réfléchir sérieusement sur un sujet? Aux phrases dictées par le professeur, il ajoutera quelques banalités froides et puériles; il se perdra en préambules oiseux et en digressions inutiles; il s'efforcera de faire valoir des riens; il amplifiera des bagatelles.

Peut-être même finira-t-il par s'imaginer qu'il a suffisamment traité son sujet, quand il a réuni quelques phrases mal assorties. Mais rien de vrai, rien de solide, rien de vraiment profitable pour lui dans ce travail. La justesse, la suite et la liaison des idées, le choix des tours et des expressions, c'est chose qu'il ne soupçonne même pas. Il ignore qu'il faut savoir penser avant d'écrire. Ce n'est pas pour le besoin de la pensée qu'il cherche des mots : sans nul souci des moyens qu'il emploie et du but qu'il veut atteindre, il écrit uniquement des mots parce qu'il est obligé de remplir une ou deux pages.

« Non, non, dit Marmontel, ce n'est pas dans un âge où la tête est vide, où la raison n'est pas affermie, où les éléments de nos pensées ne sont pas même rassemblés, où presque aucune de nos idées abstraites n'est distincte ou complète; ce n'est pas dans cet âge qu'il faut exercer les enfants à discuter de grands intérêts de morale et de politique. Pour obtenir des fruits

précoces, on les abreuve d'une sève sans consistance; et sans vertu, on les empêche d'obtenir les sucs et la saveur de la maturité....

« Ce qui demande toute la force d'une raison mûre et solide, toutes les ressources d'un esprit cultivé, profondément instruit, peut-on le proposer à l'impéritie d'un écolier? Si on lui suggère ses raisonnements, ses définitions, ses preuves, ses figures et ses mouvements oratoires, il répètera, en balbutiant, ce qu'il en aura retenu; et, si on le livre à lui-même, il flottera au gré d'une imagination sans idées, ne produira que des fantômes, ou ne dira que des inepties. La plus dangereuse habitude est de parler de ce qu'on ne sait pas, ou de ce qu'on sait mal; et cette institution, qui a mis l'art de parler éloquemment avant celui de penser juste, et qui nous fait abonder en paroles dans un âge où nous sommes si dépourvus d'idées, est peut-être l'une des causes qui ont peuplé le monde de raisonneurs à tête vide et de harangueurs importuns (1). »

« La composition, dit à son tour M. l'abbé Gaume, ne doit occuper qu'une place bien secondaire dans un cours de littérature. N'est-ce pas, en effet, intervertir l'ordre de la nature et rendre un fort mauvais service à des jeunes gens, que de les obliger à se creuser la tête et l'imagination pour en tirer ce qui ne saurait y être à un degré suffisant pour être transmis? Non, les pensées, les sentiments, cette surabondance de vie, élément nécessaire de toute composition, ne sauraient leur appartenir qu'à la seconde période de leur existence; avant d'écrire, il faut avoir appris à penser. En est-il un seul parmi nous qui, une fois entré dans le monde

(1) *Éléments de littérature*, t. III, p. 278.

et sentant tout le vide de son éducation, n'ait amèrement regretté ces précieux moments, qu'on ne trouve qu'une fois dans la vie, perdus en essais malheureux de compositions prématurées sur des sujets imaginaires ou puérils? Pernicieux labeur, dont le seul résultat incontestable fut l'exagération, c'est-à-dire le faux dans la pensée, le romanesque dans les sentiments, le boursoufflé dans le style et la dépravation du goût. Ah ! ce n'est point ainsi que les grands maîtres se formèrent à la véritable éloquence ; ils se nourrirent pendant de longues années de lectures et de méditations ; puis, quand le temps fut venu, l'abondance de vie qui remplissait leur âme s'échappa en traits de feu, et se revêtit à leur insu d'images fortes ou naïves, terribles ou gracieuses....

« C'est la traduction surtout qui apprend tout à la fois à bien penser, à bien sentir et à bien rendre (1). »

Oui, il faut s'attacher avant tout à cet exercice utile et vraiment fécond pour l'avenir du jeune homme. C'est le travail qui coûte le plus, c'est le travail le moins attrayant, le moins honoré peut-être ; mais c'est le travail le moins dangereux, le moins sujet aux illusions de l'amour-propre : c'est le vrai travail de l'adolescence.

Nous ne voulons rien exagérer : même dans les classes d'humanités, il faut habituer les élèves à écrire purement, à conter avec grâce, à exprimer un sentiment avec délicatesse. Nous voudrions que, dès la classe de troisième, et même avant ce terme, le maître fît souvent écrire à ses élèves des fables, des anecdotes, des récits, des lettres surtout : les lettres sont

(1) *Du Catholicisme dans l'éducation*, p. 195 et suiv.

presque toujours négligées ; elles sont pourtant le genre le plus utile, le plus pratique, le plus indispensable pour toutes les situations de la vie. Sur le rang et l'importance de ces divers genres de composition, il y aurait un gros livre à faire, et un livre qui aurait beaucoup à apprendre aux professeurs.

Nous parlons ici des travaux plus longs et plus sérieux qu'on exige souvent en seconde et surtout en rhétorique ; nous parlons des amplifications, des descriptions, des tableaux, des discours, des dissertations morales et littéraires. Ce n'est guère que dans les derniers mois de la rhétorique qu'un élève peut aborder utilement ces sortes de sujets. Avant cette époque, il n'a point appris à juger et à comparer ; il ne s'est point assez replié sur lui-même ; les notions qu'il possède en littérature, en histoire, en religion, sont trop incomplètes pour qu'il puisse embrasser un sujet dans toute sa largeur. Si vous le forcez à écrire, vous l'accoutumerez à une phraséologie creuse, déclamatoire et surchargée d'ornements de mauvais goût. A quoi aboutissent ces éternelles harangues des généraux anciens et modernes ? Comment faire parler, je ne dis point avec éloquence, mais au moins avec un peu de sens et de raison, des personnages imaginaires ou à peu près inconnus ? Tout au plus peut-on exiger d'un enfant qu'il narre un fait avec facilité, élégance et intérêt : et comme il s'agit ici d'une étude sur les phrases et les mots plutôt que d'une véritable composition littéraire, vous parviendrez aussi sûrement à ce but par une application forte et soutenue à la traduction des anciens. Là, du moins, votre élève ne prendra point la triste habitude de parler sans avoir rien à dire, d'écrire des phrases vides de sens. Il y aura tou-

jours un fond solide sous la forme qu'il étudie, sous l'écorce qu'il est obligé de percer. Par là, conséquemment, vous le préserverez d'un genre détestable qui est aujourd'hui répandu partout.

Quelle est en effet la plus déplorable tendance de la littérature actuelle ? C'est, comme l'a dit M. de Montalembert en entrant à l'Académie française, c'est le culte et « le fatal empire de la phrase (1) ; » c'est de tout sacrifier à la forme, à la pompe, au vernis, à l'éclat ; c'est cette manière lâche, diffuse, prétentieuse, redondante, qui consiste à noyer la pensée dans les mots et à viser seulement à l'effet. Or, il est certain que, parmi les anciens, les meilleurs écrivains sont complètement exempts de ces défauts. Prenez dans l'antiquité profane les orateurs et les historiens les plus illustres ; choisissez surtout chez les Pères de l'Eglise un des mille chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés : là, tout est juste, vrai, solide et naturel. Que les jeunes gens soient longuement et sérieusement appliqués à la traduction de ces grands maîtres. Peu à peu ils se formeront à cette forte et noble éloquence ; ils s'habitueront à ne rien accorder à la phrase, à la déclamation, au mauvais goût ; ils se serviront de la parole comme d'un vêtement nécessaire à leurs pensées ; leur style sera sobre et naturel, et, s'il le faut, il deviendra mâle, nerveux, véhément et énergique.

Il est d'expérience, en effet, que l'ignorance des langues anciennes donne toujours au style d'un écrivain quelque chose de flasque et de superficiel qui trahit des études incomplètes. Si, par de longs et fréquents exercices, vous n'avez pas comparé le français

(1) Discours de réception à l'Académie.

avec les idiomes dont il a été formé, il est probable que vous ne saurez jamais bien écrire. Nos meilleurs maîtres, ceux qui ont fait le plus pour la gloire et les progrès de notre langue, ont appris à manier ce difficile instrument en étudiant la langue latine.

Voyez Bossuet : qui jamais a écrit ou parlé le français mieux que lui ? Il en possède toutes les richesses, toutes les magnificences, tous les secrets. Il a cette limpidité, cette force, cette justesse, cette sobriété, cette énergie, cette majestueuse splendeur, qui sont comme un privilège de la parole du peuple franc. Sous sa main, la langue se plie, s'abaisse, se relève, s'arrête, bondit, tonne, foudroie, quand et comme il lui plaît. On dirait que c'est lui qui crée en se jouant les tours, les expressions et les images ; il manie la parole en roi de la pensée, en maître souverain. Où donc avait-il puisé ce style qui n'appartient qu'à lui ? Dans son génie, me direz-vous peut-être : soit. Mais quels sont les modèles qui avaient donné à ce génie un plus vigoureux élan et qui lui avaient laissé une plus forte empreinte ? Rien ne prouve que Bossuet ait beaucoup étudié Commines, Joinville, Montaigne, Amyot, Balzac et les autres prosateurs français qui l'avaient devancé. Mais ce que nous savons par des manuscrits récemment découverts et par les mémoires du temps sur les études et les occupations de ce grand homme, c'est qu'il lisait beaucoup, dans le texte original, Homère, Virgile, Tite Live et Tacite ; c'est que, pour se préparer à écrire, il étudiait plus encore la Bible et les prophètes, Tertullien, saint Jérôme, et celui qu'il appelle souvent le *docte et incomparable* Augustin. C'est là qu'il puisait non-seulement ses pensées et ses inspirations sublimes, mais aussi sa marche, sa phrase, ses

expressions pittoresques et hardies; c'est de là qu'il apportait ces allures franches et originales, cette fière indépendance de langage qui n'avait point eu de modèle et qui peut-être n'aura jamais d'imitateur.

Ainsi en sera-t-il, proportion gardée, de tout homme qui fera de la lecture des anciens, et surtout de l'étude des Pères, l'aliment habituel de son intelligence. Ce commerce sera toujours pour le talent le meilleur moyen de se développer, de s'étendre, de grandir et d'arriver à une complète maturité. Un jeune homme qui s'appliquera sérieusement à ce travail finira par imprimer à son style un caractère à part, et il aura plus ou moins ce cachet d'originalité qui distingue tous les bons écrivains.

Voici encore une dernière considération qui démontre que, dans une classe de littérature, la traduction a un grand avantage sur la composition. L'exercice de la composition, pour être vraiment utile, suppose dans le jeune homme une mesure peu commune d'imagination et de sensibilité, de talent et de goût. Or, prenez au hasard une classe de rhétorique ou d'humanités, telle qu'on les rencontre dans nos écoles. Sur trente ou quarante élèves, c'est à peine si vous en trouverez un tiers qui ait de l'aptitude pour les études littéraires; le reste manque essentiellement de ce tact, de ce discernement, de ces rares qualités de l'esprit et du cœur qui sont une indispensable condition de succès dans cette carrière; et, pour en faire des orateurs ou des écrivains, vos leçons et vos efforts seront complètement perdus. Que pouvez-vous, que devez-vous donc exiger de cette portion de la classe qui est toujours la plus nombreuse? C'est un langage pur et correct, c'est de la justesse et de la propriété dans les mots, du naturel

dans les récits, de l'ordre et de la clarté dans l'expression d'une idée. Or, étudiez sérieusement ce problème, ayez surtout recours à l'expérience, et vous verrez que la traduction vaut mieux que la composition pour obtenir ce résultat.

ARTICLE III.

LA TRADUCTION EST UN MOYEN DE DÉVELOPPER LES FACULTÉS INTELLECTUELLES
ET MORALES DE L'ENFANT.

Plus on y réfléchit, plus on admire la sagesse de ceux qui ont fait à la traduction une si large place dans le cours des études classiques. Ce travail est un infaillible moyen d'étudier les modèles à fond et de se former un bon style, nous venons de le voir ; mais il a de plus un autre avantage qu'on n'apprécie pas aujourd'hui à sa juste valeur.

Aux yeux d'un maître intelligent, d'un maître chrétien surtout, l'éducation ne peut être qu'un apprentissage de la vie et une sorte de préparation aux devoirs qu'elle impose. Le but de l'éducation littéraire en particulier sera donc de former et de fortifier les facultés intellectuelles et morales de l'enfant. Aujourd'hui, on traite les élèves comme s'ils devaient, en quittant les bancs du collège, être complètement instruits de tout ce qu'un homme a besoin de savoir. C'est

une grossière erreur. Les études classiques n'ont pas **précisément** pour but *d'apprendre beaucoup*, mais de rendre ceux qui les ont bien faites *capables d'étudier et d'apprendre par eux-mêmes*. Le maître doit viser, **non** à donner la science, mais à fortifier, à polir l'instrument nécessaire pour acquérir la science.

Par son étymologie toute seule, le mot *éducation* dit assez haut quel doit être le but d'un véritable éducateur. Faire l'éducation d'un enfant, c'est tirer de l'engourdissement et du sommeil ses facultés naissantes et encore endormies ; c'est former le jugement, élever et polir la raison, le bon sens et le goût. Il faut donc travailler avant tout à ce qui fortifie l'intelligence, à ce qui lui donne de la pénétration et de la vigueur, de l'étendue et de la puissance. Or, la traduction et l'étude assidue des langues anciennes sont très-propres à procurer cet avantage. Pour saisir exactement le sens d'un auteur et pour l'exprimer avec ses nuances diverses, nous avons déjà vu que toutes les facultés du jeune homme sont mises en jeu. Un semblable travail donne insensiblement à son esprit cette rectitude et cette énergie sans lesquelles un homme est toujours médiocre et incapable des grandes choses.

Ne vous hâtez donc pas de jeter le mépris et l'injure sur ces vieilles méthodes qui forçaient autrefois la jeunesse d'employer sept ou huit ans à l'étude et à la traduction des langues anciennes. Par ce système, on a formé quelques hommes qui valaient au moins les meilleurs de nos contemporains.

« Observez, dit le comte de Maistre, la sagesse de nos anciens. Tout le monde devant savoir bien penser, bien parler et bien écrire, ils avaient borné à ces trois points l'éducation générale. Ensuite chacun prenait

son parti et s'adonnait spécialement à la science particulière dont il avait besoin. Jamais ils n'avaient rêvé qu'il fallût savoir la chimie pour être évêque, ou les mathématiques pour être avocat. La première éducation ne passa jamais les bornes que je viens d'indiquer. Ainsi furent élevés Copernic, Képler, Galilée, Descartes, Newton, Leibnitz, Fénelon, Bossuet et mille autres; ce qui prouve bien que cette manière *n'était propre qu'à gâter et à rétrécir l'esprit*, comme disent les discoureurs de ce siècle (1). »

Comment faut-il donc considérer la traduction des anciens pour en mesurer l'importance et la valeur? C'est comme une préparation aux difficiles travaux de l'âge mur. C'est comme une véritable *gymnastique intellectuelle*, et nous employons à dessein ces derniers mots. Pour l'esprit comme pour le corps, il est des exercices qui sont éminemment propres à donner la force et la vigueur. Voyez ce qui arrive, quand l'éducation physique est dirigée sans prévoyance et sans amour. Si le corps de l'enfant manque d'air et de liberté, si vous ne lui dispensez pas avec mesure le mouvement et l'action, si vous le chargez trop de travail et de fatigue, si vous le nourrissez avec trop de délicatesse et d'abondance, ses membres n'auront jamais l'agilité, la souplesse et la vigueur qu'ils pouvaient acquérir. Au lieu d'un homme robuste et fortement constitué, vous avez une nature frêle, délicate, et énervée. Ainsi en est-il de l'intelligence. Il est pour elle des connaissances et des travaux qui la fécondent et la fortifient; il en est d'autres qui la surchargent, l'épuisent et la dessèchent. Ce qui élève et fortifie

(1) J. de Maistre, *Lettres et opuscules*, t. II, p. 314.

l'intelligence, c'est sans contredit la connaissance des langues anciennes, c'est l'étude approfondie de la logique et de la grammaire.

Parce que la plupart des élèves apprennent très-imparfaitement le grec, parce qu'ils en font très-peu d'usage dans le cours de leur vie, beaucoup de gens affirment que l'étude de cette langue est à peu près inutile. C'est trop se hâter de tirer une conclusion absolue du triste état de nos études actuelles. Nous pourrions dire d'abord que le grec est une des langues les plus riches, les plus harmonieuses et les plus belles que les hommes aient jamais parlées; cette langue nous apprend une foule d'étymologies et de nomenclatures scientifiques. Mais, en outre, elle est profondément philosophique dans ses procédés et ses constructions, dans la composition des mots et la texture des phrases; et n'aurait-elle d'autre avantage que d'habituer notre esprit à suivre un enchaînement logique dans les idées, à pénétrer quelques obscurités, à triompher de quelques difficultés de syntaxe, les élèves seraient encore assez largement payés des heures qu'ils lui auront consacrées.

Une nation a surtout besoin d'hommes de bon sens; ils lui sont même plus nécessaires que les hommes de génie. Autrefois, les études les plus cultivées, les sciences les plus honorées étaient celles qui développent les hautes facultés de l'esprit humain. Les sciences naturelles et historiques n'occupaient qu'un rang très-inférieur. On rapportait tout à l'étude des langues anciennes. La traduction des textes originaux, un examen sérieux de toutes les questions de grammaire, de continuel rapprochement entre le génie des trois langues classiques, préparaient merveilleusement l'es-

prit à l'étude de la logique, et la logique était un magnifique couronnement pour tous les travaux déjà accomplis. Ainsi tout contribuait à développer dans le jeune homme la raison, le bon sens et le goût. Les livres d'éducation composés par Fénelon et Rollin ils en reviennent toujours à ce principe que, dans les études, il faut tout ramener au jugement et au bon sens. La grammaire et la logique sont les deux instruments qui ont aiguisé l'esprit français, et ils l'ont doué d'une vivacité et d'une pénétration qu'aucun peuple n'a jamais égalées.

Depuis bientôt un siècle, on suit une marche tout contraire. Les études qui développent la raison, celles qui parlent au cœur et qui forment l'homme moral sont généralement négligées, et tous les efforts se tournent vers l'histoire, la géographie, la physique, l'archéologie, les mathématiques et les sciences naturelles. Or, ce sont là des sciences qui exigent seulement plus ou moins d'érudition et de mémoire. Nous sommes donc très-pauvres au milieu de nos richesses apparentes. Notre tempérament intellectuel et moral s'affaiblit chaque jour davantage. L'intelligence s'affaiblit et dissipée : on s'abandonne à son imagination, on obéit à ses caprices ; les hommes de bon sens deviennent de plus en plus rares, et le nombre des gens incapables de suivre un raisonnement est aujourd'hui vraiment incalculable.

Outre que notre système d'étude cultive les facultés de l'esprit les moins importantes, il ajoute encore à ce mal en écrasant le jeune homme sous la multiplicité des objets qu'on lui présente. Voici, à ce sujet, les remarquables paroles d'un homme qui a quelquefois heureusement signalé les plaies de notre époque :

« Je crains, dit M. B. Saint-Bonnet, que nos études nous conduisent en cinquante ans à l'extinction de la pensée. Plus préoccupés du savoir que du caractère de l'homme, nos programmes sont allés en multipliant les matières et ont fait perdre le savoir. De ces études multipliées, nous voyons sortir chaque année une jeunesse ignorante, surtout faible de bon sens..... La première condition pour tirer parti d'une intelligence, est l'unité. Dans la multiplicité, on a trouvé l'art d'abêtir les enfants..... Que de peine on s'est donnée pour gâter l'esprit de cette belle race française, la première de l'Europe par le bon sens et la beauté de l'inspiration, aussi bien que par la franchise et la noblesse du caractère (1) ! »

« Quoi ! s'écriait le comte de Maistre, il y a déjà près d'un demi-siècle, toutes les nations de l'Europe ont consacré sept ans à l'étude de la langue latine, des classiques écrits dans cette langue, et à quelques éléments de philosophie : l'étude était constante, la discipline sévère, et cependant c'était un proverbe parmi nous qu'*au collège* on pouvait seulement *apprendre à apprendre* ! Et on promet à des parents trompés que des jeunes gens entrés au lycée, sachant lire et écrire, résoudront au bout de trois ans les problèmes du deuxième ou troisième degré ! qu'au bout de six ans ils auront pénétré les mathématiques transcendantes ou le calcul de l'infini, et qu'ils seront en état de faire une lecture raisonnée de Virgile et de Cicéron, d'Homère et de Démosthènes !

« Il n'y a pas de méthode plus sûre pour dégouter à jamais de la science, une malheureuse jeunesse dont

(1) *De l'affaiblissement de la raison et de la décadence en Europe*, p. 112.

la tête se trouvera embarrassée et pour ainsi dire obstruée par cet amas immense de connaissances indigestes; ou, ce qui est pis encore, pour la remplir de tous les vices que la demi-science entraîne toujours après elle, sans les compenser par le moindre avantage (1). »

Malgré ces cris d'alarme et ces avertissements salutaires, le mal a fait dans ces derniers temps de lamentables progrès. Aujourd'hui, on ne cherche plus que des connaissances pratiques et usuelles; c'est le règne des spéculations, de l'industrie et de la matière. Partout vous trouvez les sciences abstraites trop tôt et trop abondamment prodiguées; partout de froides nomenclatures qui s'adressent uniquement à la mémoire, et qui laissent les autres facultés oisives et endormies. Acquérir, dans le moindre espace de temps possible, le plus de notions d'histoire, de géographie, de mathématiques, voilà le grand problème qui tourmente l'esprit des instituteurs de notre jeunesse. Aux yeux de beaucoup de parents eux-mêmes, les enfants (oserons-nous le dire?), les enfants ne sont guère plus que des machines à faire prompte fortune. Allez donc plaider auprès de pareils juges les intérêts de la religion et du goût, le besoin d'approfondir les langues anciennes! Développer la raison et la sensibilité, perfectionner dans le jeune homme les facultés intellectuelles et morales, qu'importe cet avantage à une époque qui ne voit plus que la matière, qui n'est plus sensible qu'à ce qui se touche et se compte? Pourvu qu'à grands efforts de mémoire on puisse loger dans de jeunes têtes une série indigeste de faits et de noms propres, de chiffres et de dates, on obtient un diplôme, on peut aspirer à

(1) *Lettres et opuscules*, t. II, p. 317.

une place. Cela ne suffit-il pas ou à peu près aux plus superbes ambitions?

Ah ! qu'ils étaient bien plus sages, ces anciens maîtres de la jeunesse, qui employaient les quinze ou seize premières années de la vie à apprendre les trois plus belles langues connues ! Alors, on savait moins au sortir des classes ; on savait très-peu, on ne savait rien, si vous voulez ; mais on était plus capable d'apprendre. On était moins *instruit* peut-être, mais on était certainement mieux *élevé* ; car alors le maître faisait vraiment l'éducation de l'enfant, il développait pour le reste de la vie les facultés essentielles qui constituent la véritable valeur des hommes.

Gardons-nous aussi de l'oublier : il importe beaucoup, durant le premier âge, de former le caractère et d'imprimer à la volonté de graves et fortes habitudes. Aujourd'hui, la mollesse et la frivolité de nos mœurs tendent à supprimer tout ce qui demande de la peine et des efforts. L'éducation de famille n'a plus cette sainte austérité que nous présentent les siècles vraiment chrétiens. Le père semble craindre pour ses enfants les assujettissements et les lenteurs d'une instruction solide et profonde. On a recours aux expédients de tout genre pour arriver plus promptement au terme ; il faut vite que l'enfant soit affranchi de toute entrave et jouisse d'une vie plus commode. Par contre-coup, le collège a dû se plier à ces exigences et à ces tendresses mal entendues. Les maîtres ont cherché de toutes parts à rendre les études faciles et attrayantes ; quelquefois, on a presque obéi au caprice des enfants. De là, ces modifications plus ou moins sensibles à nos vieilles traditions classiques. La narration française a remplacé ici le thème grec ; au lieu de vers latins, on

a fait souvent des vers français ; des lectures séduisantes, mais frivoles, ont absorbé les moments que l'on consacrait jadis à l'exercice de la traduction. Peut-être s'en est fallu que les fortes et graves études des langues anciennes ne se transformassent en cours de littérature française.

Qu'on ne se fasse point illusion cependant. Les huit années qui se passent au collège sont destinées à fixer la volonté, tout autant pour le moins qu'à orner la mémoire et à former l'intelligence. C'est un grand malheur pour l'enfant s'il n'apprend pas, à cet âge, à dompter ses penchants et à sacrifier le plaisir au devoir. S'il ne retire pas de ses études l'amour du travail, le goût des occupations solides, l'habitude de l'ordre et de la docilité, on peut dire que ses maîtres ont perdu leur temps et leur peine. Or, est-il aisé de lui procurer ce grand bien, en cherchant toujours dans les études l'agrément et le plaisir ?

« Qu'on se garde, s'écrie M. B. Saint-Bonnet, de ce que ces temps-ci ont appelé les méthodes faciles ! Il n'y a pas de méthodes faciles pour élever l'homme. L'homme est un ressort vivant ; sa pensée comme sa volonté ne prend sa force que lorsqu'elle est tendue. La sévérité de l'éducation est, dans une famille, l'impulsion avec laquelle elle s'élance dans l'avenir. Celle où l'éducation se ramollit, en deux générations verra sa fin. Dans le peuple, chez le paysan, les enfants sont généralement gâtés. Suivez l'homme sur le globe : les plus rudes climats, les plus pénibles travaux ont été les conditions de gloire et de longévité des nations (1). »

(1) *De l'affaiblissement de la raison et de la décadence en Europe*, p. 113.

« L'éducation faite en s'amusant, dit encore M^{me} de Staël, disperse la pensée ; la peine en tout genre est un des plus grands secrets de la nature : l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude, comme notre âme à la souffrance... Vous enseignerez avec des tableaux, avec des cartes, une quantité de choses à votre enfant ; mais vous ne lui apprendrez point à apprendre, et l'habitude de s'amuser, que vous dirigez sur les sciences, prendra bientôt un autre cours, quand l'enfant ne sera plus sous votre dépendance (1). »

Non, ce n'est pas ainsi qu'on obtiendra cette énergie patiente et courageuse que ne rebutent ni les difficultés ni les dégoûts ; ce n'est pas en suivant cette voie qu'on donnera, à notre société si malade, des chrétiens fermes et fortement trempés. La vie du chrétien est une vie de sacrifices et de combats. Il est bon pour l'enfant d'apprendre de bonne heure à lutter vaillamment contre les obstacles. Après les devoirs et les travaux du collège viendront les devoirs et les peines de la vie. Cet élève, que vous avez traité avec tant de ménagement et de délicatesse, comment supportera-t-il les orages et les mécomptes qu'il rencontrera sur sa route ? A peine les études classiques sont-elles finies, qu'il faut entreprendre des études plus arides, plus hérissées de difficultés et de dégoûts. Sera-t-il bien capable de se livrer aux investigations de la philosophie, de la jurisprudence, de la médecine ou de la théologie, celui qui n'a pu se résigner à traduire et à étudier sérieusement les auteurs anciens ? Non, dans aucune position de la vie, il n'est rien d'utile et de grand sans l'application, la lutte et la persévérance.

(1) *De l'Allemagne*, première partie.

CONCLUSION.

La traduction des anciens est d'une haute importance dans les classes supérieures. Par elle, les chefs-d'œuvre des grands écrivains sont étudiés plus à fond par elle, mieux que par l'exercice de la composition ; l'élève peut se former à l'art d'écrire avec noblesse et élégance ; par elle aussi, les facultés intellectuelles et morales se développent et se fortifient avec une merveilleuse progression. Nous croyons avoir déjà énoncé ces divers points.

Mais, dans les écoles de nos jours, la traduction obtient-elle généralement ces résultats ? Ici, c'est une autre question, et nous n'avons point à la résoudre. Nous avons dit ce qui pourrait, ce qui devrait se faire ; nous n'appartient pas de dire ce qui se fait. Qu'on nous permette seulement quelques observations.

De l'aveu de tous, l'étude des langues anciennes a prodigieusement baissé depuis un siècle. A mesure que l'intelligence des auteurs grecs et latins a senti plus de difficultés, le travail de la traduction est devenu chaque jour plus rebutant. Au lieu d'être un exercice littéraire, la traduction des orateurs et des poètes a été, même pour les rhétoriciens et les humanistes, un véritable exercice grammatical. Et, de bon foi, dans l'état actuel de nos études classiques, ce travail purement mécanique ne suffit-il pas pour absorber les forces réunies du maître et des élèves ?

ment faire goûter la délicatesse ou l'énergie d'un écrivain et obtenir d'un enfant qu'il en reproduise les beautés dans une autre langue, quand les pages de cet écrivain sont pour lui un livre scellé? Il ne reste plus alors qu'à étudier dans ce livre l'interprétation des mots et la syntaxe des phrases, et c'est à cette tâche misérable et stérile que les professeurs des classes supérieures sont souvent réduits.

La décadence des études classiques et le dégoût de ces études n'ont cessé de réagir mutuellement l'un sur l'autre. Comme les élèves ne peuvent généralement sentir les avantages et les beautés des langues anciennes, comme l'étude de ces langues est devenue à peu près insupportable pour un grand nombre, les parents et les enfants l'ont acceptée comme une nécessité détestable, ridicule et surannée. Après tout, l'épreuve qu'on est obligé de subir n'exige pas rigoureusement qu'un élève sache traduire un auteur avec intelligence et avec goût. A part la version latine, où l'on tient compte des beautés de la diction, l'explication du grec et du latin se réduit à l'entente des mots et des phrases. Pour nous servir du terme consacré, les examinateurs se contentent généralement du *mot à mot*, et les candidats le savent fort bien. Dès lors, toutes les ambitions et tous les efforts ont dû se diriger vers ce but essentiel. Que servirait à des rhétoriciens de pâlir durant plusieurs mois sur une œuvre de Sophocle ou de Démosthènes, afin de la traduire dignement? Pourvu qu'ils comprennent la valeur de chaque terme, et donnent un sens raisonnable à l'ensemble de la phrase, n'est-ce pas pour eux la grande affaire? Que parlez-vous de *bon français* et de traduction considérée comme exercice littéraire? N'est-il pas plus

urgent et plus sage de parcourir rapidement tous les auteurs indiqués par le programme, et de prévenir tout embarras, avec des traductions interlinéaires au besoin ?

Cet abus règne partout. « Règles de grammaire et passages des auteurs, dit un savant étranger qui a visité nos collèges, tout se réduit à une affaire de mémoire. Dans les hautes classes, les choses ne se passent pas autrement, et l'explication des textes, à cause du *mot à mot* qui précède le *bon français*, est ce qu'on peut imaginer de plus capable de produire la fatigue et le dégoût (1) »

Il faut le dire aussi : pour que le travail de la traduction fût utile sous le rapport littéraire, les maîtres auraient souvent besoin de secours qui leur manquent. Où trouver des règles vraiment pratiques et une méthode sûre et facile pour les diriger dans ce travail ? Généralement on ne se fait pas une juste idée des embarras et des difficultés qui accablent certains professeurs.

Dans les maisons surtout où le personnel est peu nombreux et où les besoins de la surveillance s'unissent aux fatigues du professorat, le maître est presque toujours au-dessous des exigences de sa position. Placé dans une chaire d'humanités, il voit constamment devant lui un travail immense et infiniment peu de loisir. Le temps qu'il consacre à la préparation de sa classe, il est forcé de le prendre peut-être sur celui qu'exigeraient la vigilance journalière et la direction morale des enfants. Et encore, combien d'objets divers se disputent ces rapides instants ! Il doit songer à l'en-

(1) M. Thiersch, cité par M. Lenormant, *De l'enseignement des langues anciennes*, p. 14-15.

seignement des préceptes, enseignement qui, pour être utile, demande beaucoup de méthode et d'explications ; il doit se préoccuper du choix des devoirs, et surtout des sujets de composition française, tâche importante et difficile ; dans quelques établissements, il est encore chargé d'enseigner l'histoire et la géographie, qui demandent, à elles seules, un soin particulier. Comment pourra-t-il être toujours prêt à interpréter sûrement, à traduire nettement des passages difficiles à comprendre et plus difficiles à transporter dans un autre idiome ? Comment aura-t-il toujours présents à son esprit le but et l'intention de l'auteur, la pensée générale qui domine tout l'ouvrage, la suite et la liaison des diverses parties, afin de rappeler fréquemment aux élèves ces points importants ? Peut-être sera-t-il obligé de recourir à l'histoire, de feuilleter plusieurs livres pour éclaircir une difficulté, pour expliquer un raisonnement, une figure, une allusion ; souvent il devra montrer le mérite littéraire du texte qu'il fait traduire.

Partagé entre tant de soins, que fera cet infortuné professeur, surtout s'il est novice ? Il s'attachera d'ordinaire à comprendre la pensée de l'auteur, il évitera par-dessus tout qu'on puisse lui reprocher des contresens ; et, quand il aura satisfait à ce premier devoir, il s'acquittera par des à peu près de l'autre moitié de sa tâche. Une traduction plus ou moins fidèle qu'il aura consultée d'avance viendra sans doute à son secours, et il traduira le texte donné de manière à ne pas rester court ; mais sera-ce de la façon la plus intéressante et la plus utile pour les élèves ? Pour ceux qui ont vu de près la pratique générale des professeurs, la réponse est facile.

Outre ces difficultés qui tiennent à la personne du maître, que de réformes on aurait encore à étudier sur le choix des livres et des méthodes? Les auteurs qu'on traduit dans les classes sont-ils toujours les plus intéressants et les plus solides? Ne cède-t-on pas trop souvent au fatal empire de l'habitude et de la routine? N'épuise-t-on pas quelquefois la patience et l'attention des enfants sur des écrivains difficiles et entachés de mauvais goût? Ne se borne-t-on pas ailleurs à des fragments incomplets sans jamais faire connaître l'ensemble d'une œuvre littéraire? Les auteurs qu'on étudie sont-ils toujours bien propres à former l'intelligence et le cœur du jeune homme? Ne pourrait-on pas trouver des sentiments et des pensées plus capables d'agir sur les hommes de notre siècle, des modèles plus intéressants pour des chrétiens et des Français? Avec des méthodes plus larges et mieux entendues, serait-il impossible d'inspirer aux élèves les plus laborieux et les plus forts le goût des langues anciennes et le désir de les cultiver durant le reste de leur vie?

Ce sont là autant de questions dont chacune demanderait peut-être un volume et que nous ne pouvons que légèrement effleurer. Nous essayerons néanmoins de poser ces problèmes et de jeter quelques vues sur la solution qu'on pourrait leur donner. Trop heureux si nous pouvons provoquer des travaux plus complets et des lumières plus étendues sur ces graves sujets, d'où dépendent sans doute l'avenir de nos études et le sort de la jeunesse qui doit nous remplacer un jour dans la vie.

CHAPITRE II.

CHOIX DES AUTEURS QU'IL FAUT TRADUIRE.

Quels sont les auteurs qu'il faut traduire dans les classes supérieures ? On voit assez que ce point est d'une importance majeure dans le sujet qui nous occupe. Pour obtenir un résultat sérieux, pour donner au travail de la traduction un véritable attrait, pour former l'esprit et le cœur des enfants, pour laisser dans leur âme des impressions salutaires, le choix des classiques qu'on met entre leurs mains est un des moyens les plus décisifs. Avec le cadre que nous nous sommes tracé, il nous est donc impossible de rester complètement en dehors de cette question. Nous savons au reste qu'elle est épineuse et difficile, plus difficile peut-être qu'elle ne l'était il y a huit ou dix ans. Les discussions qui naguère ont agité les esprits ont bien pu apporter quelques lumières et faire tomber quelques préventions. Mais aussi de fâcheux malentendus, des intérêts étrangers à l'affaire des classiques

se sont mêlés à ce débat. A peu près d'accord sur le fond, des hommes graves ont été vivement frappés de certaines dissidences sur les questions de pratique et de détail, et c'est à peine si l'on peut attendre aujourd'hui le calme d'esprit et le parfait désintéressement qui sont absolument nécessaires dans toute discussion.

Quoi qu'il en soit, plein de déférence pour nos premiers pasteurs, nous sentons vivement que c'est à eux seuls qu'il appartient de marquer la place et le rang des livres qui doivent servir à l'enseignement dans les maisons chrétiennes. Nous serions désolé d'écrire une seule ligne qui parût en opposition avec des autorités que nous devons respecter ; mais nous sommes convaincu que les opinions qui semblent opposées se rapprochent plus qu'on ne pense. On l'a dit avant nous, la collection des classiques publiés sous la direction de prélats qui semblaient avoir des vues différentes, est à peu près la même pour le fond, et l'on ne saurait dire dans quelles maisons les auteurs chrétiens occupent la plus large place. Qu'on veuille bien comparer les décrets des conciles provinciaux de Lyon et de Reims, d'Amiens et de Bordeaux, sur l'organisation des études littéraires, on verra qu'il existe presque une harmonie parfaite entre ces documents.

Sans blesser ni contredire personne, nous pouvons donc toucher ici quelques points purement pratiques qui ne seront pas sans intérêt. Il est des vérités incontestables pour tous et des devoirs essentiels que les maîtres ne sauraient trop méditer. Laissons donc de côté les débats inutiles sur le passé, et examinons quel est le meilleur moyen de faire servir l'enseignement littéraire à former des hommes et surtout des chrétiens.

A part quelques différences sur des points secondaires, il est certain que tous nos évêques veulent que, dans les hautes classes, on étudie à la fois et les auteurs païens et les auteurs chrétiens. Les conciles provinciaux ont parlé dans ce sens. Le souverain pontife lui-même, dans sa lettre encyclique du 21 mars 1853, a tracé la même conduite : « Nous voulons, dit-il, que l'on apprenne la véritable élégance du langage et du style, la véritable éloquence, soit dans les ouvrages si remplis de sagesse des saints Pères, soit dans les auteurs païens les plus célèbres purifiés de toute souillure : *Tum ex sapientissimis sanctorum Patrum operibus, tum ex clarissimis ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis.* »

Ces paroles mémorables seront toujours notre règle et notre loi, et nous ne ferons que les commenter dans ce travail. Voyons donc comment il faut expliquer et les auteurs païens et les auteurs chrétiens pour entrer dans les vues du sage et bien-aimé Pie IX.

ARTICLE PREMIER.

DES CLASSIQUES PAÏENS.

Sur cette première question, voici quelques points qui ressortent des paroles que nous venons de citer, et que nous croyons avoués de tout le monde. On doit

expliquer des auteurs païens dans les classes supérieures; ces auteurs doivent être bien choisis et soigneusement expurgés; il est nécessaire qu'ils soient continuellement corrigés et rectifiés par le maître au point de vue chrétien.

§ 1^{er}.

Il nous paraît complètement impossible d'exclure les auteurs profanes dans l'enseignement des classes supérieures. Si l'on essayait cette exclusion, on aurait contre soi la pratique des siècles chrétiens, l'autorité des papes et des évêques, les décisions des conciles et les lumières de la raison.

Et pourquoi, du reste, voudrait-on exclure les livres profanes de l'enseignement des langues anciennes? Pourvu que ces ouvrages n'aient rien de dangereux pour les mœurs, leur étude est-elle répréhensible aux yeux de la théologie même la plus sévère? La poésie et l'éloquence, les jeux de l'imagination et les récits de l'histoire, ne peuvent-ils pas occuper l'esprit d'un enfant d'une manière aussi innocente que les travaux de la science et les recherches de l'industrie? N'est-il pas permis d'embellir ses pensées et d'orner son style et sa parole aussi bien que de décorer ses vêtements et sa demeure? La foi élève et purifie les travaux même les plus humbles et les plus vulgaires. Il est certainement aussi facile d'ennobler et de sanctifier l'étude d'Homère et de Virgile, que les travaux matériels qui occupent la plus grande partie du genre humain.

Il importe d'ailleurs que les jeunes gens de nos

maisons chrétiennes ne soient, sous aucun rapport, inférieurs aux élèves des écoles rivales. Les lettres sont un des plus beaux patrimoines de l'humanité, et il appartient à l'Église, qui est l'héritière des nations, de revendiquer ce beau patrimoine.

« Le chrétien, dit saint Augustin, doit s'emparer de la vérité comme d'une propriété, partout où il la découvre. Les Égyptiens avaient des vases précieux d'or et d'argent et des vêtements que le peuple de Dieu, en quittant l'Égypte, déroba secrètement pour en faire un meilleur usage.... On trouve dans les livres des païens des choses vraies sur le culte d'un seul dieu. Ces enseignements sont comme un or et un argent qui ne sont pas sortis de ses mains, mais qu'ils ont extraits, s'il est permis de parler ainsi, des métaux de la divine Providence, et il est très-permis de s'en emparer pour les faire tourner au profit du peuple chrétien (1). »

« La grâce, dit saint Thomas, ne détruit pas la nature, mais elle la présuppose et la conduit à sa perfection. » Tous les dons du génie, tous les trésors de la poésie et de l'éloquence, tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain viennent du Créateur et méritent plus ou moins notre respect. Plus on est grand ici-bas, mieux on est la propriété de Dieu et de son Église.

« L'Église, dit un docte et éloquent prélat dont l'autorité nous est doublement chère, l'Église distribue le divin à tout l'univers, mais son travail ne demande pas l'effacement des grandeurs naturelles; il ne lui faut pas la destruction ou l'abaissement préalable de la nature. On est quelquefois dans une illusion déplorable; on se représente l'Église comme un conqué-

(1) *De doct. christ.*, lib. II, cap. xl.

rant inintelligent et jaloux, allant et foulant la nature pour s'étaler au milieu de ses débris; elle recherche au contraire la plus grande qui soit sortie des mains de Dieu....

« Le génie, fait chrétien et catholique, crée, d'une manière qui n'est qu'à lui, des pensées et des discours. Nous savons les préséances et la valeur de la grâce; mais nous savons aussi le travail de la nature assistée. Encore une fois, qu'on se garde, pour simplifier le plan divin, d'abaisser, ou de paralyser, ou de négliger les forces naturelles; il faut les recueillir toutes, au contraire, et en former un grand et noble auxiliaire de Dieu. Ceux qui disent autrement ne comprennent rien au mystère de l'amour. L'amour qui transfigure la nature humaine, la veut tout entière. Quiconque néglige d'entendre cette doctrine est un dissipateur ou un être sans courage; il détruit les préparatifs divins, il récuse les illustres fatigues attachées à son rang (1).»

Prenez garde donc, sous prétexte d'éviter les idées et les formes païennes, d'exclure et d'anéantir les forces et les inspirations de la nature. Dans les poètes et les historiens, dans les orateurs et les philosophes, il y a une foule de sentiments et de pensées qui n'ont rien de païen, et, comme le dit saint Augustin, leurs ouvrages renferment parfois des préceptes très-utiles. Souvent la piété filiale, la tendresse maternelle, le dévouement de l'amitié, l'amour de la patrie, éclatent en actions héroïques ou en sublimes inspirations.

« L'ordre *naturel* et l'ordre *supernaturel*, dit le R. P. de Valroger, viennent également de notre Dieu. Le génie d'Homère, de Sophocle, de Virgile, d'Horace, de

(1) Lettre pastorale de M^{gr} l'évêque de Tulle, du 1^{er} mai 1855.

Tacite, de Platon, d'Aristote, est son œuvre, comme les fleurs qui tapissent nos prairies, comme l'Océan et les montagnes... Sa sagesse et sa bonté éclatent dans l'organisation des langues humaines, comme dans l'harmonie des sphères célestes.

« Si nous devons admirer par-dessus tout les manifestations *supernaturelles* de son amour, si les grâces de salut qu'il répand dans les âmes pour les régénérer, pour les sanctifier, doivent avoir la place la plus élevée dans notre estime, nous devons aussi admirer religieusement les dons *naturels* de l'esprit et du caractère répandus sur tous les âges et sur tous les peuples par la main qui a semé les mondes dans l'espace, comme le sable au bord des mers (1). »

Évitons encore une fois de mépriser les œuvres du génie, quel qu'il soit : il ne faut rien détruire, il ne faut rien bannir ; mais il faut compléter ce qu'on mutilait, ce qu'on laissait souvent inachevé ; il faut réunir ce qu'on a malheureusement divisé. Dans les meilleurs écrivains profanes, il y a un fonds de bon sens souvent exquis pour les choses purement humaines ; leur style a un caractère de beauté simple et naïve, un mélange de grandeur, de finesse et de raison qu'on n'étudie jamais sans fruit. Beaucoup de choses sont complètement inoffensives dans les préceptes de Quintilien et d'Horace, dans les récits de Thucydide et de Tacite, dans les discours de Cicéron et de Démosthènes. Pourquoi ne pas nous enrichir de ce qu'ils ont de raisonnable et de bon ? C'est ce qu'ont fait les Pères de l'Église ; c'est ce qu'ont fait encore les grands écrivains du moyen âge et des siècles postérieurs. Ces études

(1) *Du christianisme et du paganisme dans l'enseignement*, p. 134.

sont comme une préparation naturelle pour aborder les pensées les plus hautes des auteurs chrétiens et des livres sacrés.

Pour le chrétien, pour le prêtre même, il y a, comme on l'a dit, dans les auteurs profanes, un sens naturel et humain qu'il faut savoir en retirer. Il est bon qu'on sente le contraste qui existe entre l'ordre primitif et l'ordre surnaturel, et qu'on traverse le beau pour mieux entrer dans le sublime. En effet, rien ne montre la supériorité du christianisme et la nécessité de la révélation, comme la comparaison des auteurs païens et des auteurs chrétiens. En supprimant les livres profanes dans l'enseignement, on priverait les maîtres d'un puissant moyen de fortifier la foi des élèves, et de les prémunir contre les séductions du paganisme. Ce serait aussi soustraire à leurs regards un terrible exemple de la corruption où tombe la nature humaine sans le secours de la révélation. Il est bon de leur montrer l'abîme d'où nous avons retirés la lumière de l'Évangile. Ces rapprochements fournissent une preuve invincible de la divinité du christianisme, et une réfutation péremptoire des systèmes rationalistes. C'est ainsi que saint Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, saint Augustin, et les autres apologistes, ont fait un admirable usage des auteurs païens.

Avouons-le, d'ailleurs, les connaissances littéraires de nos enfants seraient incomplètes sans l'étude des auteurs anciens. Malgré les immenses richesses des Pères de l'Église, comment remplacerait-on les épopées d'Homère et de Virgile, les œuvres dramatiques de Sophocle et d'Euripide, les harangues de Démosthènes et les histoires de Tacite? Beaucoup de genres littéraires, qui tiennent une large place dans l'his-

toire du génie humain, demeureraient ainsi tout à fait inconnus. Ce serait une lacune fâcheuse que nous reprocheraient amèrement nos adversaires, et qui ferait croire à une immense infériorité, ou plutôt à une nullité véritable dans notre éducation littéraire. Les grades du baccalauréat et de la licence ne seraient plus accessibles aux élèves qui sortiraient de nos mains, et il en résulterait une singulière défaveur pour la plupart de nos maisons.

D'un autre côté, la jeunesse que nous aurions ainsi élevée, croirait que nous avons intérêt à lui cacher ces chefs-d'œuvre tant vantés ; elle irait y chercher elle-même, sans guide et sans préservatif, un aliment à sa curiosité naturelle, et peut-être une pâture pour ses plus mauvaises passions. Le prestige séducteur des œuvres païennes serait encore mille fois plus funeste, et, au lieu de diminuer ou de conjurer le péril que présentent le sensualisme et l'orgueil qu'elles respirent à chaque page, nous n'aurions fait que l'augmenter et le rendre inévitable.

Mais pourquoi insister sur une thèse qui n'a point de contradicteurs ? Est-il quelqu'un qui ait sérieusement proposé d'exclure les auteurs païens des classes supérieures ? personne absolument. On a dit de certains écrivains qu'en suivant rigoureusement les conséquences de leurs principes, ils devaient bannir ces auteurs de toutes les classes ; mais on exagérât sans doute la portée de leurs paroles, car jamais ils n'ont demandé cette exclusion, et ils ont toujours protesté contre ceux qui leur attribuaient cette insoutenable prétention. Voyons donc comment on peut choisir et expurger les classiques païens.

§ II.

Les auteurs païens qu'on fait traduire doivent être bien choisis et soigneusement expurgés. Cette condition a été toujours prescrite, cette précaution mille fois recommandée par les évêques et les conciles, qui ont tracé des règles sur cette matière. Nous la voyons, d'ailleurs, solennellement indiquée dans la lettre encyclique de Pie IX, et nous n'avons qu'à prendre ses paroles pour guide : *Ex CLARISSIMIS ethnicis scriptoribus ex omni labe PURGATIS.*

I. Et d'abord, on ne doit traduire que les écrivains *les plus célèbres*, et les plus dignes d'être étudiés par la jeunesse chrétienne (*clarissimis*). Dans un âge où il y a tant à faire, à une époque où l'on aurait tout à apprendre, il ne faut songer qu'au plus indispensable et au plus pressé. Nous avons toujours déploré que, dans les classes supérieures, au milieu de tant de pures et inépuisables richesses, on perdît le temps à étudier les auteurs du second et du troisième ordre.

Écoutons ici un juge compétent, et que nous aimons particulièrement à citer dans le sujet qui nous occupe :

« L'enseignement doit porter, dit M. Lenormant, sur des ouvrages entiers du premier ordre et sur des fragments de ceux dont l'étude est moins essentielle. Poètes, orateurs, historiens, philosophes, ne doivent comparaître que par les représentants les plus illustres. Il est étrange qu'on épuise l'attention des enfants sur des écrivains médiocres, affectés ou dangereux, tels que Justin, Quinte Curce, Cornélius Népos, Pline

le Jeune, Élien, Plutarque, Lucien ; que, parmi les ouvrages des grands maîtres, on choisisse de préférence les traités soporifiques ou dépourvus d'idées,... et que le cours d'études s'achève sans qu'on ait dit un mot d'*illustres morts*, tels que Pindare, Térence et Aristote. Le choix des auteurs est variable, parce que les professeurs s'ennuient de faire expliquer toujours la même chose ; mais il y a des remèdes plus efficaces à l'ennui des professeurs, et l'on peut d'ailleurs puiser en différents endroits d'un même modèle, sans pour cela qu'on le perde jamais de vue. Les études classiques seront toujours défectueuses si l'on en sort sans avoir fait une connaissance sérieuse avec Homère, Sophocle, Pindare, Virgile, Horace, Térence, parmi les poètes ; Lysias, Démosthènes, Cicéron, parmi les orateurs ; Xénophon, Hérodote, Thucydide, César, Tite Live, Salluste, Tacite, parmi les historiens ; Xénophon, Platon, Aristote, Cicéron, parmi les philosophes (1). »

M. Lenormant avoue qu'il impose une lourde tâche aux professeurs d'humanités, en les obligeant à faire comparaître dix-huit auteurs pendant le cours de trois années. La tâche est effrayante, en effet, et si le savant écrivain voulait nous le permettre, nous ferions une légère soustraction à cette liste qu'il proposait il y a dix ans. Pour des raisons toutes différentes, que nous indiquerons plus loin, nous laisserions de côté Pindare et Térence. Nous nous bornerions à prendre, dans Aristote et Lysias, quelques versions dictées qui feraient connaître le mérite et le ton particulier de ces grands écrivains. L'histoire et la critique littéraire

(1) *De l'enseignement des langues anciennes*, p. 79.

compléteraient ensuite les notions acquises par ces fragments. Xénophon et César pourraient se voir en quatrième, et de cette façon les professeurs qui portent le lourd fardeau des trois plus hautes classes, seraient seulement chargés de douze auteurs au lieu de dix-huit. C'est assurément bien assez, surtout si l'on croit utile de réserver une place importante et sérieuse pour les auteurs chrétiens.

Au reste, consultez le programme officiel prescrit en 1852 pour l'enseignement des trois plus hautes classes dans les collèges de l'Université. Vous verrez que la suppression dont nous parlons a justement été faite; les six auteurs que nous voudrions retrancher de la liste de M. Lenormant ne sont pas exigés pour l'examen du baccalauréat. En revanche, on demande des morceaux choisis de Pline l'Ancien, le *Plutus* d'Aristophane, quelques extraits de l'abbé d'Andrezel, et les discours choisis des Pères grecs. C'est la somme totale des auteurs qui sont imposés aux classes supérieures, et sur lesquels doit porter l'épreuve du baccalauréat.

Nous voilà donc heureusement affranchis du tourment de faire expliquer aux enfants des auteurs insipides ou dangereux qui ont été longtemps maintenus par un aveugle préjugé. Nous tous qui avons un peu vieilli dans le métier, n'avons-nous pas traduit et fait traduire, longtemps peut-être, Anacréon, Théocrite et Moschus? Ces poètes ont leur mérite sans doute; mais est-il bien facile d'expurger les pièces qu'ils nous ont laissées, de façon qu'elles n'offrent plus aucun danger pour le premier âge? Même dans les extraits de l'abbé d'Andrezel, on rencontre parfois des vers qui provoquent des sourires fort embarrassants pour le maître. Pindare n'offre pas les mêmes inconvénients. On fait

traduire quelquefois deux ou trois olympiques, deux ou trois néméennes : nous avons nous-même pratiqué cet usage durant plusieurs années. Mais ce travail si difficile et si rebutant peut-il conduire à un grand résultat? Est-il des élèves, est-il même beaucoup de maîtres qui parviennent à lire couramment le poète thébain? Ces chants si vantés et si admirés de leur temps ont-ils pour nous un véritable intérêt? S'il fallait ajouter à la liste que nous venons de proposer, nous aimerions mieux emprunter quelques fragments aux discours d'Eschine, ou quelques scènes aux tragédies d'Euripide. Mais, pour le grec surtout, il vaut mieux se borner à un petit nombre de modèles. Les élèves savent très-peu cette langue. Ils la sauraient un peu mieux s'ils n'expliquaient que quatre ou cinq auteurs. Nous avons fait expliquer et traduire le discours pour la Couronne à une belle et nombreuse classe : nos élèves en ont écrit le français depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Ils ne nous ont jamais reproché d'avoir négligé cette année Théocrite et Pindare, et nous n'avons pas remarqué qu'ils eussent appris moins de grec que leurs devanciers. L'expérience le prouve constamment : pour les élèves qui ont compris et traduit vingt ou trente pages d'un auteur grec, le reste devient singulièrement facile. Au contraire, en les faisant passer sans cesse à de nouveaux fragments, on les déconcerte et on finit par les décourager.

Laissons donc à la lecture et à la critique littéraire le soin d'achever leur instruction. Il n'est pas question d'apprendre dans les classes tout ce qu'un littérateur doit savoir. Que nos élèves puissent expliquer trois ou quatre grands écrivains, qu'ils possèdent quelques notions sur les autres noms les plus célèbres, cela

suffit. Le reste est pure curiosité : il faut le laisser aux érudits.

Pour le latin, il y a aussi le même avantage à se borner à un petit nombre d'auteurs. Qui d'entre nous n'a pas sué de longues heures pour déchiffrer et traduire les harangues du *Conciones poeticæ*? Qui ne se souvient un peu des emphatiques bravades que Lucain a mises dans la bouche de César et de Pompée? Qu'on dicte deux ou trois versions de Lucain, à la bonne heure! Mais est-il vraiment avantageux de faire expliquer aux élèves ces harangues de la *Pharsale* qui présentent souvent, à côté de quelques beaux vers, des pages pleines d'obscurité, d'enflure et de mauvais goût? Laissons également Stace et Silius Italicus, et appliquons-nous à étudier Virgile, dont le vers est si limpide, si naturel, si harmonieux et si pur. Pourquoi irions-nous aussi étudier comme modèles Sénèque, Claudien ou Pline le Jeune? Il y a quelques seize ou dix-huit ans, le programme du baccalauréat indiquait le *Panégynque de Trajan* parmi les auteurs latins qu'il fallait étudier; et, jusque dans nos maisons chrétiennes, trop dociles à suivre le plan qui nous était tracé, nous faisons traduire à nos enfants ce parfait modèle de recherche et d'affectation; nous allions à la poursuite de ces pointes, de ces antithèses, de ces insipides jeux de mots. Nous nous rappelons que c'était à peu près pour nos élèves comme une étude d'énigmes et de calembourgs. Ah! si, à cette époque, nous avions fait expliquer un auteur chrétien dont le style fut si opposé aux *saines traditions littéraires*, que n'auraient point dit nos puristes indignés? Que d'éloquantes protestations contre un pareil abus! Que de colère et de pitié dans les anathèmes qu'on nous aurait

lancés ! Mais ne demandons pas à certains hommes d'être toujours conséquents, et passons.

L'intérêt de l'innocence commande aussi d'autres exclusions. « Qu'on s'abstienne, disent les *Constitutions* de saint Ignace, dans les universités comme dans les collèges, d'expliquer à la jeunesse les œuvres littéraires latines et grecques où se trouvent quelques traits qui peuvent nuire aux bonnes mœurs... Si quelques-unes, comme celles de Térence, ne peuvent être absolument *expurgées*, il est mieux de ne pas les expliquer, de peur que la nature des sujets n'offense la pureté des cœurs. » Nous voudrions donc que Térence ne fût jamais expliqué, parce que ses pièces sont toujours dangereuses à cause de l'immoralité du fond. Bossuet nous apprend que Térence amusait beaucoup son auguste élève : nous craindrions que parfois ce poète amusât trop les nôtres, surtout les moins innocents et les moins purs. N'oublions jamais qu'il s'agit, dans l'exemple qu'on nous cite, d'une éducation privée, et que le poète comique était lu et commenté par Bossuet.

Si nous ne craignons de heurter de front la pratique générale, nous demanderions si l'explication d'Ovide est indispensable. Ce poète est partout mélancolique et tendre, et souvent très-lascif. Après tout, si l'on veut, que les *Métamorphoses* bien choisies et bien corrigées demeurent en quatrième. Mais laissons Térence, laissons Perse et Juvénal. Tibulle, Propertius, Catulle et Martial sont aussi trop licencieux pour qu'on les explique dans le premier âge.

« Entre le trait qui frappe l'innocence, dit le P. Caheour, et celui qui s'adresse au jugement, il y a cette différence que le premier est toujours dangereux et

que le second souvent ne l'est pas. Le cœur est plus vulnérable que la raison. Il est rare qu'une parole si pure, quand elle est comprise, ne remue pas la concupiscence, et l'on voit tous les jours de fausses maximes atteindre l'oreille sans effleurer l'esprit. Un enfant croit un professeur qu'il respecte ; il longtemps sans avoir d'autres pensées que celles qu'il reçoit de lui ; mais son cœur s'éveille et s'émanche bien des années avant sa raison (1). »

II. Ce n'est pas assez de bien choisir les auteurs dans ces auteurs eux-mêmes, il faut expliquer les droits les plus inoffensifs, les plus intéressants et les plus utiles. Les hommes expérimentés qui ont tracé nos programmes et fixé les matières des examens, sans doute consulté l'intérêt des élèves, et l'on peut ordinairement se reposer sur leurs lumières. Ils ont choisi de préférence ce qui semble indiqué par la constante admiration de tous les siècles, ce qui est plus propre à orner l'esprit et la mémoire, à former le jugement et la raison.

Qu'on nous permette néanmoins quelques observations au point de vue de la pensée chrétienne et de la direction morale des études.

Quand il s'agit des poètes, on doit toujours préférer les œuvres qui portent moins au sensualisme et à la volupté. Nous laisserions volontiers certaines Odes d'Horace, et nous les remplacerions par des *Épîtres* ou des *Satires*. Dans Virgile, nous mettrions de côté les *Églogues* pour nous attacher à l'*Énéide*, et, dans ce poème, nous ne prendrions pas indifféremment divers chants. Ainsi de l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

(1) *Des études classiques*, p. 194.

Pour les orateurs, nous aimerions mieux faire expliquer les discours politiques que les harangues judiciaires. Les plaidoyers pour Milon et pour Ligarius ont été trop souvent préférés aux autres discours de Cicéron. Ce sont les œuvres d'un sophiste, et elles ne présentent guère qu'un tissu de mensonges enchaînés avec une adresse infinie. Quel genre d'orateurs veut-on former à cette école ? N'avons-nous pas assez d'avocats disposés à plaider indifféremment le pour et le contre, les bonnes et les mauvaises causes ? Qu'on demande plutôt aux œuvres de Cicéron un de ses discours contre Verrès ou contre Catilina. La cause est meilleure, et l'éloquence sera plus forte, plus solide, et surtout plus morale. Qu'on n'oublie pas non plus les œuvres philosophiques de ce grand écrivain : elles n'ont pas les inconvénients de ses plaidoyers. Quant à Démosthènes, ses *Olynthiennes* et ses *Philippiques* sont fort belles sans doute ; mais, comme le discours pour la Couronne efface tout le reste, nous laisserions de côté les harangues politiques pour étudier ce plaidoyer.

Nous voudrions beaucoup qu'on expliquât des fragments de Tite Live, de Salluste et de Tacite, au lieu de ces harangues détachées qui composent le recueil si connu sous le nom de *Conciones*. A certains points de vue, cette collection a incontestablement son mérite. Mais la fausse rhétorique et la déclamation peuvent aussi y trouver leur aliment. La plupart des orateurs de l'ancienne Rome prêchent tour à tour la révolte, l'assassinat, la guerre civile, la haine contre les riches et les patriciens. C'est là une école toute prête pour former des orateurs de clubs et de places publiques, comme la France en a vu deux fois en soixante années.

Après les détails où nous sommes entré sur le choix des auteurs profanes, nous n'avons que peu de mots à ajouter sur l'obligation de les présenter exempts de toute souillure : *ex omni labe purgatis*. Les jésuites avaient des classiques corrigés et expurgés à l'usage de leurs élèves : nul doute que ces maîtres si clairvoyants et si pieux n'eussent fait disparaître tout ce qui pouvait alarmer l'innocence de leurs enfants. Mais plus tard, on a publié, de ces mêmes livres, des éditions où les mêmes précautions n'avaient pas été prises. Ces éditions se sont beaucoup trop répandues, et plus d'une fois les bonnes mœurs en ont souffert. En outre, nous sommes tenté de nous demander si tel livre païen, qui était inoffensif et suffisamment expurgé il y a deux ou trois siècles, l'est encore suffisamment aujourd'hui. Quand la corruption est plus profonde, tout le monde sait que les oreilles sont plus promptement blessées.

Quoi qu'il en soit de la valeur de cette observation, il est certain que les meilleures maisons de librairie classique mettent parfois dans les mains de nos enfants des livres que nous voudrions voir plus sûrement corrigés. Plusieurs *Odes* d'Horace qui se trouvent dans certaines éditions, pourraient disparaître sans qu'on eût à regretter leur absence. Nous retrancherions une quinzaine de vers dans les *Géorgiques* de Virgile et une trentaine dans l'*Énéide*. Pourquoi ne pas supprimer quelques églogues de Virgile qu'un maître prudent et réservé n'oserait faire expliquer à ses élèves ? Même observation sur les discours contre Verrès et contre Catilina. Il y a certains détails qu'on est obligé d'omettre, et il vaudrait mieux qu'ils fussent retranchés.

L'Iliade et *l'Odyssée* demandent les mêmes précautions. Le croirait-on ? la lèpre du vice avait tellement infecté la société païenne que certains plaidoyers d'Eschine et de Démosthènes ne peuvent être lus, nous ne disons pas par des enfants, mais par des hommes honnêtes de quelque âge qu'ils soient. *L'Edipe roi* de Sophocle, si souvent expliqué dans les classes, contient des passages vraiment dangereux, surtout au cinquième acte. Chaque fois que nous avons fait expliquer ce drame antique, nous avons été dououreusement surpris que les éditeurs chrétiens n'aient pas retranché une quinzaine de vers.

Nous n'avons pu que jeter quelques rapides aperçus sur ce grave sujet. Puissent les éditeurs des classiques écarter avec plus de soin que jamais tout ce qui peut réveiller des images funestes ! Il y a des inconvenients à laisser un passage inexpliqué, surtout dans un auteur latin ; et pourtant il y en a qu'on n'ose traduire et interpréter en présence des enfants. Éloignons donc à tout prix ce qui peut troubler l'imagination dans le premier âge. L'innocence est plus précieuse mille fois que tous les trésors de la science et toutes les grâces du langage.

« Un enfant sans innocence, a dit Châteaubriand, est une fleur sans parfum. »

§ III.

Les livres profanes doivent être chrétiennement expliqués par le maître. Ici encore, nous avons la satisfaction et la joie d'être d'accord avec tous ceux qui

s'intéressent sérieusement à la foi et à la vertu de enfants.

Posons d'abord en principe que les études, les vaux, la vie tout entière des maîtres et des élèves doivent tendre à la gloire de Dieu et au salut de l'âme. La connaissance de la religion passe donc à toutes les autres : il faut que le maître chrétien pose à fond toute la science sacrée, qu'il illumine et vi toutes ses leçons par les enseignements de la foi et des préceptes de l'Évangile. Le plus grand des abus ont régné dans l'éducation depuis un siècle, peut-être le divorce malheureux qu'on a établi entre l'enseignement religieux et l'enseignement scientifique et littéraire. C'est par les lettres, par l'histoire, par la grammaire, la poésie et l'éloquence qu'on separe infailliblement de l'esprit et du cœur d'un enfant. Ne lui parlez de religion que du haut de la chaire ou en lui expliquant le catéchisme : il se défiera de vous, il prendra vos paroles pour de simples hypothèses ou de pieuses exagérations commandées par la position ou la circonstance, et vous êtes presque sûr que sa foi fera naufrage au moindre écueil. Mais, dans l'enseignement des langues et dans les études littéraires, ramenez tout à la religion et à la morale ; faites tout servir à la glorification de Jésus-Christ et de l'Église : votre parole n'est plus suspecte et tous les cœurs sont à vous ; vous avez solidement armé vos disciples contre le septicisme et l'impiété.

« Que l'interprétation des auteurs, dit le P. de Vancy, se fasse de manière que les écrivains, même païens et profanes, deviennent tous les prédicateurs de Jésus-Christ ; que le maître ramène tout à la louange de la vertu et au blâme du vice ; qu'il vante ce qu'il

conforme à l'honnêteté et qu'il condamne ce qui lui est contraire. » (*Ratio docendi*, chap. 1, art. 3.)

Tout le monde connaît le discours de saint Basile sur la manière de lire les auteurs païens, et les conseils du P. Thomassin sur le même sujet; ces deux ouvrages ont été cités vingt fois dans les récentes discussions, et il ne reste plus rien à dire sur l'importance de ces documents.

« Le but des études, dit un écrivain plus récent qui mérite aussi d'être entendu, est de les ramener toutes à un seul principe, qui est Dieu. Peu de maîtres, sans doute, seront aptes par la supériorité de l'intelligence à donner à l'enseignement cette forte et belle unité; mais tous, sans exception, y pourront concourir par l'activité du zèle; la piété est tout ce qu'il faut de lumière... Il faut montrer Dieu partout dans les études : le montrer dans la succession des empires et dans les œuvres du génie; le montrer dans l'histoire des peuples et dans l'égarement des superstitions... Si la mythologie se montre comme un avertissement des erreurs où l'homme peut arriver, quand il ne marche pas sous la conduite de Dieu, et si, d'autre part, elle porte la trace des vérités primitives, loin d'être périlleux, cet enseignement est utile (1). »

« Ceux qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse, dit le P. Thomassin, ont un engagement particulier de rapporter leurs études et leur travail à la gloire de l'Église et à l'augmentation de la piété. Croit-on satisfaire à une obligation si sainte, si étroite et si importante, en expliquant les poètes, les orateurs et les philosophes d'une manière profane, ou en ne

(1) *De l'esprit chrétien dans les études*, par M. Laurentie, p. 220.

disant rien de plus que ce que dirait un païen ? Croit-on s'acquitter chrétiennement de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse dont on s'est chargé, quand on ne cherche que l'élégance des expressions, ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquités du paganisme?... Je confesse que j'ai suivi les routes communes, et que je ne me suis aperçu de mes égarements que dans un âge plus avancé (1). »

« N'est-ce pas là, poursuit encore M. Laurenti après cette citation, n'est-ce pas là un admirable édifiant langage de maître chrétien ? Or, il est bien vrai que tous les maîtres modernes devraient à leur tour tomber à genoux et se déclarer coupables en face du ciel et de la terre, pour avoir pensé que tout en effet, dût se borner à découvrir *l'élégance des expressions et les beaux tours d'esprit*...

« Ah ! quel champ magnifique peut s'ouvrir ici à l'intelligence du maître chrétien ! Ce n'est plus un professeur de grammaire ou de poétique qui parle à des disciples ; c'est un missionnaire de vérité morale qui forme leur raison et l'éclaire. Et quels livres ne vont pas servir à sa prédication et à son éloquence ? Tout lui est une occasion de rapprochements, et tout sert à ses leçons, les analogies comme les contrastes. Il faudrait tout un grand ouvrage pour indiquer les points par où il est facile de saisir de la sorte l'ensemble des notions antiques. Dès que les disciples touchent aux humanités, chaque maître doit les diriger en ce sens, et bientôt les livres profanes vont devenir un foyer d'où jailliront des flots de lumière (2). »

(1) *Méthode d'enseigner et d'étudier chrétiennement les poètes.*

(2) *De l'esprit chrétien dans les études*, p. 230.

Il est très-vrai qu'il y aurait un livre intéressant à écrire sur la mise en pratique de ces principes que chacun reconnaît. Essayons de présenter ici quelques applications de ce système d'enseignement chrétien.

Le maître fait expliquer et traduire les harangues de Salluste, de Tite Live et de Tacite. A chaque page, il rencontre un enthousiasme aveugle pour la démocratie et la liberté, un patriotisme dur et sauvage, un mépris insultant des sentiments les plus sacrés, une violation impie de tous les droits des peuples qu'on appelle *barbares* : il faut relever ces erreurs. « On fera voir aux élèves, dit un savant prélat, combien était vaine et peu réelle cette liberté tant célébrée, qui laissait les trois quarts des hommes dans le plus dur esclavage ; on leur apprendra à se défier de cette idolâtrie de la patrie, qui n'était qu'un patriotisme exclusif, injuste et féroce, qui immolait à l'intérêt et à l'orgueil du vainqueur des multitudes innombrables de vaincus ; on dira combien était malheureux, agité, misérable même, l'état social de ces peuples qu'on a voulu placer au-dessus des peuples chrétiens. On apprendra aux élèves à ne pas accepter sur parole le jugement des historiens profanes qui usaient, parmi les Grecs surtout, d'une licence toute poétique pour exagérer prodigieusement tout ce qui flattait l'amour-propre national... Enfin, autant qu'une sage réserve pourra le permettre, on relèvera les misères du paganisme et ses plaies honteuses pour l'humanité ; on en glorifiera d'autant l'Évangile et la belle civilisation qu'avait enfantée l'Église en formant les nations chrétiennes (1). »

(1) Lettre de Mgr de Viviers au clergé de son diocèse.

D'après la tragédie antique, une aveugle fatalité préside à tous les événements du monde : les hommes et les dieux sont soumis à une dure et impitoyable nécessité qui entraîne ses victimes à la perpétration des plus noirs forfaits et au dernier abîme de l'infortune. A ce désespérant et absurde préjugé, qui nous peint la divinité comme un tyran capricieux et barbare, le maître chrétien opposera la consolante doctrine d'une providence pleine de sagesse, de prévoyance et de bonté.

Cicéron et Quintilien enseignent dans leurs traités sur l'art oratoire que, pour faire triompher sa cause, l'orateur peut invoquer l'astuce et le mensonge ; qu'on doit tout sacrifier à ses amis, même les droits de la justice et de la vérité ; que la haine, l'envie et la vengeance sont des armes permises pour terrasser un ennemi. Le maître chrétien rappellera fréquemment à ses élèves que la morale évangélique condamne et réprouve de semblables moyens.

Eschine et Démosthènes s'adressent les plus grossières injures et se déchirent impitoyablement jusqu'à dans l'inviolable asile de la vie privée. Cicéron a recours aux mêmes moyens contre ses adversaires politiques et contre ses ennemis particuliers. Le maître montrera ici la supériorité des mœurs chrétiennes, et il fera voir les orateurs modernes pleins de respect pour les personnes, même envers leurs ennemis les plus acharnés.

Comme le dit M. Laurentie, c'est tantôt par analogie et tantôt par contraste qu'il faut procéder pour expliquer chrétiennement les ouvrages des païens. Aujourd'hui, on est forcé de combattre et de réfuter leurs doctrines ; demain, on acceptera ce qu'ils ont de rai-

sonnable et de vrai, et on le complétera, on le purifiera à la lueur du flambeau de l'Évangile.

Je fais traduire à mes élèves la troisième ode du premier livre d'Horace.

Après m'être associé aux vœux que forme le poète pour l'heureux retour de Virgile, son ami, j'écoute ses plaintes et ses colères contre l'audace des mortels.

Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.

Je me permets cependant de ne pas partager entièrement ce courroux poétique, parce que je me souviens que Dieu a livré tout ce monde visible à l'industrie et au génie de l'homme, à ses patientes recherches et à ses infatigables travaux. A lui de régner sur cet univers, de commander aux animaux les plus féroces, aux forces les plus indomptables, aux éléments les plus redoutés. Dieu a fait de l'homme le roi de la création. « Seigneur, disait le prophète, vous avez établi sa puissance sur toutes les œuvres de vos mains, et vous avez tout placé sous sa domination : *Constituisti eum super opera manuum tuarum ; omnia subjecisti sub pedibus ejus* (Ps. 8). » Par la chute originelle, l'homme a perdu la plus grande partie de cet empire ; mais il lui est permis, il lui est glorieux de le reconquérir, autant qu'il peut, par les efforts de son courage et à la sueur de son front.

Pour mieux peindre l'audace intolérable du genre humain, le poète va jusqu'à nous dire que Dieu avait séparé les continents par de vastes mers afin d'empêcher toute communication entre les peuples qui les habitent.

Nequicquam Deus abscidit
 Prudens oceano dissociabili
 Terras, si tamen impiæ
 Non tangenda rates transillunt vada.

Ici, j'arrête tout court notre moraliste païen, et je montre à mes élèves que sa philosophie est en défaut. Il n'est pas vrai que le Créateur, en couvrant de vastes mers les deux tiers de notre globe, ait voulu rendre les communications plus difficiles et les rapports moins fréquents. Les observations les plus simples démontrent, au contraire, que les échanges, le commerce, les voyages deviennent mille fois plus faciles sur la mer que sur la terre. « Que deviendraient, dit un naturaliste chrétien, les avantages du commerce, si ce grand amas d'eau n'existait pas? Dieu a voulu que tous les peuples de la terre eussent entre eux des relations étroites, et c'est une des raisons pour lesquelles il l'a entrecoupée de mers qui ouvrent une communication facile entre les contrées les plus lointaines... Dans ce que l'homme irréfléchi considère comme un obstacle, l'homme qui pense comprend que la Providence a pris la voie la plus courte pour arriver à son but (1). »

Oui, la mer est comme une route large et rapide qui unit les deux hémisphères et qui relie l'Orient à l'Occident, l'ancien monde au nouveau. En un seul mot, le prophète David nous fait mieux comprendre les intentions du Créateur et l'admirable sagesse de ses œuvres : « Seigneur, s'écrie-t-il, que vos œuvres sont belles ! Comme vous avez fait tout avec sagesse ! Voici la mer immense qui étend au loin ses rivages :

(1) *Livre de la nature*, par M. Desdoutis, t. I, p. 81.

elle est là pour que les navires volent sur ses abîmes : *Quam magnificata sunt opera tua, Domine ! Omnia in sapientia fecisti... hoc mare magnum, spatiosum manibus... illic naves pertransibunt* (Ps. 103). » Que le maître montre donc ici, comme il pourra le faire partout, la supériorité du poète lyrique des Hébreux sur le lyrique des Latins.

Nous sommes actuellement à l'Art poétique, et nous trouvons une histoire de la civilisation présentée comme pouvait le faire un païen.

Silvestres homines sacer interpresque Deorum
Cædibus, et victu fœdo deterruit Orpheus :
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.

D'après Horace et la plupart des écrivains profanes, les hommes auraient d'abord vécu dans l'état sauvage ; ils se seraient entre-déchirés dans les forêts à peu près comme les lions et les tigres, et ils auraient partagé la nourriture des plus vils animaux. Soit qu'ils acceptent avec trop de confiance la donnée des poètes païens, soit qu'ils cherchent l'occasion de donner un démenti à l'enseignement catholique, certains rationalistes de nos jours semblent croire à cette fable ridicule. Par là, ils montrent plus aisément que l'humanité est en progrès, que les générations postérieures doivent surpasser en lumières celles qui les ont précédées. C'est le magnifique système du *progrès indéfini* et de la *perfectibilité ascendante* du genre humain.

Le maître chrétien se hâtera de faire justice de toutes ces billevesées de nos libres penseurs. Au lambeau de la révélation, il montrera que, dans les temps primitifs, les hommes ont passé non pas des ténèbres à la lumière, mais plutôt de la lumière qu'ils

avaient reçue de Dieu aux ténèbres et aux erreurs de l'idolâtrie. Par sa désobéissance envers son Créateur, le premier homme perdit les dons d'innocence et de lumière dont il avait été doué, et sa postérité tomba plus tard dans un état d'abjection et de misère que nous avons peine à imaginer. Mais ce n'est pas la voix et la lyre des poètes, ce n'est pas la doctrine impuissante de quelques sages trop vantés qui a pu arracher les peuples à leur ignorance et à leur ignominie. Malgré le vernis de politesse dont se parent les Grecs et les Romains, ils étaient, en des points essentiels, souverainement aveugles et vraiment dignes d'une pitié profonde. Il a fallu que Jésus-Christ soit venu sur la terre pour donner aux hommes des mœurs, des vertus, des lumières pures et certaines. C'est lui qui a réalisé la brillante chimère de l'Orphée antique ; c'est lui qui est l'enchanteur divin dont la puissante voix a su adoucir la férocité des tyrans, unir ensemble les peuples ennemis, briser les chaînes de l'esclave, et, de tous ces éléments, former la grande famille de frères qu'on appelle les nations chrétiennes.

Nous voici maintenant occupé de l'*Énéide* de Virgile. Pour trouver de hautes et importantes leçons nous pourrions ouvrir de préférence le sixième chant de ce poème. La félicité des justes dans les Champs-Élysées, les supplices des méchants dans le Tartare fournissent une mine assez riche à celui qui sait l'exploiter. Les philosophes et les prédicateurs eux-mêmes y puisent quelquefois des témoignages qui ne sont pas sans force pour attester la croyance des anciens peuples à l'existence d'une autre vie, à la récompense des bons, aux peines éternelles des méchants. Mais sortons de ce champ assez fréquemment exploré. Dans

mille autres passages, un maître habile et attentif peut faire naître des réflexions utiles, de sages conseils, des rapprochements inattendus.

Nous expliquons le cinquième livre de l'*Énéide*, et, vers le commencement, nous trouvons ce passage où le héros troyen célèbre l'anniversaire de la mort de son père :

Jamque dies, nī fallor, adest, quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, Dī, voluistis) habebō.

Après avoir expliqué et traduit ces deux vers, je dis à mes élèves : « Voyez quel était le religieux respect des païens pour la mémoire d'un père, et comment ils se faisaient un devoir sacré de célébrer l'anniversaire du jour où il leur avait été ravi. Puisque Virgile a mis ces touchantes paroles dans la bouche du prince troyen, c'est une preuve qu'il avait de nobles sentiments dans le cœur. »

Des chrétiens auraient-ils moins de tendresse pour leurs parents, moins de fidélité à conserver leur mémoire ? « Si quelqu'un de vous, mes enfants, ajouterai-je, a perdu son père ou sa mère ; si la mort a fait quelque vide dans sa famille, il doit marquer ce jour de l'année par la tristesse, le deuil et la prière. On oublie trop facilement et trop vite la mort des personnes qu'on a le plus aimées, le plus amèrement pleurées, et il est profondément vrai ce mot de l'*Imitation* :

« A peine avez-vous disparu aux regards, vous êtes également effacé de la mémoire des hommes. » Il ne devrait jamais en être ainsi pour un père ou une mère, pour un frère ou une sœur, pour un bienfaiteur ou un ami. Un enfant chrétien doit se faire comme un calendrier à son usage qui lui rappellera tous les jours

mémorables par quelque action importante, par quelque grand bienfait, par quelque perte douloureuse; et, entre les jours qui méritent d'être célébrés durant toute la vie, il faut placer au premier rang celui qui aurait été marqué par la perte d'un père. Que celui qui aura perdu ce trésor que rien ne remplace dise donc avec le héros du poëte : « Oui, quand même je serais
 « exilé au sein des déserts, surpris au milieu des mers,
 « ou captif dans une ville étrangère, ce jour me sera
 « cher et sacré, et tous les ans j'acquitterai mes vœux. »

Hunc ego Gætulis agerem si Syrtibus exul,
 Argolicove mari deprensus, et urbe Mycenæ,
 Annua vota tamen solemnesque ordine pompas
 Exsequerer, strueremque suis altaria donis.

Ainsi, je trouverai dans les paroles du poëte une leçon salutaire qui portera peut-être plus de fruits que si elle avait été donnée du haut de la chaire et dans un sermon.

Une autre fois, nous expliquons le neuvième livre, et nous nous arrêtons sur quelques vers qui respirent la sensibilité la plus tendre. Nous admirons l'héroïsme et la générosité de Nisus et d'Euryale, leur dévouement réciproque, leur ardent désir de se sacrifier au salut de la patrie. Nous admirons surtout les larmes d'Euryale et sa touchante affection pour sa mère, sa mère qui, seule entre toutes les femmes troyennes, a voulu suivre son fils à travers les flots, les écueils et les combats. Comme nos enfants aiment beaucoup leurs mères, comme plusieurs ont pleuré avec elle pour une séparation de quelques mois, ils comprennent et ils sentent aisément la douleur d'Euryale, et, si le passage est bien commenté par le maître, peut-

être quelques yeux se mouilleront d'une larme furtive
à ces trois vers :

Hanc ego nunc, ignaram hujus quodcumque pericli est,
Inque salutatam linquo : nox et tua testis
Dextera, quod nequeam lacrymas perferre parentis.

Mais, au moment où je vois que l'émotion pénètre ces jeunes cœurs, j'élève plus haut les réflexions et les pensées, et je dis à mes élèves : « Si les pères savaient mourir pour leur patrie et sacrifier au devoir les plus indestructibles sentiments de la nature, aujourd'hui, dans notre France catholique, on sait aussi très-bien verser son sang pour son pays et pour son Dieu. Aujourd'hui, surtout, on sait très-bien abandonner sa patrie, renoncer aux joies de la famille, aux douceurs de l'amitié, s'arracher aux étreintes maternelles, et aller sur une terre lointaine donner sa vie pour Dieu et pour le salut des âmes. » Et, une fois sur ce sujet, je dis un mot de nos missionnaires et de nos martyrs. C'est une des plus pures gloires de notre France, c'est une gloire particulière pour certaines contrées, c'est un incomparable fleuron pour certaines maisons chrétiennes, d'être les mères fécondes de ces héros de la foi ! Je raconte à mes élèves le départ de quelque missionnaire qui s'est dérobé aux embrassements de sa mère, qui l'a laissée peut-être inconsolable, *et sans lui dire un dernier adieu*. Lui aussi, malgré la sublimité de sa vocation, malgré la grâce d'en haut qui soutenait son courage, il a craint de *ne pouvoir tenir contre les larmes d'une mère* ; et, pour obéir à la voix de Dieu, le cœur gros de soupirs, l'âme en proie à une indicible émotion, il a trompé les précautions et la tendresse de celle qui ne vivait que

pour lui, pour aller verser son sang ou ses sueurs sur une terre étrangère. C'est l'histoire de tous les jours, ce sera peut-être l'histoire d'un parent, d'un condisciple ou d'un ami (1).

Ouvrons maintenant Cicéron, et expliquons, si vous voulez, le plaidoyer pour Milon. Vers la fin, l'orateur parle de la passion de son client pour la gloire. Il est à remarquer que les meilleurs et les plus sages d'entre les païens n'ont jamais travaillé que pour cette vaine fumée. C'est le mobile de tous les efforts, c'est le prix des plus rudes travaux. Cicéron lui-même, dans les luttes qu'il soutenait contre les méchants, dans les dangers qu'il affrontait pour la patrie, n'avait d'autre ambition que d'acquérir de la gloire. Il ne faut pas s'étonner qu'il montre Milon se consolant de toutes les injustices de ses concitoyens par l'espérance d'une gloire immortelle :

Meminit... ex omnibus præmiis virtutum, si esset habenda ratio præmiorum, amplissimum esse præmium, gloriam; esse hanc unam quæ brevitatem vite posteritatis memoria consolaretur; quæ sufficeret, ut absentes adessemus, mortui viveremus; hanc denique esse, cujus gradibus etiam homines in cælum videantur adscendere. (Péror. pour Milon.)

Singulière apothéose ! Pauvre immortalité ! — Les voilà bien, ces grands hommes tant célébrés par des écrivains modernes qui ne savent pas s'attacher eux-mêmes à des biens plus solides ! Les voilà bien, avec cet orgueil démesuré, avec cette insatiable avidité de

¹ On peut voir, dans la *Vie de M^{sr} Borie*, page 95 et suivantes, le départ de ce missionnaire qui a versé son sang pour la foi en 1838. Le héros et l'historien de cette scène attendrissante sont tous deux connus et vénérés de quelques-uns de ceux qui nous liront.

renommée, qui les a fait appeler par saint Augustin des animaux de gloire : *animalia gloriæ* !

Le maître chrétien proclamera hautement devant ses élèves que ce prix de la vertu, qu'on appelle la gloire humaine, est indigne d'un noble cœur, et que ce n'est là qu'un éclat faux et trompeur. Le disciple de Jésus-Christ travaille pour de plus belles récompenses, et il aspire à des biens plus solides. Que sert-il à ces orateurs si longtemps applaudis, à ces conquérants si redoutés, de vivre encore dans la mémoire des hommes, si par malheur ils ont mérité par leur orgueil d'être condamnés aux supplices éternels ? Au lieu de travailler pour augmenter ce vain bruit, cet impuissant murmure que certains noms laissent après eux sur la terre, le vrai chrétien ne travaille que pour la gloire de Dieu. Il est humble, il s'oublie lui-même, il oublie sa gloire et ses intérêts, il dépose tout dans le sein de Dieu ; « *scio cui credidi* »¹, dit-il avec saint Paul, et il est sûr qu'après sa mort il recueillera le fruit de ses travaux, et que, n'eût-il laissé qu'un nom obscur et ignoré de tous, il jouira dans le ciel d'une gloire sans tache et d'un bonheur sans fin.

En remerciant César d'avoir rappelé Marcellus, Cicéron, à travers les flots d'encens qu'il fait respirer au puissant et jaloux dictateur, lui adresse cette parole remarquable :

Doleo, cum respublica immortalis esse debeat, eam in unius mortalis anima consistere.

Dans cette flatterie, il y a une sorte de contradiction. Si le salut de la république repose tout entier sur un seul homme, et si cet homme est mortel, on

¹ 2. Tim., I.

ne voit pas très-bien comment la république sera immortelle. Mais ne cherchons pas à voir de trop près dans ce compliment. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans cet endroit, Cicéron proclame que les destinées de Rome seront immortelles. Virgile, Horace, Ovide, presque tous les écrivains du siècle d'Auguste, se sont flattés du même espoir. On citerait vingt vers de l'*Énéide* qui attestent la même croyance ou la même illusion. Mais cette éternité que lui avaient promise des adulateurs superbes et intéressés, Rome ne devait pas en jouir. Le moment vint où la puissance colossale des Césars tomba, comme celle des autres peuples, sous l'épée vengeresse des barbares qu'elle avait écrasés de son joug. Cependant, une puissance toute nouvelle, que Virgile et Cicéron ne pouvaient soupçonner, devait bientôt succéder sur le Capitole à la puissance des Césars, et, en ce sens, l'empire de Rome devait durer jusqu'à la fin des siècles. Ces esprits frivoles et vaniteux, si fiers des conquêtes et de la puissance de Rome, prophétisaient donc sans le savoir, et dans un sens qu'ils ne comprenaient pas.

Le maître chrétien pourra faire à cette occasion un rapide parallèle entre les destinées de Rome païenne et celles de Rome chrétienne, et, si les chefs-d'œuvre des saints Pères sont entre les mains de ses enfants, il donnera plus de poids à sa parole en citant le magnifique passage de saint Léon :

« O Rome ! ce sont tes glorieux apôtres qui t'ont donné cet éclat dont tu brilles maintenant ; tu es la nation sainte, le peuple élu, la ville royale et sacerdotale ; tu étais le centre de l'erreur, et, par eux, tu es devenue l'école de la vérité. Ils sont tes pères et tes

véritables pasteurs ; ils ont jeté sur ton sein les bases éternelles d'un royaume qui ne périra jamais ; tu leur dois plus qu'aux hommes qui ont creusé les fondements de tes premières murailles, qu'à ces hommes dont l'un, qui t'a donné son nom, a rougi ton sol du sang de son frère. (Sermon pour la fête de saint Pierre et saint Paul.)

Enfin, nous expliquons Démosthènes, et nous écoutons ses imprécations contre Philippe et ses nobles protestations contre ceux qui calomnient son innocence. Ici, nous sommes plus à l'aise, et, par voie d'analogie, nous en tirons à chaque pas des leçons intéressantes pour nos enfants. A la place des intérêts de la Grèce, mettez les intérêts de l'Église ; changez le nom d'Athènes avec celui de Rome catholique ; mettez les hérétiques et les impies à la place du Macédonien et de ses complices, vous avez presque un apologiste chrétien. Démosthènes nous plaît : il a dans son langage quelque chose de ferme, de grand, d'austère et de désintéressé qui va bien à une âme chrétienne. Nous avons toujours ri de la peur qu'éprouvent certaines gens, quand ils se figurent qu'on va tout à coup abandonner et brûler tous les classiques païens. Mais si quelque nouvel Omar proposait sérieusement cet auto-da-fé, vraiment nous demanderions grâce pour Démosthènes ; avant tous les autres, nous songerions à sauver Démosthènes.

Au fond, que manque-t-il à ce beau génie pour être complètement digne de notre admiration ? c'est d'avoir vécu sous le règne de l'Évangile et d'avoir connu la religion de Jésus-Christ. Par de continuels rapprochements, nous le montrons à nos élèves, surtout en expliquant le discours pour la Couronne. Nous aimons

à leur faire voir ce que serait ce grand caractère vivant dans un siècle chrétien, et se dévouant à la cause de Dieu et de son Église.

Nous savons que cette renommée n'est pas sans tache. Mais comme ce cœur droit et sincère aurait vite compris la sublimité de nos croyances ! Avez-vous remarqué avec quel profond respect cette âme naturellement religieuse invoque, en commençant, la protection des dieux pour sa défense, et comme il attribue tous les succès d'Athènes à leur puissante faveur ? Lui que dévorait la noble ambition de voir sa patrie indépendante et glorieuse ; lui qui, même dans son exil, parcourait toutes les villes pour y chercher des alliances et soulever les peuples contre l'étranger, avec quel zèle, avec quelle persévérance il aurait consacré toutes ses forces à la sainte cause de notre foi ! Ah ! s'il avait pu connaître la croix de Jésus-Christ qui devait sauver le monde, avec quelle joie il aurait mis son indomptable énergie au service de cet étendard de la gloire et de la liberté véritables ! Aux jours apostoliques, pour prêcher la vérité, il aurait eu peut-être la vaillance et l'intrépidité de saint Paul ; par son impétueuse éloquence, il aurait foudroyé la résistance des Juifs et les folies du paganisme ; comme le grand apôtre, il nous semble qu'il aurait été insatiable de travaux et de souffrances, de triomphes et de conquêtes pour son Dieu ; il aurait tout sacrifié, tout affronté pour arracher les peuples à la dure servitude de Satan, et les faire passer à la douce liberté de l'Évangile.

Sous les persécutions des Césars, Démosthènes se serait armé de sa logique impitoyable et de ses brûlantes passions. Comme Tertullien, il aurait fait har-

diment l'apologie des victimes; il aurait vengé l'innocence calomniée, insultée, torturée et mise à mort. Comme le prêtre de Carthage, il aurait été nerveux, mâle, austère, vigoureux; comme lui, il aurait oublié quelquefois le juste opprimé pour attacher de brûlants stigmates sur le front des tyrans et des oppresseurs; comme lui, il aurait anéanti les imputations et les reproches que l'on faisait aux chrétiens; avec une ironie sanglante, avec des sarcasmes foudroyants, il aurait mis à nu les infamies des persécuteurs et des bourreaux.

Oui, Démosthènes était fait pour prendre part aux grandes luttes du christianisme; il les aurait comprises, il les aurait aimées. Que nous dit-il, en effet, des triomphes de la force brutale et de la gloire des vaincus? Écoutez ce noble accusé se lavant du reproche de la défaite de Chéronée et des malheurs d'Athènes : « Tu voulais, dit-il à Eschine, que seul je fusse plus fort que toute la puissance de Philippe, et cela par la parole? Mais c'est le comble du délire! En repoussant l'or du Macédonien, j'ai vaincu ce prince. Quand un traître s'est vendu, l'acheteur a triomphé de lui; mais celui qui demeure incorruptible a triomphé du séducteur. Donc, du côté de Démosthènes, Athènes a été invincible. » (Disc. pour la Couronne, n° 73.)

Changez quelques mots seulement, et vous entendez un Père de l'Église. Tertullien et tous les apologistes enseignent justement que les martyrs, en succombant sous la force, ont été les véritables vainqueurs des tyrans qui les faisaient mourir, et que, dans leur personne, Jésus-Christ et son Église ont triomphé de l'enfer. En effet, que veulent les persé-

cuteurs et les bourreaux? Faire abjurer la foi par la violence des tortures, vaincre l'énergie d'une âme soutenue par la grâce, faire fléchir la volonté sous les douleurs du corps. Si le chrétien cède aux caresses ou aux menaces, aux séductions ou aux tourments, le tyran a triomphé de lui, et il s'applaudit de son apostasie comme d'une victoire. Mais quand, malgré les faveurs et les promesses, malgré les roues et les chevaux, le chrétien demeure fidèle à Jésus-Christ, le tyran est vaincu, et c'est le chrétien qui triomphe. Il triomphe, parce que son courage a surmonté les tortures; il triomphe, parce que les supplices ont été impuissants pour obtenir l'apostasie qu'on désirait; il triomphe, et dans la personne de ce héros chrétien, Jésus-Christ et son Église triomphent aussi et demeurent invincibles. Avec Démosthènes, le martyr pourra s'écrier : « En ce qui dépendait de moi, la république chrétienne n'a pas été vaincue : Ἀντιόχος ἡδὲ τὸ κατ' ἐμὲ. »

Mais il vaut mieux faire entendre Tertullien lui-même :

« Assurément, je suis chrétien, parce que je veux l'être : vous ne me condamnerez donc que parce que je voudrai bien être condamné. Puisque vous n'avez de pouvoir qu'autant que je vous en donne, ce n'est donc pas de vous, mais de moi seul que vous le tenez ; et la multitude triomphe bien vainement à l'aspect de nos tortures. A nous le triomphe qu'elle usurpe, puisque nous aimons mieux être condamnés que de perdre l'héritage de Dieu... Notre champ de bataille à nous, ce sont vos tribunaux où l'on nous traîne, et en face desquels nous combattons pour la vérité, au péril de notre tête. Notre victoire, c'est le

suffrage de Dieu; notre butin, l'éternité. Nous perdons la vie, il est vrai, mais nous emportons le trophée en mourant. En mourant, nous triomphons, nous échappons à nos ennemis. Voilà nos palmes, à nous, voilà notre pourpre, voilà notre char de triomphe. Vous ne nous aimez pas, et c'est justice : *c'est vous qui êtes vaincus.* » (Apol., c. L.)

C'est l'argumentation de Démosthènes, avec le surcroît de puissance que puise le génie dans l'immuable et éternelle vérité. Oui, quand j'entends Démosthènes nous dire : « Celui qu'on n'a pu forcer à aucun acte honteux ou criminel, celui-là peut échouer et périr, mais il n'est pas vaincu, » je ne suis plus dans l'Athènes de Périclès, je suis dans Carthage chrétienne; je vois et j'entends son grand évêque, son illustre et immortel Cyprien qui prononce cette sublime parole : « Le prêtre de Jésus-Christ qui tient la croix d'une main, et dans l'autre l'Évangile de Dieu, peut être tué, mais non vaincu : *occidi potest, non vinci potest.* » Alors, j'admire plus que jamais le noble cœur qui a comme pressenti l'héroïsme de l'Évangile, et je pleure de regret que Démosthènes n'ait pas été chrétien.

Dans un autre endroit de son apologie, l'orateur grec prouve très-bien à son adversaire que les traîtres et les mercenaires doivent aux citoyens intègres et vertueux toutes les faveurs qu'ils reçoivent; et tout le crédit dont ils jouissent. C'est parce que le Macédonien trouve des hommes incorruptibles, qu'il a besoin d'acheter des complices capables de seconder ses projets. Par eux-mêmes, ils n'auraient aucune valeur; sans ceux qui luttent contre leurs complots, ils seraient un objet de mépris, et les destinées d'Athènes seraient finies sans retour. C'est un des mor-

ceaux les plus forts et les plus accablants pour les mauvais citoyens, qui sont obligés, pour ainsi dire, de *remercier* Démosthènes de leurs coupables salaires. Écoutons l'orateur :

« Ce n'est jamais dans l'intérêt d'un traître qu'on l'enrichit : une fois maître de ce qu'il a vendu, on ne le consulte plus. Parvenu à dominer, l'ambitieux devient aussi le despote de ceux qui lui ont tout livré : alors, connaissant leur scélératesse, il n'a pour eux que haine, défiance, insultant mépris... De là il résulte clairement que c'est au citoyen le plus zélé pour la patrie, le plus éloquent contre la trahison, que tu es redevable, Eschine, toi et tes avides complices, de faveurs que tu reçois. Si vous vivez, si l'on vous paye c'est grâce à cette multitude qui lutte contre vos complots. Par vous-mêmes, depuis longtemps, vous seriez perdus. » (Disc. pour la Couronne, n° 15.

En expliquant ce passage, nous dirons à nos élèves que, dans l'Église de Jésus-Christ, les fidèles peuvent tenir aux incroyants et aux révoltés le langage que Démosthènes adressait à Eschine et à ses complices. C'est uniquement en faveur de ses élus que Dieu conserve le monde. Si par impossible tous les hommes refusaient d'obéir à l'Église, les générations actuelles seraient soudainement supprimées. C'est donc à ceux-là mêmes qu'ils accablent de leurs dédains que les impies doivent leur existence et le droit d'insulter. Mais laissons parler ici le savoir uni à l'éloquence :

« L'Église assure au monde sa durée ; l'Église est la raison d'être de l'univers : loin qu'elle ait à craindre que des survivants chantent ses funérailles, que des héritiers lui succèdent, elle est la conservatrice de tous ces ridicules voyants ; son droit est la

raison de leur existence ; si elle n'était pas, ils ne seraient pas davantage. *Qu'ils la remercient.* L'Église est le but de Dieu ; tout est pour elle , le révolté comme le fils pieux... Que dans une noire conjuration tous refusent d'entrer en ce composé illustre, que le mot des conjurés doive passer à l'avenir, Dieu y mettra ordre ; il balayera l'inutilité et la révolte. Cette race maudite par son propre vouloir serait soudainement supprimée ; la terre se briserait, le soleil s'éteindrait ou marcherait vers d'autres cieux, toutes les sources de la vie tariraient, et la fin serait venue (1). »

C'est justement la conclusion de l'orateur antique :
Par vous-mêmes, dès longtemps vous n'existeriez plus :

διὰ γε ὑμᾶς αὐτοὺς, πάλαι ἂν ἀπολώλειτε.

C'est ainsi que, à vingt siècles de distance, vous découvrez des liens secrets de parenté dans les triomphes de la dialectique et dans les nobles inspirations du génie.

Heureux le maître qui saura découvrir ces traits de ressemblance et les montrer à ses élèves ! Sous sa main, tous les auteurs profanes publieront la gloire de Jésus-Christ et les triomphes de son Église.

¹ Lettre pastorale de Mgr. de Tulle, déjà citée.

ARTICLE II.

DES CLASSIQUES CHRÉTIENS.

Parler des classiques chrétiens pouvait paraître une chose neuve, intéressante et féconde, il y a sept ou huit années seulement. Aujourd'hui, la question semble surannée, inopportune, nous dirions même complètement épuisée. Sur un sujet si vaste, tout n'a pu être dit sans doute; mais il n'est guère aucun aperçu important et décisif qui n'ait été présenté par ceux qui ont écrit sur la matière. Pour résumer ici ce qu'il y a de vraiment pratique, établissons qu'on doit donner une certaine place aux auteurs chrétiens dans l'enseignement littéraire; indiquons les avantages de cette introduction, et examinons quelle est la part qui convient de faire à ces auteurs dans les classes supérieures.

§ I^{er}.

Ne nous laissons pas de rappeler la grave autorité que nous avons déjà plusieurs fois invoquée. Sur l'étude des saints Pères, la recommandation de Pie IX est formelle: *Genuinam dicendi scribendique elegantiam ex sapientissimis sanctorum Patrum operibus ex clarissimis ethnicis scriptoribus ab omni lal purgatis addiscere*. Ces paroles doivent être d'autant

plus sérieusement méditées, qu'elles vinrent nous apporter la paix et terminer de fâcheuses et longues discussions.

Après la voix du souverain pontife, nulle autre n'a plus de titres à nos respects que celle des conciles provinciaux qui se sont occupés en ces derniers temps de l'éducation de la jeunesse. Le concile de Lyon, présidé par Son Éminence le cardinal de Bonald, est un de ceux dont le langage est le plus clair et le plus décisif. La vénérable assemblée dit-elle qu'il faut se borner uniquement à ce qui a été fait jusqu'à ce jour? Fait-elle entendre qu'on peut s'en tenir à expliquer quelques versets du Nouveau-Testament, et huit ou dix pages de saint Chrysostôme et de saint Basile? Nullement. Elle veut que les auteurs profanes gardent, non pas la part du lion, c'est-à-dire une place à peu près exclusive, mais seulement une large place (*copiosam partem*); et elle désire que les extraits des saints Pères soient introduits dans une plus large proportion qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, en sorte que les élèves des séminaires, au terme de leurs études, possèdent une aussi grande connaissance de la littérature sacrée que de la littérature profane : *Licet veterum scripta, in studiis etiam seminariorum copiosam sibi partem retineant, optamus tamen excerpta ex sanctis patribus LARGIUS QUAM HUCUSQUE introduci, ita ut, minus studiorum curriculo, seminariorum alumni ADDEM SALTEM MENSURA cognitās habeant litteras christianas ac profanam litteraturam.* (Decret. Conc. Luyd., n. 76.)

Le concile de la province de Reims, tenu à Soissons, et présidé par Son Éminence le cardinal Gousset, tient à peu près le même langage, et prescrit ce sage

mélange des païens et des chrétiens pour l'enseignement des classes supérieures. Il veut également que les écrivains profanes ne soient pas oubliés ; mais recommande aussitôt de puiser abondamment dans les Pères et les Docteurs, surtout pour les classes supérieures, afin que le maître en tire des rapprochements utiles entre les païens et les chrétiens : *Copiosane suppeditabuntur alumnis perveterum auctorum paginæ; sed ut eis pariter subministrentur, præsertim in scholis superioribus, non pauca a sanctis Patribus et Doctoribus selecta summopere curandum erit... Unde magistri comparationes sæpe sæpius in auctores sive paganos sive christianos instituire prætermittent, ad hunc finem ut alumni ab utroque quod melius et exquisitius fuerit valeant mutuo* (Decret. Conc. prov. Rem., tit. XVIII, cap. 1.)

Citons encore le décret du concile de Bordeaux, 1850, présidé par Son Éminence le cardinal Donnet. Nous verrons que c'est toujours la même pensée sous presque les mêmes termes. Pour plus de commodité et pour être plus court, nous nous contenterons de dire :

« Aux écrivains profanes, il faut mêler quelques extraits des Pères de l'Église, soit pour le grec, soit pour le latin, afin que, par la comparaison des auteurs païens et des auteurs chrétiens, on puisse mesurer la quelle abondance de lumière la révélation a faite briller sur le monde. » (Conc. de Bordeaux, 1850.)

Le second concile de la province ecclésiastique de Reims, qui a été tenu à Amiens après les controverses sur les classiques, est encore plus explicite et plus riche à consulter. Puisque ses décisions ont reçu la sanction de la cour romaine, elles possèdent la ri-

autorité et ont droit au même respect. Voici ses remarquables paroles :

« Quant à ce qui concerne le choix des livres et la manière dont ils doivent être répartis, nous avons déjà touché cette importante matière dans le concile de Poitiers, lorsque nous disions qu'il fallait sans doute donner une large place aux écrivains de l'antiquité dans les études classiques, mais qu'on devait aussi prendre grand soin de mettre sous les yeux des élèves, surtout dans les classes supérieures, de nombreux extraits des saints Pères et des Docteurs de l'Église.

« Le moment est venu de compléter ces mesures. Nous estimons qu'un grand nombre d'ouvrages chrétiens, latins, grecs et français, écrits avec talent, doivent être adoptés, comme livres classiques, dans les écoles de notre province, soit par extraits, soit entiers, s'ils ne sont pas trop longs ; et que cette mesure doit être exécutée de telle sorte, que les âmes des jeunes gens soient abondamment abreuvées de ces eaux vivifiantes dans le cours de leur éducation littéraire, et qu'elles puissent assidûment l'esprit chrétien dans un commerce familier avec ces auteurs. » (Chap. xvi, sect. I.)

Au reste, il n'est personne parmi les catholiques qui ait sérieusement contesté l'étude des Pères de l'Église, au moins dans les classes supérieures. Si les classiques chrétiens ont paru rencontrer de nombreux adversaires, c'est que de graves autorités avaient cru voir dans les partisans de la réforme, le projet d'exclure entièrement les classiques païens ; aux yeux de quelques autres, on exagérait beaucoup tout à la fois et le danger que présentent les écrivains d'Athènes et de Rome, et le mal qu'ils ont fait dans les trois derniers

siècles; à d'autres, enfin, il a semblé qu'on voulait faire une trop large part à l'étude des livres saints et des auteurs ecclésiastiques. Mais tous, sans exception, reconnaissent que le jeune homme ne doit point achever ses humanités sans avoir étudié les sublimes génies qui, durant près de quinze siècles, ont fait la gloire du christianisme.

Pour qu'il ne reste pas même un doute à ce sujet, citons les aveux de ceux qu'on a toujours présentés comme les défenseurs des classiques païens :

« Dans une lettre que nous vous adressions dès 1850, écrit Mgr d'Orléans aux directeurs de son petit séminaire, vous avez remarqué que nous indiquions des auteurs chrétiens pour toutes les classes : c'étaient l'Évangile selon saint Luc, les Actes des Apôtres, les extraits bibliques, Minutius Félix, Lactance, saint Léon le Grand, saint Jean Chrysostôme, saint Athanasius, saint Cyprien, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze.

« Nous insistions, avec Fénelon, pour que, en rhétorique et en seconde, on s'appliquât à faire connaître aux enfants l'incomparable beauté des saintes Écritures, et nous indiquions les psaumes et les morceaux choisis dans les prophéties, (1). »

On a quelquefois signalé le P. Dom Pitra comme un adversaire des classiques chrétiens. Voici pourtant quelques-unes de ses paroles :

« C'est la grandeur et la force du christianisme que de savoir tout dominer sans rien détruire : barbare avec les barbares, il a su être grec avec tout l'atticisme de l'Académie, et Romain avec tout le purisme d'Auguste.

⁴ Mandement du 30 mai 1852.

Nous ne croyons pas avancer un paradoxe, en déclarant, après une longue étude de la littérature ancienne et chrétienne, qu'il est possible d'établir, sans aucune interruption depuis l'antiquité classique jusqu'au concile de Trente, une série de pièces à peu près classiques et d'une perfection littéraire très-suffisante pour servir de modèles. On le niera difficilement pour les Pères grecs jusqu'au temps de Photius. Quant aux Pères latins, aussi mal jugés par les défenseurs exagérés de la littérature chrétienne que par leurs adversaires exclusifs, de part et d'autre ils sont réputés trop barbares....

« Nous demanderons donc, qu'à proportion plus ou moins égale, l'étude des Pères soit constamment parallèle à celle des anciens, et que, pour couronner cet ensemble, un cours de *littérature chrétienne*, dans ces hautes classes, fasse ressortir tout ce que le christianisme a fait pour conserver, ennoblir, perpétuer et grandir le culte des belles-lettres (1). »

Le P. Cahour et le P. de Valroger, qui ont aussi pris la défense des classiques païens, ne s'écartent guère de ces conclusions. Quant à ceux qui ont demandé une réforme dans le choix des livres classiques, leur opinion est assez connue. Inutile de rapporter ici le témoignage du cardinal de Reims, de Messeigneurs les évêques d'Arras, de Montauban, de Saint-Claude, et de plusieurs autres savants prélats. Ils veulent tous qu'on étudie dans les classes l'Écriture Sainte, les Pères de l'Église et les autres auteurs chrétiens.

Au reste, depuis que le calme s'est fait sur cette question dans la presse catholique, la réflexion et la

¹ *Ami de la Religion* du 29 janvier 1852.

vérité toutes seules ont rangé beaucoup d'esprits sérieux parmi les partisans d'une réforme sage et mesurée. L'Université elle-même commence à rompre avec ses préjugés, et elle a fait un pas dans la voie des améliorations, en prescrivant l'étude des *Soliloques* de saint Augustin, et les discours choisis des Pères grecs. Ce qui prouve, d'ailleurs, que tout le monde à peu près veut accorder une place sérieuse aux auteurs chrétiens, au moins dans les classes supérieures, c'est qu'il a paru, depuis quatre ou cinq ans, une étonnante quantité d'extraits ou fragments des Pères grecs et latins à l'usage des élèves. Nous pourrions citer cinq ou six maisons de librairie catholique qui ont une collection de classiques chrétiens à peu près pour toutes les classes (1).

Pour montrer le progrès que certaines idées de réforme ont fait dans les esprits, ce dernier fait n'en dit-il pas à lui seul plus que tous les raisonnements? En

¹ M. Lecoffre a publié en ces derniers temps, sous la direction de M. Dubner, un choix de Pères grecs et latins pour toutes les classes, et en même temps M. l'abbé Vervorst a arrangé, pour l'usage des élèves, des histoires bibliques qui forment huit petits volumes et embrassent toute l'Histoire Sainte, depuis la Genèse jusqu'au livre des Machabées. MM. Périsset frères ont leur collection de classiques chrétiens édités, sous la direction de M. l'abbé Cruice et des autres jeunes ecclésiastiques de l'école des Carmes. M. l'abbé Maunoury a commencé, depuis longtemps déjà, de publier chez Poussielgue-Rusand, un choix d'opuscules tirés des saints Pères, et qui sont propres à inspirer aux jeunes gens le désir et le goût de lire avec plus d'étendue leurs œuvres magnifiques. Nous sommes assuré que cette collection prendra bientôt de plus larges proportions, et s'étendra à toutes les classes de grammaire et d'humanités. MM. Louis Giraud, à Nîmes, et Étienne Giraud, à Paris, publient, sous la direction des savants professeurs de l'Assomption, une collection de vies de saints, des chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie chrétienne à l'usage de toutes les classes. Enfin, tout le monde sait qu'on trouve chez MM. Gaume frères, une bibliothèque de classiques chrétiens, latins et grecs. Quelques-uns de ces classiques, il est vrai, ont soulevé des critiques; mais nous savons, de source certaine, que les *Selecta acta Martyrum*, les lettres de saint Cyprien et l'*Apologétique* de Tertullien, obtiennent déjà un grand succès dans les maisons chrétiennes.

effet, où en étions-nous sur ce point il y a trente ou quarante ans?

« Nous tous, dit M. Laurentie, génération qui avons vu naître le siècle, et qui avons reçu de ses écoles renouvelées l'enseignement qu'on nomme classique, nous sommes sortis de nos études sans avoir la plus légère notion des lettres chrétiennes; je dis nous tous, et ceux-là même qui, comme moi, ont eu le bonheur d'être formés dès l'enfance par des prêtres savants et pieux.

« Notre rhétorique nous avait cité quelques traits épars de sublime, tirés de l'Écriture; nous avons lu peut-être le cantique de Moïse, interprété par Hersent, dans le livre de Rollin; les plus doctes avaient ouï quelque chose de Bossuet, exposant la *grande éloquence des psaumes*. Nul ne se doutait qu'il y eût une littérature chrétienne distincte de celle dont on nous avait dicté les règles et montré les modèles (1).»

Venons à des temps plus rapprochés : il y a dix ou douze ans, on n'expliquait généralement, même dans les petits séminaires, que le Nouveau-Testament, le discours de Flavius à Théodose, l'homélie sur la disgrâce d'Eutrope, et peut-être quelques extraits bibliques de M. Congnet. Quand Mgr Parisiis chargea les professeurs du petit séminaire de Langres de choisir quelques fragments parmi les Pères latins, l'apparition de ces classiques fut une nouveauté parmi nous. En ce moment, au contraire, on publie des collections de classiques chrétiens dans presque toutes les librairies. Ne serait-ce point que les chefs d'établissements en ont demandé à ceux qui les publient, ou du moins

¹ De l'esprit chrétien dans les études, p. 6.

que les éditeurs ont quelque espoir de les vendre? Ne serait-ce point, comme le dit encore M. Laurentie, que personne n'a osé penser et dire qu'il fallût perpétuer le long égarement des études? Ne serait-ce point qu'en voyant cet oubli des livres chrétiens, soit qu'il eût été un système ou une routine, chacun a convenu qu'il y avait hâte de le réparer?

Où sont donc aujourd'hui ces solennelles affirmations par lesquelles on protestait qu'il n'y avait *rien à faire*, rien à changer aux méthodes et aux usages suivis depuis près d'un siècle? Que pensent maintenant ceux qui déclaraient avec tant d'assurance qu'ils avaient fait, *depuis plus de dix ans*, autant et même plus qu'on n'oserait jamais faire en fait de classiques chrétiens (1)?

Encore une fois, il y a eu et il y a peut-être encore des différences d'avis sur la meilleure méthode d'introduire les livres chrétiens dans les études; mais qu'il faille les y introduire sérieusement et leur donner une plus large place que celle qu'ils avaient occupée jusqu'à ce jour, il n'y a plus désormais qu'une seule opinion sur ce point parmi les catholiques.

§ II.

Quels sont les avantages qu'on peut retirer des classiques chrétiens sagement introduits dans les classes supérieures? C'est principalement sur ce point de vue

¹ Voir le P. Daniel, *Des études classiques*, p. 345 et suiv.; le P. Deschamps, *Du Paganisme dans l'éducation*, p. 250 et suiv., *passim*.

qu'a porté, il y a quelques années, la longue discussion soulevée au sujet des classiques. Néanmoins, avec une polémique mieux comprise ou mieux dirigée, avec des études plus calmes et plus désintéressées, il y aurait encore bien des difficultés à résoudre et bien des malentendus à éclaircir. Mais laissons à d'autres cette tâche épineuse, et résumons seulement les motifs qui commandent l'introduction des auteurs chrétiens.

L'étude des auteurs chrétiens est une convenance littéraire et un indispensable complément à l'instruction des enfants ; c'est un moyen de paralyser l'influence que peut avoir, aujourd'hui surtout, l'explication exclusive des auteurs païens ; c'est aussi le moyen de laisser dans l'âme des enfants des impressions salutaires et de vrais sentiments d'estime et d'admiration pour les grands génies du christianisme ; c'est une précieuse ressource pour étendre et perfectionner les connaissances religieuses des élèves ; et enfin, c'est un préservatif et un soutien dont le maître a besoin pour que ses études, son enseignement, sa vie tout entière demeurent sous l'influence du christianisme.

I. Il entre dans le plan d'une éducation large et bien ordonnée de faire connaître aux enfants les époques diverses et les phases principales de l'histoire littéraire. N'étudier que la période antique de la littérature grecque et de la littérature latine, c'est se condamner à ne rien savoir de leurs transformations les plus importantes et les plus fécondes. C'est mutiler la science pour obéir aveuglément aux préjugés d'un purisme intolérant et ridicule. Non, l'enseignement chrétien ne doit pas s'enfermer dans l'étroit horizon des siècles de Périclès et d'Auguste. Avec le christianisme, le latin et le grec ont subi des modifications

essentielles ; quelques mots ont pris un sens tout nouveau, et il a fallu des tours et des locutions jusqu'alors inconnus pour exprimer des mystères, des vertus, des sentiments et des besoins que les païens n'avaient pas même soupçonnés. Mais laissons parler ici, avec cette autorité qui lui est propre, le savant prélat qui a soulevé l'un des premiers cette grave question :

« Tout catholique sait, dit Mgr Parisi, que le christianisme a renouvelé, réformé, régénéré sur la terre le monde moral. Cette réforme s'est faite en répandant parmi les hommes des idées généralement méconnues ou même totalement ignorées, surtout chez les païens... Il est évident que, pour rendre ces idées nouvelles, il a fallu de nouvelles expressions, et que, pour tout cet ensemble de nouveaux aperçus intellectuels et moraux, il a fallu tout un nouveau langage.

« Alors qu'a fait le christianisme ? Il a pris les idiomes en usage dans le monde ; il a pris surtout le grec et le latin comme étant les plus répandus, et il les a transformés à son usage. Il n'a presque pas créé de mots nouveaux, parce que c'eût été un obstacle à l'intelligence des peuples ; mais il a donné à tous les mots dont il avait besoin un sens qu'on ne leur avait pas attribué jusque-là, un sens incomparablement plus riche, plus élevé, plus parfait. Qui oserait dire, par exemple, que les mots *redemptio*, *gratia*, *justificatio*, *caritas*, *humilitas*, *conscientia*, etc., n'ont pas dans saint Paul une signification plus haute et en même temps plus positive, plus satisfaisante que dans Cicéron ou dans Quintilien, ou dans tout auteur du siècle d'Auguste, qui les aurait employés ? Et qui oserait dire ensuite que, par cette acception nouvelle et vrai-

ment divine de mots anciens, le christianisme a fait dégénérer la langue de l'ancienne Rome? Et cependant, combien de fois ne l'a-t-on pas dit, combien de fois n'a-t-on pas enseigné à de jeunes chrétiens que tel mot pris dans un tel sens était d'une basse latinité, uniquement et précisément parce qu'il appartenait et devait appartenir à la latinité chrétienne?...

« Comment! on accorde sans réclamation à chaque auteur éminent le droit d'avoir sa manière d'écrire, et on ne l'accorde pas à l'Église de Dieu! Est-ce que la phrase de Tite Live ne diffère pas essentiellement de celle de Tacite? Est-ce que la poésie d'Horace n'a pas une physionomie différente de celle de Virgile? Qui a jamais songé à taxer l'un de mauvais goût uniquement par sa comparaison avec l'autre? Et cependant n'est-ce pas là ce qu'on a fait dans la réprobation absolue et collective des Tertullien, des Cyprien, des Lactance, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme, des Grégoire de Nazianze, des Basile, des Chrysostôme? On a cherché dans les uns la phrase cicéronienne, et on ne l'a pas trouvée; dans les autres, les formes de Démosthènes, et on ne les a pas trouvées non plus; et sur cela seul on a conclu que ces auteurs étaient d'un goût dégénéré... Mais depuis quand le goût d'un écrivain fait-il loi absolue en littérature? On donne à étudier en même temps plusieurs auteurs païens, quoique de genre très-divers. Quel est donc l'esprit de mensonge qui n'a pas voulu que depuis trois cents ans on suivît, en ce qui concerne les écrivains de la sainte Église, ces règles si générales et si naturelles? On croirait laisser une lacune énorme dans l'enseignement de la littérature, si par exemple on en excluait Cicéron, quoiqu'on y expliquât Tite Live; eh bien! nous ne

craignons pas de dire qu'on y a fait, même au point de vue de la science littéraire, une lacune beaucoup plus large encore, en excluant tout à fait des études classiques les écrivains latins et grecs du christianisme (1). »

Cette lacune, dont parle le savant prélat, est d'autant plus large et plus regrettable que l'esprit et le cœur, l'imagination et la raison ont immensément à gagner à l'école des Pères et des auteurs sacrés. Quand les enfants des classes de grammaire expliquent un auteur grec ou latin, ils ne peuvent guère juger de la solidité des pensées et de la noblesse des sentiments que renferment les pages du texte qui leur est soumis. Mais, dans les classes d'humanités, l'étude du fond marche toujours avec l'étude de la forme. Impossible de les séparer dans les préceptes de style, dans les règles de l'art oratoire, dans les analyses et les compositions littéraires. Puisque les auteurs chrétiens sont seuls dépositaires de la pure et éternelle vérité, un jeune homme qui n'a étudié que les grands écrivains du paganisme, qui n'a cherché les secrets de l'éloquence et de la poésie que dans les orateurs et les poètes d'Athènes et de Rome, ignore donc les plus nobles et les plus étonnants chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et il n'a pas encore puisé à la source la plus féconde des sublimes inspirations. En outre, le maître et le disciple sont privés d'un puissant moyen de neutraliser l'influence que peuvent avoir les auteurs païens, quand ils sont exclusivement et imprudemment enseignés dans les classes.

II. On a beaucoup discuté sur l'influence que doivent

¹ Lettre de Mgr. Parisis aux directeurs du séminaire de Langres.

avoir les auteurs païens dans l'âme des enfants, et des hommes graves nous ont paru différer notablement d'avis sur cette question. Pour nous, nous croirions volontiers que certains écrivains leur attribuent trop de puissance, et qu'ils rendent les classiques responsables de plus de mal qu'ils n'en ont fait. Mais pourtant est-il possible de soutenir qu'ils ne sont pour rien dans les causes qui ont perverti l'éducation et, par conséquent, la société actuelle? Nous ne le pensons pas.

On a beau dire que les classiques ne font que former l'esprit à la connaissance des langues grecque et latine, et qu'il n'est jamais venu à la pensée d'un maître chrétien de s'en servir comme d'un moule pour l'être moral de ses élèves. Même avec de la science et du dévouement, même avec le secours des pratiques religieuses, que le maître le veuille, qu'il ne le veuille pas, les classiques ont une grande puissance sur les idées et les habitudes de toute la vie, et il est bien difficile de paralyser complètement cette influence. Si les classiques ne sont pour les élèves qu'un objet d'ennui et de dégoût, les impressions qu'ils laisseront seront peu redoutables, nous l'avouons. Mais alors quelle éclatante condamnation de ce système d'études exclusivement païennes? Si, au contraire, les historiens, les orateurs et les poètes intéressent vraiment les élèves, si le maître cherche à les enthousiasmer, à les passionner pour ces brillants génies du paganisme, sans leur montrer dans la religion chrétienne des génies pour le moins aussi puissants, comment les élèves ne prendront-ils pas, même à l'insu de leur maître, les sentiments et les idées de ces mêmes auteurs païens? Comment n'adopteront-ils pas plus ou moins leur manière de penser, de juger et de sentir?

Espérer le contraire, c'est compter sur une sorte de prodige auquel ne croiront guère ceux qui ont une longue expérience de l'éducation.

De ce que les superstitions païennes et les fictions mythologiques n'ont aucun danger pour notre foi, on a voulu conclure que le continuel commerce avec les auteurs païens est sans inconvénient pour les élèves ; mais c'est là, croyons-nous, une dangereuse illusion. Si personne ne prend au sérieux les fables des poètes, il y a dans le cœur humain, il y a surtout dans le cœur du jeune homme de secrètes intelligences avec les fables du paganisme, qui se résument ordinairement sous ces deux mots : orgueil et sensualisme. Combien veut-on que, durant huit ans, des enfants appliquent leur jugement, leur imagination, leur mémoire, et toutes leurs facultés enfin sur des idées païennes ; que, pendant le travail de la traduction et dans leurs compositions littéraires presque toujours empruntées aux auteurs classiques, ils soient environnés de paganisme, et qu'ils vivent, pour ainsi dire, dans une atmosphère païenne, sans qu'ils en gardent une forte empreinte dans l'âme ? On nous parle de catéchisme et d'instruction religieuse ; sans doute, ces moyens sont employés dans les maisons chrétiennes, et ils atténuent beaucoup les fâcheux résultats ; ils les détruisent même complètement quand l'éducation de famille a été profondément religieuse, quand le jeune étudiant a un esprit ferme et assez vigoureux pour recommencer lui-même son éducation au point de vue chrétien, et surtout lorsque, embrassant la carrière du sacerdoce, il tifie par des études théologiques tout ce que sa première instruction avait de faux et d'incomplet ; c'est là une exception. N'est-il pas vrai que la pl

des jeunes gens, après leurs études classiques, connaissent beaucoup mieux les hauts faits et les harangues des Scévola, des Brutus, des Tarquin, des Catilina et des César, que les admirables chefs-d'œuvre des Pères de l'Église et la merveilleuse histoire des héros de notre foi ?

En tout temps, une pareille lacune aurait été déplorable, mais elle l'est beaucoup plus aujourd'hui. Non, ce commerce prolongé de l'enfance chrétienne avec les représentants les plus séduisants du paganisme antique n'a jamais été sans danger. « Mais il faut convenir, disait naguère un homme expérimenté, que les inconvénients en étaient singulièrement atténués autrefois par la prédominance de l'instruction religieuse dans l'éducation, par les habitudes chrétiennes de la famille, par l'esprit chrétien de la société, par la nature, en un mot, du milieu dans lequel l'enfance vivait et respirait. Le christianisme la pénétrait de toutes parts, dans les mœurs privées comme dans les mœurs publiques ; et si le paganisme régnait sans rival dans le domaine de l'art et de la littérature, c'était là comme un monde à part qu'on ne prenait point au sérieux ; c'était une forme convenue, et pour ainsi dire officielle, bien plus que l'expression vraie et directe de la nature ; mais tel est aujourd'hui l'état de la société, que le christianisme, banni des mœurs publiques, banni souvent du foyer de la famille, se trouve réduit, dans l'enseignement de beaucoup de nos écoles, aux mesquines et froides proportions d'un épisode historique qui a eu jadis son importance, mais qui n'est plus le fait central et culminant de l'humanité.

« Dans cet état des esprits, il est dangereux de ne

donner à l'enfant dont on veut faire un chrétien fidèle que des livres païens pour nourrir son cœur et son esprit. Il ne faut pas oublier que le paganisme a des intelligentes secrètes dans la nature de l'homme. Il y a du paganisme dans toute âme d'enfant, parce qu'il y a dans toute âme d'enfant un foyer d'orgueil et de concupiscence. Ce foyer, il faut travailler à l'éteindre; on l'éteint mal en tenant l'esprit constamment fixé sur les livres païens de Rome et de la Grèce. Je voudrais donc qu'à ces livres, qui représentent l'époque la plus parfaite du langage et de la littérature, on adjoignît, dans certaines proportions, des livres chrétiens pleins de l'esprit nouveau de grâce et de vie que le Christ est venu répandre dans le monde (1). »

Ces paroles, qui étaient écrites deux ou trois ans avant la discussion des classiques, ont reçu, peu de temps après, la consécration d'une autorité vénérable que nous avons déjà citée. Voici les décrets du concile d'Amiens, tenu en 1853. C'est la même pensée, ce sont presque les mêmes expressions.

« Si l'on fait attention à l'influence contagieuse de ce siècle, il est à craindre que les jeunes intelligences ne puissent être, pendant plusieurs années, dans un contact journalier avec les maximes, les exemples et l'esprit de la littérature païenne, sans que bien souvent la constitution chrétienne des esprits ne soit affaiblie en respirant cette atmosphère, et qu'au sortir des écoles, ils ne soient, pour cette raison, trop peu en état de repousser les séductions des mauvaises doctrines, à moins que, grâce à la sage fréquentation des auteurs chrétiens, une inspiration religieuse, vivace,

¹ *Idees sur l'éducation*, par M. l'abbé Mabire.

n'ait corroboré ces esprits de sa continuelle influence.

« Il faut remarquer, en outre, que beaucoup d'enfants admis dans les établissements d'éducation viennent de familles médiocrement chrétiennes ; qu'après avoir achevé leurs études, ils sont lancés au milieu d'une société qui ne s'appuie plus, comme autrefois, sur des institutions catholiques ; qu'enfin, livrés à des études ou à des fonctions d'où la religion est maintenant absente, ils sont privés des secours puissants au moyen desquels, dans les siècles passés, l'éducation chrétienne de la jeunesse adulte se continuait jusque dans la virilité. Pour cette raison, quand elle serait seule, il faut profiter avec plus de prévoyance des précieuses années passées au collège, afin que, même dans l'enseignement littéraire, l'enfance soit continuellement nourrie de notions, de sentiments et d'exemples catholiques, et que l'âme tendre des adolescents, jetée dans un moule chrétien, en reçoive profondément l'empreinte à l'âge où elle offre le moins de résistance à la forme qu'on doit lui imprimer (1). »

Puisque les classiques païens ont aujourd'hui plus de dangers qu'ils n'en avaient autrefois, il importe donc de prémunir les enfants contre leur funeste influence par l'explication des auteurs chrétiens. C'est alors qu'on pourra établir entre les uns et les autres les rapprochements tant recommandés par nos derniers conciles provinciaux ; c'est alors qu'on pourra convaincre les jeunes humanistes que tout pâlit et s'efface devant la splendeur du génie chrétien ; c'est alors que les merveilles enfantées par les héros de notre foi pourront s'emparer des premières impres-

¹ Concile d'Amiens, *loco citato*.

sions dans l'âme des enfants; et ce dernier point nous semble important et décisif.

III. Il n'est rien de puissant et d'ineffaçable comme les premières impressions de la vie. Nous aimons toujours à revoir les personnes que nous avons connues dans notre enfance, à visiter les lieux qui furent témoins de nos premiers jeux et de nos premiers travaux. Si, dans le premier âge de la vie, nos parents et nos maîtres ont été assez heureux pour nous inspirer un sincère amour pour la religion et la vertu, une haute estime pour les hommes et les œuvres que le catholicisme a enfantés, ces sentiments pourront bien s'affaiblir au moment des orages et dans l'égarement des passions; mais ils retrouveront tôt ou tard toute leur énergie, et, comme le dit le comte de Maistre, le déclin de la vie nous ramènera au point d'où nous sommes partis.

Or, comment les impressions se forment-elles dans l'âme de l'enfant et du jeune homme? Sans doute, par les faits et par les paroles, par ce qu'il voit et par ce qu'il entend. Mais les hommes qui ont consacré leur vie à l'éducation pensent généralement que les faits ont beaucoup plus d'influence que les paroles.

« Les sentiments et les principes, dit un écrivain de nos jours, viennent à l'enfant par les faits; les règles meurent au passage. Or, ses impressions, voilà les faits qui lui sont propres, les faits qu'il porte avec lui. Sait-on bien comment les principes se forment dans l'âme? par l'attention de l'enfant sur ce que les hommes estiment autour de lui... Environné de gens qui n'auraient pas à enseigner une syllabe, son éducation marche tout aussi vite. Cette jeune âme suit avec feu les voies secrètes que les exclamations paternelles tracent, sans le savoir,

dans le mystère de sa pensée... Honorez au fond de vous-même le commerce ou les armes, votre enfant deviendra commerçant ou soldat. Dans les familles de héros, l'adolescence parle aussitôt de la guerre (1). »

Nous dira-t-on que ce principe prouve seulement la nécessité de bien choisir les maîtres chargés de l'éducation de la jeunesse ? Pour tout homme qui a sérieusement médité ce problème, il est certain que les livres, les maîtres, les classes, les camarades, le genre de vie et jusqu'à l'aspect des murailles, tout influe sur l'âme d'un enfant. Quand il arrive dans les classes supérieures, ces œuvres du génie païen qu'on rehausse d'ordinaire avec tant d'éclat, ont souvent pour effet de lui faire préférer cette sagesse humaine, si étonnante et si admirée, à une révélation divine qui lui demande la répression des penchants et la soumission de l'esprit.

Écoutons ici le vénérable évêque d'Arras qui a travaillé lui-même à l'instruction de la jeunesse et qui a pu contempler de près ces effets désastreux :

« On a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société : « Formez « votre goût par l'étude des bons modèles ; or, les « bons modèles grecs et latins sont exclusivement les « auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux « Pères, aux Docteurs et à tous les écrivains de l'Église, leur style est défectueux et leur goût altéré ; il « faut donc bien se garder de se former à leur école. » Voilà ce qu'on a dit et surtout ce qu'on a fait pratiquer à presque tous les étudiants, à cet âge où il est si ri-

(1) Saint-Bonnet, *De l'affaiblissement de la raison*, p. 91.

goureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature.

« De là, qu'est-il arrivé ? Ce qui devait arriver nécessairement : c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que, de l'admiration des paroles, elle a passé à celle des pensées et des actions. N'est-ce pas alors que l'on a commencé à s'incliner devant les sept sages de la Grèce presque autant que devant les quatre Évangélistes ; à s'extasier sur les pensées d'un Marc Aurèle et sur les œuvres d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints ; enfin à vanter les vertus de Sparte et de Rome au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes ?

« Croit-on que de pareils enseignements, devenus unanimes et continuels, ne devaient pas, à la longue, faire baisser le sentiment de la foi et surexciter démesurément l'orgueil de la raison ?... Ces impressions, qui s'adressaient directement aux facultés les plus actives et aux sentiments les plus vifs de l'âme, à l'imagination, à l'esprit, à la raison pure, à la curiosité, à l'orgueil, à l'indépendance, hélas ! et à d'autres passions plus terribles encore, ne devaient-elles pas l'emporter, au moins chez un grand nombre de jeunes gens, sur des enseignements toujours sérieux, qui demandent avant tout la soumission absolue de la raison et la répression constante de tous les mauvais penchants ?

« Après l'étude exclusive de ces *de Viris illustribus*, de ces *Selectæ e profanis* dont on avait rassasié notre adolescence, nous avons vu des jeunes gens jusque-là calmes dans leur foi et purs dans leurs mœurs qui,

venant à réfléchir sur cette sagesse tout humaine et cependant, selon nos auteurs, si admirable et si parfaite, sur ces vertus de l'homme livré aux seules inspirations de la nature et cependant si héroïques et si sublimes, se sont demandé avec effroi quel besoin alors l'humanité pouvait avoir de la révélation chrétienne, de la grâce surnaturelle, de la venue si étonnante du fils de Dieu dans le monde, et ce que devenaient ces paroles si souvent citées pour faire comprendre la grande miséricorde de Dieu sur les hommes : *Sedentibus in regione mortis, lux orta est eis.*

« Voilà les impressions pénibles, ou, pour mieux dire, les tentations affreuses produites, à notre connaissance, sur de jeunes esprits par le paganisme empreint dans toutes leurs études littéraires, et par l'admiration dont on les avait pénétrés pour les productions intellectuelles et morales de ces siècles idolâtriques (1). »

Il faut donc combattre ces impressions et prévenir ces tentations affreuses dont le savant prélat n'a pas été seul le témoin. Les explications et les commentaires du maître y peuvent beaucoup sans doute; mais il lui faut des termes de comparaison pour montrer l'impuissance de ces lumières et le faux éclat de ces vertus toutes païennes. C'est dans les Pères de l'Eglise, c'est dans Moïse, David et les prophètes qu'il trouvera cet antidote ou ce préservatif.

Sans doute, il faut un aliment à la jeune intelligence, à l'imagination, à la sensibilité de l'adolescent qui est venu s'asseoir sur les bancs du collège. Il faut lui présenter un objet qui réponde au besoin qu'il éprouve

(1) Lettre de Mgr Parisis.

d'aimer et d'admirer ce qui est grand et beau. Mais que de richesses poétiques et oratoires ne trouverait-il pas dans l'étude si longtemps oubliée des auteurs chrétiens !... Que de sentiments et de traits propres à charmer son esprit et à toucher son cœur !

A ce sujet, écoutez Fénelon, qu'on n'accusera pas d'avoir méconnu la valeur de la littérature païenne :

« L'Écriture surpasse infiniment tous les auteurs païens en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homère n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques... Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des Psaumes... Jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu... Qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de son peuple, ou à Nahum, voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable ? Lisez encore Daniel dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse comparer à ces endroits-là (1). »

Voulez-vous un autre témoignage qui ne sera point suspect ? Voici les paroles de l'abbé Fleury ; il est timide et un peu hésitant ; les préjugés de son siècle le dominent, mais la force de la vérité lui arrache pourtant de très-remarquables aveux :

« Il me semble fâcheux, dit-il, que la plupart des chrétiens qui ont étudié connaissent mieux Virgile et Cicéron que saint Augustin et saint Chrysostôme. Vous diriez qu'il n'y ait eu de l'esprit et de la science que

(1) Troisième dialogue sur l'éloquence.

chez les païens, et que les auteurs chrétiens ne soient bons que pour les prêtres et les dévots... Pourquoi ne cherche-t-on pas de l'éloquence dans saint Chrysostôme, dans saint Grégoire de Nazianze et dans saint Cyprien, aussi bien que dans Démosthènes et dans Cicéron ? Pourquoi n'y cherche-t-on pas la morale plutôt que dans Plutarque et dans Sénèque (1) ? »

Non, non, ne laissons pas croire aux enfants que nos ancêtres dans la foi ont été déshérités des sublimes dons de l'esprit et de l'éloquence, et que leurs ouvrages ne sont que de froides dissertations et d'ennuyeux commentaires. Il y a un immense avantage à leur faire admirer les magnifiques créations du génie chrétien. L'admiration de la forme suppose ou produit l'estime des sentiments et des idées ; l'ignorance et le mépris de la littérature chrétienne entraînent quelquefois le mépris de la religion elle-même. Nous avons remarqué que les plus beaux passages de l'Écriture ou des Pères excitaient toujours dans les jeunes gens une sorte d'enthousiasme mêlé de surprise ; après la contemplation de ces incomparables splendeurs, le rire insultant de Voltaire ne soulevait plus que leur indignation, et ils étaient solidement armés contre le scepticisme et l'incrédulité.

IV. Les élèves trouvent encore un nouvel avantage dans cette étude : non-seulement ils ont plus d'estime pour les grands hommes que la religion a enfantés, mais ils connaissent mieux ses dogmes, sa morale, son histoire et sa liturgie. On a prétendu, il est vrai, que les classiques grecs et latins ne pouvaient avoir presque aucune part dans l'éducation morale et religieuse

(1) *Du choix et de la méthode des études.*

de l'enfance ; on a dit que ces livres étaient purement un exercice grammatical ; que demander à l'intelligence si faible d'un écolier, à son attention si débile, de mener de front l'étude des idées et des mots, du fond et de la forme, c'était lui demander un travail au-dessus de ses forces (1).

Même pour les enfants des classes de grammaire, il est au moins très-contestable que les faits et les idées du livre qu'ils expliquent n'aient sur eux aucune influence. Mais nous nous occupons ici des classes supérieures. Or, est-il admissible que, dans une classe de rhétorique ou d'humanités, les élèves ne considèrent dans les livres classiques que la contexture des mots et la syntaxe des phrases ? Pour nous, nous ne le croyons jamais, et les professeurs de littérature qui comprennent l'importance de leur mission seront tous de notre avis.

Nous l'avons dit ailleurs : nous voulons faire de la traduction un exercice littéraire propre à former l'esprit et l'intelligence du jeune homme. Nous voulons faire de ce travail une sorte de discipline qui apprenne tout à la fois à l'élève et à bien écrire et à bien penser. Un ouvrage soigneusement traduit, avons-nous dit encore, doit laisser dans l'âme une plus forte empreinte que dix lectures consécutives. Et maintenant osera-t-on soutenir que, des Pères de l'Église ainsi expliqués sous la direction d'un habile maître, il ne restera rien dans la mémoire et dans le cœur ? Mais c'est, au contraire, le meilleur moyen de graver dans de jeunes âmes les saintes vérités de notre foi. Pour que l'instruction religieuse soit forte et solide, pour que les croyances

(1) *Ami de la Religion* du 5 avril 1853.

du jeune homme demeurent inébranlables au milieu des périls, il faut que, durant son éducation, tout concoure à lui montrer les grandeurs du christianisme. Quatre sortes de moyens sont offerts aux maîtres pour pénétrer les élèves de l'élément chrétien et pour leur donner une large connaissance de la religion : un cours de conférences religieuses, la critique littéraire, l'enseignement de l'histoire et la traduction des auteurs. Sans doute, le dernier moyen, réduit à lui seul, ne pourrait donner une connaissance suffisante des merveilles du catholicisme ; mais, sagement combiné avec les autres branches de l'enseignement, il les corrobore, il les complète et les vivifie, en faisant voir de plus près le génie des hommes dont on fait connaître ailleurs la vie et les grandes actions. La traduction d'un chef-d'œuvre en dit cent fois plus qu'une simple lecture. La lecture, avons-nous dit encore, c'est le regard fugitif et rapide jeté sur une œuvre littéraire ; la traduction, c'est la contemplation laborieuse et prolongée des pensées et du style d'un écrivain.

Or, s'il est vrai que les maîtres doivent s'attacher aujourd'hui plus que jamais à former des chrétiens, n'est-il pas d'une haute importance de présenter aux enfants les écrivains qui sont les apôtres et les modèles de toute vertu et de toute sainteté ? N'est-ce pas là un puissant moyen d'inspirer plus sûrement à la jeunesse l'amour du vrai et du bien, et de graver dans les consciences un profond sentiment du devoir ? Pourquoi ne pas se servir du travail de la traduction qui tient une si grande place dans les études pour faire passer dans le cœur des idées, des sentiments et des images qui feront l'appui, la consolation et le bonheur de la vie ? Non, on ne saurait trop tôt accoutumer la jeu-

nesse à ces pensées graves et sérieuses qui doivent diriger la conduite du chrétien, ni lui donner une trop large connaissance des trésors littéraires que renferment les monuments de la littérature sacrée.

V. Par l'introduction des livres chrétiens dans l'enseignement littéraire, on obtient un avantage immense qui n'est peut-être pas assez compris, et que personne encore, à notre connaissance, n'a fait suffisamment ressortir. C'est que, avec ce système, le professeur se trouve justement plongé au sein des richesses intellectuelles qui rendront sa pensée, ses sentiments, son goût, ses réflexions, tout son enseignement enfin véritablement chrétien.

Pour bien enseigner, il faut que le professeur travaille, et qu'il travaille beaucoup. Vétéran ou novice dans le métier, cette condition est indispensable pour le succès et l'intérêt de sa classe. Aux yeux de celui qui a réfléchi et surtout longtemps observé, c'est là un principe incontestable et pour ainsi dire élémentaire dans les questions d'enseignement. On l'a dit, et cela est vrai : « Un professeur qui perd son temps à donner des répétitions et à corriger des copies, est un homme perdu, son intelligence se desséchera ; le sel qui perd sa saveur sera foulé aux pieds. Un professeur doit donc se réserver, au milieu de toutes ses occupations obligées, au moins une heure et demie de lectures et d'études pour son propre compte (1). »

Mais à quel genre d'études se livrera-t-il ? Comment se préparera-t-il à bien enseigner ? Il est évident que, pour les professeurs comme pour les élèves, les études

(1) Chavin de Malan, *Organisation des études dans un collège chrétien*, page 96.

sont destinées à la préparation des travaux de la classe. Nous dirons plus loin comment nous entendons la traduction et l'explication soignée des auteurs, si l'on veut qu'elles soient profitables, et l'on avouera, nous l'espérons, que le maître a besoin d'une préparation quotidienne et vraiment immédiate.

Voilà donc ce qui doit nécessairement arriver. Si les livres chrétiens tiennent une place importante parmi les classiques qui doivent l'occuper durant toute une année, le maître, pour mieux les faire comprendre, pour mieux les faire goûter, s'efforce de les étudier à fond, d'en connaître le mérite et la beauté, de consulter les auteurs qui les ont loués, commentés, analysés. Tout en faisant ce travail, il initie son intelligence à tous les trésors de la science sacrée ; il complète et agrandit son instruction religieuse. La sublime magnificence de nos livres saints lui apparaît avec une séduction entraînante ; l'éloquence des Pères de l'Église le charme et le ravit ; il étudie et il admire ; il se plonge dans ces sources sacrées ; il s'y replonge encore, et en revient toujours plus riche, plus radieux et plus fort. Sa piété se nourrit, sa raison s'épure et s'élève ; il n'est plus sensible qu'aux nobles attraits de la vérité et de la vertu.

« Donnez-nous de bons maîtres, s'écriait-on de concert il y a trois ou quatre ans, et laissez les livres tels qu'ils sont. Avec des maîtres pieux et savants, l'étude des classiques païens ne formera que des chrétiens ; avec des maîtres impies, les meilleurs classiques deviendront un nouvel instrument de perversité. Ce sont les maîtres qui font tout. » — Les maîtres ne font pas tout ; car, comme l'enseigne le bon sens et comme le proclament des autorités vénérées, une double in-

fluence agit incessamment sur le jeune homme qu'on instruit : la parole *écrite* et la parole *parlée*. Mais admettons que les maîtres soient de beaucoup plus puissants que les livres ; admettons qu'ils soient presque tout dans l'éducation ; il faut au moins les avoir, ces bons maîtres, à qui vous accordez une irrésistible puissance... et souvent ils vous manquent !

Pour écarter les dangers des auteurs païens, vous voulez, dites-vous, des maîtres profondément chrétiens, des maîtres pleins de la science sacrée, des maîtres qui sachent, par de savants et habiles parallèles, abaisser les écrivains du paganisme devant les sublimes héros de notre foi. Hé bien ! mettez-les donc dans l'heureuse nécessité d'étudier les Pères et les Docteurs de l'Eglise, les saintes Écritures et les ravissantes prières de la liturgie catholique : voilà le moyen de faire surgir d'épaisses phalanges de bons maîtres, capables de changer la face de la société et de sauver les générations naissantes.

Dans les collèges dirigés par les jésuites du *xvi^e* siècle, quoique tous les livres fussent païens, on était toujours sûr d'avoir des maîtres capables de les interpréter chrétiennement. Mais voici comment ils étaient préparés aux importantes fonctions du professorat :

« Un professeur formé par l'Institut de saint Ignace, dit le P. Cahour, sort du collège, sa rhétorique achevée, pour passer ordinairement par douze autres années d'études sacrées et profanes. Il a deux ans de noviciat, où tout livre profane lui est interdit : c'est le temps des études ascétiques, et là il connaît les auteurs qui ont écrit sur la perfection chrétienne, depuis saint Basile et Cassien, jusqu'à saint Bernard et saint Bonaventure. Suivent cinq années d'études lit-

littéraires et philosophiques, où Homère et Virgile, Démosthènes et Cicéron, Platon et Aristote, ont une large part, mais à côté de Moïse et de David, de Chrysostôme et de Grégoire de Nazianze, d'Augustin, de Jérôme et de Thomas d'Aquin. Là commence son cours de régence, et l'obligation d'étudier les Pères de l'Église continue.... Après cinq ou six ans de professorat, son institut le rappelle pour quatre ans aux études sacrées; la théologie positive le force à se familiariser avec tous les saints Pères grecs et latins... Est-il possible qu'un professeur qui a passé par une école normale ainsi conçue, ne soit pas rempli de la littérature chrétienne, et ne voie pas, ne montre pas partout l'Évangile, en expliquant les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes (1)? »

Voilà comme on préparait et comme on prépare encore les maîtres de la Compagnie de Jésus. Mais est-ce ainsi qu'on les forme partout? Est-ce ainsi qu'ont été formés ceux qui ont enseigné dans les maisons chrétiennes depuis bientôt un siècle? Tout le monde connaît la réponse que nous pouvons faire à cette question.

Dans les petits séminaires eux-mêmes, les maîtres qui enseignent ne savent, en débutant, que le peu qu'ils ont appris sur les bancs du collège et les notions élémentaires qu'ils ont puisées dans leurs cours de théologie. Ils seront plus tard ce que les auront faits et l'expérience et le travail. Si leurs études sont mal dirigées, ils pourront fort bien être des hommes pieux et édifiants dans leur conduite, et conserver dans leur goût et leurs idées, dans leur manière de juger et de

(1) *Études classiques et études professionnelles*, p. 208.

sentir, tous les préjugés d'une instruction exclusive-ment païenne ; en un mot, ils pourront être de bons chrétiens ou même de bons prêtres, et néanmoins des *lettrés* un peu trop païens.

« Aujourd'hui, dit encore le P. Cahour, on commence par ouvrir des collèges ; et c'est dans l'enseignement que les professeurs acquièrent leur savoir et se forment le goût. Si tous les livres classiques y étaient païens, il y aurait effectivement grand danger de n'en voir sortir que des lettrés païens, *maîtres et élèves*. Car, dans ce cas, tout est étudiant : le professeur qui prépare sa classe, chaque jour, l'est quelquefois presque autant que l'écolier qu'il forme avec lui (1). »

C'est justement la position qui a été faite à une infinité de professeurs dans nos maisons chrétiennes. Ils sont obligés d'apprendre chaque jour ce qu'ils enseignent aux autres. En beaucoup d'endroits les ressources manquent, le travail abonde, et le nombre des ouvriers est petit. On veut pourtant se présenter sans rougir en face des écoles rivales. Là, le plan d'études embrasse tout, sciences et lettres, connaissances nécessaires et connaissances de pure curiosité : ici, on voudra faire autant et aussi bien qu'ailleurs. Voilà donc, en présence d'un programme follement encyclopédique, quelques jeunes gens capables et animés de bonne volonté. Que peuvent-ils faire ? Ceux qui se consacrent à l'enseignement des langues anciennes auront besoin de quelques années d'un travail opiniâtre pour vaincre les obstacles qui les arrêtaient d'abord à chaque pas dans les auteurs difficiles. Plus tard, pour animer et vivifier leur enseignement litté-

(1) *Études classiques et études professionnelles*, p. 208.

raire, ils seront toujours accablés, pressés, harcelés par les besoins de chaque jour. Et les besoins de chaque jour, quels sont-ils ? Faire aimer et faire goûter les écrivains du paganisme. Sur dix mois de travail, c'est à peine s'il y aura quinze jours pour saint Chrysostôme ou saint Basile ; sur deux ou trois cents pages de texte qui seront traduites, c'est beaucoup s'il y en a quinze ou vingt pour les auteurs chrétiens. Nous n'exagérons rien : dans beaucoup de maisons, cela s'est ainsi pratiqué jusqu'à ce jour.

Dans tous leurs travaux, ces jeunes maitres étudient donc les commentaires, les analyses, les éloges, les critiques de ces auteurs qu'ils font traduire et sans doute admirer. S'ils se livraient sérieusement à des études étrangères à leur classe, ils feraient mal traduire et mal expliquer ; ils choisiraient et ils corrigeraient mal les devoirs ; ils se dégoûteraient et dégoûteraient les élèves du travail qu'ils ont à faire. Chargé d'élever des enfants chrétiens, de former peut-être des aspirants au sacerdoce, le professeur enseigne Horace et Virgile, Salluste et Cicéron. Il les a enseignés dix ans, il les enseignera vingt ans, il les enseignera trente ans : trente ans, il expliquera les dégoûtantes querelles des dieux, qui se reprochent leurs parricides, leurs incestes et leurs autres infamies ; trente ans, il commentera les coupables excitations à la haine, à la révolte, à la spoliation, à l'assassinat que renferment Tite Live et Salluste. Dans ses études privées, il a bien entrevu les richesses incomparables, les ravissantes beautés que recèlent les œuvres des Pères et des Docteurs ; il sent qu'il pourrait électriser des enfants chrétiens par la brûlante parole d'un Cyprien ou d'un Chrysostôme ; mais ce ne sont pas des livres

classiques; cette source inépuisable de pures et saintes émotions lui est à peu près fermée pour son enseignement. Il faudra qu'il revienne toujours aux fictions d'Homère et de Virgile, aux fables mythologiques, aux combats des Grecs et des Romains. Dans ses leçons, les Miltiade, les Brutus, les César, les Catilina apparaîtront mille fois, et jamais, jamais il ne se présentera sur ses lèvres votre doux nom, ô Jésus! votre nom adorable et béni; ce nom dont l'absence, au dire de saint Augustin, rend toute lecture insipide et glacée; ce nom, au-dessus de tous les noms, qui doit assaisonner tous les discours chrétiens, et sans lequel le tendre et dévôt saint Bernard trouvait toute nourriture spirituelle sans suc et sans saveur; ce nom qui, d'auprès lui, est un miel à la bouche, une mélodie à l'oreille, et pour l'âme une ineffable suavité; et jamais il ne trouvera sous sa plume ni sous ses yeux le nom suave et pur de la Vierge Marie, qui inspirait si bien les Cyrille et les Bernard; il racontera les triomphes et les combats des athlètes et des guerriers païens, et jamais les combats des Étienne, des Ignace, des Vincent, des Maurice et des Victor; jamais les triomphes et les conquêtes des Paul, des Athanase, des Ambroise, des Augustin!...

Ah! l'on a sévèrement blâmé quelques ardeurs de polémique et quelques exagérations inévitables dans la chaleur de la lutte : il ne fallait pas tant s'en étonner. Des hommes qui n'ont plus ouvert Horace et Virgile depuis qu'ils ont quitté les bancs du collège, et qui se livrent paisiblement à des études de leur choix, ont bien pu ne pas s'expliquer l'émotion que les discussions sur les classiques avaient excitée. Mais il en est d'autres qui l'ont parfaitement comprise. Oui, quand des mal-

tres chrétiens, qui avaient longtemps souffert d'un abus **déplorable**, ont vu leurs plaintes les plus légitimes et leurs demandes les plus modérées repoussées par l'entêtement de la routine ou par l'intolérance des idées préconçues, il y a eu au fond de leur âme un sentiment d'amère et profonde tristesse qu'il n'est pas donné à tout le monde de comprendre et de redire !...

§ III.

Dans quelle proportion convient-il de mêler ensemble les auteurs païens et les auteurs chrétiens ? De toutes les questions que nous nous sommes posées, celle-ci est assurément la plus délicate. Impossible de donner, sur ce point, une règle ou une méthode qui convienne à toutes les personnes, à tous les lieux, à toutes les situations. C'est à nos premiers pasteurs qu'il appartient de fixer le rang et l'espace que les auteurs chrétiens doivent occuper dans les maisons que dirige le clergé. Quant aux autres écoles, les chefs qui les gouvernent doivent consulter avant tout leur conscience, l'intérêt des enfants et les vœux des familles. C'est le but qu'on veut atteindre qui règlera le choix des matières et le plan des études.

Il n'entre pas dans notre plan de nous occuper des classes inférieures : nous ne parlons ici que de la rhétorique et des humanités. Nous avons dit que, dans ces hautes classes, les auteurs profanes doivent occuper une place importante. De l'aveu de tous, l'instruction littéraire serait incomplète, si le jeune homme quittait les bancs de l'école sans connaître les chefs-d'œuvre de la littérature païenne. Il ne nous appar-

tient pas de désigner avec précision quels sont les morceaux à prendre dans ces auteurs. Le maître choisira de préférence ce qui lui semble plus instructif et plus attrayant pour ses élèves, ou ce qui est plus ordinairement exigé dans les épreuves du baccalauréat.

Pour le choix des auteurs chrétiens, l'embarras est plus grand. Quels sont les Pères de l'Église grecque qu'il faut mettre aux mains des jeunes étudiants ? Admirables modèles de style et de solide éloquence, trois noms se présentent avant tous les autres : saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostôme. Il serait aussi très-utile de faire connaître aux élèves quelques fragments des Pères qui touchent aux temps apostoliques, tels que saint Clément, saint Ignace, saint Justin. Les discours de saint Éphrem ont un caractère de beauté tellement à part, qu'il est encore nécessaire d'en voir quelques extraits si l'on veut avoir une idée complète de l'éloquence des Pères grecs.

Mais parmi les Pères de l'Église latine, que choisir et où s'arrêter, au milieu de tant de richesses ? On a beau nous parler de latin de la décadence, de barbarie et de mauvais goût : il est assez facile, comme dit dom Pitra, d'en trouver un grand nombre qui ont une perfection littéraire suffisante pour servir de modèles. « Pour passionner les puristes les plus exigeants, ajoute le même critique, plusieurs n'auraient besoin que d'être présentés sous un pseudonyme classique. Quant à la richesse du fond et à la sublimité des pensées, tout le monde convient qu'on ne peut rien comparer à Tertullien, à Lactance, à saint Cyprien, à saint Jérôme, à saint Ambroise, à saint Augustin. Dans les siècles postérieurs, Salvien, saint Eucher, saint Léon,

saint Grégoire le Grand et saint Bernard, méritent, à des titres divers, de n'être point oubliés.

C'est à dessein que nous n'avons point parlé des poètes. M. Félix Clément a publié récemment un fort volume qui contient les chefs-d'œuvre des poètes chrétiens depuis le iv^e siècle jusqu'au xv^e, avec des notes en français. Ce recueil est destiné aux quatre classes supérieures; nous espérons qu'il sera bientôt admis dans la plupart des maisons, et qu'il pourra initier la jeunesse à ces magnifiques trésors du moyen âge, trop peu connus jusqu'à ce jour.

Pour les auteurs en prose, les maîtres pourront choisir entre les collections dont nous avons parlé au commencement de cet article. Il est d'ailleurs manifeste que ces publications vont se multiplier et rendre le choix plus facile et plus commode pour tous les goûts.

« Plusieurs recueils de *Morceaux choisis* ont déjà paru, disait le P. de Valroger, et se recommandent à divers titres aux professeurs. D'autres sont annoncés, et les mines dont l'exploitation commence offrent des richesses si abondantes, qu'on pourra continuer longtemps d'en extraire des trésors nouveaux, sans parvenir à les épuiser. Il y a là matière pour cinquante années des travaux les plus féconds (1). »

Des maîtres intelligents et zélés ne souffriront pas non plus que les élèves de seconde et de rhétorique demeurent étrangers aux trésors d'éloquence et de poésie que contiennent nos livres saints. Il est à souhaiter que des mains savantes et exercées se hâtent de donner quelques bons extraits de l'Ancien et du Nouveau-Testament à l'usage des classes supérieures.

¹ Du Christianisme dans l'enseignement, p. 191.

Nous avons des recueils pour les inférieures, mais c'est à peine s'il en existe pour les plus hautes classes. Durant bien des années, nous avons été forcé de dicter le peu que nous faisons traduire : il est assez probable que d'autres professeurs ont été dans le même embarras.

Sans doute, il ne sera point possible de faire expliquer, tous les ans, chacun des auteurs chrétiens que nous venons de citer. Nous avons seulement indiqué le vaste champ où le maître peut abondamment puiser. Pour donner plus d'intérêt à son travail, il pourra varier, chaque année, le choix des morceaux qu'il fera traduire.

« Fort bien, dira-t-on, il serait avantageux de montrer tout ensemble à la jeunesse et les chefs-d'œuvre des écrivains profanes et les sublimes inspirations du génie chrétien. Mais où trouverez-vous le temps suffisant ? Comment embrasser les uns et les autres ? Déjà on pouvait à peine parcourir les principaux monuments de la littérature païenne : comment pourrez-vous, sans laisser ignorer des œuvres qu'on doit nécessairement connaître, faire expliquer et traduire un grand nombre de pages des auteurs sacrés ? Comment se présenter au baccalauréat ? »

A cette objection, qui a semblé décisive pour certains esprits, nous avons plusieurs réponses à faire. Et d'abord, se bornât-on aux classiques païens, on ne pourra jamais, avec la méthode ordinairement suivie, faire expliquer aux élèves tous les ouvrages ou tous les fragments qu'un homme un peu lettré est obligé de connaître. Il est même impossible que les élèves traduisent, dans les hautes classes, toutes les matières prescrites pour l'examen du baccalauréat.

En 1845, époque où le programme était moins

chargé qu'aujourd'hui, cette impossibilité était parfaitement reconnue. Voici comment le docte et regrettable abbé Pouillet constatait cette difficulté et s'efforçait de la résoudre dans ses lettres à M^{re} l'évêque de Beauvais :

« Il s'agit de savoir si le programme des auteurs prescrits pour le baccalauréat ès-lettres doit servir exclusivement de règle pour la matière des explications, dans chaque classe. Doit-on mettre entre les mains des élèves tous les auteurs du baccalauréat et rien que ces auteurs, de telle sorte que le travail des classes soit une véritable préparation à cet examen ? Il est un fait matériel et incontestable qui me paraît trancher cette question. C'est qu'il est absolument impossible d'expliquer, dans le cours des classes, tous les auteurs prescrits. Ce fait est tout démontré par ceux qui connaissent le programme d'une part, et le train d'un collège de l'autre.

« Les textes grecs et latins sur lesquels sont interrogés les aspirants au diplôme de bachelier ne peuvent être abordés utilement avant la classe de quatrième. Les quatre années qu'on peut y consacrer représentent, *tout au plus*, neuf cents jours de classe ; et si l'on veut que l'explication des auteurs soit sérieuse, accompagnée des éclaircissements historiques et littéraires qui la rendent profitable, on se convaincra que le professeur le plus actif et le plus habile à bien ménager son temps, pourra à peine expliquer, dans le cours d'une année, deux cents pages de texte latin et cent cinquante pages de texte grec. Or, il résulte de la supputation que j'ai faite moi-même, et qui ne demandait qu'un peu de patience, que les ouvrages prescrits pour le baccalauréat représentent environ dix-sept

cents pages de latin (édition classique in-12), déduction faite des notes, et sept cents pages de texte grec. Il est donc impossible d'expliquer ces textes en classe, à moins de renoncer aux autres devoirs.

« Que conclure de ce fait? Que l'examen du baccalauréat ne peut être accepté comme le régulateur des études; que, tout en préférant, à égalité de mérite et d'intérêt littéraire, l'auteur inscrit sur ce programme à celui qui n'y est pas compris, les professeurs doivent se bien convaincre et convaincre leurs élèves qu'il est aussi impossible de se renfermer dans le cercle tracé par cet examen que de le parcourir tout entier dans toutes ses parties. Mais les professeurs s'empresseront d'ajouter, parce que cela est vrai, qu'il n'est *ni nécessaire ni même bien utile* d'avoir vu, ligne par ligne, cette immense série de textes grecs et latins pour se présenter à l'examen avec des chances légitimes de succès. Tout élève ayant fait de solides études (je ne dis pas de brillantes études), s'étant consciencieusement appliqué, pendant six ou huit ans, l'intelligence raisonnée et à la traduction exacte des auteurs usités dans les classes, devra se tirer convenablement de l'épreuve de l'explication, quand bien même il tomberait sur des textes nouveaux pour lui (1). »

Le conseil de M. l'abbé Poulet est très-sage, et était vraiment courageux à l'époque où il a été donné. Aujourd'hui, pour écarter les méthodes artificielles, on a beaucoup augmenté le programme des matières.

Sans parler du latin, les élèves doivent répondre sur toutes les vies de Plutarque, sur toutes les tragédies de Sophocle, sur toute l'*Illiade*, sur les *Olymthies*.

¹ L'abbé Poulet, 2^e Lettre à Mgr de Beauvais, p. 26-30.

nes, les *Philippiques*, le *Pro Corona* de Démosthènes et sur d'autres textes encore. Il faut donc suivre l'excellent avis de M. l'abbé Pouillet : donner une connaissance solide et raisonnée du grec et du latin, et affronter avec confiance l'épreuve des examens, même sur les auteurs qu'on n'aurait pas expliqués. Avec ce système, les auteurs chrétiens peuvent trouver une place d'honneur même dans les maisons où tout converge vers le baccalauréat.

A cette impossibilité qu'on nous oppose, nous répondons en second lieu que la traduction soignée n'est pas le seul moyen de faire connaître un auteur grec ou latin. On peut employer les dictées, l'explication rapide, la lecture des textes, et nous verrons ailleurs que ce dernier moyen présente d'immenses ressources.

Enfin, nous demanderons à ceux qui se plaignent que le temps n'est pas assez long pour tout faire : Admettez-vous que l'explication des auteurs chrétiens offre une véritable utilité ? Si vous l'admettez, sachez sacrifier une partie du temps que vous consacrez aux auteurs païens. « Parmi eux, dit Fénelon, il y en a fort peu d'excellents ; et il me serait facile d'en nommer plusieurs dont on se passe volontiers (1). »

A côté des fables et des fictions des poètes profanes, placez donc les nobles et pures inspirations d'un Père de l'Eglise ; quelquefois ces accents chrétiens iront remuer votre jeune auditoire, et ces livres d'explication qui faisaient la torture ou la risée des enfants, deviendront peut-être tout à coup un objet de respect, d'affection, de pieuse et attrayante curiosité.

¹ Lettre à l'Académie.

CHAPITRE III.

DES DIVERS MODES DE TRADUCTION.

Le succès de la traduction des auteurs dépend beaucoup de l'ordre et de la méthode suivis par le maître. Un travail si important ne peut être abandonné au hasard et au caprice du moment. Mais, d'un autre côté, il faut aussi se défier d'une uniformité constante et d'une routine fatale qui ne produiraient que la fatigue et le dégoût.

Nous voulons indiquer ici quelques moyens de rendre la traduction des auteurs véritablement attrayante et utile. Nous distinguons quatre exercices principaux qui peuvent être employés dans les classes : l'explication soignée, l'explication rapide ou lecture raisonnée du texte original, les versions dictées, et enfin les études critiques sur les diverses traductions d'un même texte.

ARTICLE PREMIER.

EXPLICATION LENTE ET SOIGNÉE.

L'explication soignée est celle qui est précédée d'une préparation suffisante, ordinairement accompagnée du mot à mot, mêlée de toutes les observations grammaticales qu'on juge nécessaires, et suivie d'une exacte reproduction sur des cahiers propres et bien tenus. Il est hors de doute que ce mode d'explication est de beaucoup le plus utile, comme il est le plus fréquent et le plus universellement pratiqué dans les classes. C'est lui qui sert de fondement et de base à tous les autres exercices dont on peut faire usage. Examinons donc quel est le moyen d'en retirer de véritables fruits.

Pour que l'explication soignée soit intéressante et utile, le maître et l'élève ont chacun des devoirs très-importants à remplir. Étudions d'abord quels sont ici les devoirs du professeur.

§ I^{er}. — DEVOIRS DU PROFESSEUR.

I. Le premier devoir du professeur, c'est d'avoir une bonne méthode. En traduisant les auteurs, le maître évitera donc deux écueils opposés : une liberté excessive et une contrainte servile. Il s'attachera à ce juste milieu qui exprime fidèlement toutes les pensées,

mais qui songe moins à rendre le nombre que la valeur des mots.

Et d'abord, qu'il ne se donne pas une liberté excessive, qu'il ne vise pas trop exclusivement à l'élégance et à l'éclat du style. S'il s'éloigne du texte pour faire une paraphrase ou un commentaire, quelque brillante que soit sa traduction, les élèves en retireront peu de fruit. A mesure qu'elle s'écarte davantage du texte de l'auteur, il devient plus difficile de la graver dans la mémoire. Quand même on pourrait la retenir, elle n'apprendra point à un enfant comment il devra se tirer à l'avenir d'une difficulté pareille à celle-là. Voulez-vous intéresser et faire avancer vos élèves ? Efforcez-vous de rendre exactement la valeur de tous les mots qui se trouvent dans le texte grec ou latin. Quelques expressions, surtout dans les poètes, vous embarrasseront peut-être : raison de plus pour ne pas les négliger. Ce n'est pas en éludant les difficultés qu'on apprend à les vaincre ; c'est en les abordant de front et en luttant avec patience jusqu'à ce qu'on les ait complètement vaincues. Ne songez pas seulement à rendre les mots de l'auteur : reproduisez aussi ses tours, ses figures, ses périodes, sa marche et sa couleur. Défiez-vous d'une foule de traductions qui ont été vantées dans leur temps ou qui le sont encore aujourd'hui. Elles ont du mérite sans doute, elles se lisent avec plaisir ; mais elles sont tellement libres et indépendantes du texte qu'elles en ont perdu la physionomie et la couleur. Elles seraient excellentes pour celui qui, dans l'intérêt de la science, voudrait seulement connaître le contenu de l'ouvrage qu'on traduit et se procurer une lecture agréable et facile. Mais pour celui qui veut étudier les deux langues, pour celui

qui veut comparer le texte au français que vous faites, gardez-vous de lui donner une version de ce genre. Il y verrait des idées et des expressions qui n'ont rien d'équivalent dans le texte; d'autres fois, il y chercherait vainement ce qu'il voit dans l'auteur grec ou latin : par là il serait dérouté, découragé dans son travail.

Mais, d'un autre côté, n'allez pas vous rendre tellement esclave du texte que vous donniez à vos élèves une phrase grecque ou latine avec des mots français. Qu'on ne dise pas de vous que votre *bon français* ressemble à ce que les élèves appellent le *mot à mot*. Tenez-vous en garde contre les latinismes et les hellénismes. Parlez, si vous pouvez, comme parlerait un habile écrivain de nos jours qui aurait à exprimer cette idée, à tracer cette image. A force d'être littéral et scrupuleusement fidèle à son texte, à force de vouloir copier les tours et les expressions d'un auteur, on devient ridicule et l'on parle une langue que personne n'a parlée; on se fait un style dont il est impossible de soutenir la lecture.

Quel est le professeur qui ne connaît pas la traduction de Virgile par M. Mollevaut, membre de l'Académie française? L'auteur a voulu suivre le poète pas à pas; sans tenir compte du génie des deux langues, il rend exactement chaque mot par le mot français correspondant; il construit toutes ses phrases comme celles de Virgile; mais le génie du poète est travesti. Loin d'avoir une prose élégante, harmonieuse et poétique, vous n'avez pas même du français. Et, pour dégoûter des humanistes de ce grand poète, il suffirait de leur faire traduire quelques centaines de vers conformément à ce système.

Et d'ailleurs que se propose-t-on en traduisant les meilleurs écrivains sacrés et profanes? Sans doute, c'est de mieux sentir le mérite de ces beaux génies et d'apprendre la langue des anciens. Mais on se propose aussi, indirectement, d'approfondir sa propre langue. Il faut donc que l'élève s'habitue peu à peu à remplacer les tours propres aux langues anciennes par des tours équivalents. Un des grands avantages de la traduction, c'est de donner cette connaissance et de faire apprécier la différence qui existe entre les trois langues classiques. Or, si vous traduisez sans élégance, cet exercice si important n'aura point ce dernier résultat pour vos élèves. Ils comprendront la pensée de l'auteur, ils sentiront peut-être quelques-unes de ses beautés; mais la force ou la grâce de son style, ils en auront à peine une légère idée. Ils ne sauront pas comment on reproduit ces beautés dans le français; car il aurait fallu choisir ses expressions, remplacer les agréments de ces tours par des tours propres à notre langue.

Défiez-vous donc d'une foule de traductions qui sont plus ou moins renommées pour leur fidélité, mais qui affaiblissent ou décolorent l'auteur que vous traduisez. Les traductions un peu anciennes sont généralement inférieures aux traductions nouvelles. A l'époque où tous les hommes instruits savaient le latin et où beaucoup savaient le grec, il était facile de remonter aux sources, et l'on traduisait moins. Mais, depuis que les chefs-d'œuvre de l'antiquité sacrée et profane sont inaccessibles au plus grand nombre, disons même à la presque totalité des lecteurs, l'art de bien traduire a été plus nécessaire, plus sérieusement cultivé, et il a fait d'incontestables progrès.

Préférez donc, en général, les traductions récentes. Dans les anciennes, vous trouveriez souvent une phrase lourde, faible, traînante, embarrassée; vous y verriez beaucoup d'expressions dont la valeur a aujourd'hui plus ou moins changé, des tours qui ont vieilli et ne sont plus en usage, des locutions devenues familières, basses et triviales. Dans les nouvelles, vous ne remarquez pas ordinairement ces défauts. Le style aura plus de souplesse, de grâce, de précision et de vivacité. Pour peu que le traducteur ait de discernement et de goût, et qu'il ait voulu profiter des travaux antérieurs et des progrès de la langue, son travail sera préférable et sa version plus parfaite.

Ici se présente une question. Faut-il tout rendre sans exception et conserver le nombre des mots qui se trouvent dans le texte? Oui, en général; mais, pour exprimer plus exactement le sens de l'auteur, il est permis de s'écarter de cette règle, ainsi que l'enseigne Rollin; c'est moins le nombre des mots que celui des idées qu'il faut compter. Le grand principe de l'art de traduire, c'est qu'il ne faut rien ajouter, rien retrancher à la pensée de l'auteur. Vous avez quelquefois besoin de deux ou trois mots pour rendre une seule expression grecque ou latine; vous les employez sans scrupule, car vous n'êtes par-là que plus fidèle dans votre traduction. D'autres fois, un seul mot suffit pour en rendre plusieurs dans l'auteur que vous traduisez : sachez-vous en contenter. La concision est un des premiers mérites du traducteur, pour les Français surtout. Ils ont l'esprit prompt et rapide, et veulent marcher vite à leur but; ils comprennent à demi mot et n'aiment pas qu'on leur dise, par de

longs détours, ce qu'ils ont complété d'avance au fond de leur pensée.

II. Ce n'est pas tout d'avoir en théorie une excellente méthode et d'être fixé sur le genre de traduction qu'on donnera des auteurs qu'on explique. Il faut encore être capable d'appliquer cette méthode et de suivre, dans la pratique de chaque jour, la marche qu'on s'est tracée.

Pour bien traduire un auteur dans les classes de rhétorique et de seconde, de longues études et de minutieuses préparations sont absolument nécessaires. Dans les classes inférieures, il faut aussi de l'attention et du soin ; mais les auteurs qu'on traduit alors n'ont ni la même importance ni les mêmes difficultés. Quand on les comprend, on peut en donner un français à peu près suffisant. Cette version improvisée laisse souvent à désirer, cela peut être ; mais celle qu'on obtiendra par un travail plus attentif n'aurait jamais sur elle une supériorité bien marquée. A cette négligence les élèves ne perdent que médiocrement. Mais, lorsqu'on traduit des auteurs qui ont une grande valeur littéraire, lorsqu'on fait expliquer des œuvres d'imagination, de poésie ou d'éloquence, il faut en donner une copie fidèle, ou bien on les dénature, on les rend ridicules et tout à fait méconnaissables. Traduisez avec platitude des écrivains tels que Homère, Platon, Sophocle, Démosthènes, Virgile, Cicéron, pour les païens ; Tertulien, saint Cyprien, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Bernard, pour les chrétiens : au lieu de ces génies sublimes, vous n'avez plus qu'une parodie ; c'est un travestissement intolérable, j'allais dire un véritable attentat littéraire.

Quand vous serez en face de vos élèves, vous don-

ez bien peut-être le sens d'une phrase, vous la elopperez parfois dans un savant commentaire; s donner à ces élèves une phrase courte, concise, gante, qui dise tout et rien de trop, si vous n'êtes it préparé, vous ne le ferez jamais. Le terme pre qu'il vous faudrait, vous aurez beau l'appeler, ous fera défaut. Le tour nécessaire pour rendre e style coulant et facile, vous essayerez en vain de ouver : force vous sera de prendre une circonlocu-, d'affaiblir les couleurs, d'altérer le sentiment et ensée que vous deviez reproduire.

loins sûr et moins content de vous-même, vous cherez avec moins de confiance et de sécurité. is n'aurez plus la même force et le même zèle pour mmander aux élèves la traduction que vous leur nez. Comme vous aurez la conscience d'un homme remplit mal sa tâche, vous ne chercherez qu'à en : au plus vite.

ien plus, vos jeunes auditeurs s'apercevront de la lesse et de l'imperfection de votre œuvre. Les plus s surtout sentiront très-bien qu'il y aurait mieux à e. Eux-mêmes ne traduiraient pas mieux peut-être, s ils voient parfaitement que d'autres le feraient. rhétoriciens et des humanistes, déjà plus ou moins itués à une diction élégante et correcte, souffriront blement de cet embarras. Ils écouteront avec moins plaisir la parole du maître; peut-être se dégoûte-ils complètement d'un chef-d'œuvre littéraire qui ait les passionner et les ravir.

ue faut-il donc faire pour éviter cet écueil? Pré-r avec le plus grand soin le texte qu'on doit expli- : à ses élèves; ne jamais aller en classe sans avoir iné le morceau qu'on doit traduire, et prévu la

manière dont on le traduira : sans cette précaution, on s'en tirera toujours plus ou moins mal, et les élèves auront à pâtir de la négligence ou de la maladresse du maître.

Les jeunes professeurs ont évidemment besoin d'une plus longue préparation. Quand ils ont mis un auteur entre les mains des élèves, c'est déjà pour eux une grande affaire de bien comprendre le sens de chaque phrase. Ils liront d'abord le morceau tout d'un trait; ils devront ensuite consulter les notes et les commentaires qu'ils ont à leur disposition, étudier les variantes, les significations douteuses, et prévoir d'avance toutes les difficultés. Ce premier travail achevé, ils s'appliqueront à traduire, d'après les règles que nous avons tracées, et en gardant ce juste milieu tant recommandé par les grands maîtres. Qu'ils étudient la valeur de chaque mot, la force de chaque expression; qu'ils soient toujours prêts à rendre compte de la traduction qu'ils vont faire. Ils ont mis tel mot parce que tel autre mot se trouve dans le texte; ils ont employé ce tour parce que l'auteur avait telle intention ou qu'il fallait reproduire telle beauté. Qu'ils consultent, s'il est possible, plusieurs traductions du même auteur; ce qui n'est pas bien rendu dans la première pourra se trouver mieux exprimé dans une autre. Avec un peu de réflexion et de travail, les plus jeunes maîtres parviendront par-là à donner eux-mêmes une traduction qui vaudra mieux pour leurs élèves que la meilleure de celles qu'ils avaient sous la main. Elle sera du moins plus littérale, plus scrupuleusement fidèle. Elle ne mettra jamais trois mots où deux pouvaient suffire.

Pour ne se trouver jamais au-dessous de sa tâche

ne serait-il pas utile de se fixer entièrement sur la traduction qu'il faut donner, et de l'écrire au besoin, pour mieux la retenir? Des professeurs laborieux et zélés se font ainsi une traduction qui leur est propre, à l'usage de leurs élèves, et ils l'écrivent de leur main. Quelques-uns même la lisent en classe à leurs élèves. Nous n'oserions cependant conseiller cette dernière méthode, et nous la croyons pleine d'inconvénients. Pourvu que le maître ait une marche bien fixe et bien déterminée, pourvu qu'il ait pour règle de se rapprocher le plus possible des mots, des tours, des constructions et de la physionomie du texte, ces principes lui serviront toujours de guide et rendront sa tâche plus aisée. Il n'y aura chez lui rien d'arbitraire; une leçon qu'il aura bien préparée lui rendra l'autre plus facile, sa mémoire en sera notablement soulagée; et, après avoir examiné, comparé, corrigé l'une par l'autre plusieurs traductions réunies, lorsqu'il aura adopté la sienne, lorsqu'il l'aura écrite une fois, il pourra aisément la retrouver dans sa mémoire, et se rendre compte des motifs qui l'ont dirigé dans son travail.

Assurément, les professeurs anciens et déjà exercés ne voudront pas s'assujettir à ces préparations sévères, et nous confessons volontiers qu'ils n'en ont pas besoin. Mais il est toujours nécessaire qu'avant chaque classe ils aient soigneusement revu l'auteur qu'ils doivent expliquer. Quelle que soit leur science, quelles que soient la facilité et la promptitude de leur esprit, ils feront infailliblement mal ce qui n'a pas été précédé d'une préparation spéciale et tout à fait immédiate. Ils seront moins embarrassés qu'un maître inexpérimenté, je le sais; ils ne seront pas exposés à rester courts, je le veux; mais il faudra peut-être bal-

butier, s'arrêter, revenir sur ses pas, aller en tâtonnant, procéder par à peu près, et se contenter d'une version faible ou traînante. En un mot, ils perdront beaucoup à avoir trop compté sur leurs forces, et, ce qu'il y a de fâcheux, les élèves y perdront plus encore. Il est d'expérience que, sans une étude immédiate, les professeurs mêmes qui enseignent depuis longues années traduisent mal Virgile et Cicéron. Le travail qu'on a fait durant une année ne dispense pas d'y revenir plus tard pour étudier et examiner le même passage, ou du moins pour avoir présent à son esprit ce qu'on avait su d'abord et ce qu'on avait fait une première fois.

Voici un professeur habile qui fait expliquer un auteur grec ou latin depuis vingt ans, si vous voulez des élèves clairvoyants distingueront très-bien s'il a préparé le morceau immédiatement avant la classe, et ils trouveront une énorme différence entre le jour où tout est prévu et le jour où tout est abordé à l'improviste. Quand le maître a calculé d'avance ce qu'il doit dire, il est sûr de lui-même, il est solide et fort ; il est éloquent peut-être en traduisant un passage ou en expliquant ses beautés ; il en parle comme d'une matière qu'il possède à fond, il enseigne vraiment en maître. Cette assurance se montre jusque sur son visage dans le ton de sa voix : les élèves l'écoutent avec bonheur ; la classe est pleine d'animation, de chaleur de vie.

Mais, s'il n'a point revu ce qu'il avait fait traduire autrefois, comme tout est changé ! Il espère bien, sans doute, que ses travaux passés lui serviront encore ; mais il n'aspire pas à faire le mieux possible ; sa seule ambition est de ne point paraître embarrassé. Al

mon Dieu, si tout à coup sa mémoire allait lui faire défaut ! S'il avait oublié ce mot, cette signification détournée, cette indispensable solution d'une difficulté qui approche ! Il hésite, il délibère, il redoute presque d'avancer ; et loin de songer à faire quelques réflexions utiles, à signaler une pensée délicate ou sublime, il ne pense qu'à terminer promptement un travail qui peut, à chaque instant, provoquer un faux pas et présenter un écueil.

On peut le remarquer d'ailleurs, lorsque le professeur a sérieusement travaillé, avant la classe, sur ce qui doit l'occuper durant deux heures, son imagination, son esprit et sa mémoire en sont comme tout remplis, et il est singulièrement disposé à le bien faire. Alors toutes ses idées sont là. Il sait ce qu'il faut dire et comment il faut le dire ; les développements et les réflexions utiles lui arrivent en foule, et le temps paraît trop court pour celui qui parle et pour ceux qui écoutent. Mais s'il est préoccupé par d'autres études ou troublé par d'autres pensées, il fera mal son travail, il s'ennuiera quelquefois, et plus souvent il ennuiera ses élèves.

Nous connaissons quelque part un vénérable professeur qui enseigne à peu près les mêmes matières depuis plus de quarante années. « Pendant près de trente ans, nous disait-il, je ne suis jamais allé en classe sans une préparation de quatre heures ; et, encore aujourd'hui, je ne monte jamais dans ma chaire sans m'y être préparé au moins pendant une heure. »

Et, comme nous paraissions surpris : « Lorsque j'ai bien prévu mes matières, ajoutait-il, j'interroge beaucoup mieux et je puis mieux juger de la valeur des réponses. Je sais où il faut placer un conseil ou

une explication, un correctif ou une citation; par un mot inutile ou hasardé dans mon enseignement. Mais, si j'avais mal préparé ma classe, je donnerai des explications au hasard, je parlerai sans exactitude et sans précision, et tout serait sans fruit pour mes élèves. »

Quel bel exemple de persévérance et d'assiduité. Mais aussi quelle leçon pour la paresse ou la présomption de ces jeunes maîtres qui comptent sur une vaine facilité, et prétendent bien enseigner ce qu'ils n'ont jamais bien appris !

III. Voici le professeur en face de ses élèves. Comment va-t-il s'y prendre pour leur communiquer les connaissances qu'il vient de recueillir ? Le moment de la classe est venu : comment fera-t-il expliquer et traduire ?

Avant de mettre un auteur entre les mains de ses élèves, le professeur a dû leur donner sur cet écrivain quelques notions biographiques et littéraires. Il doit leur dire quels sont les principaux traits de son caractère et de sa vie, son rôle et ses relations avec ses contemporains ; il leur dira quelle a été l'occasion du discours, de l'histoire ou du poème qu'ils vont aborder ; quels en sont le plan, la marche et le but principal ; à quel genre de composition se rattache cet ouvrage ; quelle place il tient dans les traditions historiques et littéraires de la nation ; quels ont été ses modèles, ses imitateurs, chez les anciens ou chez les modernes ; quelle a été son influence sur son époque et sur la postérité. Le maître pourra obliger les élèves à rédiger, après la classe, ces notices sur un auteur ou sur son ouvrage ; l'expérience prouve que ce travail n'est ni sans attrait ni sans fruit. Toujours o

exigera du moins qu'il soit rendu compte de vive voix de ce qui aura été dit sur ces points importants. Quand les élèves sont un peu avancés, on peut leur demander qu'ils fassent eux-mêmes les frais de ces recherches, et qu'ils raisonnent ainsi tous leurs travaux.

Après ces notions préliminaires qu'il faudra souvent rappeler dans l'explication d'un long ouvrage, le premier soin du maître sera de faire lire le texte, et surtout d'exiger que l'élève le lise bien. Dans les classes de seconde et de rhétorique, ce point est très-important. Les auteurs qu'on explique sont toujours remarquables par la noblesse et l'harmonie de l'expression. Si l'élève qui veut les traduire les a bien lus, déjà ils seront à moitié compris, et les beautés en seront à peu près senties. Arrière donc cette lecture inintelligente et monotone, qui dénature ce texte dont l'énergie devrait faire tressaillir votre jeune auditoire ! Le maître ne supportera jamais, dans une classe élevée, ce ton fastidieux et ridicule qu'on appelle le *recto tono*. De bonne heure, il habituera ses élèves à donner à tout ce qui sort de leur bouche un ton juste et naturel. Que le jeune humaniste ait donc une prononciation nette et bien accentuée ; qu'il observe cette valeur prosodique des syllabes qui donne tant de grâce et d'harmonie à la langue des Grecs et des Romains ; qu'il étudie d'avance les inflexions de voix qui conviennent à telle expression et à tel morceau ; qu'on aperçoive en lui le vif sentiment des beautés qu'il va faire passer dans une langue nouvelle. Une lecture ainsi faite commandera l'attention, réveillera les plus indifférents, et rendra l'explication attrayante pour tous. L'expérience prouve encore qu'un ton de voix élevé captive mieux les esprits et soutient plus

longtemps l'attention de la classe. S'il faut prêter l'oreille pour suivre celui qui parle, l'esprit de l'élève, qui est si inconstant et si mobile, s'envole à cent lieues de votre classe, et, pour quelques-uns du moins le fruit de l'explication est perdu.

Quand la phrase du texte a été lue, faut-il, dans une haute classe, donner aussitôt le bon français, ou doit-on faire auparavant la construction et le mot-mot? Sur cette question, il n'est pas facile d'être d'accord avec tous, car des autorités assez graves sont ici partagées.

Dans une instruction récemment adressée par le ministre aux établissements de l'État, nous lisons ces paroles qui nous paraissent dignes d'être citées : « Il a été procédé du mot à mot, qui convient aux enfants de la division de grammaire, doit être remplacé par un mode de traduction mieux approprié à l'enseignement de la division supérieure. C'est par groupes de mots qu'il faut prendre les propositions du texte, les interpréter d'abord littéralement, pour arriver à une traduction fidèle et souple, qui reproduise le mouvement de la pensée et la couleur du style. Comme les élèves ont terminé les classes de grammaire, il doit leur suffire de lire lentement et avec attention la phrase latine pour en saisir le sens véritable (1). »

Dans une autre instruction donnée à des professeurs par un prélat distingué, et qui a passé lui-même de longues années dans l'enseignement, nous trouvons les recommandations suivantes : « La construction est importante, même dans les classes avancées

¹ Instruction générale sur le plan d'études des lycées, III, § 1^{er}, du 11 novembre 1854.

il faut faire un mot à mot littéral, ensuite donner le bon français. J'insiste pour que la construction et le mot à mot littéral soient exigés, même en seconde et en rhétorique. Il faut veiller, dans ces classes, à ce que l'explication y soit sérieuse, approfondie, prise de près, et pas traitée de haut (1). »

Pour éviter tout malentendu, rappelons d'abord qu'il n'est pas ici question de ces explications rapides et à livre ouvert dont nous parlerons dans un autre endroit. Il s'agit des morceaux traduits avec le plus grand soin; il s'agit d'une explication sérieuse, approfondie, travaillée jusqu'aux moindres détails. Dans une explication de ce genre, faut-il exiger, dans les classes de rhétorique, qu'on fasse toujours le mot à mot? Essayons de donner notre avis.

Gardons-nous d'oublier que, dans les hautes classes, on étudie les auteurs anciens, non plus comme un exercice grammatical, propre à nous apprendre les trois langues classiques, mais comme modèles de style, de poésie et d'éloquence. Sans doute, la traduction aura toujours pour résultat d'étendre et de perfectionner la connaissance du grec et du latin; mais les principes de ces deux langues doivent être connus dès la fin de la troisième, et le but important n'est pas là. Dans les deux plus hautes classes, on possède la clef des trésors que nous ont laissés les anciens, et on doit s'en servir pour contempler de plus près les chefs-d'œuvre qui sont venus jusqu'à nous. Le but essentiel, la grande affaire de ces précieux moments, c'est de faire sentir, de faire goûter, de faire

Lettre de Mgr d'Orléans aux supérieur et professeurs de son petit séminaire.

admirer ces beaux génies qu'ont admirés tous les siècles. Or, comment atteindrez-vous ce but, si, par une marche fastidieuse et rebutante, par des répétitions continuelles de ce qu'on sait déjà, vous retenez longtemps vos élèves sur le même endroit? Avec ce système, vous vous condamnez forcément à ne traduire jamais que des fragments détachés et fort peu étendus; et cet orateur, ce poëte qui devrait passionner de jeunes intelligences, n'aura plus d'intérêt pour elles; et le temps de la classe que vous consacrez aux explications, sera pour vos élèves le moment le plus ennuyeux et le plus redouté.

Voici donc ce qui nous paraîtrait plus convenable et plus sûr. Point de règle inflexible pour le mode d'explication. Quand le mot à mot est manifestement inutile pour la grande majorité de la classe, quand les phrases sont courtes et construites directement, vous demandez la traduction élégante aussitôt après la lecture du texte, puisqu'il n'y a pour vos élèves de difficulté que sur ce point. Chaque fois qu'un passage offre des obscurités et des complications véritables, chaque fois qu'un certain nombre de vos élèves seraient eux-mêmes embarrassés pour faire le mot à mot, vous l'exigez de celui qui explique. Il arrivera fort souvent, en rhétorique surtout, que vous n'aurez nul besoin de vous y arrêter. Pour des élèves qui ont des moyens ordinaires et qui ont suffisamment travaillé dans les autres classes, Virgile et Cicéron saint Cyprien et saint Bernard ne doivent pas habituellement présenter de difficultés pour la construction des phrases et pour la traduction littérale. C'est la traduction élégante et fidèle, c'est le choix du tour et de l'expression qui sont presque toujours un pro-

blème bien digne d'occuper le maître et le disciple. A quoi bon, par conséquent, consumer un temps précieux sur une tâche ingrate et inutile pour tous? En beaucoup d'endroits de certains auteurs, vous ne trouverez pas une phrase sur dix dont le mot à mot apprenne quelque chose à vos élèves. Laissez donc ces répétitions superflues, sachez vous affranchir des liens de la routine, et exercez vos élèves à traduire avec souplesse et facilité; ils iront plus vite, et par conséquent plus loin dans le même temps. En leur montrant qu'ils ont appris quelque chose dans les autres classes, et que vous ne les traitez plus comme des enfants de sixième, vous encouragez leurs efforts, vous excitez leur amour-propre et leur émulation. Ils prennent goût à leur auteur, ils s'intéressent à l'explication, et le travail qu'ils font avec intérêt et loisir est toujours mille fois plus profitable.

Quand on explique du grec, il est plus rare que les élèves puissent donner le français après la lecture du texte. Mais, sur les auteurs les plus faciles, ils le font aussi. Une fois qu'ils ont expliqué le même ouvrage durant quelque temps, et qu'ils sont habitués à sa manière, ils savent la valeur de presque tous les mots, et ils ont beaucoup plus de facilité pour le comprendre et le traduire.

Je sais bien qu'on nous dira : « Ces explications rapides et en grand n'appliqueront pas assez l'esprit de nos élèves, et ils ne verront pas assez le rapport des deux langues; quelques-uns même ne sauront pas comment on a passé de la phrase du texte à celle que vous confiez à leur mémoire. »

Assurément, cet inconvénient peut avoir lieu; mais un professeur ne fait la classe ni pour les plus fai-

bles, ni pour les plus forts; il se met à la portée de ceux qui occupent la partie moyenne. Si quelques-uns ne profitent pas de ses leçons, c'est à eux-mêmes c'est à leur incapacité ou à leur négligence passé qu'ils doivent l'imputer. Tant pis pour ces attardés qui n'ont point appris les langues anciennes en temps convenable. Le professeur de rhétorique ou de seconde ne peut pas consentir à faire une cinquième pour se mettre à leur portée. Sans doute, il est bon de rappeler quelquefois les principes des langues. Lorsqu'une difficulté sérieuse en fournit l'occasion le maître peut faire des rapprochements, signaler des rapports ou des dissemblances, revenir sur des règles qui ont été expliquées dans les classes antérieures. Dans l'étude des langues anciennes comparées aux langues modernes, il y a comme une philosophie profonde; et ces considérations peuvent avoir du charme pour des esprits élevés et des intelligences très-développées. Tout professeur fait de temps en temps des observations de ce genre; mais, encore une fois, ce n'est là qu'une exception. Si vous y revenez fréquemment, si vous en faites votre affaire principale, l'objet de la classe est changé, les cours d'humanités deviennent ainsi des classes de grammaire; les chefs-d'œuvre de l'antiquité profane et sacrée ne sont pas étudiés sous le rapport littéraire, et partant ils ne sont pas aimés, ils ne sont pas goûtés de vos élèves.

Quand on a lu bien attentivement le texte, ou fait le mot à mot, dans le cas où il est jugé nécessaire, le sens de l'auteur est à peu près connu. C'est ici qu'on placera les observations historiques, géographiques ou mythologiques, qui peuvent aider à le comprendre

plus complètement. Là aussi, il serait bon de faire quelques remarques philologiques et littéraires, quand le sujet y donne lieu. Ces sortes d'observations préparent à bien traduire ou justifient d'avance la traduction qu'on va donner.

Vient ensuite le point essentiel pour les classes supérieures : traduire la phrase du texte d'une manière élégante et fidèle. Nous supposons ici que les élèves sont instruits des principes généraux qui doivent les diriger dans ce travail, et que nous avons essayé d'indiquer. Cela posé, avant que le maître ne suggère lui-même l'expression et le tour qu'il faut prendre, il sera très-utile d'exercer les élèves à les trouver eux-mêmes et sans secours. Donnez donc à celui qui explique le temps de réfléchir, de chercher le mot propre, de recourir à un équivalent, à une inversion, de remplacer une locution par une autre qui sera plus conforme au génie de sa langue maternelle. Quand le temps le permet et que la chose en vaut la peine, interrogez plusieurs élèves sur la solution d'une difficulté ; donnez à tous une entière liberté de proposer leur avis, d'essayer une tournure et de dire leur sentiment sur la phrase elle-même et sur la manière dont les autres la comprennent et la traduisent. Vous ne pouvez pas agir ainsi à chaque classe ; mais ces tâtonnements et ces discussions porteront infailliblement leurs fruits. L'attention sera plus soutenue, l'amour-propre s'éveillera, et chacun ambitionnera l'honneur de rencontrer, au moins une fois, l'expression qui manque ou le tour qu'on exige.

Si le maître ne fait jamais parler que l'élève qui explique, ce travail paraît monotone, et le reste de la classe s'y intéresse beaucoup moins. Ne manquez pas

de louer et d'encourager tout ce qu'on vous proposera de raisonnable et de bon. Quelqu'un approche-t-il de la vraie solution, tenez-lui compte de ce pas qu'il a fait vers le but. Appelez un autre élève à son secours, aidez l'un et l'autre de quelques nouvelles indications, et soyez heureux d'adopter leur version quand ils ont trouvé ce qu'il faut. Sachez même leur sacrifier, au besoin, votre propre traduction qui valait autant et un peu mieux peut-être. Par ces légitimes satisfactions données à propos, vous persuadez aux élèves qu'ils sont capables de marcher seuls, de voler de leurs propres ailes ; vous leur inspirez de la confiance dans leurs forces, vous développez et féconderez leurs talents.

N'imitiez donc jamais ces professeurs qui ne laissent rien à faire aux élèves, et n'acceptent rien de leur part, quand il s'agit de traduire un auteur. Ils leur donnent le temps de lire, de faire peut-être un mot à mot ; mais, pour le bon français, ils passent toujours les premiers, et ne laissent à un élève intelligent et capable que le misérable rôle d'un répétiteur servile. A-t-on dit à peu près ce qu'il faut dire, au lieu de l'accepter et de le compléter au besoin, vous les verrez prendre une tournure tout opposée ; et, pour prouver sans doute que le maître est toujours plus habile que son disciple, ils découragent impitoyablement des jeunes gens qui n'auraient besoin que d'être dirigés pour marcher d'eux-mêmes et sans secours. Quand ces élèves seront appelés à un examen pour rendre compte de ce qu'on leur a expliqué, jamais ils n'auront le dernier mot avec ces maîtres jaloux. Qu'ils sachent ou qu'ils ne sachent pas, qu'ils disent bien ou mal, on viendra toujours après eux cor-

iger ce qu'ils ont dit, pour le seul plaisir de le dire autrement, au risque même de le dire plus mal. Nous avons vu de pauvres enfants, désespérés d'un pareil système, jeter le livre de dépit, et maudire la peine qu'ils s'étaient donnée pour écouter et retenir des explications dont on semblait ne tenir plus aucun compte.

Laissez au contraire à votre élève le légitime orgueil de pouvoir se dire qu'il a su quelque chose, et qu'il a pu du moins faire quelques pas sans être soutenu de votre main; ne l'interrompez jamais sans nécessité, ménagez sa susceptibilité naissante, son amour-propre d'écoulier diligent et capable. Il sera plus content de lui, plus content de vous; il s'apercevra de ses progrès et redoublera d'efforts pour en faire de plus rapides encore.

Enfin, quand vos élèves ne peuvent traduire suffisamment, venez vous-même à leur secours. Montrez-leur comment ils auraient dû s'y prendre pour triompher des obstacles qui les arrêtent. Ayez toujours une manière satisfaisante de résoudre la difficulté; que l'on voie tout de suite que vous sentez mieux et que vous traduisez plus élégamment ou plus fidèlement que vos élèves, et soyez toujours prêt à rendre compte de la traduction que vous donnez. Point de mot négligé dans le texte, point de redondances dans le français. Invitez vos élèves à vous interroger chaque fois qu'une traduction leur paraîtra défectueuse. Allez vous-même au-devant d'une difficulté, expliquez le motif de cette expression ou de ce tour dont ils ne savaient pas se rendre compte.

Mais, surtout, quand vous traduisez, sachez vous fixer à une phrase unique et bien arrêtée. N'allez pas

en tâtonnant, n'essayez pas de quatre ou cinq variantes, n'en proposez pas le choix à vos élèves; ils n'en retiendraient aucune et perdraient le fruit de l'explication.

Certains professeurs ne sont jamais satisfaits de la manière dont ils ont traduit. Ils hésitent; ils reviennent sur leurs pas, et à peine ont-ils terminé une phrase qu'ils la reprennent encore; l'élève avait fait un effort pour les suivre et pour saisir leur traduction au passage: « Tenez, leur diront-ils, voici mieux encore, vous pouvez commencer ainsi et dire... Mais pourquoi ne traduirions-nous pas d'une autre façon? » Et quand, après ces trois ou quatre variantes, l'élève, qui n'y comprend plus rien, a passé à la phrase suivante, le professeur l'interrompt tout à coup: « Pardon... il me vient une idée; j'ai trouvé justement ce que je cherchais; je veux vous dire maintenant comment il fallait traduire la phrase qui précède. » — En vérité, avec tout le zèle et toute l'application possibles, les élèves soumis à un tel régime seront bien heureux s'ils peuvent retenir un seul mot de ce qu'on leur a dit.

Soyez donc bien fixé sur la manière dont vous devez traduire; si quelque endroit vous embarrasse, réfléchissez un peu avant de traduire; mais, quand la chose est faite, n'y revenez plus, ou du moins ne revenez que rarement sur ce que vous avez fait. Rapprochez-vous du texte le plus possible, et pour le nombre des mots, et pour l'ordre des idées, et pour la coupe de la phrase. Le texte conduira, comme par la main, l'élève qui retiendra sans peine cette traduction littérale, et sera tout heureux de la conserver dans sa mémoire. Quand vous avez traduit phrase par phrase, répétez vous-même tout le morceau, s'il est long et

difficile. Sinon, faites-le répéter tout d'un trait à un élève intelligent et attentif. Ce long fragment, élégamment traduit, inspirera du goût pour votre auteur, et fera goûter les mérites de son style et de ses pensées. Il semblera qu'on respire un parfum d'antiquité dans ces phrases si fidèlement calquées sur le texte, et, plus d'une fois peut-être, vos élèves fermeront le livre tout ravis des beautés qu'ils viennent d'entrevoir, et désireux de contempler encore les beautés qui les attendent pour le lendemain.

§ II. — DEVOIRS DE L'ÉLÈVE.

Dans l'explication des auteurs, un élève doit seconder le travail du maître par une soigneuse préparation, par une attention scrupuleuse à écouter, et par une constante fidélité à retenir la traduction qu'on lui donne.

I. Avant tout, un enfant qui veut faire quelques progrès dans l'étude des langues et dans l'art de traduire, doit exactement préparer le texte qui lui a été désigné. Le travail vraiment utile, le travail qui développe et perfectionne les facultés naissantes, c'est celui qui suppose la lutte et les efforts. Or, quels efforts, quelle application faut-il, si l'on se borne à écouter en classe? Évidemment, les natures les plus molles et les plus énervées sont capables d'aller jusque-là. Comme il est, d'ailleurs, impossible de se distraire par d'autres occupations, il y a vraiment peu de mérite à prêter une oreille attentive, surtout quand le texte est attrayant par lui-même. Mais aussi, sans une préparation préalable, il y a peu de profit. Le maître ne peut pas

s'arrêter à chaque instant pour donner le temps de réfléchir, et l'élève exercera seulement sa mémoire en écoutant ce qu'on lui dit. A l'étude, au contraire, il peut réfléchir en liberté, relire plusieurs fois une phrase ou un morceau tout entier ; il consultera le dictionnaire, ou d'autres livres au besoin, pour découvrir un sens obscur ou équivoque. Si l'interprétation du sens est facile, il examinera d'avance comment on doit traduire le texte proposé. Ce travail formera son jugement et son goût, et donnera à son intelligence cette rectitude et cette sagacité qui sont si précieuses dans le cours de la vie.

En outre, l'expérience le prouve, un élève écoute beaucoup mieux quand il a préparé d'avance l'explication de l'auteur. Dans ce travail préliminaire, il a nécessairement trouvé des difficultés pour le sens ou pour le style. Plus il aura lutté, plus il aura essayé de tours et d'expressions pour vaincre ces obstacles, plus il lui tardera d'entendre la leçon du maître. Là, c'est une phrase obscure ; ici, c'est un mot dont il n'a pu rendre la valeur ; plus loin, c'est une période qu'il ne sait comment faire passer dans notre langue. Comment le professeur va-t-il se tirer de ce pas ? Un élève studieux est impatient de le savoir ; et, quand l'heure de l'explication est arrivée, c'est le moment le plus agréable pour lui. S'il a rencontré juste, il en est heureux et fier ; s'il s'est égaré par inadvertance ou distraction, il sentira vivement sa méprise, et la leçon ne sera pas perdue. Ainsi, la curiosité est constamment tenue en éveil, et le travail d'un élève trouve toujours, pour ainsi dire, un jugement et une sanction.

Il est donc très-important, il est indispensable pour le succès d'une classe, que l'explication du texte soit

préparée d'avance. Mais comment l'obtenir avec certitude et l'obtenir de tous les élèves? C'est là, sans contredit, un des plus difficiles problèmes pour un maître; c'est un des plus dignes sujets de sa sollicitude.

Des trois exercices dont se compose une classe, c'est d'ordinaire l'explication qui est le plus négligée. Un élève qui ne veut point afficher la paresse ou le mauvais vouloir, ne manque guère de faire son devoir et d'étudier ses leçons. Dans les hautes classes, ses devoirs et ces leçons roulent presque toujours sur des matières attrayantes, et un professeur obtient aisément que tous ses élèves s'en occupent. Mais, pour la préparation des auteurs qu'on explique, il est malheureusement reçu qu'elle passe la dernière. Lorsqu'ils auront du temps superflu, peut-être les bons élèves jetteront-ils un coup-d'œil sur le livre. Encore faudra-t-il qu'à ce moment une lecture amusante et vive ne vienne pas les soumettre à une trop rude citation. Nous ne disons pas que partout les choses passent ainsi, à Dieu ne plaise! Mais c'est une plaie que nous avons eu occasion de constater bien souvent dont se plaignent bien des maîtres. Comme les études ont si étrangement baissé, comme le gros de la classe ne peut comprendre qu'à coups de dictionnaire le sens d'un auteur grec et souvent, hélas! le sens des classiques latins, ce travail ne présente plus que difficultés et dégoûts, et l'élève trouve plus simple de s'en affranchir complètement.

Encore si le maître pouvait aisément s'assurer que cette tâche a été bien remplie! Mais là aussi se trouve un nouvel embarras pour lui. L'explication est renvoyée d'ordinaire à la fin de la classe; la récitation

des leçons, la correction des devoirs, la dictée d'un autre travail pour la classe suivante, tous ces soins multiples et compliqués emportent la majeure partie du temps. Souvent on est forcé d'aller vite, et l'on interroge les plus diligents et les plus forts, pour n'être pas surpris par l'heure de la sortie. Impossible de s'assurer, par des tâtonnements et des questions multipliées, si l'auteur a été préparé par tous. Et d'ailleurs, est-il, en ce cas, bien facile de prononcer avec certitude sur la paresse ou la bonne volonté d'un élève? Dans les hautes classes, chacun sait la valeur de presque tous les mots latins. Les meilleurs élèves expliquent mieux d'ordinaire sans préparation que ceux d'entre les plus faibles qui ont soigneusement étudié le morceau. Ne serez-vous pas exposé à soupçonner le travail et à favoriser une négligence coupable?

Que faire donc? Convaincus qu'il n'est pas de progrès sans que l'explication des auteurs soit préparée, certains professeurs prennent le parti d'exiger une préparation écrite. Dans les classes inférieures, on demandait le mot à mot; dans les hautes classes, on demande le français. Assurément cette méthode est infailible pour s'assurer promptement que chaque élève prépare convenablement un auteur. Par ce moyen, aussi, on profitera mieux de l'explication, on connaîtra plus à fond ce qu'on a vu dans un ouvrage. Mais, enfin, le temps a ses limites, et il n'est pas possible de suffire à tout. Si l'on donne trop souvent, si l'on donne habituellement des versions grecques ou latines dans l'auteur qu'on explique, il restera beaucoup moins de temps pour les devoirs d'une autre sorte, et notamment pour les versions dictées. Or,

pour le maître qui veut enseigner à fond les langues anciennes, il est de la dernière importance qu'il ne néglige point les dictées.

S'il nous était permis de proposer humblement notre avis, nous dirions donc : Ne comptez pas trop sur les préparations écrites pour assurer le fruit des explications ; prenez des versions dans l'auteur que vous expliquez, une fois par semaine, deux fois au plus ; si vous allez plus loin, les dictées en souffriront. Réservez ces préparations plus soignées pour les passages difficiles, pour les morceaux les plus importants. Mais comptez surtout sur les préparations libres et volontaires qui doivent précéder chaque classe. Employez tous les moyens, usez de tout votre ascendant pour en faire contracter l'habitude à vos élèves. Commencez par les convaincre fortement de la nécessité de ce travail ; les raisons ne vous manqueront pas, et des élèves intelligents et sérieux les goûteront sans peine. Faites surtout appel à leur conscience, si vous avez le bonheur de parler à des enfants solidement chrétiens. Montrez-leur que l'explication fait la partie essentielle d'une classe, qu'elle devient à peu près inutile sans préparation, qu'il y va pour eux d'un devoir sacré ; ce langage sera infailliblement compris.

Encouragez toujours, félicitez souvent ceux d'entre vos élèves qui préparent leur explication avec soin ; faites-leur sentir l'avantage qu'ils en retirent ; et, pour exciter les autres, employez les réprimandes et les punitions au besoin. Ne craignez pas de les faire tomber en confusion pour les guérir de leur paresse. Prouvez à tous le cas que vous faites des explications, en plaçant quelquefois cet exercice à l'entrée de la

classe. Consacrez-lui le temps suffisant, surtout quand le sujet l'exige, quand la matière est importante.

Ne négligez rien de ce qui peut inspirer du goût pour l'auteur qu'on explique. Ayez recours aux éloges des critiques, aux jugements des grands maîtres; lisez et commentez ces passages; revenez-y plus tard quand vous avez le texte sous la main; parlez avec chaleur, soyez vous-même tout épris des beautés que vous voulez faire admirer; que votre voix, que votre accent, que toutes vos réflexions respirent un enthousiasme sincère pour le grand écrivain dont il faut pénétrer le génie. Insensiblement vos élèves s'habitueront à juger et à penser comme vous; ils donneront à l'explication la même importance que vous. Avec les mille industries que sait trouver un bon maître pour piquer la curiosité, ménager l'intérêt, soutenir l'attention; avec l'attrait que doit nécessairement avoir, pour des intelligences neuves et pures, ce qu'il y a de plus exquis dans l'antiquité sacrée et profane, il est impossible que votre classe vous résiste et qu'elle n'accepte pas un si puissant moyen de hâter les progrès et de profiter de vos leçons.

II. Un bon élève ne se bornera pas à préparer consciencieusement le texte des explications; il écoutera avec une scrupuleuse attention tout ce qui lui sera dit pendant la classe. Paroles du maître, observations de ses condisciples, rien ne doit lui échapper. Dans aucun autre moment, l'attention n'est aussi nécessaire. Une seule distraction peut le priver d'un mot essentiel, d'une réflexion importante. Cette application de l'esprit, cet avide empressement à recueillir les paroles du maître est un devoir très-sérieux pour un élève.

Avouons aussi que c'est un stimulant qui agit puis-

samment sur celui qui enseigne. Lorsqu'un professeur voit toute une classe attentive et recueillie, lorsqu'il voit tous les regards suspendus à ses lèvres ou attachés sur les pages d'un livre, lorsqu'il peut lire sur tous les traits une véritable admiration pour le chef-d'œuvre qu'il explique, cette attitude de l'auditoire enflamme son zèle, anime sa parole et lui inspire parfois de magnifiques et entraînantes leçons. Mais, si les élèves sont généralement froids et distraits, s'ils n'ont jamais une question à lui faire, une émotion de surprise ou de joie à manifester devant lui, il faudra bien du courage à un maître pour ne pas se laisser vaincre par l'ennui et le dégoût. S'il enseigne depuis longtemps les mêmes matières, s'il a vu, en face des mêmes beautés, d'autres étudiants frémir d'enthousiasme et rayonner de bonheur, dites, comment supportera-t-il que son nouvel auditoire demeure indifférent et glacé?

Ce n'est donc pas assez pour un élève de s'interdire alors toute légèreté, toute parole inutile. Certes, nous supposons bien que, dans une classe supérieure, un maître n'a pas besoin de s'interrompre pour rappeler ses élèves à l'ordre et au silence; il faudrait plaindre de jeunes humanistes que n'intéresseraient point les œuvres magnifiques qui sont offertes à leurs méditations. Mais il y a une certaine attitude froide et réservée, il y a une sorte d'indifférence affectée qui est plus fatigante peut-être qu'un refus véritable de se montrer attentif. Que les élèves sachent mieux comprendre leurs intérêts, qu'ils répondent plus dignement au dévouement et aux efforts de leur maître. Le fardeau de l'enseignement est assez lourd par lui-même; le maître a besoin de sentir que sa peine n'est

pas entièrement perdue. C'est donc à ceux qui l'écoutent de provoquer un éclaircissement nécessaire, une interprétation plus étendue ; c'est à eux de soutenir sa verve et son courage par de franches manifestations de l'admiration et du plaisir qu'ils auront quelquefois éprouvés.

Les élèves devront-ils écouter l'explication sans rien écrire et en ne comptant que sur leur mémoire, ou leur permettra-t-on de prendre quelques notes ? Lorsqu'un auteur est difficile à traduire et qu'un professeur s'efforce d'en donner une version très-fidèle, il désire tout naturellement que les élèves la saisissent et la retiennent ; et, comme il ne peut guère compter sur la mémoire de tous, il prend quelquefois le parti de laisser écrire le français, ou du moins en marquer les traits principaux par des notes rapides et abrégées. Nous avons connu des professeurs qui, trop jaloux peut-être de l'exactitude des corrigés que devaient conserver leurs élèves, traduisaient lentement, laissaient le temps d'écrire, et, finalement, dictaient à peu près le français de tous les auteurs qui s'expliquaient dans leur classe. De cette manière, après une première explication, les élèves avaient dans la main une traduction exacte et littérale ; et, en repassant les mêmes morceaux, ils pouvaient se servir très-utilement de ces corrigés. Néanmoins, cette marche nous paraît avoir beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. Ce n'est pas dans un cahier, c'est dans sa mémoire qu'un bon élève doit avoir le vrai sens et la traduction fidèle des auteurs qu'il explique. En faisant des efforts pour saisir, en classe, le corrigé du maître, en cherchant plus tard à le retrouver de lui-même, le jeune étudiant exerce très-utilement ses fa-

cultés. Les inexactitudes qui lui échapperont sont beaucoup moins fâcheuses que la paresse et l'inertie où il laisse son intelligence en prenant le français sous la dictée du maître. S'il écrit en classe, il aura souvent une excellente traduction sur son cahier, mais il n'aura rien ou presque rien dans sa tête. Bien plus, la préoccupation qu'il aura de saisir exactement les phrases du bon français, l'empêchera souvent d'écouter le mot à mot, et il ne saura pas comment on explique littéralement un passage dont il peut vous lire une élégante traduction.

Que le maître ne souffre donc jamais une plume entre les mains des élèves, au moment où ils doivent donner toute leur attention à sa parole. Mieux vaut cent fois se résigner à des incorrections et à des infidélités sans nombre. Aux yeux d'un homme de sens, un professeur ne sera jamais responsable des bévues qui se rencontrent sur le cahier de ses élèves. Il ne laissera donc pas écrire le français. Qu'il ne permette pas non plus ces notes rapides et furtives qui peuvent en tenir lieu. Qu'il se défie même de ces petits crayons qui se glissent clandestinement sous les doigts, et au moyen desquels les textes latins et surtout les textes grecs se chargent de notes marginales, et deviennent parfois de véritables traductions interlinéaires. De pareilles ressources sont indignes d'une classe sérieuse et de jeunes gens laborieux. Ce ne sont que de misérables expédients propres à tromper un maître, et à seconder la paresse ou la lâcheté des mauvais écoliers. Si le professeur n'a l'œil sur tout, ces livres frauduleusement *annotés* s'introduisent et se propagent aisément dans une classe nombreuse. Le jour vient où les élèves les plus médiocres expliquent très-

couramment; le maître se réjouit et s'étonne; il veut voir de plus près, et il découvre soudain que tout le mérite de l'élève consiste à déchiffrer habilement les notes intercalées par une main tristement prévoyante.

Loin de vous ces pitoyables moyens de cacher l'ignorance et la mauvaise foi. Si vous permettez, d'ailleurs, de transcrire une phrase en passant, que ce soit une exception très-rare; mais il vaudrait encore mieux ne le permettre jamais. Avec un peu d'attention et de bonne volonté, on vient à bout de tout. Presque toujours les élèves se trouvent capables de ce qui paraissait d'abord impossible, et ils retiennent aisément ce qu'on leur dit. Exercez l'intelligence et la mémoire de vos enfants; des corrigés, inexacts peut-être, en prépareront de plus fidèles, et vos élèves s'applaudiront bientôt d'avoir courageusement surmonté les difficultés du début, et de pouvoir mesurer les progrès qu'ils ont faits dans l'espace d'une année.

III. D'après ce que nous venons de dire, on voit assez que les élèves doivent écrire, après la classe, la traduction donnée par le maître.

Dans une explication sérieuse et approfondie, le corrigé soigneusement écrit est un moyen puissant pour hâter les progrès et pour assurer les fruits du travail qui s'accomplit chaque jour. Si l'on n'écrit pas, un pareil exercice laissera généralement peu de traces dans la mémoire. Sans doute, le temps que les élèves emploient à écrire ce corrigé, pourrait être utilement employé à quelque autre travail. Mais combien de fois ne sera-t-il pas consacré à des études frivoles, ou même entièrement perdu? Et à quel exercice plus salubre emploierez-vous la demi-heure ou les trois quarts d'heure qui suivent une classe? Don-

nerez-vous des dictées? Vous ne le pouvez guère, de la classe du matin à celle du soir? Exigerez-vous des préparations écrites? Vos élèves expliqueront mieux ce qui va suivre, mais ils profiteront moins des matières qu'ils ont expliquées.

Ce qui importe dans l'éducation, ce n'est pas d'enseigner beaucoup, mais de bien imprégner les enfants du peu qu'on leur enseigne. Si vous voulez former de bons élèves, n'ambitionnez pas de leur faire parcourir un grand nombre de pages. Attachez-vous plutôt à ce qu'ils sachent parfaitement les matières qu'ils ont vues. « J'ai connu (nous disait, il y a quinze ans, un homme dont le nom fait autorité, et qui nous a dotés d'excellents livres classiques) des écoliers de sixième qui n'avaient expliqué, dans toute l'année, qu'un très-petit nombre de chapitres du *de Viris*; mais ces chapitres, ils les possédaient parfaitement. Ils étaient en état de répondre sur tout, de traduire, d'analyser, de reproduire même le texte latin sur le corrigé français. Ces enfants étaient largement au niveau de leur classe, et ils devinrent plus tard des élèves très-distingués. »

On l'a dit, et le mot est vrai : il n'y a que ce que l'on comprend bien qui profite à l'intelligence et qui demeure. Les choses qu'on sait seulement à demi, d'une manière vague et confuse, sans exactitude et sans précision, ne laissent rien dans l'esprit, ou n'y laissent que des idées fausses, superficielles, accompagnées d'une sotte présomption. Or, s'il est vrai que l'explication des auteurs est la partie fondamentale d'une haute classe, trouvez, s'il est possible, un plus infaillible moyen de rendre cette explication fructueuse que d'obliger les élèves à écrire le corrigé. Un élève

fait des efforts pour saisir la traduction qu'on lui donne ; quelques moments après, de nouveaux efforts seront peut-être nécessaires pour retrouver une phrase ou une expression qui lui est échappée. Ce double travail, surtout s'il a été précédé d'une préparation, gravera pour toujours un morceau dans la mémoire.

« Un bon corrigé est la meilleure garantie du succès... C'est un modèle de ce que l'élève doit faire pour atteindre la perfection ; c'est un point de comparaison avec ce qu'il a fait. Sans corrigé, le temps est à peu près perdu pour celui qui doit apprendre et, par conséquent, pour celui qui doit enseigner. Mal faire n'apprend rien ; bien faire, après avoir mal fait, voilà ce qui forme (1). »

En outre, quand l'élève sait qu'il doit écrire le français, il s'applique à ne rien perdre de ce qu'il entend : son intérêt l'y oblige. Ne lui sera-t-il pas plus facile de remplir sa tâche à mesure qu'il aura été plus attentif ? Ne sera-ce pas un vrai plaisir pour lui d'écrire une traduction bien exacte qu'il aura fidèlement retenue ? N'est-ce pas une noble satisfaction de pouvoir, au prix de cette fidélité, l'emporter sur ses condisciples et obtenir les justes éloges d'un maître ? Au contraire, si le corrigé du français n'est point exigé, les élèves s'intéresseront beaucoup moins à l'explication et ne seront plus aussi attentifs. Avec la légèreté naturelle à cet âge, avec cette aversion qu'il éprouve pour une longue contrainte, on est assuré d'avance que beaucoup d'enfants auront leur esprit ailleurs et profiteront peu de ce qu'ils entendent. S'ils étaient obligés d'é-

(1) Lettre de Mgr d'Orléans, déjà citée.

crire, ils se feraient violence peut-être ; ils ne voudraient pas s'exposer ou à être pris en défaut, ou à faire péniblement et fort mal le travail qui leur est imposé. Mais ils peuvent se distraire impunément, et ils en profitent.

Faut-il que les élèves apportent, chaque jour, leur corrigé sur une copie, ou vaut-il mieux le faire écrire sur un cahier conservé par l'élève ? Certains professeurs le demandent sur copie. « Par ce moyen, disent-ils, ils s'assurent mieux que la tâche de chaque jour est exactement remplie. Il est incommode de faire à toutes les classes la révision des cahiers ; un coup d'œil suffit, au contraire, pour voir si toutes les copies sont dans la main. Un autre grand avantage de cette méthode, c'est que les corrigés écrits sur copie restent entre les mains des professeurs et ne servent pas à favoriser la paresse des élèves qui auront à expliquer plus tard les mêmes matières. En faisant écrire les corrigés sur un cahier, vous répandez, parmi les élèves d'un établissement, une foule de traductions manuscrites ; et, comme on est obligé de revenir souvent sur certains ouvrages qu'on étudie presque toujours dans les hautes classes, il est très-difficile d'empêcher que les élèves ne se communiquent entre eux ces corrigés des années précédentes. »

Nous convenons que ces inconvénients sont très-graves. Mais, malgré ces abus, le corrigé sur cahier nous semble de beaucoup préférable.

Il importe singulièrement d'intéresser les élèves à ce que leur traduction soit exacte, bien soignée, et leur fasse vraiment honneur. Or, il est évident qu'ils s'attachent beaucoup moins à bien faire, s'ils écrivent leur corrigé sur des feuilles volantes qui ne doivent

pas rester entre leurs mains. Un cahier qui renferme une bonne traduction d'un livre de l'*Énéide*, d'une tragédie de Sophocle, d'un discours de Cicéron ou de Démosthènes; un recueil qui contient quelques extraits des Pères de l'Église exactement traduits, sera pour un élève un monument précieux des travaux de sa jeunesse, et il voudra le conserver le reste de sa vie.

Nous voulons donc un cahier propre et bien tenu qui contiendra le corrigé de toutes les explications soignées. Nous voulons que chaque élève évite les négligences, les ratures, les maladroites qui pourraient le maculer et le salir, et il est bon que le professeur leur rappelle souvent que ces manuscrits seront un jour pour eux une preuve de leur application et de leurs progrès. Par la voie de la persuasion, par des motifs tirés de la conscience, quelques maîtres obtiendront peut-être que ces corrigés ne soient point communiqués à d'autres élèves. Pour empêcher cet abus, ils auront d'ailleurs les mêmes ressources que pour écarter les traductions imprimées, et il leur sera facile de varier jusqu'à un certain point les matières de l'explication.

Il faut que les élèves soient exacts à écrire leur corrigé au premier moment libre. Quand ils ont pour devoir un thème, une version, une narration ou un discours, il importe assez peu que ce devoir s'accomplisse à la première ou à la deuxième étude. Mais, pour un corrigé, il est absolument nécessaire que les souvenirs soient récents. Si de longues heures se sont écoulées dans l'intervalle, la tâche sera plus difficile et moins utile. On fera tout à fait mal, ou l'on copiera le travail d'un condisciple, et le fruit qu'il fallait en re-

cueillir sera perdu. Nous ne voulons pas cependant qu'on exerce seulement la mémoire des élèves : leur intelligence surtout doit travailler. Le professeur fera répéter deux fois la traduction, mais jamais davantage. Bien loin de la faire apprendre de mémoire, il laissera à ceux qui l'écoutent le soin de réfléchir un peu pour retrouver la route qu'il a suivie ; par là, les élèves auront quelque peine de plus, mais il en résultera plus de bien.

Que toute une classe soit bien avertie que les corrigés peuvent être demandés et visités chaque jour et à chaque moment. Pour tenir tout le monde en haleine, le maître visitera souvent, en effet, ces cahiers, et sans avoir prévenu d'avance qu'il doit faire cet examen. Il faut ici des peines ou des avertissements sévères pour ceux qui seraient pris en défaut ; il faut des encouragements et des éloges pour ceux qui mettent plus d'exactitude et de soin à s'acquitter de cette tâche importante. De temps en temps, les cahiers seront lus en classe ; ce que l'un aura mal fait sera lu et corrigé par un autre. Quand on aura fini de traduire une œuvre importante, il sera très-utile, pour mieux saisir l'ensemble, de lire tout d'un trait cette traduction faite par les élèves et de donner la parole à chacun à son tour. Les plus négligents seront excités à mieux faire, les plus attentifs seront déjà récompensés de leurs peines ; plus tard, ils aimeront à se servir de leur travail pour revoir encore les matières qu'ils ont expliquées. Ils le garderont comme une preuve irrécusable des succès de leur adolescence, et un jour peut-être, même quand ils posséderont plus de science et que des succès plus brillants auront couronné leurs travaux, ils aimeront à retrouver ces pénibles essais, et ces

souvenirs du premier âge auront pour eux des charmes.

.... Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

VIRGILE.

ARTICLE II.

DE L'EXPLICATION RAPIDE OU DE LA LECTURE DES TEXTES.

Dans l'interprétation des textes, il y a bien des modes et des degrés différents depuis l'explication précédée du mot à mot jusqu'à la simple lecture des auteurs anciens faite par les élèves sous la direction du maître. Or, c'est à ce dernier système d'étudier les anciens qu'un maître sérieux doit aspirer en seconde ou en rhétorique. C'est peut-être la méthode la plus intéressante, la plus féconde, la plus capable de raviver le goût des langues anciennes ; et on peut dire que, dans l'état actuel de nos études classiques, c'est la plus méconnue et la plus complètement abandonnée. Voyons les avantages que présente ce mode d'explication, et étudions les moyens de le mettre en pratique.

§ I^{er}.

D'où vient que les élèves connaissent un si petit nombre d'auteurs anciens, et qu'il y a, à la fin de leurs études, tant de lacunes dans leur instruction littéraire ? D'où vient surtout que les jeunes étudiants

sortis du collège n'emportent que du dégoût de leurs études classiques, et regarderaient comme un supplice de revenir sur les auteurs grecs et latins? C'est qu'on a fait de l'explication de ces auteurs un travail pénible, hérissé d'énigmes et de difficultés, une source de découragement et d'ennui pour les élèves, et que jamais, ou presque jamais, on ne leur a montré le côté vraiment utile, vraiment agréable de l'étude des anciens.

Rien de plus déplorable que cette mortelle routine qui consiste à faire expliquer dans les hautes classes quelques fragments de cinq ou six auteurs choisis; sans entrer plus avant et plus largement dans la connaissance de ces auteurs et de l'ensemble de leurs œuvres. De là viennent l'inutilité et l'avortement de nos études classiques; de là vient l'infériorité littéraire des hommes même les plus instruits de notre temps; de là vient aussi le discrédit, j'allais dire le mépris où les lettres sont tombées presque partout dans notre siècle.

« Si les lettres n'ont aujourd'hui que des fils indifférents ou rebelles, dit un publiciste éminent, c'est qu'elles les ont mal élevés (1). »

« L'antiquité, dit M. Lenormant, ne se présente à l'imagination que sous la forme de ces abominables livres de classe, source d'ennuis et de *pensums*, qu'on a labourés à contre-cœur pour parvenir au grade de *bachelier ès-lettres*. On prétend que le grand Dauphin, le jour où il quitta son précepteur (c'était Bossuet, ni plus ni moins), ferma le dernier livre qu'il avait encore sur sa table en jurant qu'il n'en rouvrirait plus un

¹ L. Veuillot.

seul de sa vie, et l'on assure qu'il tint parole. C'est là l'histoire du plus grand nombre des jeunes gens qui quittent le collège. Quand on a passé son examen, on fait mieux que de fermer pour la dernière fois ses livres de classe : on en compose un feu de joie (1). »

Est-il étonnant que les jeunes gens éprouvent cette impatience d'en finir et qu'ils conservent toute leur vie cet insupportable dégoût de leurs études classiques ? Ils ne connaissent de la littérature ancienne que quelques extraits détachés dont l'intelligence leur a coûté des peines infinies. « Les élèves même de la rhétorique, dit un étranger qui a visité nos collèges et qui a courageusement sondé cette plaie, sont enchaînés à des procédés mécaniques sans pouvoir pénétrer dans le génie de la langue ou se faire une idée des difficultés propres à chaque auteur... J'ai voulu m'informer par moi-même s'il ne se trouvait pas parmi les élèves quelqu'un qui eût lu, pour sa satisfaction particulière, quelque texte complet, par exemple un discours de Cicéron ou de Démosthènes, ou bien une tragédie. Il s'en rencontra un par hasard qui, en dehors de la classe, avait expliqué *Philoctète* avec le professeur ; il ajouta que cette lecture lui avait d'abord donné beaucoup de mal, mais qu'elle avait fini par l'intéresser au plus haut degré et l'avait encouragé à pousser plus avant l'étude de Sophocle (2). »

Que l'on commence donc par traduire avec préparation et avec lenteur, cela doit être : nous concevons même, à la rigueur, qu'on le fasse encore en rhétorique pour quelques morceaux plus difficiles ou plus

¹ *De l'enseignement des langues anciennes*, p. 28.

² M. Thiersch, cité par M. Lenormant, p. 15.

importants ; mais, quand le texte est facile, nous voulons qu'on traduise rapidement et après une simple lecture ; nous voulons qu'on explique souvent des pages à livre ouvert. Pour faire parcourir aux élèves des œuvres de longue haleine, il faut nécessairement les étudier ainsi.

Que le professeur explique et traduise lui-même certains endroits ; qu'il fasse lire et traduire ses élèves les plus avancés. En peu de temps, ils auront acquis de la facilité, appris beaucoup de mots, profité de beaucoup d'observations. S'ils ne peuvent pas traduire sur-le-champ avec fidélité, ils seront en état de comprendre et de lire avec fruit un auteur médiocrement difficile. Ils auront appris à connaître les auteurs profanes dans l'espace de quelques mois, et il leur restera assez de temps pour lire les auteurs chrétiens et pour les comparer utilement avec les premiers.

Au reste, si vous voulez savoir le meilleur moyen d'apprendre une langue, consultez l'expérience et la raison, étudiez la marche que suit la Providence pour apprendre aux enfants la langue maternelle : vous trouverez la méthode indiquée par la nature ; vous verrez qu'elle vaut mieux que les théories des savants.

Cet enfant qui vient au monde sans l'usage de la parole, comment apprend-il à parler ? Quand sa raison commence à luire, il *écoute* parler autour de lui ; les mots réveillent dans son esprit des idées analogues aux objets qu'il aperçoit ; bientôt il essaye lui-même de désigner ces objets et d'exprimer des idées ; il *bégaye* quelques mots ; aidé par la réflexion et un long exercice, il *parle* enfin d'une manière convenable, et, quelques années plus tard, quand sa raison est plus développée, il étudie alors les principes qui règlent

l'emploi des mots et l'arrangement des phrases ; il apprend à raisonner la langue qu'il sait déjà parler.

Pour apprendre aux enfants les langues anciennes d'une manière intéressante et solide, suivez cette voie tracée par la nature. Que l'enfant vous *entende* parler cette langue qui n'est pas intelligible pour lui. Exposez devant lui un auteur latin, un auteur grec. Donnez-lui le sens des mots qu'il n'entend pas. Montrez-lui qu'il en est beaucoup de faciles à deviner. Faites-lui désirer de comprendre les pensées cachées sous cette langue inconnue. A force de vous entendre, il commencera lui-même à saisir les mots et les tours qui se présentent le plus souvent. Vous le ferez expliquer les auteurs.

Il ne fera d'abord que *bégayer*, il cherchera les mots, il aura besoin d'être aidé à chaque instant, aura recours à la construction grammaticale, à ce qu'on appelle le mot à mot. C'est ainsi qu'il procédera, dans toutes les classes de grammaire, en faisant péniblement des thèmes, des versions, en expliquant lentement et par petites phrases. Mais, à mesure qu'il montera dans les classes supérieures, ce bégayement sera moins pénible. Vous l'affranchirez d'abord de la nécessité de faire toujours la construction. Arrivé en troisième, en seconde, il lui sera permis quelquefois pour les auteurs faciles, de donner le français sans faire précéder du mot à mot. Par là, vous le convaincrez qu'il fait des progrès. Il est déjà un peu déchargé du travail des classes inférieures, puisqu'il trouve capable d'un mode d'explication plus rapide qui lui était interdit dans les premières années. Mais en rhétorique, l'élève jouira pleinement des avantages que présente la méthode des lectures. Guidé par

maître, il traduira ordinairement sans trop de peine un texte grec ou latin. Souvent aussi il lira les auteurs dans le texte et les comprendra dans leur propre langue. Dans ses études privées, il pourra parcourir ce que renferme de plus beau l'antiquité sacrée et profane. Le maître sera toujours là pour marquer ce qui est plus utile, plus accommodé à l'aptitude et à l'intelligence du jeune étudiant; il sera là pour aplanir les difficultés, pour donner en deux mots la clef de plusieurs pages, pour encourager, pour soutenir la persévérance et applaudir au succès. Alors on étudie vraiment les anciens et on peut en connaître un grand nombre; c'est alors qu'on *parle* une langue qu'on n'avait fait que bégayer en commençant. On peut même apprendre à l'écrire et à s'en servir aisément pour exprimer ses pensées.

Si l'on veut se rendre compte des connaissances acquises, le moment est venu. Vous faites alors avec fruit des observations philologiques et littéraires. Vous cherchez ce qui distingue les divers écrivains, le caractère de chaque siècle, le style propre aux auteurs sacrés et aux auteurs profanes. Vous étudiez enfin littérairement une langue dont vous avez l'intelligence.

Est-ce là une innovation ou un bouleversement que nous proposons? Pas le moins du monde. Nous demandons seulement qu'on fasse revivre les vieilles méthodes suivies par les jésuites, dans le temps où tous les hommes instruits savaient le latin et le grec, et lisaient les anciens dans le texte.

Voici ce que dit le R. P. Cahour sur cette importante question dans son excellent traité des *Études classiques* :

« Notre système actuel d'enseignement ne nous présente, dans la plupart des collèges, que la moitié de la méthode adoptée par saint Ignace. Nos classes achevées, nous renvoyons les élèves à l'étude, et toute la préoccupation des maîtres passe aux surveillants. Autrefois il n'en était pas ainsi. Le professeur était encore régent hors de sa chaire, dans les académies, dans les entretiens fréquents qu'il avait avec ses élèves, dans la direction et la surveillance continuelle de leurs lectures ; et c'est dans ce supplément aux classes que les jésuites avaient mis l'étude des Pères latins.

« Le P. Jouvency a, dans son *Ratio docendi*, une phrase remarquable, qui ne paraît pas avoir été suffisamment comprise : « Il faut, dit-il, distribuer de
« temps en temps de pieux livres pour récompenser
« les élèves les plus diligents, pour leur témoigner de
« la bienveillance et les exciter à la vertu ; mais il
« faut leur montrer la manière de les lire utilement
« et de les méditer ; il faut de plus exiger que les
« élèves rendent compte de leurs lectures. »

« On n'a vu que le côté pieux de cette règle et de cette méthode ; mais certains détails bibliographiques en montrent le côté littéraire : on y voit que saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyprien, Lactance, saint Ambroise et les autres écrivains ecclésiastiques s'y trouvaient.

« Pour mieux apprécier la sagesse et la puissance de ce système d'études, qui, mettant chaque chose à sa place et ne négligeant rien, réserva, pour les études privées des congréganistes et des académiciens, les écrivains ecclésiastiques moins parfaits, rappelons-nous qu'alors les congrégations et les académies,

moins restreintes qu'aujourd'hui, renfermaient la plus grande partie des élèves (1). »

M. Laurentie, dont le nom possède tant d'autorité quand il s'agit d'éducation, et qui a tracé sur l'enseignement littéraire des conseils pleins de sagesse, M. Laurentie se plaint, à son tour, de l'oubli des anciennes méthodes et demande plus formellement encore la lecture des auteurs grecs et latins dans les classes supérieures :

« Un vice profond de nos méthodes, c'est que la lecture n'y est point employée comme procédé d'instruction. Nous fatiguons nos enfants à traduire par fragments des livres classiques; nous ne leur donnons aucune notion de l'ensemble d'une œuvre ou d'un récit.

« De là, des études pénibles et artificielles, et, après les études, un dégoût invincible pour les livres. La lecture des livres chrétiens, tels que les disposent des hommes dont je combats ici peut-être quelques idées, mais dont j'honore le zèle, cette lecture peut aisément se faire après une préparation du maître, et elle suppléera à l'usage général du latin, tel qu'il était prescrit dans les universités jusqu'au xvii^e siècle.

« Qu'on se souvienne que l'étude technique des langues est récente; jadis on les apprenait surtout par l'usage, on les parlait pour les savoir. Et il le fallait bien, surtout quand il n'y avait pas de livres, ou bien qu'un seul livre servait au maître pour la multitude de ses disciples. Alors le maître lisait pour eux, et on l'appelait *lecteur* pour cela même; ainsi le latin était appris par la pratique, et cette méthode trop délaissée

¹ P. Cahour, *Des études classiques*, p. 216.

peut aisément s'ajouter à l'étude souvent stérile des règles.

« Dans une lecture ainsi faite, tout ne sera pas compris par l'ensemble d'une classe, je le sais bien ; mais, si le sujet est bien exposé par le maître, si ce sujet se rapporte à quelque récit de martyre, à quelque acte d'héroïsme, à quelque exemple de sacrifice, l'attention, d'avance excitée, ouvrira l'intelligence des plus médiocres, et l'émotion fera le reste (1). »

Voyons maintenant de quelle manière on peut mettre cette méthode en pratique dans les classes de rhétorique et de seconde.

§ II.

La traduction soignée et l'explication rapide pourraient marcher parallèlement, mais à condition que la traduction serait employée dans une plus large proportion au commencement de l'année et que la lecture des textes obtiendrait plus de place dans les derniers mois. De même, nous voudrions une étude parallèle des auteurs profanes et des auteurs chrétiens ; mais nous aimerions qu'on s'occupât moins des chrétiens dans les premiers mois, et qu'on leur donnât plus de temps vers la fin de l'année. Sans trop chercher les motifs de ce fait, il nous a toujours paru plus difficile d'intéresser les élèves à l'étude des auteurs païens quand une fois on les a nourris de la noble et solide éloquence des Pères et des Docteurs de l'Église.

¹ *De l'esprit chrétien dans les études*, p. 199.

En employant simultanément ou successivement la traduction et la lecture, on peut parcourir des ouvrages entiers : c'est là le véritable fruit des études classiques, c'est la marche qui a été suivie par tous les maîtres les plus illustres.

« Nous n'avons pas cru, dit Bossuet, devoir faire lire à notre élève les ouvrages des auteurs par parcelles, c'est-à-dire prendre, dans l'*Énéide* par exemple, ou dans César, un livre séparé des autres. Nous lui avons fait lire chaque ouvrage en entier, de suite et comme tout d'une haleine, afin qu'il s'accoutumât peu à peu, non à considérer chaque chose en particulier, mais à découvrir tout d'une vue le but principal d'un ouvrage et l'enchaînement de toutes ses parties, car nous savions que chaque endroit ne s'entend jamais clairement, et ne paraît avec toute sa beauté qu'à celui qui a regardé tout l'ouvrage comme on regarde un édifice, et en a pris tout le plan et tout le dessin (1). »

Bien que nous n'ayons pas à faire l'éducation d'un prince, profitons des lumières que nous donne ce vaste et solide esprit; et puisque Bossuet a cité l'*Énéide* de Virgile, voyons comment un professeur intelligent et zélé peut faire marcher de front la traduction et la lecture en faisant étudier ce poëme.

Dans la liste officielle des livres prescrits pour l'enseignement des collèges de l'État, les trois premiers livres de l'*Énéide* sont assignés à la seconde, et les sept derniers à la rhétorique. Un professeur de seconde peut très-bien faire expliquer un des trois premiers livres et donner une connaissance suffisante des deux

¹ Lettre à Innocent XI sur l'instruction du Dauphin.

autres. Mais, s'il n'adopte pas ce système, que fera-t-il? Essayera-t-il de les faire traduire tous trois? Évidemment, il ne saurait suffire à cette tâche. Fera-t-il expliquer alternativement l'un des trois? Mais il sera très-fâcheux pour des élèves de n'avoir qu'une idée vague du second livre que tous les lettrés savent à peu près par cœur.

Dans le système que nous proposons, un professeur d'humanités, qui a devant lui des élèves initiés aux règles de l'épopée, commencera par donner une idée générale du poème de Virgile. Il en dira assez pour qu'on sache le but, le nœud, les moyens et le dénouement de cette ingénieuse fiction. Il faudra même que chaque élève puisse indiquer sommairement le sujet de chaque livre et marquer sa place dans le plan général du poème. Après cette préparation, nos humanistes, sous la direction de leur maître, entreprennent la lecture de l'*Énéide*. C'est le professeur qui lit et explique les premiers vers ; il a mille éclaircissements à donner sur les faits historiques ou mythologiques qu'on y rappelle, mille observations à faire sur les beautés poétiques et littéraires de ce début. Les préceptes de la poétique et les règles de l'harmonie, les modèles et les imitateurs de Virgile, sont tour à tour invoqués. Insensiblement, les élèves prennent goût à cette étude et s'intéressent à la marche du poète. Ils apprennent à chercher eux-mêmes, dans la suite de cet ouvrage, les mêmes leçons et les mêmes beautés. Le maître fait lire et traduire un de ses meilleurs élèves, et il s'aperçoit qu'en lui donnant le sens de quelques mots, en lui montrant la valeur de quelque locution peu familière, son disciple vient facilement à bout de suivre les idées de l'auteur et le développement de son

œuvre. A la classe suivante, la plupart des élèves, stimulés par les recommandations du maître et encouragés par l'heureux essai qu'ils ont fait de leurs forces, auront ainsi étudié et préparé deux ou trois pages de l'*Énéide*. Les plus forts liront le poète avec intelligence ; ils seront même en état de le traduire, ou du moins de donner le sens de chaque phrase du texte. Le maître apportera encore ses lumières et ses observations ; mais, le plus souvent, il procédera par questions, et fera parler ses élèves beaucoup plus que dans la première lecture qu'ils ont faite. A mesure qu'on avancera, le style de l'auteur paraîtra plus facile, sa phrase plus transparente, ses tours plus clairs et plus naturels. Les élèves trouveront un véritable attrait à une lecture ainsi faite, et le premier livre sera bientôt achevé. En deux ou trois endroits, le maître appellera l'attention des élèves sur les détails. Il analysera quelques vers étincelants de beautés ; il exigera que les élèves en fassent une traduction plus lente et plus exacte, et l'on arrivera ainsi tout préparé à l'étude du second livre de l'*Énéide*, qui est par lui-même si solennel, si dramatique et si beau.

Évidemment, l'explication de ce second livre sera elle-même plus profitable pour des élèves qui viennent d'étudier le précédent. Ici, le professeur expliquera lentement et exigera une traduction soignée, au moins de la plus grande partie. S'il y avait assez de temps pour l'expliquer tout entier et en écrire une traduction corrigée par le maître, ce serait mieux encore. Dans ce second livre, tout est pathétique, harmonieux et entraînant.

Le troisième livre n'est guère plus intéressant que le premier. Il suffira de lire attentivement le texte,

d'expliquer les endroits obscurs et de faire traduire plus ou moins rapidement deux ou trois épisodes plus dignes d'intérêt. Il est incontestable, du reste, que les élèves, initiés au style du poète et instruits de ce qui précède, trouveront ce livre plus attrayant et plus facile que ceux qui l'étudient sans connaître le reste du poème.

Que reste-t-il au professeur de rhétorique ? Une tâche également aisée et agréable à remplir. Il ne sera pas question du quatrième livre : le professeur pourra tout au plus indiquer les principaux faits qu'il renferme, et lire deux ou trois passages où le poète a peint avec une sombre énergie les emportements et les fureurs de Didon. Le cinquième livre sera parcouru avec un assez vif intérêt. Il a des tableaux et des récits où Virgile a jeté à pleines mains cette richesse de style et cette variété de couleurs qui caractérisent son génie. Dans le sixième, nous trouvons la fidèle expression de la croyance des païens sur les châtimens et les récompenses de la vie future. Il est bien entendu que dans cette étude, le maître expliquera souvent, interrogera, commentera, aura recours tantôt à la lecture tantôt à la traduction libre et rapide, afin que les élèves avancent vite et qu'ils remarquent néanmoins tous les endroits frappants.

Dans le livre septième et dans le huitième, on pourra, sans inconvénient, aller un peu plus vite que dans le précédent, et la lecture suffira généralement pour les faire connaître. Deux ou trois épisodes méritent cependant d'être signalés. Le neuvième livre sera étudié avec plus de soin. Quelques discours d'une énergie singulière et l'attendrissante élogie de Nisus et Euryale captiveront aisément l'esprit et le cœur des enfans,

Sur peu que le maître sache les commenter devant la classe. La lecture des trois derniers livres s'achèvera ensuite promptement, et le professeur fixera principalement l'attention sur quelques discours ou sur des traits de combats que le poète semble avoir travaillés avec plus de patience et de prédilection.

Pour donner plus d'intérêt à cette longue étude d'une œuvre importante et capitale, le professeur aura recours à tous les moyens. Souvent il rappellera et fera rappeler aux élèves le résumé de ce qui a été précédemment. Il indiquera d'un mot la liaison du passage qu'on a sous les yeux avec un autre passage déjà connu. Quelquefois il interrompra la lecture pour demander à un élève le sens d'une phrase difficile ; un autre, il proposera de traduire sur-le-champ un endroit qu'il veut fortement graver dans les esprits. Aujourd'hui, il lira devant sa classe quelques fragments traduits avec fidélité ; demain, il citera quelques extraits d'une traduction qui brille surtout par l'élégance. Une autre fois, il aura dans sa main la traduction en vers de Delille ; il lira tour à tour le poète latin

le versificateur français qui lutte parfois avec son indoutable modèle sans un désavantage trop marqué. Chaque élève sera invité à faire ses observations critiques, à dire ses préférences et ses impressions personnelles. Le maître s'arrêtera ici pour faire sentir le choix des expressions et l'harmonie des vers ; là, pour étudier l'énergie de la pensée et la force du sentiment ; plus loin, il cherchera comment Virgile a imité ou même embelli l'auteur de l'*Iliade*, son admirable modèle ; il notera les passages qui ont inspiré le génie de Racine ou de tout autre poète. Ici, il signalera une sentence utile, une pensée remarquable ; là, il redres-

sera une erreur ou une fausse maxime, et il flétrira de honteuses passions embellies par le pinceau du poète.

Qui oserait dire qu'une pareille étude de Virgile sera sans intérêt et sans fruit? Le maître et les élèves auront fait ensemble un examen sérieux de la langue latine dans l'un de ses plus illustres représentants; ils auront mêlé à ce travail la critique littéraire, des études sur les mœurs et les passions, des rapprochements curieux; et il est évident que les jeunes gens qui auront achevé cette lecture connaîtront mieux Virgile que ne le connaissent d'ordinaire ceux qui ont seulement expliqué des livres détachés, même avec le plus grand soin.

Dira-t-on qu'en suivant cette marche le maître est forcé de se borner, pour la traduction soignée, à une portion moins étendue de l'auteur qu'on explique? Cela est vrai. Mais le temps qu'il emploie à la lecture ne compense-t-il pas largement cette lacune? Les élèves ne se familiarisent-ils pas ainsi avec la langue latine, et n'auront-ils pas plus de facilité pour entendre et traduire un autre auteur?

Qu'on emploie le même système pour Horace, Tite Live, Cicéron, pour les auteurs chrétiens surtout, pour tous les écrivains qu'on étudie dans les classes supérieures : on rendra l'explication plus attrayante, et l'on sera étonné du progrès qui se manifestera, surtout parmi les élèves les plus avancés. Le dernier plan d'études prescrit par l'Université indique d'une manière générale l'étude des *Odes*, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace. Or, il est impossible de tout expliquer, et il vaut mieux exiger moins de traduction écrite et lire avec les élèves les endroits qu'on n'a pas le temps de

traduire avec soin. Faites de même pour Cicéron : en rhétorique, vous traduirez soigneusement un de ses discours, et vous lirez en classe deux ou trois autres de ses ouvrages dont les élèves devront avoir le texte entre les mains.

Un fait assez frappant, c'est que cette méthode a été naguère fortement conseillée aux professeurs de l'Université : « Que le professeur soit toujours là, dit un document que nous avons déjà cité, pour rectifier les erreurs et mettre ses jeunes auditeurs sur la voie d'une interprétation exacte. Les recommandations du maître, l'émulation des élèves suppléeront à ce qui pourrait leur manquer de temps pour une préparation complète. Les bons élèves, qui savent trouver du temps pour toutes choses, demanderont les premiers à expliquer ; d'autres, après eux, répèteront ; l'explication, pour marcher d'un pas plus libre et plus rapide, n'en sera que plus animée. Le professeur parviendra ainsi à lire avec ses élèves, sans excéder leurs forces, les parties les plus importantes des ouvrages qui sont l'objet de l'examen du baccalauréat, et à les mettre, dans l'espace de trois ans, en état de les expliquer à livre ouvert (1). »

Ce que nous disons des Latins peut, dans une certaine mesure, s'appliquer aux auteurs grecs. Sans doute, depuis Fénelon et Rollin, la connaissance de cette langue si belle a singulièrement baissé. Mais si, dans les classes de grammaire, les maîtres et les élèves s'occupent sérieusement des principes, de l'analyse, de la décomposition des mots ; si les professeurs de quatrième et de troisième font expliquer assez de grec

¹ Instruction aux lycées, du 15 novembre 1834.

pour familiariser un peu les élèves avec cette langue, il sera facile d'intéresser les deux plus hautes classes à la lecture de certains auteurs. Qui sait si, avec un peu d'entrain et de zèle, un professeur de rhétorique ne rencontrera pas quelques élèves qui voudront parcourir toute l'*Iliade* dans le texte, ou qui préféreront la majestueuse abondance de Chrysostôme dans sa langue native aux versions toujours pâles et imparfaites de cet incomparable orateur?

Au reste, ne cessons jamais de le redire, chaque chose à son temps. Si les classes inférieures sont bien faites, les langues anciennes doivent être, dans les deux plus hautes classes, des instruments dociles que les élèves manient sans peine et sans effort. A ce moment, ce n'est plus pour apprendre du latin et du grec qu'on étudie les anciens. On doit posséder la clef des trésors littéraires que nous cachent ces langues magnifiques. Si ces instruments si précieux nous sont peu familiers, si nous avons des élèves incapables d'entendre et de lire avec fruit les anciens, c'est un grand malheur. Hâtons-nous de les rendre plus forts et plus solidement instruits. En attendant, malgré cette infériorité de nos études classiques, faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour les initier à cette lecture. Écartons les difficultés qui pourraient les rebuter; donnons du temps au mot à mot, à l'explication lente et soignée; mais réservons quelques heures à la lecture des auteurs faciles. Beaucoup de jeunes gens regretteront d'avoir négligé, dans leur enfance, les principes qui leur faciliteraient l'intelligence des auteurs; les élèves des classes inférieures comprendront mieux l'importance de leurs travaux, et ils consentiront volontiers à dévorer quelques moments d'ennui

pour devenir capables de lire un jour couramment les écrivains d'une langue étrangère.

Nous touchons, en effet, ce nous semble, à un nouvel avantage que présente le système que nous proposons. Si les élèves ont tant de dégoût pour les langues anciennes, il n'y a guère lieu de s'en étonner. Ils préparent, ils expliquent, ils traduisent, ils écrivent le corrigé, à peu près en seconde et en rhétorique comme ils l'ont fait en quatrième et en troisième. Les morceaux expliqués ne sont guère ni plus intéressants ni plus étendus. A quoi bon se fatiguer si longtemps pour un travail si monotone et quelquefois si rebutant? Mais si, dans les hautes classes, vous passez peu à peu de la traduction à la lecture, si vous obtenez que les élèves, sous votre direction, lisent avec intelligence et profit des œuvres de longue haleine, ils voient tout de suite le fruit de leurs longues études. Ils reconnaissent qu'ils n'ont pas entièrement perdu ces pénibles années consacrées à feuilleter les dictionnaires et les grammaires. Ils continueront peut-être à lire, en particulier, quelques auteurs faciles, et, au lieu de les laisser, au sortir de leurs classes, irrévocablement brouillés avec les langues anciennes, vous aurez peut-être un jour, dans ces élèves, quelques hommes studieux qui ne craindront pas d'aller puiser la science à sa source, c'est-à-dire dans les livres des anciens.

« Le seul moyen véritable et naturel d'apprendre une langue, disait naguère un habile et savant professeur, c'est de se familiariser avec elle, soit en l'entendant parler, soit en la lisant beaucoup et sans cesse; rien ne pourra jamais remplacer ces deux moyens. Lorsque l'usage des *Prælectiones* était en vigueur, on savait le latin et le grec. Depuis qu'on a substitué aux

Prælectiones l'usage de faire traduire par les jeunes gens eux-mêmes, péniblement, à coups de dictionnaire, avec force contre-sens et une perte de temps irréparable, non pas des ouvrages entiers, mais des fragments plus ou moins étendus, très-peu parviennent à connaître la langue latine, personne ne sait la langue grecque (1). »

Au reste, le professeur ne s'arrête pas à la lecture des écrivains profanes; il fait lire à ses élèves les Pères de l'Église et les auteurs chrétiens. Quelle immense ressource pour animer, intéresser, vivifier son enseignement, pour laisser en ces jeunes âmes de profondes et salutaires impressions !

L'une des causes principales qui ont amené le dégoût des études classiques n'est-elle pas dans le culte exclusif de l'antiquité païenne? A part la forme, qui est plus ou moins parfaite, que peuvent trouver de chrétiens, dans les poètes profanes, qui soit capable d'attacher, d'émouvoir, de captiver le cœur, la conscience et la raison? Les historiens et les orateurs ne nous transportent-ils pas sans cesse dans un monde où les habitudes, les mœurs et les idées n'ont rien de commun avec les nôtres? Comment le jeune homme conservera-t-il un souvenir précieux des livres qui lui parlaient un langage si étranger pour lui?

Mais prenez, dans une maison chrétienne, une haute classe composée d'élèves à la foi vive et sincère, aux mœurs graves et pures, à l'âme pieuse et fervente. Ne vous contentez pas de faire traduire quinze ou vingt pages d'un Père de l'Église. Que votre élève fasse une ample connaissance avec ces hommes incomparables

¹ L'abbé Joly, *Revue de l'enseignement chrétien*, 1^{re} série, t. II, p. 625.

qui ont illustré les cinq ou six premiers siècles du christianisme. Faites passer devant lui cette imposante galerie d'écrivains et d'orateurs illustres, de sages, de saints et de héros ; aidez-le à pénétrer le génie de ceux qui sont plus concis ou plus profonds. Sous votre direction, il lira avec fruit, avec enthousiasme même, les plus beaux passages de l'*Apologétique* de Tertulien ; il admirera l'élégance et l'énergie de Lactance dans ses livres de *Morte persecutorum*, de *Institutione divina*. Saint Cyprien et saint Jérôme, avec leurs lettres si variées, vous attendent et vous pressent de vous arrêter à loisir. Lisez, expliquez, commentez, admirez, passionnez-vous pour ces chefs-d'œuvre d'éloquence, de piété et d'onction. Faites en sorte que votre élève soit saintement fier d'être chrétien, en étudiant ces ancêtres immortels qui ont si bien expliqué et défendu sa croyance. Pourrez-vous rester froid en lisant, dans saint Jérôme, la lettre au moine Héliodore et l'éloge funèbre de Népotien ? Quand l'incomparable Cyprien, qui pouvait bien être tué, mais non vaincu, animera les confesseurs, chantera le triomphe des martyrs, ou pleurera sur les *tombés*, ne sentirez-vous rien se remuer dans votre poitrine de chrétien ? Qui sait si vous ne déposerez pas dans une âme pure et ardente le céleste désir de l'apostolat ou du martyre ? Oublierez-vous le grand évêque d'Hippone ? Par sa tendre sensibilité, par sa sublimité et sa profondeur, il efface tous ses rivaux. Lisez à vos élèves quelques extraits de ses *Sermons*, de la *Cité de Dieu*, des *Confessions* ; mais ne souffrez pas surtout que la rhétorique s'achève sans que les élèves aient lu ce quatrième livre de la *Doctrине chrétienne*, qui est la meilleure des rhétoriques sacrées. Saint Ambroise, saint Léon, saint

Eucher, saint Vincent de Lérins, Salvien, saint Grégoire, saint Bernard, vous offrent en foule des pages admirables, et d'autant plus attrayantes qu'elles sont plus faciles à entendre. Vous pouvez charmer vos élèves, les édifier, les instruire, leur inspirer le goût de lire encore, de lire toujours ces écrits qui parlent de leur foi, de leur Dieu, de leurs espérances, de leur avenir immortel.

« Quand nous avons sous la main, dit M. Laurentie, des intelligences déjà façonnées, alors les études s'élèvent et l'enseignement grandit. C'est à ce moment que les livres chrétiens prennent leur place et leur supériorité. A ce moment aussi, la jeune intelligence va saisir la différence profonde qui existe entre le beau qui tient à une forme d'art, et le beau qui tient à une réalité de conception. Quand le jeune homme a manié et remanié laborieusement les livres profanes pour en faire sortir des notions dont l'exactitude a eu jusque-là peu de prestige, l'étude des livres chrétiens apparaissant avec leur éloquence, leur inspiration, leurs magnifiques tableaux d'héroïsme et de morale, de lutte et de sainteté, fixe le jugement au beau véritable et empêche l'enthousiasme de s'égarer.....

« Ici, les formes de style et les artifices de création font place aux inspirations de vérité et de vertu, aux élans d'amour et de foi, passions sublimes de l'âme, sources fécondes d'où coulent la poésie et l'éloquence.

« Aussi quelles riches comparaisons s'offrent dès ce moment ! Saint Chrysostôme reprend sa place d'honneur avec saint Jérôme et saint Justin ; et si Homère et Virgile se montrent avec des œuvres qui ne sauraient devenir pour le génie chrétien un objet de comparaison et de rivalité, le christianisme ne reste pas

moins le foyer divin où s'allument toutes les flammes de l'intelligence ; et malheur au maître qui, entouré de créations incomparables, dues à l'inspiration chrétienne, apologies ou histoires, livres de controverse ou de morale, resterait glacé devant ses disciples, ou serait inhabile à les remplir d'enthousiasme (1) ! »

On a craint que l'étude des Pères ne fût chose ennuyeuse pour la jeunesse de nos écoles. Ah ! ceux qui ont conçu de telles appréhensions ne savent pas quelle est la puissance du génie uni à la sainteté sur des âmes neuves, droites et dignement préparées par la grâce et la piété. Après avoir fait admirer de notre mieux les écrivains profanes, nous avons souvent parcouru, avec des jeunes gens capables et vertueux, quelques pages des grands génies que nous venons de citer. Quelle différence ! et quel éclatant triomphe pour les héros du christianisme ! C'est à eux qu'il appartient vraiment d'exciter l'enthousiasme et l'émotion.

Un jour, nous avons proposé à nos élèves un sérieux et long travail sur le caractère, le génie et les travaux apostoliques de saint Paul ; et, pour les préparer à mieux embrasser ce sujet, nous avons mis entre leurs mains la version latine de saint Chrysostôme. Comme ils parcouraient avec bonheur ces pages entraînantes ! Comme l'un d'entre eux, surtout, s'abreuvait à longs traits dans les flots de cette éloquence divine ! Il lisait, il feuilletait, feuilletait toujours, sans se lasser jamais. « Cette lecture vous a donc intéressé ? lui disions-nous quelques jours après, quand il nous rapportait les volumes. — Ah ! si elle m'intéressait, répondait-il avec un indicible accent d'admiration

¹ Laurentie, *De l'esprit chrétien dans les études*, p. 205-213.

et de regret, si elle m'intéressait?... Je voudrais n'avoir désormais que saint Chrysostôme à étudier ou à lire!

Et comment un maître qui a de l'ascendant sur sa classe, qui a l'estime, l'affection et la confiance de ses enfants, ne serait-il pas écouté avec faveur, quand il donne des éloges à ces incontestables génies? Tous les jours, l'élève écoute les mêmes enseignements avec docilité et respect. Il soumet son intelligence à cette même foi, il obéit aux préceptes et aux conseils qui sont là, dans ce livre qui est actuellement dans ses mains. Le maître qui le lui explique est peut-être revêtu d'un caractère sacré, et ce beau langage que lui fournit un Docteur de l'Église n'est peut-être qu'un éloquent commentaire des leçons qu'il donnait tout l'heure à ce même enfant du haut de la chaire chrétienne ou dans le tribunal sacré. Et vous voulez qu'il réponde par l'indifférence ou le dédain à l'admiration et à l'enthousiasme du maître? qu'il reste froid en face des beautés ravissantes qu'on étale à ses yeux? Mais c'est vouloir un prodige impossible, un prodige que vous ne verrez jamais.

Que n'aurions-nous pas à dire, en particulier, de l'avantage qu'on peut retirer, dans les petits séminaires, de l'étude des Pères? On se plaint que personne ne sait plus ni le grec ni le latin. On gémit de ce que le clergé laisse tomber dans la décadence et l'oubli cette belle langue qui est sa langue propre, la langue de l'Église, sa mère. Eh bien! que le jeune aspirant au sacerdoce commence, sur les bancs de rhétorique, à goûter l'éloquence des Pères et des Docteurs; qu'il se nourrisse abondamment de cette sève vivifiante et salubre; que ses maîtres lui montrent quelques filons de ces riches mines d'or qu'il devra exploiter un jour;

que, même dans cet âge, il trouve un vrai bonheur à lire les auteurs chrétiens dans le texte ; ce goût ne se perdra pas durant les études théologiques ; ces mêmes auteurs deviendront l'objet de ses études les plus chères. Il n'aura pas besoin de recourir aux traductions ; il pourra connaître des chefs-d'œuvre qui n'ont jamais été traduits dans notre langue ; il n'attendra pas qu'on traduise les théologiens et les auteurs liturgiques pour étudier leurs œuvres ; aux lectures frivoles et énervantes de notre littérature moderne, il préférera l'atmosphère pure et fortifiante des écrivains ecclésiastiques. Les premiers goûts de son adolescence auront imprimé à toute sa carrière un singulier caractère de convenance et de gravité, et les livres qui charmèrent son imagination naissante feront encore les délices de sa vieillesse sacerdotale.

ARTICLE III.

DES VERSIONS DICTÉES.

Il n'est jamais permis à un professeur de négliger les versions dictées. C'est un des exercices qui donnent une connaissance plus approfondie des langues anciennes, et qui développent le plus fortement les facultés sérieuses d'un enfant. Même avec des explications soignées, même avec la lecture des textes grecs et latins, on ne peut entièrement suppléer aux devoirs écrits

sous la dictée du maître. Un élève aurait-il traduit des auteurs difficiles, s'il n'a pas été exercé très-fréquemment sur les dictées, il y aura une lacune fâcheuse dans son instruction; et, dans une épreuve décisive, il risquera grandement d'échouer. Dans le latin, dans le grec surtout, même après avoir beaucoup expliqué, il sera très-embarrassé pour écrire. Il n'aura jamais songé à une foule de difficultés qui ne se présentent pas à celui qui tient le livre dans sa main. Le sens et l'orthographe des mots, les termes qui sont des homonymes pour l'oreille sans l'être pour les yeux, une abréviation, un accent, un rien, suffira pour l'arrêter, et celui qu'on croyait fort montrera une ignorance honteuse et une faiblesse étonnante.

En outre, sept ou huit auteurs pour le latin, à peu près autant pour le grec, voilà tout ce qu'on peut expliquer et mettre dans les mains des élèves. Mais ces auteurs ne forment pas, et il s'en faut, la liste complète des écrivains sacrés ou profanes dont il importe de connaître le caractère et le génie dans les classes supérieures. L'histoire littéraire peut suppléer à cette lacune sous un certain rapport. Mais un écrivain dont les élèves ont traduit un court fragment, leur est toujours mieux connu. Si vous négligez les dictées, vos élèves pourront être très-habitués à traduire Horace et Virgile, Salluste et Cicéron; mais Quintilien, Suétone, Sénèque, les deux Pline, leur seront absolument inconnus. Ils connaîtront, par exemple, saint Cyprien et Lactance, saint Jérôme et saint Augustin; mais ils n'auront pas même une idée de saint Ambroise, de Salvien, de saint Léon et de saint Bernard. Ainsi des auteurs grecs. Or, comme la marche et le style de ces écrivains sont très-différents, parfois même entièrement

opposés, vos élèves ne seront point assez fixés sur la valeur de ces philosophes ou de ces poètes qu'on n'a pas mis entre leurs mains; comme la texture des phrases se ressemble d'ailleurs fort peu dans ces auteurs, la connaissance de l'un ne donnera pas sûrement l'intelligence de l'autre, et un jeune étudiant sera moins bien préparé à l'épreuve écrite d'un examen.

Que le maître dicte donc, le plus souvent possible, des versions proportionnées à la force de ses élèves; travaillées avec soin, écrites avec réflexion, elles apprendront à fond les principes d'une langue; elles chercheront merveilleusement toutes les facultés, et donneront l'habitude d'un travail ferme et vraiment profitable. Mais il faut avant tout qu'elles soient bien choisies et sagement mesurées sur la force et la capacité des élèves; il faut qu'elles soient instructives, intéressantes, variées, amusantes même quelquefois. Trop faciles, elles ne profitent pas au développement de l'intelligence et favorisent la paresse. Trop difficiles, elles découragent et deviennent également inutiles. Présentez donc des textes dans lesquels la liaison des idées et les formes de style puissent être vivement saisies par le plus grand nombre. Quand le devoir est trop difficile, outre qu'il fait perdre le temps, il en résulte de mauvaises habitudes d'esprit; les élèves s'accoutument à se payer de mots, et finissent par croire qu'il leur appartient de ne pas comprendre comme il appartient au maître de comprendre pour eux.

Choisissez ensuite des matières qui se lient à l'objet principal qui doit vous occuper dans votre classe. Dans les premiers mois de l'année, dictez quelques préceptes sur l'art que vous devez enseigner. Pour la

rhétorique, on trouve des passages très-intéressants dans Aristote, Denis d'Halycarnasse et Longin; les œuvres didactiques de Cicéron et les *Institutions* de Quintilien renferment des pages vraiment exquises qu'il serait honteux d'ignorer. Plus tard, lorsque le maître travaille surtout à l'étude des modèles et à l'application des préceptes, les orateurs, les poètes, les historiens, les philosophes et les moralistes auront leur tour. Tantôt on puisera chez les profanes, tantôt on demandera quelques fragments aux orateurs sacrés. Les versions que donnent les Facultés pour les épreuves du baccalauréat pourront aussi être mises à profit. On cherchera des morceaux analogues et sagement gradués. Histoire, rhétorique, critique littéraire, morale, religion, sciences naturelles, caractères et tableaux de mœurs, prosateurs et poètes, tout pourra successivement se présenter dans cette galerie (1).

Mais surtout que les versions dictées soient corrigées avec le plus grand soin; que cette correction profite au plus grand nombre, qu'elle profite à tous, s'il est possible; qu'elle ne se borne pas à un dialogue entre le professeur et l'élève qui rend compte de son travail; mais que toute la classe s'y intéresse et y prenne une large part. Que le professeur lise chez lui les copies non corrigées, et qu'il en rende compte de temps en temps à la classe suivante. C'est ainsi qu'il y aura pour tous encouragement et satisfaction, avancement et progrès.

¹ Nous recommandons ici à nos collègues les *Exercices méthodiques de version latine*, par M. J. Monnier, chez Giraud, à Nîmes et à Paris. Nous ne connaissons rien de plus complet et de plus varié.

ARTICLE IV.

DE QUELQUES EXERCICES PROPRES À FORTIFIER LES ÉLÈVES
SUR LA TRADUCTION.

Le maître qui sera bien convaincu de l'importance de la traduction ne négligera aucun moyen de fortifier ses élèves sur cet art précieux et difficile. Il aura recours à mille industries pour concentrer sur ce point de fréquentes réflexions et des efforts persévérants. Lorsque les jeunes gens connaissent les règles principales qui doivent les guider dans la translation des auteurs anciens, il faut d'abord en exiger l'application dans chaque version qu'on a dictée, dans chaque texte qu'on fait expliquer. Mais il y a d'autres exercices qui sont très-propres à former le jugement et le goût des élèves; ce sont des analyses critiques et raisonnées sur une traduction défectueuse et incorrecte, sur une traduction exacte et fidèle, et enfin sur la traduction du maître ou de l'élève.

Et d'abord, il est très-utile de présenter aux jeunes étudiants une traduction inexacte, incorrecte, au style déjà vieilli, aux phrases lourdes, diffuses et embarrassées. Vous dictez ainsi cette mauvaise version d'un texte que tout le monde a sous les yeux et que tout le monde comprend, d'un texte qu'on a déjà traduit ou qu'on peut aisément mieux traduire. Si vous le jugez nécessaire pour les élèves les moins intelligents, vous donnez quelques indications qui les mettront sur la voie des observations critiques qu'ils auront à faire. Vous leur recommandez avant tout de bien examiner

le genre, le ton et la couleur qui conviennent à l'écrivain dont il s'agit. Vous appelez ensuite leur attention sur la justesse et le choix des expressions, sur la coupe des phrases et la vivacité des tours qu'on peut employer. Cet exercice aura pour eux infailliblement de l'attrait. Ils verront l'importance de beaucoup d'observations qui leur avaient paru minutieuses peut-être. Ils reconnaîtront que le changement d'une expression ou la transposition d'un mot donne souvent à la pensée une force, une physionomie toutes différentes. Vos élèves seront surpris de ce qu'il leur est facile, en beaucoup d'endroits, de corriger le traducteur qu'ils ont sous la main ; de ce qu'ils peuvent donner plus de concision, d'élégance ou de fidélité à la plupart des phrases. L'évidence de ce fait les encouragera et les mettra à même de constater leurs progrès. Le professeur lui-même aura là un moyen de s'assurer que ses leçons ont porté des fruits. Il surprendra peut-être dans ces études critiques une pénétration et une finesse qu'il n'aurait pas soupçonnées ; il éveillera dans ces jeunes intelligences le sentiment des nuances les plus légères, des intentions les plus délicates. Parfois, sans doute, il aura à blâmer ou à redresser la critique ; mais le plus souvent il sera tout fier de voir que les élèves ont devancé toutes ses observations, et qu'il lui reste peu de chose à ajouter pour compléter leur premier jugement. Et puis, quelle émulation, quel courage dans une classe pour étudier avec plus d'ardeur les secrets du style et le génie des trois langues classiques ! Voilà un écrivain très-renommé peut-être, un traducteur qu'on a cité longtemps pour modèle ; et il est prouvé que chacun a pu justement lui faire la leçon en quelque endroit, reprendre en lui

un certain nombre de lacunes ou d'imperfections ! Sans doute, si l'on imposait trop souvent un devoir de ce genre, ce serait au détriment de quelque autre exercice. Mais pourvu qu'on n'y revienne pas trop fréquemment, nous sommes sûr, et nous l'avons expérimenté nous-même, qu'il excitera de l'intérêt et qu'il portera des fruits véritables.

Ce n'est point assez d'étudier les traducteurs qui nous montrent les défauts à éviter ; il faut aussi examiner, analyser, disséquer, pour ainsi dire, ceux qui ont le plus approché de la perfection, et qui sont dignes de nous servir de modèles. On les apprécie même beaucoup mieux quand on a étudié un certain temps ces versions faibles ou diffuses qui dénaturent complètement le texte d'un auteur. Si vous voulez que vos élèves sentent le mérite d'une belle version, si vous voulez qu'ils apprennent à discerner la force et le sens d'une expression, forcez-les de s'arrêter sur chaque mot. Là, le traducteur a eu recours à cette inversion, parce qu'elle pouvait seule conserver à la pensée son énergie ou sa vivacité ; ici, il s'est servi de ce terme, parce que tel ou tel autre ne rendrait qu'imparfaitement l'idée de l'auteur. Pour employer le mot propre, il a eu recours à un équivalent ou à tel autre changement. Que vos élèves enfin puissent rendre raison de tout, suivre pas à pas la marche du traducteur, montrer les obstacles et les difficultés qu'il a rencontrés, et les moyens dont il s'est servi pour en triompher. Rien de plus propre que cette étude minutieuse à former le style d'un élève, à lui donner de la sagacité, et à le faire atteindre lui-même à cette élégance et à cette pureté d'expression que les jeunes gens irréfléchis ne posséderont jamais.

Pour varier davantage ces sortes d'exercices, le maître obligera quelquefois les élèves à justifier, à *raisonner* pour ainsi dire la traduction qu'ils auront faite ou que le maître aura donnée comme corrigé. Pourquoi cette figure ou cette périphrase? D'où vient cette expression ou cet équivalent? Quel motif vous a fait préférer ce terme à cet autre, que le texte ou l'analogie semblaient vous indiquer tout naturellement? Quand les élèves auront été habitués à rendre raison de tout, ils ne traduiront jamais sans réflexion et au hasard. Sans qu'on exige chaque fois cette espèce d'analyse, ils seront capables de la faire, s'ils ont fait tout leur possible pour bien traduire. Les élèves les plus capables avanceront moins vite dans le travail, mais ce travail leur sera plus utile. Ils deviendront sévères et attentifs sur tout ce qu'ils écriront. Ils ne seront pas toujours satisfaits de leur traduction; mais ils sentiront ordinairement ce qui leur manque, et les efforts qu'ils auront faits ne seront jamais perdus.

Un autre exercice qui peut amener de notables progrès et qui est très-propre à fortifier les élèves, consiste à leur donner quelquefois un texte grec et à les obliger à le traduire en latin. Ce genre de version est quelquefois employé; mais nous croyons fortement que les professeurs devraient en faire un plus fréquent usage.

La langue latine, comme chacun sait, est formée de la langue grecque. C'est de cette dernière qu'elle tire la plupart de ses mots, de ses constructions et des règles de sa syntaxe. Lorsqu'on a étudié sérieusement ces deux idiomes fondamentaux, on aperçoit entre eux une foule d'analogies qui échappaient au premier abord. Si vous découvrez un principe capable de vous

donner une plus grande intelligence de l'une de ces langues, il est rare que ce même principe ne vous aide pas à mieux comprendre l'autre. C'est sans doute pour cela que d'excellents esprits ont demandé que les éléments de ces deux langues fussent enseignés simultanément aux enfants, et que les règlements de l'Université ont prescrit aux professeurs des lycées un cours de grammaire comparée.

Quel immense avantage ne trouverez-vous pas à forcer vos élèves de réfléchir sur ces principes généraux, sur ces ressemblances et ces rapports? Quand vous donnez à l'enfant à traduire un texte grec en français, il ne s'occupe guère qu'à comprendre le sens de la version. Comme la langue française lui est familière et qu'elle a moins de relation avec le grec, une fois que le sens est compris, il traduit aisément et presque sans réflexion. Mais s'il doit vous apporter le texte latin, il aura besoin de chercher les mots, de comparer et de choisir le terme propre; il se laissera guider par le texte qui lui indiquera les tours et les locutions correspondantes dans la langue latine. Il remarquera aussi certaines différences. La langue grecque est plus riche. Pour traduire un mot grec, il lui faudra souvent trois ou quatre mots latins. Par là, il appréciera la valeur des expressions, il en étudiera la formation et l'étymologie; il apprendra tout à la fois du latin et du grec. Un certain nombre de versions de ce genre familiariseraient singulièrement les élèves avec ces deux langues, qu'ils doivent, à la fin des études, manier avec souplesse et facilité.

Une version du grec en latin équivaut, ce nous semble, à une version grecque ordinaire, et, de plus, à un thème latin. Un élève qui a traduit fidèlement

du grec en latin, comprend le texte avec une parfaite exactitude. Il n'est guère possible qu'il ait procédé par à peu près, qu'il ait été conduit par l'enchaînement naturel des idées. Son travail équivaut aussi à une analyse logique et grammaticale, ou si l'on veut à un mot à mot. Et quand il a fait la version dont nous parlons, il ferait aisément ces différents exercices, s'ils étaient exigés.

Au reste, pour guider le professeur et servir de corrigé au travail des élèves, les traductions latines ne manquent pas. Homère, Sophocle, Démosthènes et presque tous les auteurs profanes ont été traduits dans la langue de Virgile et de Cicéron. Quelques-unes de ces traductions sont assez répandues. On sait aussi que presque tous les Pères de l'Église grecque ont été traduits en latin par d'infatigables et savants religieux.

Voici enfin un dernier moyen d'exercer utilement les élèves et de leur apprendre beaucoup de latin en peu de temps : c'est de les obliger à reproduire un texte latin qu'ils ont déjà traduit en français.

Pour que ce travail ne soit pas trop difficile ou même absolument impossible, il faut qu'on ait habitué les élèves à une traduction fidèle et littérale. Mais il faut aussi que le génie des deux langues soit bien respecté, et que les latinismes du texte soient remplacés par des tours vraiment français. Quand on a traduit ainsi quelque morceau remarquable d'un bon auteur, tel que Cicéron, Tite Live, Lactance, tous les élèves ferment leur livre pour une classe et prennent en main leur cahier de corrigé. Leur mémoire n'a pas encore entièrement perdu de vue les phrases de l'auteur latin, et elle les aidera à faire ce thème improvisé. Ils cherchent d'abord par quels mots latins il faut traduire

les mots français qu'ils ont sous les yeux. Ils se rappellent ensuite les tours et les constructions qui peuvent plus naturellement remplacer les phrases françaises. Aidés de la réflexion et de la mémoire, et peut-être un peu soutenus de leur maître, ces élèves retrouvent bientôt le texte tout entier; ils le recomposent exactement, et ils reconnaissent qu'ils n'en avaient jamais aussi bien compris la beauté, la délicatesse et l'élégance. Rien n'est aussi propre à faire sentir le caractère distinctif des deux langues qu'on étudie. C'est une sorte de thème que font les élèves; mais, au lieu de ce latin sans souplesse et sans grâce qui est ordinairement le fruit de leur travail, ils ont au moins cette fois du latin véritable. Toutes ces expressions, toutes ces figures, tous ces tours sont puisés à bonne source, et il est à peu près impossible de trouver mieux.

Quand le professeur de troisième ou de seconde donne un thème à ses élèves, nous croyons qu'il ferait sagement de traduire fidèlement un auteur latin, de dicter cette traduction à ses élèves, et de donner le texte pour corrigé. Si ce corrigé n'est pas bon pour les élèves, c'est que le français n'avait pas été bien fait. Mais si le traducteur a bien saisi et bien rendu le texte, ce texte sera évidemment le meilleur corrigé d'un thème qu'on a fait sur le français. Qui aurait la prétention de mieux parler le latin que ceux dont le latin était la langue maternelle? Ainsi l'on bannirait de nos classes ces compositions latines d'un goût vraiment détestable et qui ont fait un trait de satire du seul mot de *latin de collège*; ainsi l'on ne verrait plus des élèves qui connaissent parfaitement le rudiment et qui ne savent pas écrire seulement une phrase latine.

Mais pour que les élèves prennent goût à cet exercice, il faut y mettre un peu de piquant, un peu d'enjouement peut-être ; il faut instruire en amusant. Interrogez tantôt l'un, tantôt l'autre ; faites redresser les faibles par les plus habiles ; ayez recours à toutes ces ruses innocentes qui peuvent donner de l'attrait à un travail nouveau et abréger les heures d'une classe. Montrez que cet exercice sert beaucoup à celui qui veut apprendre les textes de mémoire, et que, par ce moyen, les paresseux sauront leur leçon avant de l'avoir étudiée.

CHAPITRE IV.

DIFFICULTÉS, RÈGLES ET CONSEILS PRATIQUES POUR BIEN TRADUIRE.

ARTICLE PREMIER.

DIFFICULTÉS DE LA TRADUCTION.

Les critiques de tous les temps et de tous les pays ont unanimement reconnu qu'un bon traducteur a d'énormes difficultés à vaincre, et que, pour en triompher, il lui faut des qualités éminentes. Esclave du texte, le traducteur ne se permet jamais ni de s'en écarter, ni de le paraphraser. Une traduction est un calque; il faut qu'elle reproduise tout, l'esprit, la lettre, et jusqu'au moule où est jetée la phrase d'un auteur. En second lieu, et par ce même principe l'exactitude scrupuleuse, le traducteur ne doit pas se contenter d'une copie sèche et décolorée; il faut qu'il mette toute son étude à refléter, autant qu'il est en lui,

l'élégance native et la noble hardiesse de son modèle. Mais qu'il est difficile à un traducteur d'être libre, élégant et hardi, quand il est empêtré dans les idées et les phrases d'autrui ! Lorsqu'il sort avec honneur de cette terrible épreuve, il a droit à tous les hommages des bons esprits et des vrais appréciateurs du mérite littéraire.

Il nous serait facile de montrer, par de nombreux témoignages, que les littérateurs les plus renommés ont signalé de concert le mérite et la difficulté d'une bonne traduction. Cicéron avait compris que cet exercice était digne d'occuper son génie et capable de fortifier son éloquence. Dans un de ses traités didactiques, il trace les règles de cet art, et il nous apprend la marche qu'il a suivie dans la traduction qu'il a faite des harangues d'Eschine et de Démosthènes, sur la Couronne. Quel dommage, dit un traducteur moderne, que la copie qui existait encore du temps de saint Jérôme, et qui devait si fort approcher de l'original, ne soit pas venue jusqu'à nous ! Elle nous enseignerait à bien traduire ; elle nous prescrirait à la fois les bornes d'une sage timidité et d'une heureuse hardiesse.

Saint Jérôme lui-même, dont nous venons de prononcer le nom, s'est aussi occupé de traduction durant une partie de sa vie, et il nous a laissé en peu de mots des maximes importantes sur cet art. Après avoir cité un passage de Cicéron, que nous rapportons dans un autre endroit, le savant Docteur parle ainsi des difficultés que présente la tâche du traducteur : « Il est difficile, dit-il, quand on veut suivre les autres pas à pas, de ne jamais broncher ; et, lorsqu'une pensée est élégamment exprimée dans une langue, on a bien de

la peine à lui conserver la même beauté dans une autre version. *Difficile est alienas lineas insequentem non alicubi excidere, et arduum, ut quæ in alia lingua bene dicta sunt, eundem decorem in translatione conservent.* »

Viennent ensuite quelques détails sur les nombreux obstacles que le traducteur rencontre sur la route. Le saint Docteur signale ainsi le double écueil dont nous parlions tout à l'heure, et qu'il faut continuellement éviter : « Si je traduis mot pour mot, je n'ai que des phrases ridicules ; si, par nécessité, je change quelque chose dans la construction ou dans les termes, je paraîs oublier les devoirs de traducteur. *Si ad verbum interpreto, absurde resonant ; si ob necessitatem aliquid in ordine vel in sermone mutavero, ab interpretis videor officio recessisse.* »

« Impossible, ajoute-t-il, de ne point altérer la beauté d'un ouvrage par une traduction littérale. Si quelqu'un vient le révoquer en doute, qu'il traduise Homère en latin et mot pour mot. Je dirai plus : qu'il essaye de mettre les vers de ce poète en prose grecque. Il aura des constructions ridicules, et il verra balbutier le plus éloquent des poètes. *Videbis ordinem ridiculum, et poetam eloquentissimum vix loquentem.* »

« Une traduction littérale, dit encore un autre écrivain cité par saint Jérôme, obscurcit le sens de la pensée ; et, en voulant s'associer à des tours et à des expressions étrangères, on dit mal, par des périphrases, ce qu'on aurait pu exprimer par un seul mot. Si vous changez les mots, attachez-vous donc à garder tout le sens. Laissez à d'autres le soin puéril de compter les lettres et les syllabes ; pour vous, cherchez et conservez fidèlement les pensées. *Nihil desit ex sensu, quum*

aliquid desit ex verbis. Alii syllabas aucupentur et litteras, tu quære sententias (1). »

« Le bon traducteur, dit Sénèque, ne parle pas grec en latin, et ne se pique pas moins d'être clair que fidèle. Il se remplit et ne s'enivre point de son auteur. Il s'approprie en quelque façon ce qu'il emprunte ; il se tient en garde contre la première idée qui le saisit et l'entraîne au point de lui faire agréer des termes si ressemblants à la lettre du texte, qu'ils en défigurent l'esprit ; et, pour tout dire, esclave du sens, il se rend si bien maître de l'expression, que les pensées qu'il tire d'une langue étrangère paraissent conçues dans la nouvelle langue où il les fait passer (2). »

Les modernes ont parlé dans le même sens. Une traduction capable de satisfaire les hommes de goût leur a toujours paru une œuvre pénible, effrayante même, et rarement appréciée à sa juste valeur.

« Dans une langue vivante, dit Tourreil, on exige impitoyablement que le traducteur ne laisse rien à deviner, et se fasse entendre sans effort. Il demeure continuellement exposé à une comparaison où il n'y a qu'à perdre. Chacun se croit juge compétent. Quiconque lit, tranche, décide, et se fait une loi inviolable de renvoyer à l'original tout le bon, tout l'excellent, et de mettre sur le compte de la copie tout le mauvais, tout le médiocre. De sorte que le traducteur, en ce cas, joue un jeu fort inégal ; il court, pour ainsi dire, la fortune d'un danseur de corde à qui l'agilité la plus merveilleuse ne vaut que bien peu, pendant que le moindre faux pas peut lui coûter la vie.

(1) S. Jérôme, *Epist. ad Pammachium*.

(2) Sénèque, *de Tranq. anim.*

« A cette gêne perpétuelle, ajoute-t-il, se joint la différence des langues. Elle vous embarrasse toujours, et souvent vous désespère. Vous sentez que le génie particulier de l'une est souvent contraire au génie de l'autre, et qu'il périclète presque toujours dans une version. On a justement comparé le commun des traductions à un revers de tapisserie, qui tout au plus retient les linéaments grossiers de figures finies que le beau côté représente.

« Toute paraphrase déguise le texte ; loin de présenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaisie, moitié d'après un original ; d'où se forme je ne sais quoi de monstrueux qui n'est ni original ni copie. Cependant un traducteur n'est proprement qu'un peintre qui s'assujettit à copier. Or, tout copiste qui dérange seulement les traits, ou qui les façonne à sa mode, commet une infidélité. Il pêche dans le principe, et va contre son plan, faute de se souvenir qu'il a tout fait s'il attrape la ressemblance, et qu'il ne fait rien s'il la manque. Moi donc, comme simple traducteur, j'ai mon modèle, et je ne puis assez m'y conformer. Que j'étende ou que j'amplifie ce qu'il serre ou ce qu'il abrège ; que je le charge d'ornements lorsqu'il se néglige ; que j'en ternisse les beautés, ou que j'en couvrisse les défauts ; qu'enfin le caractère de mon auteur, quel qu'il soit, ne se retrouve point dans les paroles que je lui prête, ce n'est plus lui, c'est moi que je présente ; je trompe sous le nom de trucheman ; je ne traduis point, je produis.... (1). »

« Quand je parle d'une traduction en prose, dit M^{me} Dacier, je ne veux point parler d'une traduction

(1) Préface de la traduction de Démosthènes.

servile; je parle d'une traduction généreuse et noble, qui, en s'attachant fortement aux idées de son original, cherche les beautés de sa langue, et rend ses images sans compter les mots. La première, par une fidélité trop scrupuleuse, devient très-infidèle; car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit, ce qui est l'ouvrage d'un froid et stérile génie; au lieu que l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à conserver l'esprit, ne laisse pas, dans ses plus grandes libertés, de conserver aussi la lettre, et par ses traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non-seulement la fidèle copie de son original, mais un second original même; ce qui ne peut être exécuté que par un génie solide, noble et fécond... Dans cette imitation, comme dans toutes les autres, il faut que l'âme, pleine des beautés qu'elle veut imiter et enivrée des heureuses vapeurs qui s'élèvent de ces sources fécondes, se laisse ravir et emporter par cet enthousiasme étranger, qu'elle se le rende propre et qu'elle produise ainsi des expressions et des images semblables, mais aussi très-différentes (1). »

« En général, le succès de la traduction, dit Marmontel, tient à l'analogie des deux langues, et plus encore à celle des génies de l'auteur et du traducteur. Boileau disait de Dacier : *Il fuit les Grâces, et les Grâces le fuient*..... Tout homme qui croit savoir deux langues se croit en état de traduire. Mais savoir deux langues assez bien pour traduire de l'une à l'autre, ce serait être en état d'en saisir tous les rapports, d'en sentir toutes les finesses, d'en apprécier tous les équivalents, et cela même ne suffit pas : il faut avoir ac-

(1) Préface sur la traduction d'Homère.

quis par l'habitude la facilité de plier à son gré celle dans laquelle on écrit; il faut avoir le don de l'enrichir soi-même, en créant, au besoin, des tours et des expressions nouvelles; il faut surtout une sagacité, une force, une chaleur de conception presque égales à celles du génie dont on se pénètre, pour ne faire qu'un avec lui, en sorte que le don de la création soit le seul avantage qui le distingue; et dans la foule innombrable des *traducteurs*, il y en a bien peu, il faut l'avouer, qui fussent dignes d'entrer en société de pensées et de sentiments avec un homme de génie. M^{me} La Fayette comparait un sot *traducteur* à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un. *Plus le compliment est délicat, disait-elle, plus on est sûr que le laquais s'en tire mal* (1). »

Voilà ce qu'on pensait, dans le dernier siècle, sur les qualités d'une bonne traduction. On est déjà effrayé des conditions qui sont imposées au traducteur et des obstacles presque invincibles qu'il doit surmonter. Cependant de nos jours on est devenu plus exigeant et plus difficile encore.

« Le bon goût public, dit M. Burnouf, a fait justice de cette distinction arbitraire qu'une école vieillie établissait entre une belle traduction et une traduction fidèle. On pense aujourd'hui que la fidélité et la beauté peuvent aller de compagnie. Peut-être fallait-il qu'après des copies platement littérales parussent des imitations qui visaient à l'élégance plus qu'à l'exactitude, et qui s'offraient comme leçon et modèle de beau langage français. Mais les choses n'en pouvaient rester là; on ne traduit plus pour enseigner le style à ses

(1) *Éléments de littérature*, t. III, p. 377, art. *Traduction*.

contemporains, mais pour *produire*, si l'on peut, dans sa langue, les pensées d'un auteur ancien avec leur forme originale et leur couleur native. Or, en même temps que l'on a senti le besoin de se rapprocher de l'antiquité, on s'est aperçu que la langue française fournissait pour cela des ressources à qui saurait les trouver. Mais si les devoirs, les droits et les moyens du traducteur sont mieux connus, sa tâche en est devenue aussi plus pénible. On lui permet d'être ancien avec les anciens, on lui en fait même une loi; mais on veut qu'il le soit avec grâce, et que, chargé d'entraves, il marche avec liberté (1). »

Puisque l'art de traduire présente de si graves difficultés, il y aurait un immense service à rendre aux professeurs et conséquemment à leurs élèves; ce serait de réunir, sur la traduction, quelques préceptes faciles et attrayants, d'une médiocre étendue et d'une application journalière. Les traductions ne manquent pas; mais les traductions tout à la fois élégantes et fidèles sont moins communes peut-être. Dans tous les cas, il ne suffit pas, à l'aide d'une traduction qu'on a gravée dans sa mémoire, ou qu'on tient peut-être à la main, de montrer aux élèves comment ils doivent rendre tel passage donné. Il faut que l'enfant sache par quel motif ou par quel principe vous avez été conduit, pourquoi vous avez préféré à toute autre telle expression ou telle tournure. C'est alors qu'il peut espérer d'atteindre, avec de la réflexion et du travail, au modèle qui lui est offert par votre corrigé; c'est alors qu'il travaille avec goût et même avec succès. Quand il a mal traduit, il sait où et comment il a fait

(1) Préface de la traduction de Tacite.

fausse route; il rapporte chaque observation de détail aux principes généraux, et voit aussitôt ce qui lui a manqué; son esprit est satisfait, son jugement et son goût se perfectionnent à chaque nouvel effort, et, en peu de temps, vous pourrez constater un progrès manifeste.

Les dictionnaires et les grammaires fournissent les éléments nécessaires pour l'intelligence du texte. De plus, les *Synonymes latins* de Gardin-Dumesnil et le récent ouvrage de MM. E. Barrault et Ern. Grégoire peuvent aider beaucoup à saisir les divers sens de beaucoup de termes latins. Pour la partie grammaticale de son travail, un professeur n'est pas tout à fait sans ressources. Mais, pour le côté littéraire, pour la grâce et l'aisance de la traduction, il est plus difficile de trouver un livre qui soit vraiment élémentaire et classique, et que nous puissions conseiller aux jeunes professeurs.

Dans le premier livre du *Traité des études*, Rollin nous a laissé quelques préceptes excellents sur la traduction des auteurs latins. Malheureusement ils occupent à peine une huitaine de pages, et l'on regrette que, par une modestie excessive, le célèbre rhéteur ait presque oublié son expérience personnelle pour céder la parole à Turreil, à M^{me} Dacier, à l'abbé d'Olivet. Les exemples qu'il emprunte aux lettres de Cicéron et de Pline le Jeune peuvent servir de modèle aux professeurs, et les mettre sur la voie d'un exercice très-utile pour leurs élèves. Il faut pourtant se souvenir que certaines traductions, admirées du temps de Rollin, sont aujourd'hui complètement oubliées. Mais, les observations critiques qui accompagnent ces fragments ont encore une grande valeur et méritent d'être consultées.

Marmontel parle aussi de la traduction dans ses *Éléments de littérature*, et ses réflexions sont parfois ingénieusement piquantes. Mais il n'a guère en vue que les traducteurs qui travaillent pour les savants et les gens de lettres. Une seule chose le frappe, c'est la difficulté ou plutôt l'impossibilité de bien traduire, surtout dans le genre naïf ou gracieux. Il compte tous les avantages qu'avaient les langues d'Athènes et de Rome sur nos idiomes modernes; il examine s'il vaut mieux employer la prose ou les vers pour la traduction des poètes; après ces considérations spéculatives, rien ou presque rien de pratique, qui puisse aider le professeur dans la traduction qu'il impose ou qu'il donne à ses élèves.

Les *Principes de littérature* de l'abbé Le Batteux fourniront plus de ressources à un maître qui saura les mettre à profit. Ses idées sont un peu systématiques, il en exagère parfois l'application; néanmoins on s'étonne que les traducteurs venus depuis n'aient pas tiré meilleur parti des principes généraux qu'il établit dans le dixième traité de son ouvrage. L'habile rhéteur examine quel est l'arrangement naturel des mots qui entrent dans une phrase, et il distingue l'ordre grammatical, l'ordre métaphysique, et l'ordre oratoire. Il démontre que la place de chaque mot est presque toujours réglée par l'importance des objets, et que de cet arrangement résultent d'ordinaire la clarté, la force, la grâce et l'énergie d'un écrivain. Ces notions une fois établies, il en tire des conséquences pleines de justesse sur le génie particulier à chaque langue, sur la manière de bien traduire, et il termine ces aperçus par quelques règles pratiques qu'on a certainement trop peu méditées.

Bien que très-incomplets, les *Conseils* de Goffaux pour faire une version ne seront pas sans utilité pour celui qui voudra les consulter. L'auteur de cet opuscule ne remonte pas aux principes; ses indications, un peu superficielles, manquent de méthode et de liaison, et sont loin de prévoir tous les cas embarrassants; mais elles sont généralement sages et pratiques et fournissent des procédés dont on peut faire un fréquent usage.

Un homme qui a longtemps préparé les jeunes gens à l'examen du baccalauréat nous a donné, il y a quelques années, un traité plus étendu sur la traduction des auteurs latins : c'est le *Manuel de la version latine*, par M. A. Delavigne. Cet ouvrage renferme beaucoup d'observations et de préceptes, mais il ne nous a pas entièrement satisfait. M. Delavigne considère généralement la traduction au point de vue grammatical; il se préoccupe presque exclusivement du mécanisme des phrases et des difficultés que présente l'interprétation du sens. Il nous semble que ses théories s'adressent moins à l'intelligence qu'à la mémoire. Peut-être avait-il trop en vue les aspirants au baccalauréat pour lesquels il a spécialement travaillé et auxquels il veut épargner, avant tout, des contresens et des erreurs grossières. L'élégance, la force, la délicatesse, le caractère particulier des divers écrivains, ne sont pas assez étudiés dans ce travail. Nulle part vous ne trouvez ces principes larges et féconds qui embrassent tout l'art du traducteur; nulle part on ne voit indiqués ces procédés qui peuvent rapprocher davantage de la chaleur et de l'abondance d'un orateur ou d'un poëte. L'ouvrage est long et un peu diffus. Il y a tant de divisions et de subdivisions, tant

de chapitres, de sections et d'articles, tant de règles sur les mots, les phrases, l'analyse et la synthèse, que toutes ces distinctions finissent par se confondre. On retire du fruit de cette lecture; mais c'est un livre à consulter à la façon d'un dictionnaire, plutôt qu'un traité élémentaire à faire apprendre aux élèves. Il serait impossible d'en graver les parties principales dans la mémoire d'un enfant. Malgré ces défauts, le travail de M. Delavigne a un mérite que nous sommes loin de contester; mais il convient mieux à la quatrième et à la troisième qu'à la seconde et à la rhétorique.

Enfin, M. Lévêque a publié un livre moins savant et moins long, mais clair, facile à comprendre et à retenir, et, par conséquent, plus à la portée des élèves (1). Les questions purement grammaticales, les nomenclatures qui rappellent trop le dictionnaire, sont généralement écartées. Les quatre derniers chapitres donnent des règles générales et des règles particulières sur la traduction, et c'est là surtout la partie importante et vraiment utile de ce travail. Les conseils que donne M. Lévêque pour les tours de phrase et les inversions, sont fondés sur les principes des meilleurs critiques, tels que Rollin, Le Batteux et La Harpe. L'auteur n'a fait que recueillir et compléter les indications de ces grands maîtres; mais par l'exposition méthodique de leurs préceptes, par les exemples qui servent à les éclaircir, par la justesse et la sobriété des détails dans lesquels il est entré, il a fait, à notre avis, un livre très-utile aux maîtres et aux disciples.

Quoi qu'il en soit du mérite de ces ouvrages que

(1) *Manuel théorique et pratique de la version latine*, par E. Lévêque, — chez Hachette.

nous jugeons seulement à notre point de vue, il est peut-être vrai qu'il n'existe pas de traité classique qui considère la traduction comme un exercice littéraire. Assurément, il n'entre pas dans notre pensée de combler cette lacune ; ce n'est pas là le principal objet de notre travail. Seulement, avec les principes contenus dans les auteurs que nous venons de citer, et à l'aide de nos réflexions personnelles, nous soumettrons simplement à nos collègues quelques indications qui serviront peut-être aux plus jeunes d'entre eux. Nous nous estimerions trop heureux si nous pouvions inspirer à quelque laborieux ami de la jeunesse la salutaire pensée de nous donner un livre qui manque à nos classes supérieures.

Afin de mettre un peu d'ordre dans nos observations, revenons à la distinction que nous avons faite dans un autre endroit. Pour bien traduire un auteur grec ou latin, il y a toujours à faire un double travail : saisir nettement la pensée contenue dans le texte, l'exprimer avec aisance et fidélité. Parlons donc premièrement de l'interprétation du sens et ensuite de la traduction du texte original.

ARTICLE II.

INTERPRÉTATION DU SENS DANS UN AUTEUR.

L'interprétation du sens demande une attention scrupuleuse et influe beaucoup sur la seconde opération du traducteur. Sans doute, un auteur peut être

bien compris et mal traduit. Tel homme qui peut bien lire et entendre Horace ou Virgile, Tertullien ou Tacite, saint Chrysostôme ou Démosthènes, serait fort embarrassé pour les traduire, même passablement. Pour trouver sur-le-champ les expressions et les tours qui reproduisent le mieux un texte donné, avec ses ornements et ses couleurs, il faut une réunion de facultés, d'aptitudes et de connaissances qu'on rencontre rarement dans un seul homme. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il faut pouvoir interpréter un auteur avant de lui donner une langue et une expression nouvelles. Vainement vous excelleriez à trouver les mots les plus justes et les plus énergiques, vainement vous auriez de la souplesse et de la flexibilité dans vos phrases ; si le sens est mal saisi, votre copie sera nécessairement infidèle. Au contraire, plus vous verrez clairement et nettement la pensée de l'auteur, plus il vous sera facile d'arriver à cette exactitude, à cette ressemblance qui est le beau idéal de la traduction.

Nous ne voulons pas, on le comprend assez, rappeler ici les principes qui donnent l'intelligence d'une langue : c'est là la science de la grammaire, et les élèves ont dû apprendre ces éléments dans les classes qui précèdent les humanités. Toutefois il nous paraît utile de placer, avant tout, quelques considérations sur le premier travail du traducteur, c'est-à-dire sur les moyens de comprendre le texte qu'on étudie.

Les difficultés qui nous arrêtent dans l'étude d'une langue étrangère peuvent venir des mots considérés isolément et dans leur valeur absolue, ou bien des mots pris ensemble et formant une phrase, une proposition.

§ 1^{er}. — DES MOTS CONSIDÉRÉS ISOLÉMENT.

Pour connaître la signification des mots, il est d'usage de consulter le dictionnaire. Ce secours est indispensable, surtout aux commençants. Néanmoins, le but vers lequel il faut tendre, c'est de rendre toujours plus rares les occasions où l'élève est forcé d'y recourir. N'est-ce pas, en effet, cette nécessité qui dégoûte les jeunes gens des hautes classes de la traduction des auteurs anciens ? Comment se passionner pour un orateur ou un poète, quand on est obligé de feuilleter le dictionnaire à chaque phrase et presque à chaque mot ? D'ailleurs, et nous l'expliquerons bientôt plus longuement, il est d'autant plus nécessaire d'avoir d'autres ressources, que souvent le dictionnaire ne suffit pas à résoudre une difficulté ; souvent même il vous induit en erreur. Une étude intelligente des racines et des étymologies peut contribuer beaucoup à donner de l'attrait et de la facilité au travail de la traduction.

Occupons-nous d'abord de la langue latine :

1^o Il faut distinguer, avant tout, les mots simples et les mots composés. Les mots simples ou primitifs peuvent recevoir une valeur complémentaire par l'adjonction d'autres primitifs, ou par les *préfixes* et les *suffixes* dont ils sont accompagnés.

Prenons pour exemple le mot *injustitia*. Dans ce mot se trouvent le primitif *jus*, qui signifie droit, le préfixe *in*, qui marque la négative, et le suffixe *itia*, qui indique une disposition ou une qualité. Il s'agit donc ici d'une qualité qui est en opposition avec le

droit ou l'équité ; et, sans recourir au dictionnaire, je puis savoir le sens de ce mot, quand je connais la valeur du primitif.

Une erreur malheureusement très-répandue, c'est qu'il existe un grand nombre de racines et de primitifs dans les langues grecque et latine. Tous les lexicographes qui ont sérieusement étudié l'origine et la composition des mots, s'accordent à dire, au contraire, que les mots simples ou les racines primordiales sont en petit nombre. Pour le latin, en particulier, il est reconnu qu'il serait facile à un enfant de graver dans sa mémoire les primitifs de cette langue, et même les principaux dérivés. Ce serait là un travail précieux, dont on devrait s'occuper dans les classes inférieures, et qui intéresserait la curiosité des enfants. En leur montrant la peine que cette étude doit leur épargner plus tard et le fruit qu'ils en recueilleront dans les classes plus élevées, on n'aurait à craindre de leur part ni résistance ni dégoût. Mais nous sommes convaincu qu'on obtiendrait un meilleur résultat en décomposant les mots de l'auteur expliqué, qu'en faisant apprendre une longue et sèche nomenclature pareille aux racines grecques de Lancelot.

2° L'étymologie, qui nous fait connaître l'origine d'un mot, est souvent très-utile pour en apprécier la véritable valeur. Observons toutefois que les savants ont donné sur certaines dérivations des explications très-hasardées. Il faut donc savoir distinguer les étymologies vraiment utiles, de celles qui ne sont que curieuses, incertaines ou puériles.

Les meilleurs dictionnaires donnent généralement les étymologies, et il est bon que les jeunes gens songent de bonne heure à étudier ces origines.

3^o Il ne faut pas confondre la racine d'un mot avec le radical. Le radical est la partie du mot qui ne change pas. On l'appelle ainsi par opposition aux terminaisons ou désinences qui changent et se modifient continuellement dans les substantifs et les verbes. Les racines sont presque toujours des monosyllabes exprimant des idées comme *fac*, faire, *dic*, dire, *am*, aimer. Dans le substantif *amicitia*, la racine est *am* et le radical est *amiciti*.

Les racines peuvent se modifier presque à l'infini en s'adjoignant d'autres racines, des préfixes et des suffixes. Les préfixes sont ordinairement des prépositions, des adverbes, quelquefois même des mots d'une autre espèce : *im-ponere*, *præ-mittere*, *vale-dicere*, *parvi-pendere*, *belli-gerare*, *per-transire*. Impossible d'énumérer ici les diverses particules qui peuvent entrer dans la composition d'un mot, et se placer soit au commencement, soit à l'intérieur des syllabes dont il est formé. On peut consulter les ouvrages qui contiennent ces nomenclatures.

4^o Les suffixes sont fort nombreux, et, comme les préfixes, ils ont une signification intrinsèque qui ne varie pas. C'est ainsi que, dans les substantifs, *ellus*, *ulus*, indiquent un diminutif : *ag-ellus*, petit champ ; *homun-culus*, petit homme ; *arius*, indique celui qui exerce une profession : *argent-arius*, banquier ; *lign-arius*, bûcheron ; pour les adjectifs, *bilis* indique une idée de convenance : *ama-bilis*, aimable ; *eus*, une idée de matière : *aur-eus*, d'or ; *lign-eus*, de bois ; parmi les verbes, *escere*, indique une idée d'accroissement : *flor-escere*, *adol-escere* ; *itare*, indique une idée de fréquence : *vol-itare*, voltiger ; *dict-itare*, répéter ; parmi les adverbes, *tim*, indique l'action :

acerv-atim, par morceau; *ies*, indique le nombre : *dec-ies*, dix fois; *tot-ies*, tant de fois.

5° Une source de difficultés et d'erreurs pour l'intelligence du texte, c'est le grand nombre d'*homonymes* que présente la langue latine. On appelle homonymes les mots qui ont les mêmes lettres et les mêmes sons, et qui représentent des idées différentes. Les uns ont plusieurs significations par eux-mêmes, comme *gemma*, pierre précieuse, bourgeon; *plaga*, contrée, blessure; *saltus*, bond, forêt. Ces homonymes sont peu nombreux et portent le nom d'homonymes *univoques*. D'autres homonymes sont produits par la ressemblance accidentelle de certaines désinences, et sont appelés, pour cette raison, homonymes *équivoques*; *ara*, autel; *ara*, laboure; — *sine*, sans; *sine*, permets; — *ora*, bord; *ora*, bouche; *ora*, prie. Pour les diverses espèces de mots, nous pourrions faire de ces homonymes une liste qui serait presque interminable. L'usage les apprend peu à peu. Mais ces ressemblances exposent à des contre-sens continuels les élèves distraits et peu réfléchis, et l'attention même la plus soutenue ne parvient pas toujours à les éviter. Que le traducteur, averti du danger, soit donc continuellement sur ses gardes; et quand le sens lui paraît obscur ou peu satisfaisant, qu'il examine s'il ne commet pas une méprise de ce genre.

6° Il est une autre espèce de ressemblance ou d'analogie qui produit très-fréquemment des erreurs plus ou moins graves dans les traductions des élèves, même les plus avancés. La langue française est en grande partie formée de la langue latine, et une multitude de mots français tirent leur origine d'un terme latin qui a le même son, et n'en diffère que par la désinence

articulière à chaque langue. Mais, parce que cette ressemblance des sons est souvent un guide fidèle et qu'il épargne la peine de réfléchir, vous auriez tort de compter, dans tous les cas, sur ces trompeuses similitudes. En voici quelques exemples :

Consilium signifie pensée, sagesse ;
Consternatio — émeute ;
Crimen — accusation.

Dans les adjectifs et les verbes, même ressemblance des sons avec des mots français qui ont une acception différente :

Curiosus signifie soigneux ;
Insolens — inaccoutumé ;
Desolare — dévaster ;
Usurpare — employer.

Cette analogie dangereuse contribue pour une large part aux fautes et aux imperfections qui se rencontrent dans les traductions des élèves. De là vient l'absence de propriété dans les termes, le manque de justesse de netteté dans les idées. Quelque habile qu'on soit dans la syntaxe et la construction grammaticale, tant que ce point sera mal observé, vous n'aurez jamais de traduction bien faite, ou plutôt vous aurez des contre-sens presque à chaque pas. Donnez à une classe cette maxime de Lactance : *Homo consilio, mente, prudentia instructus est*. Il est probable que certains élèves diront : L'homme a été pourvu de conseil, d'âme et de prudence. Que veut dire Lactance ? Que l'homme est doué de réflexion, d'intelligence et de sagesse. La pensée de l'auteur sera donc complètement dénaturée (1).

(1) Voir *Revue de l'enseignement chrétien*, t. II, p. 553-556.

Comment s'y prendre pour éviter de pareilles erreurs? Habituez vos élèves à réfléchir, à se fixer sur la valeur des mots, sur la différence qui sépare les synonymes apparents. Empruntez des exemples aux meilleurs écrivains français; examinez ensemble par quelle expression ils rendent telle ou telle de leurs idées. Dès lors, les jeunes gens qui ont de la justesse dans l'esprit, du jugement et du goût, ne s'arrêteront pas au mot français qui tire son origine du mot latin qu'ils ont à traduire. Ils se demanderont si ce mot est conforme à l'idée qui est indiquée par l'ensemble du sujet, et ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils auront trouvé l'expression qu'il leur fallait. Quelques-uns n'auront point assez d'intelligence pour arriver à cette justesse et à cette précision, mais les efforts qu'ils feront pour y atteindre leur seront toujours utiles; et ceux qui, par irréflexion ou par ignorance, auraient toujours mal compris et mal traduit, feront en peu de temps un progrès véritable dans l'art d'exprimer nettement et les pensées d'autrui et leurs propres pensées.

7° On sait que, à proprement parler, il n'y a pas de synonymes dans une langue. Cela veut dire qu'il ne se trouve pas, dans cette langue, deux mots dont l'un ne dise absolument rien de plus ou de moins que l'autre, et qui puissent être indifféremment employés dans toutes les circonstances. Mais il en est une foule qui se ressemblent par leur signification principale, et qui se distinguent seulement par des nuances légères et difficiles à saisir. Ce qui augmente l'embarras du traducteur, c'est que la langue française manque souvent de mots correspondants aux diverses modifications indiquées par le latin. Ayez donc toujours l'œil fixé sur la pensée générale du morceau que vous étu-

diez, et, pour avoir le sens du mot latin, prenez le mot français qui sera le plus en harmonie avec le sujet. Les mots latins *culpa*, *delictum*, *peccatum*, *noxa*, *error*, *scelus*, *nefas*, *facinus*, *flagitium*, signifient tous une faute ou une mauvaise action. Mais, outre cette idée générale, chacun de ces mots emporte avec lui une idée particulière qu'il serait trop long d'expliquer ici. Pour les verbes, les adjectifs et les adverbes, le nombre des synonymes, ou plutôt des mots qui semblent équivalents, est aussi très-considérable et demande une étude attentive de la part du traducteur. Les deux ouvrages que nous avons cités plus haut pourront beaucoup servir à cette fin ; mais une attention continuelle à marquer ces différences dans les bons auteurs sera encore plus utile que les dictionnaires des synonymes. D'ailleurs, les indications de ces dictionnaires sont quelquefois trompeuses, et il serait téméraire de vouloir marquer tous les termes qui peuvent désigner une idée. Les Latins comptent, par exemple, jusqu'à *vingt* manières d'exprimer la seule idée *aussitôt*. Pour trouver la valeur d'un mot, il vaut mieux saisir la pensée générale du texte que de remonter à l'appréciation de ces nuances à peu près infinies.

§ II. — DES MOTS PRIS ENSEMBLE, OU DES PHRASES ET DES PROPOSITIONS.

Examinons maintenant les difficultés qui viennent des mots pris ensemble, c'est-à-dire de la texture des phrases et des périodes.

Lorsqu'une phrase est simple, il est évidemment plus facile de saisir la pensée qu'elle exprime. L'ob-

scurité, dans ce cas, viendra plutôt du sens qu'il faut attacher à chaque terme, que des rapports qui unissent ces termes entre eux. Au contraire, plus une phrase est longue, complexe, périodique, plus il peut se présenter d'embarras et d'ambiguïté pour en tirer le vrai sens.

1° La phrase latine est plus libre que la phrase française dans la construction et l'arrangement des mots. Par conséquent, il faut examiner avec soin quel rôle remplissent les différents termes qui entrent dans une phrase ou dans une proposition.

Dans une bonne méthode de traduction, le premier terme sur lequel doit se porter l'attention, c'est le verbe. Par lui, vous saurez quel peut être le sujet de la phrase; vous reconnaîtrez si elle est principale ou incidente, et vous apprécierez la valeur des compléments. Si vous débutez par des substantifs, vous risquez de prendre des propositions incidentes pour des propositions principales. Le verbe bien connu suffit pour dégager l'idée essentielle de toutes les idées accessoires et complétives, et il amène peu à peu la solution de toutes les difficultés.

2° Pour connaître la véritable signification du sujet et du verbe, ayez soin de leur adjoindre toutes les modifications qui leur viennent des compléments directs, indirects et circonstanciels. Les adverbes, les pronoms relatifs, les prépositions et les conjonctions ne doivent jamais être séparés des termes auxquels ils se rapportent. Quand ces mots sont placés en tête de la phrase, il est nécessaire de les y laisser, sous peine de dénaturer le véritable sens de l'auteur.

3° Les phrases négatives méritent une attention spéciale. La négation est indiquée par des particules né-

gatives ou par des adverbes qui les admettent dans leur composition comme *nunquam*, ou par des adjectifs et des pronoms particuliers comme *nullus* et *nemo*.

Le point décisif pour trouver le sens, c'est la place que doit occuper la particule négative. Elle peut modifier ou un seul terme de la proposition, ou la proposition tout entière, ou même toutes les parties d'une longue période. Défiez-vous donc des premières impressions ; et, dans les endroits difficiles, si vous voulez éviter les équivoques et les contre-sens, appliquez successivement la négative à tous les termes qu'elle peut modifier jusqu'à ce que vous ayez obtenu un résultat satisfaisant.

Il n'est pas toujours vrai qu'en latin deux négations valent une affirmation. Très-souvent l'une des deux négations se combine avec le verbe, et la seconde avec un autre terme de la proposition. Exemple :

NEC quisquam stultus NON horum morborum aliquo laborat. (Cic.)

Il n'y a pas d'insensé qui ne souffre de quelque-une de ces maladies.

Il importe beaucoup de bien distinguer les phrases interrogatives et exclamatives. D'ordinaire, le sens interrogatif ou exclamatif est indiqué par des particules spéciales. Mais il est des cas où la portée de la phrase est seulement marquée par la ponctuation dans le discours écrit, et par le ton de la phrase dans le discours prononcé de vive voix. Dans ces occasions, la méprise serait plus facile.

4. Pour trouver le sens d'une phrase périodique, dégagez le sens de la proposition principale et indépendante de celles qui ne sont que subordonnées, incidentes, adverbiales ou parenthétiques. Dans les

périodes de Cicéron et de Tite Live, cette proposition principale est souvent enveloppée de tant d'accessoires et de compléments, qu'il est nécessaire d'opérer, avant tout, une sorte d'élimination. Ordinairement c'est le mode indicatif ou impératif qui caractérise cette proposition d'où dépendent toutes les autres. Voici un exemple tiré de saint Augustin :

Quum aliquid agendum est, et ad eos loquimur qui hoc agere debent nec tamen volunt, tunc ea quæ magna sunt dicenda sunt granditer et ad flectendos animos congruenter. (De Doctr. Christ.)

Un moment de réflexion suffit pour nous montrer que, au milieu de tous ces verbes, *dicenda sunt* est celui dont dépendent tous les autres.

5° Dans les phrases elliptiques, cherchez d'abord la pensée de l'auteur au moyen des mots exprimés. Par ce moyen, l'esprit découvrira bientôt le sens de la proposition, et il lui sera facile de combler les lacunes. Presque toujours, les mots supprimés se trouvent dans la phrase ou la proposition précédente. Si c'est un verbe qui est sous-entendu, ce sera d'ordinaire un des verbes usuels *esse, solere, coepisse, dicere, facere*, etc. Pour ne point trop nous arrêter sur ces principes élémentaires, nous nous abstenons de citer des exemples qui se présenteraient en foule.

6° Les signes de ponctuation servent beaucoup à l'intelligence du sens, et le traducteur doit observer attentivement la place qu'ils occupent. Disons pourtant que les grammairiens ont multiplié ces signes outre mesure, et que certains écrivains les emploient d'ailleurs d'une façon un peu arbitraire. On sépare quelquefois les moindres éléments et les plus petites enclaves avec une telle prodigalité de signes, qu'il

en résulte plus de confusion que de clarté dans la phrase. C'est ce qu'on remarque notamment dans les *Institutions* de Quintilien, éditées par Rollin, et dans plusieurs éditions des œuvres de Cicéron.

7° L'amphibologie dans une phrase peut avoir plusieurs causes. Ses sources les plus ordinaires sont les homonymes, la variété des significations de certains mots, l'incertitude des cas, la similitude des désinences, le déplacement ou l'absence de quelque terme, les allusions historiques, la confusion et la multiplicité des régimes. Ce qui vient d'être dit pourra servir à la solution de la plupart de ces difficultés.

Enfin, un dernier moyen de pénétrer le sens d'une phrase, c'est de connaître exactement les tropes et les figures grammaticales les plus fréquemment usitées.

§ III. — DES DIFFICULTÉS PARTICULIÈRES A LA LANGUE GRECQUE.

Tous les professeurs qui se sont sérieusement occupés de l'enseignement du grec dans nos collèges, savent assez qu'il est difficile d'intéresser les élèves à l'explication des auteurs qui appartiennent à cette langue. Ce dégoût provient, sans doute, des obscurités qu'elle présente. Toute belle et toute riche qu'elle est, la langue grecque a, manifestement, avec notre discours, moins de rapports que la langue latine. Avouons, d'ailleurs, que la grammaire grecque renferme des difficultés réelles et demande beaucoup de temps et de patience de la part de ceux qui veulent la posséder à fond. Les règles de la syntaxe, les mo-

difications et les désinences, les conjugaisons des verbes surtout, suffisent aujourd'hui pour effrayer notre mollesse et notre légèreté.

A un ministre de l'instruction publique en Russie qui l'avait consulté sur l'éducation, Joseph de Maistre répondait : « Croyez-en, monsieur le comte, tous les hommes laborieux qui ont cultivé cette langue si belle et si difficile ; il n'y a pas un jeune homme en Russie, né dans la classe distinguée, qui n'aimât mieux faire trois campagnes et assister à six batailles rangées, que d'apprendre par cœur les seules conjugaisons grecques (1). »

Cette assertion est peut-être un peu exagérée. Croyons, du moins, que les conjugaisons grecques, si effrayantes pour un gentilhomme russe, le sont un peu moins pour de jeunes Français. Tout le monde sait, en effet, que nos compatriotes, qui ne font pas trop mauvaise contenance dans une bataille rangée, même en présence des Russes, ont infiniment plus d'aptitude que ce peuple pour la culture des sciences et des lettres. La preuve qu'on peut apprendre la langue grecque, c'est que beaucoup d'hommes la savent très-bien, et le comte de Maistre tout le premier, comme l'attestent les innombrables citations dont il a rempli tous ses ouvrages.

A notre avis, la plus grande difficulté pour traduire et comprendre les auteurs grecs n'est pas dans la grammaire. Elle se trouve surtout dans la multitude des mots que renferme cette langue. La signification de ces mots est souvent inconnue aux élèves même les plus avancés, et le texte qu'on leur présente est

(1) *Lettres et opuscules inédits*, t. II, p. 320.

pour eux comme une suite d'énigmes ; ce n'est qu'à force de feuilleter leurs dictionnaires qu'ils découvrent le sens de quelques phrases. Comment remédier à ce mal ? Par l'étude des racines et des primitifs, par la décomposition et l'analyse des mots dérivés. Sans doute, la langue grecque est très-riche ; mais le grand nombre des mots qu'elle contient vient surtout de l'extrême facilité avec laquelle on exprime des idées nouvelles en combinant ensemble des mots déjà connus. Elle ajoute au primitif des lettres, des syllabes, d'autres primitifs, et le sens se modifie avec une fécondité étonnante.

S'il fallait en croire Port-Royal, il y aurait plusieurs milliers de racines grecques. Mais il est bien constaté aujourd'hui qu'un grand nombre de mots que Lancelot ou Sacy ont fait entrer dans leurs décades sont les véritables dérivés. Il y a une vingtaine d'années, un habile helléniste, M. Étienne Marcella, réunit dans un petit volume les primitifs du grec ancien et moderne, et le nombre ne s'élève pas à six cents. Dans un autre recueil, il a présenté sous une forme méthodique les dérivés les plus riches et les plus usuels, qu'il appelle les clefs de la langue grecque. Ces deux livres n'ont rien de trop effrayant ni pour le maître ni pour les élèves. Nous sommes convaincu que, en employant cette méthode, on aurait bientôt acquis une facilité considérable pour entendre les auteurs grecs. Les chœurs des poètes tragiques, Pindare et quelques autres, auront toujours des obscurités ; mais Homère, Xénophon, Plutarque, Démosthènes, saint Chrysostôme, saint Basile pourront être facilement entendus par des élèves laborieux.

Que, dans les classes inférieures, dans la qua-

trième et la troisième surtout, les professeurs appliquent donc les enfants à la décomposition des mots : ceux-ci comprendront bientôt combien ils abrègent leur travail par cette étude, ils y prendront du goût, et ils seront plus tard agréablement surpris de trouver eux-mêmes, sur-le-champ, la signification de ces mots qui leur coûtaient tant de recherches. Les élèves intelligents et sérieux aiment, d'ailleurs, qu'on les mette sur la voie de ces rapports et de ces analogies; et ce travail développe singulièrement leur pénétration et leur mémoire.

Quand ils ont surtout quelques notions de physique et d'histoire naturelle, il y a pour eux un véritable avantage à les ramener souvent sur les mots sans nombre que la science et les découvertes modernes ont empruntés à la langue grecque. Par là, vous les habituez à se rendre compte de tout, et les études se prêtent un mutuel secours. Ils découvrent une utilité nouvelle dans la connaissance du grec. L'étymologie leur apprend le sens de beaucoup de termes français; d'autre part, le sens d'un mot français les conduit à la signification des mots grecs qui ont servi à le former. Ainsi leurs connaissances se fortifient et s'étendent, et leur mémoire s'enrichit d'une foule de termes qu'ils n'auraient jamais connus sans ce secours.

Tout ce que nous avons dit, en parlant du latin, au sujet des racines, des préfixes, des suffixes, des homonymes, des synonymes peut s'appliquer à la langue grecque. Elle a même beaucoup plus de richesse et de variété pour la composition des mots. Il en est qui sont formés de trois ou quatre particules, et on a besoin quelquefois d'une ligne entière pour les traduire en français.

La construction des prosateurs grecs est généralement plus facile que celle des latins. La langue grecque est éminemment logique, symétrique et régulière. Rien de capricieux et d'arbitraire dans le tour des phrases et l'arrangement des mots. D'ordinaire, tous les rapports entre les idées sont indiqués par quelque signe. Qu'on étudie soigneusement les phrases même les plus longues, on verra presque partout que c'est l'ordre grammatical ou la relation des régissants ou des régis qui a déterminé la construction. Les parenthèses et les enclaves sont exactement placées à l'endroit qui convient le mieux à la clarté du sens et à l'enchaînement des idées. Même dans les inversions que commandent la passion ou la rapidité du style, il y a un ordre bien marqué, et le dérangement de l'ordre grammatical ne produit jamais la confusion et l'obscurité.

ARTICLE III.

DE LA TRANSLATION FRANÇAISE DU TEXTE ORIGINAL.

Quand le texte d'un auteur est bien compris, il reste encore une tâche difficile à remplir. Le traducteur doit faire passer les couleurs et les pensées de l'original dans un autre idiome avec élégance et fidélité. Pour atteindre ce but, son attention se portera tout ensemble sur le choix des expressions, sur les tours de phrase, sur les inversions et sur le ton particulier de chaque auteur.

Examinons séparément ces quatre points essentiels.

§ 1^{er}. — DU CHOIX DES EXPRESSIONS.

« Les commençants, dit Le Batteux, et ceux qui ne savent qu'imparfaitement la langue, sont seuls embarrassés pour trouver les mots qui répondent à ceux qu'ils veulent traduire. »

Si cette assertion est vraie, il faut en conclure que le nombre de ceux qui ne connaissent pas leur langue est plus grand qu'on ne pense vulgairement. Rien de plus difficile, en effet, que de trouver sur-le-champ le mot le plus juste et le plus heureux pour rendre l'idée du mot grec ou latin. Ce n'est point assez d'avoir consulté le dictionnaire et de connaître la portée générale du morceau que l'on traduit; ce n'est point assez d'avoir étudié la langue dans les grammairiens et les critiques; il faut avoir un goût sûr, une mémoire prompte et fidèle, un grand usage des meilleurs écrivains des divers genres. Un instinct secret vous avertira qu'un mot rend mieux qu'un autre l'idée qu'il s'agit d'exprimer. Mais comment justifierez-vous votre choix? Point de règles fixes qui puissent vous guider; c'est la nature, c'est le sentiment ou l'oreille qui vous détermine. La différence qui existe entre deux expressions données serait peut-être imperceptible pour un homme dont le goût est moins exercé. Et, pourtant, il en est une qui est préférable à l'autre de beaucoup. Un esprit juste et fin saura la distinguer, et il ne sera satisfait que lorsqu'il l'aura fait entrer dans sa traduction.

Pour éviter les erreurs les plus communes, le tra-

ducteur devra d'abord se tenir en garde contre cette perfide ressemblance de sons dont nous avons ailleurs signalé le danger (1). Tant qu'un élève traduit sans réflexion le mot grec ou latin par le mot français qui en est dérivé, il est incapable de reproduire, même approximativement, le modèle qu'on a mis entre ses mains. Oubliez donc, quand vous traduisez, que vous savez la valeur absolue du terme dont il s'agit; consultez la phrase entière, consultez l'ensemble du morceau et le caractère de l'écrivain; voyez quelle expression emploieraient, en pareil cas, les meilleurs écrivains de notre langue. Voilà justement celle qu'il vous faut, et vous trouverez souvent que le dictionnaire ne l'avait pas même indiquée.

1^o L'expression la plus juste, dit Goffaux, est toujours la meilleure; et pour qu'elle soit juste, il faut qu'elle ne soit ni *contra*, ni *extra*, ni *ultra*, ni *citra*, mais *intra sensum*.

Prenons, au hasard, une phrase de Cicéron. Dans son plaidoyer pour Ligarius, l'orateur exalte la générosité de César envers les partisans de Pompée :

Vide quid licentiæ; Cæsar, nobis tua liberalitas det, vel potius audaciæ.

Voyez César, quelle liberté, ou plutôt quelle hardiesse votre indulgence nous inspire.

Supposons qu'un élève traduise ainsi cette phrase :

« Voyez, César, quelle *licence*, ou plutôt quelle *audace* votre *libéralité* nous inspire. » Il aura pris les mots français que les mots latins lui rappellent le plus naturellement, et pourtant il aura dénaturé la pensée, il aura fait un véritable contre-sens.

(1) Voir l'art. précéd.

Les mots *licence* et *audace* emportent avec eux quelque chose d'odieux et de blâmable, et ils disent trop pour la circonstance présente; ils sont donc *ultra sensum*.

La *libéralité* est une vertu qui fait user largement des biens de la fortune; cette qualité n'a rien de commun avec celle que célèbre ici l'orateur, puisqu'il s'agit de clémence, de générosité à pardonner. Ce mot français est donc *extra sensum*.

Changeons encore ces mots et remplaçons *licence* ou *audace* par *confiance*, la pensée est aussi mal rendue. Une personne d'une bonté ordinaire inspire la confiance à ceux qui parlent devant elle. Mais il s'agit ici d'une clémence et d'une bonté inouïes, que Cicéron veut faire admirer à tous les Romains. Le mot *confiance* ne dit donc pas assez, et il serait *citra sensum*.

Enfin, traduisons le mot *liberalitas* par *bonne éducation* ou *haute naissance* (c'est la première signification que fournit le dictionnaire), nous avons un contresens d'un autre genre; car il ne s'agit nullement de l'origine plus ou moins illustre du dictateur. Dans ce cas, l'expression qu'on aurait employée serait *contra sensum*.

On le voit assez : un sérieux examen du texte de l'auteur, des réflexions fréquentes sur la valeur des mots sont absolument nécessaires pour éviter de semblables erreurs. Les jeunes humanistes qui ne songent point au choix des expressions traduisent toujours mal.

2° Quelquefois le traducteur voit très-bien le mot qu'il faudrait; mais ce mot n'est pas usité dans notre langue. Il faut donc qu'il ait recours à l'un des termes voisins qui en approchent le plus.

D'autres fois, il se rencontre un mot grec ou latin qu'on ne peut rendre en français par un mot de même espèce; c'est un verbe, un adjectif, qui n'ont pas leur correspondant dans notre langue. Que fait-on alors? On donne à la phrase un autre tour, et, au lieu du verbe ou de l'adjectif, c'est un substantif ou un adverbe qu'on aura dans le français, sans que le sens ait subi la moindre altération :

Ira IMPOTENS sui est.

Le mot *impotens* est difficile à traduire; il n'y a point de terme en français qui y corresponde exactement. Je dirai donc, en employant un terme voisin et à peu près synonyme :

La colère n'est point *mattresse* d'elle-même.

Ou bien je remplacerai l'adjectif par un verbe, et je traduirai :

Dans la colère, on ne peut se *matriser*.

Dans l'éloge funèbre de Népotien, saint Jérôme exhale ainsi ses regrets :

Quem hæredem putavimus, FUNUS tenemus. Cui jam meum SUDABIT ingenium? Cui litterulæ placere gestient?

Le mot *funus*, veut dire *convoi*, *funérailles*, *ombre*, *cadavre*. Impossible de le rendre, en cet endroit, par un substantif français, et sans prendre un autre tour. *Sudabit* ne peut se traduire en français par un verbe. Je dirai donc :

Celui que je croyais avoir pour héritier reçoit de moi les honneurs *funèbres*. Pour qui seront désormais les *travaux* de mon esprit? A qui m'efforcerai-je de plaire dans mes lettres familières?

3^o Lorsqu'une métaphore n'est pas reçue dans notre langue, il faut employer un correctif, ou développer

la comparaison, ou chercher un équivalent. Voici quelques exemples :

IRRIGANDUM est ingenium.

L'esprit est *comme une terre* qu'il faut arroser.

Ut ocius mors perveniret ad hominem, ALITEM ILLAM fecimus PENASQUE FERRO dedimus. (PLINE, H. n.)

Pour que la mort frappât l'homme plus promptement, nous lui avons *donné des ailes*, et nous avons fait voler le fer *comme l'oiseau*.

Doctorum hederæ PRÆMIA frontium. (HOR.)

Le lierre *qui couronne* le front des savants.

4^o Il arrive très-souvent qu'on trouve, dans le texte, un substantif qui n'a aucune espèce de correspondant en français ; il faut alors le changer en verbe ou en adjectif, et avoir recours à une périphrase :

Ætolis, nec quid dicerent, nec quid facerent, quidquam unquam PENSI fuit. (T. Liv.)

Les Étoliens n'ont jamais *pesé* ni leurs paroles ni leurs actes.

Vous auriez beau chercher en français un substantif qui pût rendre le mot latin *pensi* ; le dictionnaire vous fournit les mots *tâche*, *soin*, *action de peser* ou *de mettre en balance* ; tout cela est insuffisant. Mettez le verbe, et la phrase est bien traduite.

On peut remarquer encore que, dans cet exemple, les verbes *facerent* et *dicerent* sont remplacés dans le français par deux substantifs.

Prenez encore cette phrase de Quinte Curce :

ORBITAS MEA, quod sine liberis sum, spernitur.

Tant que vous voudrez avoir, dans le français, un substantif qui corresponde à *orbitas*, vous ne trouverez rien qui puisse vous satisfaire. Vous prendrez un autre tour, et vous direz :

Parce que je suis seul, sans enfants, on me brave.

5° Les adjectifs qui n'ont pas de correspondants en français se rencontrent très-fréquemment. Il faut alors avoir recours au verbe, au substantif ou à l'adverbe, et s'attacher à rendre exactement l'idée au moyen d'une périphrase. Les poètes surtout ont une foule d'épithètes vagues, pittoresques ou recherchées, qui seraient ridicules dans notre langue. Si aucun équivalent ne vous satisfait, vous pouvez alors les modifier ou même les supprimer entièrement. Voici quelques exemples, que nous empruntons à l'*Art poétique* d'Horace :

..... *Molles* imitabitur ære capillos.

Il saura donner au bronze la *mollesse* des cheveux.

Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet.....

Il *échouera* dans l'ensemble, parce qu'il ne sait pas faire un tout.

Tu nihil *invita* dices faciesve Minerva.

Pour vous, vous ne direz, vous ne ferez rien *malgré* Minerve.

Les adjectifs neutres se traduisent bien par le substantif abstrait qui exprime la même idée :

Non ut *placidis* coeant immitia.

N'alliez pas la *douceur* à la *férocity*.

Per artem rhetoricam VERA suadent et FALSA (S. AUG.).

Les préceptes de rhétorique servent à défendre la *vérité* et le *mensonge*.

Virgile a souvent des épithètes qu'il est difficile de traduire en français sans recourir aux équivalents :

Dixit, et in cœlum *paribus* se sustulit alis,

Intemque fuga secuit sub nubibus arcum. (Liv. IX.)

Paribus est une de ces épithètes qu'on appelle homériques, et qui ne peuvent se traduire que par une idée équivalente. Changez donc cette expression, et vous pourrez dire :

A ces mots, *balançant* ses ailes, Iris s'élève dans les cieux, et trace, en fuyant sous la nue, un grand arc de lumière.

6° Il arrive fréquemment qu'on exprimerait avec exactitude la pensée de l'auteur sans changer l'espèce des mots qu'on a dans le texte; mais la phrase manquerait de force, de souplesse ou de rapidité; le tour serait moins conforme au génie de la langue française. Dans ce cas, il faut toujours employer d'autres mots.

En général, la langue latine aime les adjectifs, les verbes, les participes; le français préfère les substantifs et les adverbes. Le substantif surtout semble plus conforme au génie de la langue française.

Tantôt les adjectifs sont évidemment employés comme adverbes; tantôt ils sont tellement multipliés et réunis en si grand nombre pour qualifier un seul objet, que l'emploi du substantif devient une véritable nécessité :

INTREPIDUS veni quo te vocat humilitas, protrahit charitas; SECURUS accede. (S. BERN., *Ep. ad Robert.*)

Venez *sans crainte* où vous appelle l'humilité, où la charité vous attire; approchez *en toute sécurité*.

Sic veteres Graïum docti cecinere poetæ.

Les doctes poètes de l'*antiquité* grecque ont ainsi chanté.

7° Pour résoudre ces difficultés sans cesse renaissantes, voici une règle générale, qui est d'une application journalière, et qu'il faut graver fortement dans l'esprit des élèves. Les quatre mots qu'il est souvent impossible de rendre par des mots français de même espèce sont le substantif, le verbe, l'adjectif et l'adverbe. Lorsqu'un mot grec ou latin n'a pas, en français, de mot de son espèce qui lui corresponde parfaitement, il faut choisir tour à tour un mot des trois autres espèces, jusqu'à ce qu'on ait obtenu une traduction élégante et fidèle.

Prenons les deux premières lignes du plaidoyer pour Milon. Nous y lisons ces mots :

Vereor, Judices, ne turpe sit pro fortissimo viro dicere incipientem timere.

Si vous traduisez chaque mot latin par un mot français de la même espèce, vous aurez cette phrase, ou une autre à peu près semblable :

J'appréhende, Romains, qu'il ne soit honteux de craindre, en commençant à parler pour un homme très-courageux.

Changez l'espèce des quatre mots *vereor, turpe, fortissimo, dicere*, et vous pourrez traduire :

Il y a peut-être de la honte, Romains, à éprouver de la crainte, en commençant la défense d'un homme de cœur.

Celui qui a le sentiment du goût et qui connaît le génie de notre langue aperçoit aisément combien cette seconde phrase l'emporte sur la première.

8° Qu'on nous permette d'emprunter deux exemples à la langue grecque. On verra que les principes et les procédés dont nous parlons lui conviennent parfaitement; en changeant l'espèce des mots, on arrive plus facilement à l'élégance et à la précision :

Ὅτι ὁρθῶς λέγω, ἔτι μικρῷ σαφεστέρον ὑμᾶς βούλομαι διδάξαι.
(ÆSCH., *contr. Ctes.*)

Je veux vous montrer un peu plus clairement encore la *justesse* de mon *assertion*.

Λοιπὸν τοίνυν ἦν και ἀναγκαῖον ἅμα, πᾶσιν οἷς ἐκεῖνος ἐπράττεν ἀδικῶν ὑμᾶς, ἐναντιοῦσθαι δικαίως. Τοῦτ'ἐποιεῖτε μὲν ἐξ ἀρχῆς ὑμεῖς εἰκότως καὶ προσηκόντως, ἔγραφον δὲ καὶ συνεβούλευον ἐγὼ, καθ'οὓς ἐπολιτευόμεν χρόνου.
(DÉM., *pro Ctes.*)

Restait donc *forcément* à opposer votre *juste résistance* aux *injustes agressions* de Philippe. C'est ce que vous fîtes, dès le principe, *par raison, par honneur*; et tels furent mes *décrets, mes conseils*, pendant tout le cours de mon *administration*.

Que l'on veuille bien comparer la phrase grecque à

la phrase française, on verra que tous les mots du texte sont exactement rendus ; mais presque tous ont changé d'espèce en passant dans notre langue.

§ II. — DES TOURS DE PHRASE.

Rien de plus important dans la traduction que les constructions et les tours de phrase. Presque toutes les beautés de l'élocution sont renfermées dans l'arrangement des mots. C'est de là que viennent la clarté, la vérité, la chaleur et l'énergie du discours ; c'est par là qu'on présente des tableaux fidèles, vivants et animés. Comme les poètes et les orateurs de l'antiquité ont, sur ce point, un mérite remarquable, il faudrait suivre leur marche et leur construction pour les bien traduire.

Malheureusement, quand nous voulons les suivre, des difficultés nous arrêtent à chaque pas. Il y a souvent une grande différence entre le caractère et le génie de deux langues, et cette différence est fondée sur deux causes principales.

D'abord tous les peuples ne se ressemblent pas. Les uns sont plus lents, plus flegmatiques ; ils prennent le temps pour exprimer toutes leurs idées, les accessoires comme les principales ; ils veulent tout dire sur une question, et tout dire avec ordre et méthode ; ils auront donc moins de vivacité dans l'expression. Les autres sont vifs, impétueux, ardents ; ils disent moins de choses et laissent plus à deviner à l'auditeur ; ils suppriment les accessoires et ne songent qu'à arriver vite et droit à leur but ; ces derniers donneront donc à leurs sentiments et à leurs pensées plus de chaleur et de rapidité.

En second lieu, toutes les langues n'ont pas le même degré de souplesse et de perfection. Toutes se proposent de peindre les objets avec force et netteté ; mais les sons et les mots, qui sont comme les couleurs qu'emploie l'écrivain pour former son tableau, n'ont pas toujours les mêmes qualités. Les langues modernes sont plus embarrassées de particules et d'auxiliaires. Dans une langue, les mots sont plus ou moins multipliés, c'est ce qui fait son abondance ou sa pauvreté ; les mots ont plus ou moins de force, c'est ce qui fait son énergie et sa faiblesse ; ils ont plus ou moins de flexibilité, sont plus ou moins susceptibles d'être mêlés et broyés ensemble, c'est ce qui fait sa roideur ou sa souplesse.

Il est constant que, sous plusieurs de ces rapports, les anciens avaient de grands avantages sur nous. Néanmoins, il est souvent très-facile d'imiter la vivacité de leurs tours ou de les compenser par des équivalents. Entrons maintenant dans quelques détails.

L'intelligence et la sensibilité du lecteur ou de l'auditeur sont les véritables lois que doit suivre le discours d'un écrivain ou d'un orateur. « Tout homme qui parle, dit Le Batteux, surtout s'il est un Démosthènes ou un Cicéron, voit, dans l'esprit et le cœur de ceux qui écoutent, ce qu'on lui demande d'abord et ce qu'il doit dire. »

Quand Cicéron prit la parole pour remercier César du pardon qu'il venait d'accorder à Marcellus, il commença par ces mots :

Diuturni silentii, patres conscripti, quo eram his temporibus usus, non timore aliquo, sed partim dolore, partim verecundia, finem hodie-nus dies attulit.

Quelle est la pensée qui devait préoccuper et l'ora-

teur et le sénat romain qui l'écoutait? Cicéron s'était condamné au silence depuis longtemps. Pourquoi ce silence? Pourquoi le rompt-il aujourd'hui? Voilà ce qu'on se demande, et ce que l'orateur doit expliquer. Dès le premier mot, il rappelle donc ce silence si prolongé : *Diurni silentii, quo eram his temporibus usus*. N'est-ce pas la crainte, lui dit-on secrètement, qui vous commandait ce silence? Afin d'écarter cette pensée peu honorable pour César et pour lui, Cicéron se hâte d'ajouter : *non timore aliquo*. Mais pourquoi donc vous êtes-vous tu si longtemps? La cause de ce silence, c'est en partie le regret, en partie la réserve : *partim dolore, partim verecundia*. Puis viennent les mots qui sont nécessaires pour compléter le sens, les mots qui auraient été les premiers selon l'ordre grammatical, mais que l'auditeur était le moins avide de connaître, et qu'il a peut-être suppléés d'avance dans son esprit : *Finem hodiernus dies attulit*.

Mais après ce long silence, devait-on dire à Cicéron, pourquoi vous décidez-vous à parler aujourd'hui? Et l'orateur vous répond : C'est à la vue de tant de clémence.

Tantum enim mansuetudinem, tam inusitatam inauditamque clementiam, tantum in summa potestate rerum omnium modum.

Puis viendra le verbe qui est nécessaire pour compléter la phrase, mais qui n'ajoute rien à l'énergie de la pensée ni à la beauté du tableau :

Tacitus nullo modo præterire possum.

Puisque cet ordre est fondé sur la nature, et qu'il est un des mérites du style de Cicéron, je me garderai bien de le changer dans la traduction. Je ne dirai

donc pas dans le français de ces deux phrases que nous avons citées :

Je romps aujourd'hui ce long silence que m'avaient imposé, en ces derniers temps, etc.

Mais, conservant fidèlement le tour employé par Cicéron, je dirai :

Ce long silence que m'avaient imposé en ces derniers temps, non la crainte, mais en partie le regret, en partie la réserve, je le romps aujourd'hui.

Dans la seconde phrase, je ne traduirai pas en suivant l'ordre grammatical :

Je ne puis passer sous silence une si grande douceur....

Mais en suivant la marche de la phrase latine, je dirai encore :

A la vue d'une si grande douceur, d'une clémence si rare et si extraordinaire, d'une modération si parfaite dans le souverain pouvoir,..... je ne puis désormais consentir à me taire.

Prenons un autre exemple dans le discours pour Ligarius. Après avoir atténué de toutes ses forces les torts de cet ennemi de César, l'orateur énumère les circonstances qui rendent sa conduite personnelle plus coupable aux yeux du dictateur.

Suscepto bello, Cæsar, gesto etiam ex magna parte, nulla vi coactus, judicio meo ac voluntate, ad ea arma profectus sum quæ erant sumpta contra te.

Quel effet veut ici produire Cicéron ? Il cherche à provoquer l'indulgence de César par la comparaison qu'il établit entre sa propre conduite et celle de l'accusé. Déjà, il a raconté que Ligarius était allé en Afrique avant la guerre civile, avant même qu'on pût la soupçonner ; qu'il y était resté par nécessité ; qu'il y avait accepté le commandement malgré lui. Il faut

que, dans les démarches de Cicéron, tout contraste avec celles de l'accusé : *Suscepto bello, gesto etiam ex magna parte...* On voit assez l'admirable progression des idées dans la phrase latine.

Seraît-il permis de traduire :

Je me suis rendu dans le camp de vos ennemis, quand la guerre était commencée, quand elle était déjà avancée?

Par ce renversement vous détruiriez toute la force et toute l'énergie de la pensée. Vous direz donc, en suivant fidèlement la marche indiquée par la nature et par le génie du grand orateur :

La guerre était déjà commencée, César; elle était même fort avancée, lorsque, sans y être contraint par la nécessité, de mon propre mouvement et de mon plein gré, je me suis rendu dans le camp où l'on avait pris les armes contre vous.

Faisons maintenant la même expérience sur une phrase tirée des poètes. Les poètes sont entraînés par le rythme et la quantité de syllabes. Peut-être que, chez eux, la construction des mots est à peu près arbitraire et commandée par la contrainte des vers? Nullement. Qu'on étudie Virgile en particulier; on verra que chaque mot occupe la place que demande l'importance des objets, le sentiment de celui qui parle ou de ceux qui écoutent. Si vous renversez cette construction, vous enlevez au style inimitable du poète son charme et sa perfection. Prouvons-le par quelques exemples :

Turne, quod optanti divum promittere nemo

Auderet, volvenda dies en attulit ultro. (Liv. IX.)

Quel est le sentiment qui agite le cœur de Turnus? Il veut surprendre les Troyens et exterminer cette race étrangère. Dans les vers de Virgile, ce désir est d'a-

bord indiqué ; puis viennent les derniers mots qui annoncent que les vœux du guerrier vont être exaucés. Vous traduirez donc :

Turnus, ce que nul d'entre les dieux n'aurait osé promettre à tes vœux, la fortune te le présente aujourd'hui.

Dites au contraire :

La fortune te présente aujourd'hui ce que nul d'entre les dieux n'aurait osé promettre à tes vœux.

Le sens est rendu, mais l'intérêt et la rapidité du style ont disparu.

Plus loin, Turnus harangue ses guerriers au moment où ils ont vu les vaisseaux troyens changés en autant de nymphes. Les Rutules sont épouvantés : « Les Troyens, se disent-ils sans doute, ont pour eux la protection du ciel ; les prodiges les plus inattendus viendront les arracher à nos coups ; nous avons tout à craindre en combattant de pareils ennemis. » Turnus doit répondre, par son premier mot, à cette pensée secrète, et il s'écrie :

Trojanos hæc monstra petunt, his Jupiter ipse
Auxilium solitum eripuit; non tela nec ignes
Exspectant Rutulos.

Si vous traduisez comme l'abbé Desfontaines :

Ce prodige ne regarde que les Troyens. Jupiter les prive de leur ressource ordinaire. Les Rutules n'auront la peine ni de les combattre ni d'embraser leurs navires,

vous défigurez ces beaux vers, et, au lieu d'une apostrophe éloquente, vous n'avez qu'une réflexion froide et sans vie. Dites donc à ces guerriers qui tremblent pour eux-mêmes :

C'est aux Troyens à trembler de ces prodiges; eux à qui le ciel

enlève leur ressource ordinaire. Contre eux, les armes et les feux des Rutules sont désormais inutiles.

De ces observations, qu'il serait facile d'étendre encore, il résulte que la construction des phrases, dans les auteurs anciens, a une énorme importance. Pour bien traduire, il faut donc suivre la marche du texte grec ou latin, autant que notre langue peut le permettre. Appliquons ce précepte aux principaux membres d'une phrase, et empruntons nos exemples à Cicéron, qui est un modèle achevé sur ce point :

1° Si le sujet de la phrase renferme l'idée principale, il occupera une place importante dans le texte qu'on veut traduire. C'est aussi à la tête de la phrase qu'il faudra le placer dans la traduction. Dans son discours pour Archias, l'orateur voulant faire entendre que la gloire de Lucullus appartient au peuple romain, s'exprime ainsi :

Populus romanus aperuit, Lucullo imperante, Pontum.

Il faudra traduire en français :

C'est le peuple romain qui s'est ouvert un passage dans le Pont, sous le commandement de Lucullus.

2° Si l'action qui se fait ou qui va se faire est l'objet principal de la pensée, le verbe qui exprime cette action se montrera le premier dans le texte et dans la traduction :

Me quidem, Iudices, exanimant et interimunt hæ voces Milonis, quas audio assidue : « Valeant, inquit, cives mei, valeant ; stet hæc urbs præclara, mihi que patria carissima. »

Elles m'accablent, Romains, elles me tuent, ces paroles de Milon, que j'entends chaque jour : « Qu'ils soient heureux, dit-il, mes concitoyens, qu'ils soient heureux ! qu'elle prospère toujours, cette cité magnifique, cette patrie qui me sera toujours chère ! »

3° Si l'action principale doit se porter sur l'objet qui

souffre l'action, le complément passe avant le verbe dans le texte grec ou latin, et il faudra lui conserver cette place en français :

Novum crimen, Cæsar, et ante hunc diem inauditum, propinquus meus ad te Tuberò detulit.

C'est une accusation nouvelle et inouïe jusqu'à ce jour que Tuberón, mon parent, porte aujourd'hui devant vous.

4^o Lorsqu'une circonstance particulière de l'action fait l'objet principal de la pensée, l'adverbe ou la locution qui le remplace se montrera avant les autres parties de la phrase :

Si fraterne, si pie, si cum dolore hoc faciunt, moveant te horum lacrymæ, moveat pietas, moveat germanitas.

Si c'est avec une affection fraternelle, si c'est avec tendresse, si c'est avec douleur qu'ils vous font cette prière, cédez à ces larmes, cédez à cette tendresse, cédez à cette affection.

Qu'on applique ces principes à des morceaux plus étendus, on reconnaîtra que cette marche est à peu près invariable, et qu'il faut la conserver soigneusement dans la traduction, si l'on veut reproduire la force et la délicatesse de l'original.

La langue grecque ne procède pas autrement que celle des Latins :

Παρά τοῖς Ἑλλήσιν, οὐ τοῖσιν, ἀλλὰ πᾶσιν ὁμοίως, φορὰν προδοτῶν καὶ δωρόδοκων καὶ Θεοῖς ἐχθρῶν ἀνθρώπων συνέβη γενέσθαι..... Οὕς συναγωνιστάς καὶ συνεργούς λαβὼν ὁ Φίλιππος, καὶ πρότερον κακῶς τοὺς Ἑλλήνας ἔχοντας πρὸς ἑαυτοὺς καὶ στασιαστικῶς, ἔτι χεῖρον διέθηκε, τοὺς μὲν ἐξαπατῶν, τοῖς δὲ διδοὺς, τοὺς δὲ πάντα τρόπον διαφθεῖρων. Καὶ διέστησεν εἰς μέρη πολλὰ, ἑνός τοῦ συμφέροντος ἅπασιν ὄντος, κωλύειν ἐκεῖνον μέγαν γίνεσθαι. (DÉM.)

Chez les Hellènes, chez tous indistinctement, pullulait une foule de traîtres, de mercenaires et d'impies; voilà les auxiliaires et les complices que ramasse Philippe. Les Grecs étaient dans la guerre et la discorde; il les y plonge encore davantage; ici, par le mensonge; là, par des largesses; ailleurs, par tous les moyens de corruption; et il déchire en lambeaux cette Grèce qui n'avait qu'un seul intérêt : empêcher l'agrandissement du Macédonien.

Dans cette traduction, chaque membre et presque chaque mot a gardé la place qu'il avait dans le texte. Qu'on essaye un autre arrangement, la phrase aura perdu de sa vigueur.

§ III. — DES INVERSIONS.

Nous avons déjà dit quelle est l'importance des constructions et des tours de phrase dans la traduction. Pour jeter un nouveau jour sur nos observations précédentes, examinons ce qu'on appelle *inversion* ou *transposition*.

Beaucoup de grammairiens et de critiques accordent exclusivement aux anciens le privilège de l'inversion. Le P. Bouhours, le P. Ducerceau, Dumarsais, Beauzée, Marmontel, sont de ce nombre. Aux Grecs et aux Latins, disent-ils, la faculté de choisir l'arrangement que demande l'intérêt ou l'harmonie; mais les langues modernes, le français surtout, suivent toujours la même construction : la substance avant le mode, le sujet avant l'attribut, le verbe avant le régime. De là vient, ajoutent-ils, que la langue française est plus simple et plus claire que les autres langues.

« Les Grecs et les Latins, dit le P. Bouhours, pour obtenir le nombre et la cadence, renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses. Ils finissent le plus souvent les périodes par où la raison veut qu'on les commence. »

« Peu importe, dit le P. Ducerceau, dans quel ordre on place les mots et quel rang ils tiennent dans la phrase..... En mêlant confusément tous les termes qui la composent, et les tirant au hasard comme

les billets d'une loterie, la construction s'en trouverait toujours à peu de chose près assez régulière. »

Marmontel dit à son tour : « On a dit tout ce qu'on a voulu sur l'inversion des langues anciennes ; mais, en général, l'intérêt seul de flatter l'oreille ou de suspendre l'attention, décidait de la place que l'on donnait aux mots. Prenez des cartes numérotées, mêlez le jeu et donnez-le-moi à rétablir dans l'ordre des chiffres. Voilà *l'image très-fidèle* de la construction des anciens. »

N'en déplaise à Marmontel, rien au contraire de plus infidèle que cette *image* qu'il nous en donne, et il nous montre en cet endroit jusqu'où peut entraîner le préjugé. Chose étrange ! dans la phrase même où ce rhéteur semble dire que, chez les anciens, la construction est arbitraire, et, dans le français, toujours grammaticale et invariable, il emploie, par distraction sans doute, une des inversions les plus hardies qui soient permises dans la prose. Voici en effet ce qu'il ajoute :

« Quelle assimilation peut-il y avoir entre une langue dans laquelle, *pour donner plus de grâce, de finesse ou de force à l'expression*, il est permis de transposer tous les mots d'une phrase, de les combiner à son gré, — et une langue où, *dans le même ordre que les idées se présentent naturellement à l'esprit*, les mots doivent être rangés?..... »

Assurément, il y a ici deux inversions véritables, et, en suivant l'ordre grammatical, on donnerait à la phrase qui précède un tout autre arrangement.

Voici, selon nous, la vérité sur ce point. L'ordre *métaphysique* ou *grammatical* n'est pas l'ordre le plus naturel pour les compositions littéraires ; c'est plutôt un ordre *artificiel* et *réfléchi*. Dans cet arrangement,

la cause se place toujours avant l'effet, la substance avant le mode, le mot régissant avant le mot régi.

L'ordre naturel, du moins dans la poésie et l'éloquence, est celui que suggère la passion ou le sentiment, et qu'on appelle quelquefois ordre ou construction *oratoire*. Il consiste à mettre en avant la chose dont on est le plus occupé, et à suivre le degré relatif d'intérêt ou d'importance de chaque objet. Dans ce système, la construction change presque toujours suivant l'émotion et le but de celui qui parle.

Cet ordre est si peu contraire à la marche naturelle de l'esprit que, malgré les entraves de nos langues modernes, nous le suivons chaque fois que nous sommes sous l'influence d'une émotion vive et profonde. Voyez comme nos orateurs, par des phrases inversives, se rapprochent de la construction des anciens :

Restait, dit Bossuet, cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés lançaient des feux de toutes parts.....

Déjà, dit Fléchier, *frémissait* dans son camp l'ennemi confus et déconcerté..... *Déjà prenait l'essor*, pour se sauver dans ses montagnes, cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces.

Qu'on ne dise donc pas que la langue française est peu propre à l'éloquence et à l'expression du sentiment. Comme celle des Grecs et des Latins, elle a de merveilleux secrets, dans les divers arrangements qu'on peut donner à la phrase, pour frapper les esprits et pour émouvoir les cœurs. Sans doute, les langues anciennes avaient plus de souplesse que la nôtre, et se prêtaient mieux aux inversions. La terminaison des mots indiquait le rôle que chacun jouait dans la phrase, et, à l'aide des inversions, les anciens pouvaient toujours mettre en tête l'idée dominante, le

mot important. Par-là, il était facile de ménager des effets pittoresques de style et d'harmonie. Quelquefois, par une habile suspension, on faisait attendre jusqu'à la fin un mot décisif, qui produisait un très-grand effet. Il est peut-être vrai de dire, avec Marmontel, qu'il n'y a pas de comparaison entre la *ligne droite française* et l'*espèce de labyrinthe de la période des anciens*. Mais, si nous leurs sommes inférieurs sur ce point, gardons-nous de croire que nous sommes sans ressources. Oui, la langue française doit un caractère particulier de clarté à la marche régulière qui la distingue ; mais ce mérite n'est pas le seul ; elle est aussi la langue de la poésie et de l'imagination, de la passion et de l'éloquence.

Si nous voulons bien traduire, efforçons-nous donc de recourir souvent aux inversions que le texte semble provoquer de lui-même. C'est le moyen de trouver les tours les plus neufs, les plus énergiques, les plus heureux. Au reste, dans les langues modernes, comme dans les langues anciennes, les inversions ont du charme pour le lecteur. L'esprit humain aime le changement et la variété ; il veut qu'on exerce sa pénétration et son activité, et il n'est pas fâché que parfois on lui présente les choses comme à contre-sens et à rebours. Cette nouveauté lui ménage des émotions et des surprises ; elle agace sa curiosité ; elle le frappe et le réveille. Plus on cherche à plaire, plus on multiplie ces sortes de constructions. Les orateurs les emploient fréquemment, les poètes les prodiguent.

Moins l'esprit du lecteur a d'opérations à faire pour saisir la pensée, plus il est frappé. Disposons donc nos signes de manière que ceux qui nous lisent et nous écoutent soient promptement saisis. Quand l'imagina-

tion est enflammée, elle s'affranchit des règles ; tout se fait par enthousiasme et par entraînement ; il n'y a plus d'art et de réflexion, mais il y a de la chaleur, il y a souvent de l'éloquence.

L'emploi de l'inversion aura donc deux grands avantages. Il offrira au traducteur le moyen de conserver l'ordre d'idées indiqué par le texte, et il donnera au style de la clarté, de la force et de l'harmonie.

Indiquons ici quelques-unes des inversions de mots et de propositions qui se rencontrent plus fréquemment dans la traduction des auteurs anciens.

INVERSION DES MOTS.

1° *Substantif*. — Le substantif employé comme sujet peut aisément se transposer, surtout dans les phrases où le verbe est précédé d'un complément ou d'un adverbe.

Jamque aderit multo Priami de sanguine *Pyrrhus*. (VIRG.)

Bientôt va paraître *Pyrrhus* tout couvert du sang de Priam.

Homini uni animantium *luctus* est datus, uni *ambitio*, uni *avaritia*, (PLINE le Jeune.)

A l'homme seul ont été réservés le *chagrin*, l'*ambition*, l'*avarice*.

Non terra olim, sed classibus advehebantur qui *mutari sedes* querebant. (TAC.)

Ce n'était point par terre, mais par mer, que se faisaient les *anciennes migrations*.

Le substantif employé comme complément direct ou comme complément indirect se transpose ordinairement avec la plus grande facilité.

Vim, sanitatem, copiam, cuncta in victoriam habuere (TAC.)

Vigueur, santé, abondance, ils trouvèrent tout dans la victoire.

*Hanc, pro Palladio, moniti, pro numine læso,
Effigiem statuere.* (VIRG.)

*Ce colosse que vous voyez, ils l'ont élevé, sur la foi des oracles,
pour remplacer le Palladium, pour apaiser la divinité offensée.*

*Tunc vero tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor.* (VIRG.)

*Alors, dans tous les cœurs épouvantés, se glisse une terreur nou-
velle.*

Le substantif peut encore se transposer par le moyen d'une opposition, et cette forme donne beaucoup de rapidité à la marche de la phrase.

Raptores orbis, et mare scrutantur. (TAC.)
Ravageurs du monde, les Romains fouillent même les mers.

Omnia prona victoribus atque eadem victis adversa. (TAC.)
*Vainqueurs, tout s'aplanit devant nous; vaincus, tout nous de-
vient obstacle.*

Enfin, dans la prose poétique surtout, le substantif peut se placer devant un autre substantif ou un adjectif qui le régit, à peu près comme dans la versification française.

Primum omnium virorum fortium ituri in prælia canunt. (TAC.)
*De tous les héros, c'est le premier qu'ils chantent avant d'aller
au combat.*

*O matre pulchra filia pulchrior,
Quem criminosis cumque voles modum
Pones iambis.* (HOR.)

*O d'une mère charmante fille plus belle encore, dispose, comme il
te plaira, de ces iambes criminels.*

2° Adjectif. — L'adjectif joint au substantif se place tantôt avant, tantôt après lui. Pour peu qu'il y ait une raison de justesse ou d'harmonie de mettre l'un avant l'autre, on le fait dans le français comme dans le grec et le latin.

L'adjectif employé comme attribut peut précéder le verbe, et il est aussi susceptible d'inversion quand il a un complément.

Amplissimum consecutus es inter homines; *fellicius* tamen erat quod reliquisti. (PLINE le Jeune.)

Vous avez atteint ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes; mais *plus grand* encore était le bonheur que vous avez quitté.

Arduus armatos, mediis in mœnibus *adstans*.

Fundit equus, *victorque* Sinon incendia miscet

Insultans. (VIRG.)

Fier et debout au milieu des remparts, un cheval affreux vomit des soldats, et Sinon *vainqueur, l'insulte à la bouche*, promène partout l'incendie.

3° *Pronom.* — Le pronom personnel, employé comme complément, se place avant le verbe qui le régit. De cette manière, on peut transposer le substantif, et l'on conserve l'ordre des idées de l'auteur que l'on traduit.

Corpora ipsa ac manus sylvis ac paludibus emuniendis, verbera inter ac contumelias, conterunt. (TAC.)

Leurs corps mêmes et leurs bras, on les use à percer des forêts, à combler des lacs, sous le fouet et l'injure.

Quæ sibi quisque timebat,

Unius in miseri exitium conversa tulere. (VIRG.)

Le sort que chacun craignait pour lui-même, on le voit tomber sans peine sur un seul malheureux.

4° *Verbe.* — Le verbe employé comme substantif se transpose de la même manière que celui-ci; et, dans les énumérations, on résume tous les termes par un des mots : *c'est, tout, rien, voilà*.

Auferre, trucidare, rapere, falsis nominibus imperium appellat. (TAC.)

Emporter, massacrer, piller, voilà ce que, dans leur faux langage, ils appellent exercer l'empire.

Le participe présent et le participe passé peuvent se transposer facilement. Le gérondif peut être remplacé par un substantif ou par tout autre mot équivalent; et avec ce changement, l'inversion est aisée.

Graviter *commotus*, et alto

Prospiciens, summa placidum caput extulit unda. (VIRG.)

Vivement *indigné*, et *songeant* au repos de son empire, Neptune lève un front paisible au-dessus de l'abîme.

Nihil agendo, homines malefacere discunt. (COL.)

En ne faisant rien, les hommes apprennent à mal faire.

Vigilando, agendo, bene consulendo, prospere omnia cedunt.

Avec de la vigilance, de l'activité, de la sagesse, tout réussit.

INVERSION DES PROPOSITIONS.

Les propositions qui composent une phrase sont généralement disposées de telle sorte que chacune d'elles explique celle qui précède, motive celle qui suit. Si l'on change l'ordre adopté par l'auteur, on altère la forme et souvent même le fond de la pensée. Il faut donc conserver l'arrangement des propositions, et, si le texte a des inversions, on doit les faire passer dans notre langue.

Qui melior servo, qui liberior sit *avarus*
In triviis fixum *qui* se demittit ob assem,
Non video. (HOR.)

Vaut-il mieux, est-il plus libre que l'esclave, *cet avare* qui se baisse pour ramasser un as enfoncé dans la boue? *Je n'en crois rien.*

Il est plus élégant de placer avant la proposition principale les propositions incidentes précédées de *si*, *puisque*, *pourvu que*, *tandis que*. Dans le français, comme dans le latin et le grec, les bons écrivains ne manquent jamais de suivre cet arrangement, chaque fois qu'il est possible. Cette marche donne de la consistance au discours, enchaîne les idées, éveille la curiosité et captive l'attention.

*Si Pergama dextra**Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.* (VIRG.)*Si un bras pouvait sauver Pergame, ce bras l'aurait sauvée.*

Il y a inversion de proposition chaque fois que la proposition subordonnée est placée avant le terme dont elle dépend. Ces inversions sont presque aussi fréquentes dans le français que dans les langues anciennes; et, quand on y réfléchit sérieusement, elles se trouvent avec une grande facilité et donnent à la phrase beaucoup de souplesse et de vivacité.

Utrum difficilius aut majus esset, negare tibi sæpius idem roganti, an efficere id quod rogares, diu multumque, Brute, dubitavi. (CIC.)

Était-il plus difficile et plus hardi de résister à vos prières réitérées que de s'y rendre? C'est, mon cher Brutus, ce que j'ai longtemps et mûrement examiné.

Quantum potes, te ipsum coargue. (SÉN.)*Autant que tu le peux, censure-toi toi-même.*

Souvent on place au premier rang le verbe de la proposition principale, en le faisant précéder du pronom personnel, et le sujet vient ensuite avec la phrase incidente qui l'accompagne.

Frustra se terrore succinxerit, qui septus charitate non fuerit.

(PLINE le Jeune.)

Vainement il s'entourera d'épouvante, celui que l'affection ne protège pas.

*Talibus insidiis, perjurique arte Sinon**Creditar es, captique dolis lacrymisque coactis**Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,**Non anni domuere decem, non mille carinæ.* (VIRG.)

Tant d'artifices, tant de fourberies du perfide Sinon *nous font croire à ce récit*. Ainsi *se laissent vaincre* par la ruse et par des larmes menteuses *ceux* que n'avaient pu dompter ni le fils de Tydée, ni le héros de Larisse, ni dix années de siège, ni mille vaisseaux conjurés.

Dans toutes les constructions où la phrase française n'est pas trop embarrassée par les auxiliaires et les

particules, nous pouvons suivre l'ordre des Grecs et des Latins; et, comme le prouve Le Batteux, si l'on y regarde de près, on voit que cette marche a été suivie par nos meilleurs écrivains et par nos plus habiles traducteurs. Malgré ses entraves, la langue française admet une foule d'inversions et possède de précieuses ressources. En coupant les phrases, en employant des équivalents, en changeant l'espèce ou forme grammaticale des mots, on trouve presque toujours un moyen sûr et facile de donner à son style le tour dont on a besoin, et, par conséquent, d'arranger les mots et les propositions comme ils le sont dans le texte de l'auteur.

Pour la plus grande commodité du lecteur, nous avons pris tous nos exemples dans le latin. Citons maintenant un morceau plus étendu et empruntons-le à la langue de Démosthènes :

Εἰ δ' ὁ συμβᾶς σκηπτὸς, ἡ χειμῶν, μὴ μόνον ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων μείζων γέγονε, τί χρὴ ποιεῖν; Ὡςπερ ἂν εἴ τις ναύκληρον πάντ' ἐπὶ σωτηρίᾳ πράξαντα, καὶ πᾶσι κατασκευάσαντα τὸ πλοῖον, ἀφ' ὧν ὑπελάμβανε σωθήσεσθαι, εἴτα χειμῶνι χρησάμενον, καὶ πονησάντων αὐτῷ τῶν σκευῶν, ἡ καὶ συντριβέντων ὅλως, τῆς ναυαγίας αἰτιῶτο. Ἄλλ' οὔτε ἐκυβέρνων τὴν ναῦν, φήσειεν ἂν ὥςπερ οὐδ' ἐστρατήγουν ἐγὼ, οὔτε τῆς τύχης κύριος ἦν, ἀλλ' ἐκείνη τῶν πάντων.

(DÉM.)

Si un ouragan, si un coup de foudre, plus fort que nous, que tous les Hellènes, est venu fondre sur nous, que pouvais-je faire? Un armateur a tout prévu, tout disposé pour le salut de son vaisseau; une tempête survient, les agrès sont brisés, entièrement broyés; l'accusera-t-on du naufrage? Ce n'est pas moi qui tenais le gouvernail, s'écrierait-il. Eh bien! ce n'est pas moi qui commandais l'armée; je ne suis pas maître de la fortune, c'est elle qui dispose de tout.

Qu'on essaye de traduire le même passage sans aucune inversion et en suivant l'ordre grammatical, on verra de quel côté se trouvent la vivacité, l'élégance et l'énergie.

§ IV. — DU TON PARTICULIER A CHAQUE AUTEUR.

Le traducteur doit considérer sérieusement le ton particulier des auteurs qu'il traduit. Quelques critiques distinguent, dans ces divers écrivains, les trois genres de style : le style simple, le style tempéré et le style sublime ; et ils donnent des règles particulières à chaque genre. Mais il nous semble difficile de marquer les limites qui les séparent, et de bien assigner les différences qui doivent les caractériser dans une traduction bien faite. Il vaut mieux peut-être se borner à quelques observations sur l'histoire, l'éloquence et la poésie.

I. Quand on traduit un historien, il faut s'attacher au ton qui convient à l'histoire, et se pénétrer, autant que possible, du génie particulier de cet écrivain. Généralement, l'imagination ne joue pas un aussi grand rôle dans le récit des faits que dans la parole d'un orateur. Il y a moins de hardiesse et de chaleur, moins de périodes et d'amplifications destinées à plaire, et il est, par conséquent, plus facile de traduire les historiens que les orateurs et les poètes. Ainsi, par exemple, César, Salluste, Tite Live, n'offriront pas les mêmes difficultés que Cicéron et Virgile ; ils sont plus simples et plus serrés. Dans Tite Live, il y a de l'élégance et de la vigueur comme dans Salluste ; mais il y a plus d'abondance, des périodes plus longues, une plus grande masse d'idées qu'il faut embrasser à la fois. Tacite, dit Le Batteux, est sombre, profond, quelquefois énigmatique, plein de réflexions et de philosophie ; son style est riche, fier et nerveux. César a

plus de simplicité; c'est un témoin qui dépose de ce qu'il a vu, mais il est parfait dans son genre. « En voulant fournir des matériaux aux historiens futurs, dit quelque part Cicéron, César a peut-être fait plaisir à de petits esprits, qui seront tentés de charger d'ornements frivoles ces grâces naturelles; mais pour les gens sensés, il leur a ôté à jamais l'envie d'écrire; car rien n'est plus agréable dans l'histoire qu'une brièveté correcte et lumineuse. »

Le premier devoir du traducteur est de rendre la pensée, et les ouvrages qui ne sont que pensés, dit Marmontel, sont aisés à traduire dans toutes les langues; la clarté, la précision, la justesse, font tout le mérite de la traduction; mais si un ouvrage est profondément pensé et énergiquement écrit, il est plus difficile de le traduire. Il en coûte pour atteindre à la concision de Salluste, encore plus pour atteindre à l'énergie de Tacite. Mais, si le traducteur ne s'efforce pas de rendre tous ces caractères, il parodie plutôt qu'il ne traduit.

II. Le style de l'orateur a ordinairement plus de pompe et de dignité que celui de l'historien. Il faut donc développer la pensée, lui donner du nombre et de l'étendue, consulter l'oreille et les lois de l'harmonie. Dans la traduction d'une œuvre oratoire, il faut qu'on croie entendre le ton de l'orateur, qu'on devine son action et ses gestes. C'est ainsi que le comprenait Cicéron dans la version qu'il donna des plaidoyers de Démosthènes et d'Eschine : « Je les ai traduits, dit-il, non en interprète, mais en orateur; j'ai conservé les pensées, les formes et le mouvement du style, tout en choisissant des termes propres au génie de notre langue; je n'ai pas cru que ce fût une néces-

sité de rendre mot pour mot, mais j'ai voulu reproduire le caractère et la force des expressions. » En traduisant une harangue, présentez donc au lecteur l'âme et la marche de l'orateur ; donnez à ses paroles la véhémence et le feu qu'elles ont eus dans sa bouche. Il sera permis quelquefois de couper les périodes d'un orateur, mais moins souvent que dans les autres genres, parce que l'éloquence exige des raisonnements où les propositions soient bien enchaînées, des mouvements où la passion se prolonge durant un morceau tout entier. Donnez à la traduction d'un orateur plus de vivacité, de force et de rapidité ; ayez recours aux interrogations et aux apostrophes, conservez enfin à l'auteur que vous voulez reproduire la physionomie d'un homme qui parle en public.

III. Est-il possible de traduire un poète ? Faut-il le traduire en prose ou en vers ? — Inutile de s'arrêter longuement sur ces deux questions, qui ne rentrent pas directement dans le cadre de notre travail. Sans doute, il est impossible de rendre mot pour mot, son pour son, tout ce qu'on trouve dans l'œuvre d'un poète ; il est impossible de donner à la copie le feu, l'harmonie et la grâce de l'original. Toutes les langues n'ont pas les mêmes ressources, ni les mêmes propriétés. Mais il est permis d'en approcher, de laisser les idées à leur place, de les lier à peu près de la même façon, parce que, dans toutes les langues, l'esprit, le raisonnement, la passion, procèdent d'une manière analogue. Ni la prose ni les vers ne peuvent nous rendre l'harmonie des anciens avec la perfection qu'un habile peintre sait donner à la copie d'un tableau. Les vers en approcheront plus que la prose ; mais si l'on reproduit le nombre et l'harmonie, on al-

rière les sentiments, les pensées et les expressions. On rendra bien trois ou quatre vers, et tout le reste sera défiguré. Il n'y aura point ces finesses, ces nuances délicates qui faisaient presque tout le mérite de l'original. Comment suivre toujours un poète malgré la différence du rythme, malgré la contrainte du vers? Comment se montrer fidèle en même temps et à la pensée et à la mesure? Il est plus facile, disait Virgile, d'arracher à Hercule sa massue que d'emprunter un vers à Homère.

Il vaut donc beaucoup mieux traduire les poètes en prose. Une œuvre où il y a de l'imagination, de l'intérêt, des situations terribles ou touchantes, se soutiendra très-bien dans une prose noble, vive, harmonieuse et un peu poétique. Il est des ouvrages didactiques dont le grand mérite est dans l'harmonie; à ceux-là le vers est plus nécessaire. Mais les beaux endroits de nos poètes dramatiques produisent encore un grand effet dans une prose convenable.

« La poésie, dit Rollin, a un langage particulier, et qui est très-différent de celui de la prose. Comme les poètes, dans leurs ouvrages, se proposent principalement de plaire, de toucher, d'élever l'âme, de lui inspirer de grands sentiments et de remuer les passions, on leur permet des expressions plus hardies, des répétitions plus fréquentes, des épithètes plus libres, des descriptions plus ornées et plus étendues. Il faut donc, ajoute-t-il ailleurs, avertir les jeunes gens que la traduction des poètes demande une attention particulière; quoiqu'elle soit en prose, elle doit se sentir du génie de la poésie, en conserver le feu, la vivacité, la noble hardiesse, et, par conséquent, si le texte l'exige, employer sans scrupule des expressions,

des tours, des figures, qu'on ne souffrirait pas dans la traduction d'un orateur ou d'un historien. »

Pour bien traduire un poète, il est bon de laisser dans le même ordre les propositions et les membres des périodes. On suit la marche de l'auteur, on court, on s'arrête, on se repose avec lui. On use des mêmes transitions, on coupe les phrases comme lui. C'est difficile, dira-t-on; et, avec ce système, la traduction sera bien roide et bien forcée. — Oui, répond Le Batteux, si l'on veut être esclave de cette règle. Mais, si on la prend pour un but vers lequel il faut tendre le plus directement possible, la difficulté n'est pas aussi grande qu'on le pense. Vous êtes mené comme par la main; vous suivez l'auteur comme il a suivi la nature dans sa composition. Si vous pouvez adopter le tour qui se trouve dans le texte, vous le préférez à tout autre. S'il est impossible de l'admettre, vous tentez la voie qui en approche le plus. Si vous êtes forcé d'y renoncer entièrement, la nécessité vous servira d'excuse.

Presque toutes les inversions des poètes peuvent être conservées dans notre langue. Malgré la contrainte du vers, Delille a été souvent plus littéral et plus fidèle que tous les traducteurs en prose qui l'avaient précédé. Plusieurs de ceux qui l'ont suivi ont profité de son travail; et, par le tour poétique, par l'exactitude et l'harmonie de leur style, ils ont de beaucoup surpassé leurs devanciers.

Ce qu'il y a de plus malaisé à retracer dans un auteur, c'est la délicatesse, la grâce, la naïveté. Dans toutes les langues, le style noble et élevé peut se traduire; le léger, le simple, le délicat est presque intraduisible. La poésie d'expression et de sentiment se

traduira donc plus facilement que les détails physiques et la poésie descriptive. Les *Églogues* et les *Géorgiques* de Virgile seront plus difficiles à rendre que les récits de l'*Énéide*.

Une dernière observation, c'est que les poètes ont des pléonasmes et des périphrases qu'il serait souvent ridicule de vouloir conserver dans un idiome différent. Comment traduirez-vous *Talia voce refert, Finem dedit ore loquendi*, et beaucoup d'autres périphrases semblables, avec le même nombre de mots que dans le texte? On rencontre fréquemment dans le latin et le grec des gradations, des expolitions, des redondances de style qui n'ont rien de corrélatif en français, et le traducteur essaierait vainement de les reproduire. La poésie aime à présenter la même idée sous des formes différentes; elle réunit, dans une proposition, des termes de signification à peu près identiques. Que faire alors? Si la périphrase n'est pas un ornement du style, elle se traduira par le mot propre dont elle tient la place. Si elle exprime l'idée d'une manière plus brillante ou plus gracieuse, on s'efforcera de la conserver. On aura recours à des changements de mots ou de tours; si l'on ne peut conserver toute la symétrie du texte, on reproduira du moins les intentions de l'auteur par des équivalents et des compensations.

Traduire ainsi les poètes, c'est une lutte pénible, c'est un nouveau travail à chaque phrase, et presque à chaque mot; mais ce travail est utile et salutaire. Si le maître a du zèle et du goût pour de pareilles études, les élèves s'y attacheront aussi, et ils en seront tous récompensés par de solides et incontestables progrès.

CHAPITRE V.

ÉTUDES CRITIQUES ET COMPARÉES SUR DIVERSES TRADUCTIONS.

ARTICLE PREMIER.

DES PROGRÈS DE L'ART DE TRADUIRE.

Il est généralement admis que l'art de traduire a fait d'incontestables progrès parmi nous. Dans le siècle de Corneille et de Bossuet, on écrivait mieux qu'aujourd'hui, cela peut être; mais on ne traduisait pas avec la même souplesse et la même fidélité. A cette époque, la langue française n'avait point acquis ce degré de perfection et d'originalité qu'elle a reçu des écrivains postérieurs. Prenez les auteurs célèbres de ce temps : lisez Balzac, Bossuet, Pascal, Corneille, La Fontaine; vous pourrez admirer partout le bel usage qu'ils font de cet idiome si limpide, si noble, si solennel. Mais vous sentirez à chaque page qu'il est complètement calqué sur la langue des anciens. Les latinismes y surabondent. La phrase est souvent longue, nombreuse, périodique; tous les rapports sont marqués

par des conjonctions ou des adverbes qui servent à indiquer la suite et l'enchaînement des idées. Aujourd'hui notre langue a peut-être moins de nerf et de précision ; les liaisons sont moins clairement marquées ; mais elle a plus d'aisance et de vivacité ; ses allures sont plus libres et plus dégagées.

« Après un temps plus ou moins considérable, dit un critique, il surgit, dans toutes les langues, des écrivains au génie prudent, au goût sain, à l'imagination sage, habiles metteurs en œuvre des matériaux qu'ils ont à leur disposition, maniant avec dextérité l'instrument qu'ils ont en main, novateurs intelligents qui impriment à tout ce qu'ils touchent le cachet de la propriété. C'est alors le bel âge de la langue, c'est l'époque de la virilité. Ses formes ne sont plus indélicates, ses nuances sont nettes, ses couleurs sont vives, ses tours justement accentués, sa démarche libre ; chaque mot a sa valeur ; les genres sont bien marqués, et la confusion ne peut plus avoir lieu. »

Nous croyons que cet âge est venu pour la langue française. Non pas que nous songions à contester la supériorité des grands écrivains du ^{xvii}^e siècle. Mais il ne s'agit point ici, on le comprend, du génie, de l'esprit et de l'imagination nécessaires pour une œuvre littéraire. Les modestes écrivains qui consacrent leurs veilles à la traduction ne sont que de patients et *habiles metteurs en œuvre*. D'autres ont enrichi la langue par des travaux successifs ; ils ont dessiné les formes, fixé les tons, nuancé les couleurs. Voilà des matériaux qu'on a sous la main : que faut-il pour les mettre à profit ? Un goût sain, une main souple, un travail persévérant. Avec ces qualités, un auteur médiocre peut arriver, ce nous semble, à un

degré d'exactitude que ne purent atteindre les célèbres traducteurs du grand siècle.

Disons aussi que, pour le grec surtout, les travaux des savants ont donné aux textes des auteurs une correction qu'ils n'avaient pas dans les siècles précédents. Des manuscrits précieux ont été découverts; on a comparé, vérifié, corrigé une foule d'erreurs qui avaient échappé à nos devanciers. La philologie allemande a enrichi de notes précieuses presque tous les classiques grecs et latins. Ajoutez à ce secours l'utilité que peut tirer un nouveau traducteur, même des malheureux essais qui l'ont précédé, et vous comprendrez l'avantage qu'on a aujourd'hui pour traduire avec justesse et précision.

Au reste, on s'est appliqué à perfectionner cet art avec beaucoup d'ardeur et de constance. La langue latine n'est maintenant connue que d'un petit nombre. Personne ne lit les auteurs grecs dans l'original; il faut donc des traductions pour apprécier et comprendre les chefs-d'œuvre des anciens. Faut-il s'en réjouir? Faut-il s'en plaindre? Inutile de l'examiner ici : le fait existe, et, en attendant que le commun des lettrés devienne plus capable d'entendre les langues classiques, il faut bien traduire les Grecs et les Romains pour les faire connaître.

Quoi qu'il en soit du progrès dont nous parlons, il serait peut-être très-utile d'exercer les jeunes gens qui connaissent déjà les principes de l'art de bien traduire, sur des morceaux qui ont été transportés dans notre langue par divers écrivains. Les traductions anciennes, généralement plus défectueuses, seraient pour eux un intéressant objet de comparaison avec des traductions plus parfaites. Les conseils et les observations du mai-

tre viendraient se placer naturellement à côté des découvertes que l'écolier aurait faites par lui-même, et ces efforts réunis seraient éminemment propres à former le jugement et à perfectionner le style et le goût.

Cet exercice est fortement recommandé par Rollin, dans son premier volume du *Traité des études*. Lui-même cite plusieurs extraits de Cicéron et de Pline; il en donne les traductions qui étaient les plus vantées de son temps, et il accompagne ces citations de réflexions fort judicieuses qui peuvent servir de guide pour un semblable travail.

« Il est bon, dit ce maître expérimenté, de faire choix des plus beaux endroits pour les faire traduire aux jeunes gens... Quand on aura ces auteurs traduits par une main savante, il ne sera pas inutile de comparer cette traduction avec celle des écoliers pour leur donner du courage, et leur proposer de bons modèles. Ils ne rougiront point d'être vaincus par de tels maîtres; ils tiendront à honneur de les suivre, quoique de loin; ils feront effort pour en approcher le plus près qu'ils pourront. Quelquefois ils viendront jusqu'à les atteindre, et peut-être même à les surpasser en quelques endroits.

« C'est aussi un exercice fort utile que de faire de temps en temps comparer aux jeunes gens deux traductions d'un même endroit, et de leur faire remarquer à eux-mêmes les différences en bien et en mal, surtout après qu'ils l'ont aussi traduit de leur côté. Par-là, ils en peuvent mieux sentir et les beautés et les défauts, et ils apprennent ce qu'il faut suivre et éviter pour réussir dans la traduction.

« Une critique faite avec modestie, et de manière qu'on commençât par faire dire aux jeunes gens ce

qu'ils pensent, serait, ce me semble, fort propre, non-seulement à leur apprendre la langue, mais encore plus à leur former le jugement. » (*Traité des études*, liv. I, chap. 1, art. 3.)

Cette méthode si sage, ces exercices si utiles que Rollin conseille avec tant de réserve, nous les avons quelquefois essayés, et, qu'on nous permette de le dire, toujours avec intérêt et profit pour nos élèves. Nous avons soumis à la critique de simples écoliers des traductions autrefois renommées, et nous avons été surpris de mille remarques ingénieuses et sages que cette étude avait provoquées. Nous les avons chargés de motiver et de justifier les traductions qui leur étaient présentées comme modèles, et nous avons trouvé encore dans leur travail de la pénétration, du discernement et du goût.

ARTICLE II.

DES TRADUCTEURS DE DÉMOSTHÈNES.

Nous allons d'abord emprunter un passage à la première philippique de Démosthènes, et nous examinerons successivement diverses traductions de cet endroit. Si nos critiques sont peu fondées, elles seront facilement rectifiées par des maîtres plus habiles ; nous voulons seulement faire mieux comprendre notre pensée sur l'exercice que nous conseillons.

Voici en quels termes l'illustre orateur grec réveillait le courage de ses concitoyens la première fois qu'il parla contre Philippe :

Μὴ γὰρ ὡς θεῶ νομιζέτ' ἐκείνῳ τὰ παρόντα πεπηγέναι πράγματα ἀθάνατα, ἀλλὰ καὶ μισεῖ τις ἐκείνον καὶ δέδιεν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, καὶ φθονεῖ, καὶ τῶν πάνυ νῦν δοκούντων οἰκείως ἔχειν αὐτῷ · καὶ ἀπανθ', ὅσα περ καὶ ἐν ἄλλοις τισὶν ἀνθρώποις ἐνι, ταῦτα καὶ τοῖς μετ' ἐκείνου χρὴ νομίζειν ἐνεῖναι. Κατέπτηχε μέντοι πάντα ταῦτα νῦν, οὐκ ἔχοντ' ἀποστροφὴν, διὰ τὴν ὑμετέραν βραδυτῆτα καὶ ῥαθυμίαν, ἣν ἀποθέσθαι φημι δεῖν ἤδη. Ὅρᾳτε γάρ, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τὸ πρᾶγμα, οἷ προελήλυθεν ἀσελγείας ἄνθρωπος, ὃς οὐδ' αἴρεσιν ὑμῖν δίδωσι τοῦ πράττειν, ἢ ἄγειν ἡσυχίαν, ἀλλ' ἀπειλεῖ · καὶ λόγους ὑπερηφάνους, ὥς φασι, λέγει, καὶ οὐχ οἷος ἐστίν, ἔχων ἃ κατέστραπτται, μένειν ἐπὶ τούτων, ἀλλ' αἰεὶ τι προσπεριβάλλεται, καὶ κύκλῳ πανταχῇ μέλλοντας ἡμας καὶ καθημένους περιστοιχίζεται.

Πότ' οὖν, ὃ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πόθ' ἃ χρὴ πράξετε; ἐπειδὴν τὶ γένηται; Ἐπειδὴν, νη Δί', ἀνάγκη τις ᾗ. Νῦν δὲ τί χρὴ τὰ γιγνόμεν' ἡγεῖσθαι; ἐγὼ μὲν γὰρ οἶμαι τοῖς ἐλευθέροις μεγίστην ἀνάγκην τὴν ὑπὲρ τῶν πραγμάτων αἰσχύνην εἶναι. Ἡ βούλεσθε, εἰπέ μοι, περιϊόντες αὐτῶν πυνθάνεσθαι κατὰ τὴν ἀγοράν · « Λέγεταί τι καινόν; » Γένοιτο γὰρ ἂν τι καινότερον ἢ Μακεδῶν ἀνὴρ Ἀθηναίους καταπολεμῶν καὶ τὰ τῶν Ἑλλήνων διοικῶν; « Τέθνηκε Φίλιππος; » Οὐ μα Δί'. « Ἀλλ' ἀσθενεῖ; » Τί δ' ὑμῖν διαφέρει; καὶ γάρ, ἂν οὗτος τι πάθῃ, ταχέως ὑμεῖς ἕτερον Φίλιππον ποιήσετε, ἅνπερ οὕτω προσέχρητε τοῖς πράγμασι τὸν νῦν · οὐδὲ γὰρ οὗτος παρὰ τὴν αὐτοῦ βίωμην τοσοῦτον ἐπηυξήται, ὅσον παρὰ τὴν ἡμετέραν ἀμέλειαν.

(1^{re} Phil., III, IV.)

I. Commençons par la traduction que l'abbé d'Olivet a donnée de ce morceau tant vanté par Longin et les autres critiques de l'antiquité :

Ne vous figurez pas que sa félicité (de Philippe) soit immuable comme celle d'un Dieu. Il y a des gens qui le haïssent, il y en a qui le craignent, il y en a qui lui portent envie, même parmi ceux qui lui paraissent le plus dévoués. En effet, vous ne devez pas supposer que ceux qui l'environnent soient exempts des passions humaines. Mais, parce qu'ils ne se sentent pas soutenus, ils n'éclatent point; et l'on ne doit s'en prendre qu'à cette lenteur, qu'à cette mollesse, dont je vous dis qu'il faut aujourd'hui même vous corriger.

Voyez, Athéniens, où est montée l'arrogance de Philippe. Cet homme ne vous donne point à choisir entre la paix ou la guerre; il vous menace, et même, dit-on, avec une hauteur outrageante; son avidité n'est point encore assouvie de tout ce qu'il a conquis; il avance toujours, et pendant que vous temporez nonchalamment, il vous enveloppe de tous côtés

Quand donc vous porterez-vous à votre devoir? Attendez-vous quelque événement? Voulez-vous que la nécessité vous y force? Mais, Athéniens, quelle autre idée vous faites-vous de ce qui se passe? Pour des hommes libres, je ne connais point de plus pressante nécessité que celle d'effacer l'ignominie dont eux-mêmes ils se sont couverts.

Tout ce que vous avez à faire, est-ce, dites-moi, de vous demander l'un à l'autre, en vous promenant sur une place publique : « Qu'y a-t-il de nouveau? » Eh! qu'y aurait-il de plus nouveau que de voir qu'un Macédonien subjugué les Athéniens et fait la loi à toute la Grèce?

« Philippe est-il mort? — Non, mais il est malade. » Eh! qu'il meure ou qu'il vive, que vous importe? Quand vous ne l'auriez plus, bientôt, Athéniens, vous vous seriez fait un autre Philippe, si vous ne changiez pas de conduite. Car il est devenu ce qu'il est, non pas tant par ses propres forces que par votre négligence.

D'Olivet fut un littérateur très-renommé dans son temps. Savant critique, grammairien consommé, il eut avec les écrivains de son siècle les liaisons les plus illustres. Enthousiaste de Cicéron, il a consacré une grande partie de sa vie à traduire les œuvres de ce grand orateur. Son infatigable passion pour les lettres lui fit entreprendre une traduction des Philippiques. Mais si d'Olivet savait le mécanisme de la langue française, il en ignorait peut-être les ressources et le génie. Ses connaissances sur le grec n'étaient pas d'ailleurs assez étendues. Il traduit ordinairement avec exactitude et précision, mais sa phrase manque d'élégance, de force, de chaleur et d'harmonie; sous sa plume, la parole de Démosthènes est trop souvent vulgaire, triviale même, et gâtée, comme on l'a dit, par la pire affectation, celle de la simplicité.

Entrons maintenant dans quelques détails, et, avec le secours des traducteurs qui l'ont suivi, tâchons de reconnaître ce qui manque au morceau que nous avons cité, pour approcher des beautés de l'original.

La première phrase de l'abbé d'Olivet ne rend pas la pensée de Démosthènes. Il y a beaucoup d'énergie dans l'expression πεπηγέναι, jointe à l'adjectif αθάνατα. Toutes les entreprises de Philippe avaient si bien réussi jusque-là qu'on était tenté de le regarder comme un Dieu; on croyait sa prospérité immuable; on croyait que *la bonne fortune* et *Philippe* étaient si étroitement unis, *collés, cloués* ensemble (c'est le sens du mot πεπηγέναι), qu'on les regardait comme désormais inséparables. C'est cette illusion que l'orateur veut détruire. Il fallait donc conserver la nuance indiquée par le verbe et traduire ainsi : « Ne croyez pas qu'à Philippe, comme à une sorte de divinité, soit *attachée* une félicité immuable. »

Il y a des gens qui le haïssent, il y en a qui le craignent, il y en a qui lui portent envie, même parmi ceux qui lui paraissent le plus dévoués.

Il y a des gens qui a quelque chose de trop familier pour un tel endroit. En outre, la triple répétition *il y en a qui* rend la phrase lourde et embarrassée. Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est que la pensée de Démosthènes nous semble complètement dénaturée. Philippe n'est-il pas tout ensemble *haï, craint, envié* par les mêmes hommes? C'est, du moins à notre avis, la pensée de l'orateur; car il accumule ces trois verbes καὶ μισεῖ, καὶ δέδιεν, καὶ φθονεῖ, comme pour compter les armes qu'on peut trouver contre Philippe jusqu'au sein de ses États; mais le mot τις n'est exprimé qu'une fois pour nous faire entendre que ces trois passions peuvent être réunies dans un seul cœur. La phrase de l'abbé d'Olivet présente naturellement un sens contraire, et, pour justifier cette

répétition, il faut supposer qu'on veut compter trois différentes classes d'ennemis dans Philippe.

En effet, vous ne devez pas supposer que ceux qui l'environnent soient exempts des passions humaines.

Ce tour de phrase : *en effet, vous ne devez pas supposer*, a quelque chose de bien pesant et de bien froid dans la bouche d'un orateur, surtout à un pareil moment. Comme cette réflexion incidente qui vient appuyer le raisonnement de Démosthènes aurait plus de force et de vivacité en lui donnant la forme interrogative : « Car comment ne pas supposer !... » Les mots *passions humaines* sont beaucoup trop vagues. L'orateur veut dire que partout où se trouvent des hommes, il est certaines passions inséparablement mêlées à ces multitudes réunies. Toutes ces passions doivent agiter ceux qui entourent Philippe. Dire qu'ils ne sont pas exempts *des passions humaines*, c'est détruire la précision de Démosthènes, qui est si bien marquée dans la phrase grecque par ces quelques mots : *ὅσα περ καὶ ἐν ἄλλοις.*

Mais, parce qu'ils ne se sentent pas soutenus, ils n'éclatent point; et l'on ne doit s'en prendre qu'à cette lenteur, qu'à cette mollesse, dont je vous dis qu'il faut aujourd'hui même vous corriger.

Cet endroit est encore plus mal traduit que les précédents. En faisant rapporter le verbe *κατέπηχε* aux hommes qui entourent Philippe, l'abbé d'Olivet a fait un véritable contre-sens. Il s'agit des passions, des sentiments de haine et d'envie : ces passions dorment et se cachent parce qu'elles manquent d'appui. Elles sont comme *blotties* dans l'ombre et le silence : c'est le sens du verbe *κατέπηχε* qui est fort mal rendu par *ils n'éclatent point*. En ajoutant : *et l'on ne doit s'en pren-*

dre qu'à cette lenteur, d'Olivet fait de la paraphrase. Le mot mollesse est impropre : c'est *indolence* ou *inertie* qu'il fallait dire. « *Dont je vous dis qu'il faut aujourd'hui même vous corriger,* » est une locution trop familière pour être admise dans cette véhémence sortie contre la négligence des Athéniens.

Voyez, Athéniens, où est montée l'arrogance de Philippe. Cet homme ne vous donne point à choisir entre la paix ou la guerre ; il vous menace, et même, dit-on, avec une hauteur outrageante ; son avidité n'est point encore assouvie de tout ce qu'il a conquis ; il avance toujours, et pendant que vous temporez nonchalamment, il vous enveloppe de tous côtés.

Dans la première phrase, nous aimerions mieux *l'audace du Macédonien* ou *de l'homme*. Il y a dans les expressions de Démosthènes une intention de mépris pour Philippe, et cette intention disparaît en l'appelant par son nom. Ce n'est pas entre *la paix* et *la guerre*, c'est entre l'action et le repos que l'ennemi ne laisse plus le choix. Le mot πράττειν le dit assez. Il est d'ailleurs question de secouer l'inertie des Athéniens, et non de discuter sur la paix et la guerre.

Il vous menace, et même, dit-on, avec une hauteur outrageante.

Pourquoi ne pas s'en tenir à la simplicité et à l'énergie du texte grec ? Ἀπειλεῖ, *il menace*, a certainement plus de noblesse ; *il vous menace* est familier et presque trivial. Pour rendre exactement la phrase grecque, il faut indiquer qu'il s'agit de paroles et de discours outrageants : λόγους λέγει. C'est ce que la traduction de l'abbé d'Olivet ne précise pas suffisamment.

Son avidité n'est point encore assouvie de tout ce qu'il a conquis.

La phrase est un peu longue, mais elle a de la

force et de la chaleur ; le mot *conquis* pourrait être avantageusement remplacé.

Il avance toujours ne rend pas προσπεριβάλλεται, qui indique des envahissements faits sur tous les points, et le mot *nonchalamment* nous paraît manquer de propriété et de noblesse.

Quand donc *vous porterez-vous* à votre devoir?

Se porter à son devoir est une locution peu élégante et qui manque d'énergie. Pourquoi ne pas dire, conservant la répétition : Quand donc, ô Athéniens, quand donc ferez-vous votre devoir? Mais en ajoutant au texte ces quelques mots : *dont eux-mêmes ils se sont couverts*, le traducteur a manqué à la fidélité, et il a inutilement allongé sa phrase.

Le grec ne porte pas : *tout ce que vous avez à faire*. Il était plus simple de dire : « voulez-vous toujours, dites-moi?... » Dans la phrase suivante : « *Qu'y aurait-il de plus nouveau que de voir qu'un Macédonien,* » les trois *que* font un mauvais effet. Il était facile d'en faire disparaître au moins un. — *Qu'il meure ou qu'il vive* ne se trouve pas dans le grec. Pour compléter le sens, il est mieux d'ajouter : *mort* ou *malade*, puisqu'il s'agit justement de ces deux suppositions dans ce qui précède. — Ἄν οὕτως τι πάθῃ doit se traduire par : « s'il lui arrivait quelque malheur. » Le reste de la phrase a quelque chose de dur et de traînant : *il est devenu ce qu'il est... non pas tant par...*

II. Citons maintenant la traduction de ce fragment par un des plus grands écrivains du xvii^e siècle, par Fénelon lui-même. En parlant de Démosthènes dans sa lettre à l'Académie, il cite justement ce passage. Quelques phrases ne sont pas traduites, mais les lacunes sont indiquées par des points placés en cet endroit.

O Athéniens, ne croyez pas que Philippe soit comme une divinité à laquelle la fortune soit attachée. Parmi les hommes qui paraissent dévoués à ses intérêts, il y en a qui le haïssent, qui le craignent, qui en sont envieux..... Mais toutes ces choses demeurent comme ensevelies par votre lenteur et votre négligence..... Voyez, ô Athéniens, en quel état vous êtes réduits : ce méchant homme est parvenu jusqu'au point de ne vous laisser plus le choix entre la vigilance et l'inaction. Il vous menace, il parle, dit-on, avec arrogance ; il ne peut plus se contenter de ce qu'il a conquis sur vous ; il étend de plus en plus, chaque jour, ses projets pour vous subjuguier ; il vous tend des pièges de tous les côtés, pendant que vous êtes sans cesse en arrière et sans mouvement. Quand est-ce donc, ô Athéniens, que vous ferez ce qu'il faut faire ? Quand est-ce que nous verrons quelque chose de vous ? Quand est-ce que la nécessité vous y déterminera ? Mais que faut-il croire de ce qui se fait actuellement ? Ma pensée est qu'il n'y a, pour des hommes libres, aucune plus pressante nécessité que celle qui résulte de la honte d'avoir mal conduit ses propres affaires. Voulez-vous achever de perdre votre temps ? Chacun ira-t-il çà et là dans la place publique, faisant cette question : « N'y a-t-il aucune nouvelle ? » Eh ! que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens et qui gouverne toute la Grèce ? « Philippe est mort, » dit quelqu'un. « Non, dit un autre, il n'est que malade. » Eh ! que vous importe, puisque, s'il n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

Malgré tout le respect que nous professons pour l'autorité de Fénelon, il nous est permis sans doute de faire quelques remarques sur cet endroit. Les inexactitudes qu'il est facile d'apercevoir dans cette traduction sont une preuve de plus de l'état d'imperfection et d'infériorité où était alors l'art de traduire.

Il faudrait d'abord à la première phrase l'adjectif *immuable* pour rendre le mot grec ἀθάνατος. « Toutes ces choses demeurent comme ensevelies. » Cette locution n'est pas conforme au génie de notre langue. Les Grecs aiment beaucoup ces démonstratifs un peu vagues. Vous trouvez à chaque page le mot *chose* exprimé ou sous-entendu. Mais notre langue veut qu'on précise les

objets dont il s'agit. Il fallait dire ici *sentiments* ou *passions*.

Voyez en quel état vous êtes réduits.

Ces derniers mots correspondent à τὸ πρᾶγμα qui se trouve dans le texte. Mais alors ὃ προελήλυθεν ἀσελγείας n'est pas rendu. *Ce méchant homme est parvenu jusqu'au point* nous semble bien faible et bien lourd. *Vigilance* fait un contre-sens. *Il ne peut plus se contenter* manque aussi de force et de rapidité. *Il étend de plus en plus chaque jour ses projets pour vous subjuguier* : cette phrase n'est qu'un commentaire pâle et décoloré du texte de Démosthènes. *Sans cesse en arrière et sans mouvement* sont des mots familiers qui terminent mal la phrase. « Quand ferez-vous ce qu'il faut faire? » Pourquoi une répétition désagréable? « *Quand est-ce que nous verrons quelque chose de vous?* » est un véritable contre-sens. L'interrogation suivante ne rend pas non plus exactement la pensée du texte : *Ma pensée est qu'il n'y a, pour des hommes libres, aucune plus pressante nécessité que celle qui résulte de la honte d'avoir mal conduit ses propres affaires*. Ceci n'est qu'un commentaire flasque et diffus du reproche énergique que renferme la phrase de l'original. *Voulez-vous achever de perdre votre temps?* C'est tout entier de l'écrivain français. Le reste du morceau est plus exact, mais il manque aussi parfois de précision et de rapidité. *Que dit-on de nouveau?* ne vaudrait-il pas mieux que *N'y a-t-il aucune nouvelle?* surtout à cause de la véhémence apostrophe qui vient aussitôt après?

Pour expliquer comment un écrivain tel que Fénelon a traduit avec si peu de fidélité, il faut supposer que

l'archevêque de Cambrai songeait plutôt à donner une idée de la manière de Démosthènes par une sorte d'imitation, qu'à traduire exactement les phrases grecques.

III. Examinons en troisième lieu la traduction du même morceau par l'abbé de Maucroix, traduction citée par Rollin et un peu retouchée par cet habile maître. L'abbé de Maucroix, chanoine de Reims, était contemporain des deux traducteurs que nous avons cités tout à l'heure, et il fut l'ami de Bossuet, de Racine, de La Fontaine et de Boileau. Ses fortes études l'avaient familiarisé avec la double antiquité grecque et latine, et les traductions étant alors en grande estime, il se mit à traduire. Maucroix est un interprète qui se pique d'exactitude et de fidélité ; il lui a fallu certainement beaucoup d'habileté pour écrire à cette époque en pages coulantes, en suivant de si près la pensée et les mots d'un écrivain étranger : mais il est parfois faible et languissant.

Le chanoine de Reims publia sa première version des *Philippiques* vers 1685. Turreil traduisit à son tour et parut l'avoir surpassée : avec une persévérance qui l'honore, Maucroix se remit à l'œuvre, et on reconnut après sa mort, lorsqu'en 1710 on publia ses œuvres posthumes, qu'il avait fait mieux que son rival. Le succès fut si brillant que l'abbé d'Olivet essaya plus tard de s'en attribuer la gloire. Mais il trouva beaucoup d'incrédules, et des découvertes récentes semblent prouver que la version est l'œuvre de Maucroix.

L'abbé d'Olivet a vécu jusqu'en 1768, et sa version est venue la dernière. Cependant, comme le fragment de l'abbé de Maucroix, peut-être parce qu'il a été corrigé par Rollin, nous a paru supérieur à ceux que nous avons examinés, nous avons cru devoir ne le citer

qu'après les deux autres. Le voici tel que nous le trouvons dans le *Traité des études*.

Ne vous imaginez pas que cet homme soit un dieu qui jouisse d'une félicité fixe et immuable; il est craint, haï, envié, et par ceux-là mêmes qui paraissent les plus dévoués à ses intérêts. En effet, l'on doit présumer qu'ils sont remués par les mêmes passions que le reste des hommes. Mais tous ces sentiments demeurent maintenant comme étouffés et engourdis, parce que votre lenteur et votre nonchalance ne leur donnent point lieu d'éclater; et c'est à quoi il faut que vous remédiiez.

Car voyez, Messieurs, où vous en êtes réduits, et à quel point d'insolence cet homme est monté. Il ne vous laisse pas le choix de l'action ou du repos. Il use de menaces; il parle, dit-on, d'un ton fier et arrogant. Il ne se contente plus de ses premières conquêtes; il y en ajoute tous les jours de nouvelles; et, pendant que vous temporisez, et que vous demeurez tranquilles, il vous enveloppe et vous investit de toutes parts.

En quel temps donc, Messieurs, en quel temps agirez-vous comme vous le devez? Quel événement attendez-vous? Quelle nécessité faut-il qui survienne pour vous y contraindre? Eh! l'état où nous sommes n'en est-il pas une? Car, pour moi, je ne connais point de nécessité plus pressante pour des hommes libres, qu'une situation d'affaires pleine de honte et d'ignominie. Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres: « Que dit-on de nouveau? » Eh quoi! y a-t-il rien de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine se rendre maître des Athéniens et faire la loi à toute la Grèce? « Philippe est-il mort? » dit l'un. « Non, il n'est que malade, » répond l'autre. Mort ou malade, que vous importe, Messieurs, puisque, s'il n'était plus, vous feriez bientôt un autre Philippe par votre mauvaise conduite; car il est bien plus redevable de son agrandissement à votre négligence qu'à sa valeur.

La première phrase renferme une légère inexactitude. Les Athéniens ne croyaient pas que Philippe fût un dieu; ils pouvaient croire que sa félicité était immuable comme celle d'un dieu, ce qui est un peu différent, et Démosthènes veut bannir de leur esprit cette aveugle prévention. Les mots *fixe* et *immuable* forment une redondance inutile et les trois participes

*crain*t, *haï*, *envié*, sont durs et choquants pour l'oreille.

Il est à regretter que les mots *l'on doit présumer qu'ilssont remués* n'aient pas été remplacés par un tour plus vif et plus rapide. *Étouffés et engourdis* sont impropres ; *c'est à quoi il faut que vous remédiiez* est fort peu élégant.

Les phrases qui suivent rendent fidèlement le texte grec. Cependant le verbe *προσπεριβάλλεται* n'est pas suffisamment traduit par ces mots : *il y en ajoute tous les jours de nouvelles*. Le mot *messieurs* devrait disparaître.

En lisant attentivement le reste du morceau, on y verra aisément plus d'exactitude, de chaleur et de vie que dans les versions précédentes. Il y a déjà quelque chose du mouvement et du génie de l'orateur grec. Néanmoins on remarque encore beaucoup d'expressions faibles, dures ou familières : « En quel temps,... quelle nécessité faut-il qu'il survienne,... une situation d'affaires,... faire autre chose qu'aller par la ville,... par votre mauvaise conduite,... il est bien plus redevable.... »

IV. Il nous reste maintenant à citer la version de deux traducteurs qui vivent encore, M. l'abbé Jager et M. Stiévenart. Tout le monde comprend que nos observations doivent être ici plus courtes et plus mesurées. Nos critiques et nos éloges pourraient être suspects de partialité.

Disons seulement que les traducteurs de Démosthènes ont eu, dans notre siècle, de grands avantages sur leurs devanciers. Les travaux des philologues ont multiplié leurs ressources. D'un autre côté les commotions politiques, les débats parlementaires, les grandes luttes de tribune qui se sont succédé depuis 1789, ont fait à

certain orateurs une situation à peu près analogue à celle de l'orateur grec. Une foule d'expressions employées par Démosthènes n'ont eu des équivalents dans notre langue que depuis environ soixante années. Mais depuis que nous avons une tribune, nous sommes familiarisés avec les mots *constitution*, *projet de loi*, *motion*, *amendement*, *opposition*, et tant d'autres qu'on trouve si souvent dans les discours de Démosthènes. Le travail de nos contemporains devait donc nous rendre plus fidèlement les accents du terrible ennemi de Philippe.

Voici la version de M. l'abbé Jager qui parut en 1834 :

Ne croyez pas, ô Athéniens, que Philippe soit une divinité à laquelle une prospérité immuable est attachée. Il en est qui le haïssent, qui le craignent, Athéniens, et lui portent envie, même parmi ceux qui lui semblent être les plus dévoués; car il faut bien leur supposer les mêmes passions que nous trouvons dans les autres hommes; mais ces passions ne peuvent éclater, elles restent comprimées sous votre lenteur et sous votre insouciance, dont je dis qu'il faut vous corriger dès aujourd'hui même. Voyez, Athéniens, à quel point est parvenue l'insolence de cet homme, qui ne vous laisse plus le choix entre l'action et le repos; il vous menace et vous tient, dit-on, des propos arrogants; il ne se contente pas de ce qu'il a conquis, il s'étend toujours davantage; il vous cerne et vous enveloppe de toutes parts, pendant que vous temporez et que vous restez sans mouvement.

Quand donc, ô Athéniens, ferez-vous ce qu'il convient de faire? Attendez-vous quelque événement? Attendez-vous, ô dieux! que la nécessité vienne vous y forcer? Mais que devons-nous donc penser de ce qui est arrivé? Quant à moi, je crois que la nécessité la plus pressante pour des hommes libres, est l'humiliation de la patrie. Eh quoi! voulez-vous toujours vous promener au milieu de la place publique, en vous demandant les uns aux autres : « *Qu'y a-t-il de nouveau?* » Mais que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un Macédonien qui se rend maître d'Athènes, qui gouverne toute la Grèce? « *Philippe est mort*, » dit l'un. « *Non, il n'est que malade*, » reprend l'autre. Eh! que vous importe, puisque s'il

n'était plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe, par votre inaction ; car celui-ci s'est agrandi plus par votre indolence que par ses propres forces.

Terminons par la traduction de M. Stiévenart qui est venue la dernière et qui a plusieurs fois été revue par ce savant helléniste :

Ne vous figurez point Philippe comme une divinité à laquelle est attaché un bonheur impérissable ; il est un objet de haine, de crainte, d'envie, même pour tel qui lui semble le plus dévoué. Eh ! comment ne pas supposer à ceux qui l'entourent toutes les passions des autres hommes ? Mais maintenant elles manquent d'auxiliaires, timidement comprimées sous cette lenteur, sous cette inertie qu'il faut, je le répète, secouer dès aujourd'hui. Voyez en effet, ô Athéniens, jusqu'où s'est débordée l'audace de l'homme ; il ne vous laisse plus le choix entre l'action et le repos ; il menace, il profère, dit-on, des paroles hautaines ; incapable de se borner aux envahissements qu'il a faits, il s'environne chaque jour de nouvelles conquêtes, et, tandis que nous temporisons immobiles, il nous cerne, il nous investit de toutes parts.

Quand donc, ô Athéniens, quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous ? Un événement, ou la nécessité, par Jupiter ! Mais quelle autre idée se faire de ce qui arrive ? Moi, je ne connais point de nécessité plus pressante pour des âmes libres que l'instant du déshonneur. Voulez-vous toujours, dites-moi, aller vous questionnant çà et là sur la place publique : « Que dit-on de nouveau ? » Eh ! qu'y aurait-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes, et dominateur de la Grèce ? « Philippe est-il mort ? — Non, par Jupiter ! il est malade. » Mort ou malade, que vous importe ? S'il lui arrive malheur et que votre vigilance demeure au même point, à l'instant vous ferez surgir un autre Philippe ; car celui-ci doit moins son agrandissement à ses propres forces qu'à votre inertie.

M. Stiévenart a profité du travail de M. l'abbé Jager, et il est tout naturel que son œuvre ait acquis par-là plus de perfection. Sans que nous ayons besoin de nous arrêter à chaque phrase, les maîtres et les élèves découvriront facilement des locutions un peu trop familières, des expressions faibles ou languissantes dans la première version : « Dont je dis qu'il

faut vous corriger,... quand ferez-vous ce qu'il convient de faire,... il ne se contente pas de ce qu'il a conquis,... vous vous ferez bientôt un autre Philippe. »

Les critiques que nous avons faites des autres versions indiquent assez les qualités qui distinguent M. Stiévenart.

C'est le mouvement et le génie de Démosthènes ; c'est l'austère précision et la noble simplicité de l'orateur athénien. Quelle force et quelle rapidité dans ces tours et ces expressions : « Maintenant elles manquent d'auxiliaires, timidement comprimées,... incapable de se borner aux envahissements qu'il a faits, il s'environne,... tandis que nous temporisons immobiles,... voulez-vous toujours, dites-moi,... S'il lui arrive malheur,... vous ferez surgir un autre Philippe !... »

Vouloir faire passer le génie de Démosthènes dans notre langue est peut-être tenter l'impossible. Mais il nous semble que personne n'a plus approché que M. Stiévenart de la solution de ce difficile problème, et l'on peut dire de lui qu'il a vraiment serré de près son modèle.

V. Il serait fastidieux de pousser trop loin les études que nous faisons ici sur les diverses traductions d'un même morceau. Les mêmes observations se présenteraient souvent dans cet examen et produiraient la monotonie. Mais il sera peut-être agréable pour nos lecteurs de pouvoir comparer encore quatre versions différentes d'un des plus beaux passages du *Discours sur la Couronne*.

Nous donnerons d'abord la parole à Tourreil qui, sans nous rendre la simplicité de Démosthènes, a quelquefois le mouvement et le feu de cet orateur qu'il avait étudié toute sa vie.

Nous entendrons ensuite le savant abbé Auger : sa traduction lente et verbeuse reproduit assez fidèlement la pensée du texte, mais elle dénature complètement le modèle qu'il devrait suivre pas à pas.

La Harpe nous donnera ensuite la version qu'il a faite du même endroit. Malgré les contre-sens, les paraphrases et les omissions qui la déparent, elle nous fait sentir le mouvement démosthénique, et la raison passionnée commence à trouver un écho plus fidèle.

Enfin nous terminerons par la version de M. Stiévenart, comme nous l'avons fait pour le morceau précédent. La simplicité, la concision, la force et la vigueur distinguent ce dernier traducteur. Il nous semble pourtant qu'à force de viser à la brièveté, il tombe quelquefois dans une sorte de laconisme qui ne ressemble nullement à la limpide abondance de Démosthènes.

Ἐν οἷς τὴν προαίρεσίν μου σκόπει τῆς πολιτείας, μὴ τα συμβάντα συκοφάντει. Τό μὲν γάρ πέρας, ὡς ἂν ὁ Δαίμων βουλευθῇ, πάντων γίγνεται · ἡ δὲ προαίρεσις αὐτῇ τὴν τοῦ συμβούλου διάνοιαν δηλοῖ. Μὴ δὴ τοῦτο ὡς ἀδίκημα ἐμὸν θῆς, εἰ κρατῆσαι συνέβη Φιλίππῳ τὴν μάχην · ἐν γὰρ τῷ Θεῷ τὸ τούτου τέλος ἦν, οὐκ ἐν ἐμοί · ἀλλ' ὡς οὐχ ἅπαντα, ὅσα ἐνῆν κατ' ἀνθρώπινον λογισμὸν, εἰλόμην, καὶ δικαίως ταῦτα καὶ ἐπιμελῶς ἔπραξα καὶ φιλοπόνως ὑπὲρ δυνάμιν, ἥ ὡς οὐ καλὰ καὶ τῆς πόλεως ἄξια πράγματα ἐνεστησάμην, καὶ ἀναγκαῖα, ταῦτά μοι δεῖξον, καὶ τότε ἤδη κατηγόρει μου. Εἰ δ' οὐ συμβὰς σκηπτὸς, ἡ χειμῶν, μὴ μόνον ἡμῶν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἄλλων Ἑλλήνων μείζων γέγονε, τί χρὴ ποιεῖν; ὥσπερ ἂν εἰ τις ναύκληρον πάντ' ἐπὶ σωτηρίᾳ πράξαντα, καὶ πᾶσι κατασκευάσαντα τὸ πλοῖον, ἀφ' ὧν ὑπελάμβανε σωθῆσθαι, εἴτα χειμῶνι χρυσάμενον, καὶ πονεσάντων αὐτῷ τῶν σκευῶν, ἥ καὶ συντριβέντων ὅλως, τῆς ναυαγίας αἰτιώτο. Ἄλλ' οὔτε ἐκυδέρνων τὴν ναῦν, φήσειεν ἂν · ὥσπερ οὐδ' ἐστρατήγουν ἐγὼ, οὔτε τῆς τύχης κυριὸς ἦν, ἀλλ' ἐκείνη τῶν πάντων.

Ἐπειδὴ δὲ πολλοὶ τοῖς συμβεβηκόσιν ἔγκειται, βούλομαί τι καὶ παράδοξον εἰπεῖν · καὶ μοι, πρὸς Διὸς καὶ Θεῶν, μηδεὶς τὴν ὑπερβολὴν θαυμάσῃ, ἀλλὰ μετ' εὐνοίας ὃ λέγω θεωρησάτο. Εἰ γὰρ ἦν ἅπασι πρόδηλα τὰ μέλλοντα γενήσεσθαι, καὶ προήδεσαν πάντες, καὶ συ προῦ-

λεγες, Αἰσχίνη, καὶ διεμαρτύρου βοῶν καὶ κεκραγῶς, ὃς οὐδ' ἐφθέγξω, οὐδ' οὕτως ἀποστατέον τῇ πόλει τούτων ἦν, εἴπερ ἡ δόξης, ἡ προγόνων, ἡ τοῦ μέλλοντος αἰῶνος εἶχε λόγον. Νῦν μὲν γὰρ ἀποτυχεῖν δοκεῖ τῶν πραγμάτων, ὃ πᾶσι κοινόν ἐστιν ἀνθρώποις, ὅταν τῷ Θεῷ ταυτα δοκῇ· τότε δ' ἀξιοῦσα προεστάναι τῶν αλλῶν, εἴτα ἀποσταῖσα τούτου, Φιλίππῳ προδεδωκέναι πάντας ἂν ἔσχευ αἰτίαν. Εἰ γὰρ ταῦτα προεἶτο ἀκονιτὶ, περὶ ὧν οὐδένα κίνδυνον ὄντιν' οὐχ ὑπέμειναν οἱ πρόγονοι, τίς ἂν οὐχὶ κατέπτυσεν ἂν σοῦ; μὴ γὰρ δὴ τῆς πόλεως γε, μὴδ' ἐμοῦ. Τίσι δ' ὀφθαλμοῖς, πρὸς Διὸς, ἐωρῶμεν ἂν τοὺς εἰς τὴν πόλιν ἀνθρώπους ἀφικνουμένους, εἰ τὰ μὲν πράγματα εἰς ὅπερ νυνὶ περιέστη, ἡγεμῶν δὲ καὶ κύριος ἡρέθη Φιλίππος ἀπάντων, τὸν δ' ὑπὲρ τοῦ μὴ γενέσθαι ταῦτα ἀγῶνα ἔτεροι χωρὶς ἡμῶν ἦσαν πεπονημένοι; καὶ ταῦτα, μηδεπώποτε τῆς πόλεως ἐν τοῖς ἐμπροσθεν χρόνοις ἀσφάλειαν ἀδοξον μᾶλλον ἢ τὸν ὑπὲρ τῶν καλῶν κίνδυνον ἡρημένης. Τίς γὰρ οὐκ οἶδεν Ἑλλήνων, τίς δὲ Βαρβάρων, ὅτι καὶ παρὰ Θηβαίων, καὶ παρὰ τῶν ἔτι τούτων πρότερον ἰσχυρῶν γεγενημένων Λακεδαιμονίων, καὶ παρ' αὐτοῦ τοῦ Περσῶν βασιλέως, μετὰ πολλῆς χάριτος τοῦτ' ἂν ἀσμένως ἐδόθη τῇ πόλει, ὃ τι βούλεται λαβούσῃ καὶ τὰ ἑαυτῆς ἐχούσῃ, τὸ κελευόμενον ποιεῖν, καὶ ἔῃν ἔτερον τῶν Ἑλλήνων προεστάναι; Ἄλλ' οὐκ ἦν ταῦτα, ὡς ἔοικε, τοῖς τότε Ἀθηναίοις πάτρια, οὐδ' ἀνεκτά, οὐδ' ἐμφυτα· οὐδ' ἡ δυνήθη πώποτε τὴν πόλιν οὐδεὶς ἐκ παντὸς τοῦ χρόνου πείσαι, τοῖς ἰσχύουσι μὲν, μὴ δίκαια δὲ πράττουσι, προσθεμένην, ἀσφαλῶς δουλεύειν· ἀλλ' ἀγωνιζομένη περὶ πρωτείων, καὶ τιμῆς, καὶ δόξης, καὶ κινδυνεύουσα, πάντα τὸν αἰῶνα διατετέλεχε. (*Discours pour la Cour.*, n^o 57, 59.)

TRADUCTION DE TOURREIL.

Attaquez-moi, Eschine, sur les avis que je donnai; mais absternez-vous de me calomnier sur ce qui arriva. Car c'est au gré de l'intelligence suprême que tout se dénoue et se termine; au lieu que c'est par la nature des avis mêmes qu'on doit juger de l'intention de celui qui les donne. Si donc, par l'événement, Philippe a vaincu, ne m'en faites point un crime, puisque c'était Dieu qui disposait de la victoire, et non moi. Mais qu'avec une droiture, qu'avec une vigilance, qu'avec une activité infatigable et supérieure à mes forces, je ne cherchai pas, je ne mis pas en œuvre tous les moyens où la prudence humaine peut atteindre, et que je n'inspirai pas des résolutions et nobles et dignes d'Athènes, et nécessaires, montrez-le moi et alors donnez carrière à vos accusations. Que si un coup de foudre ou de tempête survenu vous terrassa, Messieurs, et non-seulement vous, mais tous les autres Grecs ensemble, que faire à cela? Faut-il tomber sur l'innocent? Si le propriétaire d'un vaisseau l'avait équipé de toutes les choses néces-

saires, et prémuni pleinement contre les hasards de la mer, et qu'ensuite il survint une tourmente qui en rompit et brisât les agrès, l'accuserait-on en ce cas d'avoir été cause du naufrage? Mais je ne gouvernais pas le vaisseau, dirait-il? Moi non plus, je ne commandais pas l'armée, je ne disposais pas de la fortune; au contraire, c'était la fortune qui disposait de tout. . . .

Or, puisqu'il appuie si fort sur les événements, je ne crains pas d'avancer une espèce de paradoxe. Que nul de vous, au nom de Jupiter et des autres dieux, ne s'effarouche de l'hyperbole apparente; mais qu'il examine équitablement ce que je vais dire. Car, si par une lumière plus qu'humaine tous les Athéniens avaient démêlé les événements futurs, et que tous les eussent prévus, et que vous, Eschine, qui ne lâchâtes pas un seul mot, vous les eussiez prédits et certifiés avec votre voix de tonnerre, Athènes, même en ce cas, ne devait point se départir d'un tel procédé, pour peu qu'elle respectât sa gloire, ou ses ancêtres, ou les jugements de la postérité; car, maintenant, Athènes paraît au plus avoir échoué; genre de malheur commun à tous les mortels, lorsqu'il plaît ainsi au souverain Être. Mais une république qui se jugeait alors digne de la prééminence sur tous les autres Grecs, ne pouvait se désister d'un pareil droit sans encourir le juste reproche de les avoir tous livrés à Philippe; puisqu'en cas que, sans coup férir, elle eût abandonné une prérogative qu'au prix de tout danger, sans réserve, nos ancêtres avaient achetée, de quelle honte, vous, Eschine, n'auriez-vous pas été couvert? car, à coup sûr, cette honte n'eût pu retomber ni sur la république, ni sur moi. De quel œil, grand Dieu! soutiendrions-nous la vue de cette multitude innombrable d'hommes qui viennent de toutes parts à Athènes, si, par notre faute, les affaires avaient dépéri au point où on les voit; si l'on eût élu Philippe pour le chef et l'arbitre de la Grèce entière; si nous avions souffert que d'autres sans nous eussent hasardé le combat pour détourner un tel malheur, surtout nous disant citoyens d'une ville qui, de tout temps, aime mieux affronter de glorieux hasards que de jouir d'une honteuse sûreté? Car, quel est le Grec, quel est le Barbare, qui ne sache que les Thébains, et devant eux encore les Lacédémoniens parvenus au plus haut degré de puissance, et enfin le roi de Perse, auraient accordé volontiers à la république, non-seulement la possession de ses propres États, mais encore tout ce qu'elle aurait voulu, pourvu qu'elle eût pu se résoudre à recevoir la loi, et souffrir qu'un autre dominât sur les Grecs? Mais par des Athéniens, ainsi qu'il y parut, tel sentiment ne pouvait s'admettre, ni comme héréditaire, ni comme supportable, ni comme naturel. Et depuis qu'Athènes existe, personne n'a jamais pu l'in-

devoir à plier lâchement sous des puissances, à la vérité supérieures, mais tyranniques, ni à s'acquiescer, par de serviles complaisances, une indigne sûreté. Au contraire, dans une possession immémoriale de combattre pour la principauté, pour l'honneur et pour la gloire, elle a persévéré dans tous les temps à braver les plus grands périls.

TRADUCTION DE L'ABBÉ AUGER.

Examinez ma conduite au milieu de ces périls, sans accuser l'événement. La divinité décide du succès des entreprises, la conduite du ministre annonce son habileté. Ne me faites donc pas un crime de ce que Philippe a eu l'avantage de la victoire, d'une victoire qui dépendait de la fortune et non de l'orateur. Mais que je n'aie pas suivi toutes les lumières de la prudence humaine; que je ne me sois pas conduit, dans ces temps difficiles, avec toute la droiture et la vigilance possibles, avec une activité même qui fût au-dessus de mes forces; que je n'aie pas porté la république à des entreprises honorables, dignes d'elle, et nécessaires, montrez-le moi, et ensuite venez m'accuser. S'il est survenu, Athéniens, une tempête violente, un coup de foudre supérieur à tous vos efforts et à ceux de tous les Grecs, que faire, je vous prie? Faudrait-il imputer le naufrage à un commandant de navire qui, n'ayant rien négligé pour la sûreté de son vaisseau, ayant eu soin de le munir de toutes les choses nécessaires, le verrait assailli, fatigué, et même brisé par la tempête? « Je ne gouvernais pas le vaisseau, » dirait-il; et moi je ne commandais pas l'armée; je n'étais pas le maître du sort, et le sort est maître de tout.....

Mais puisque l'accusateur insiste si fort sur l'événement, je vais avancer une espèce de paradoxe; quelque étrange qu'il puisse paraître, je supplie ceux qui m'entendent, je les conjure au nom des dieux de l'écouter sans répugnance, et de l'examiner sans prévention : Quand même l'avenir eût été connu de tous les Athéniens, que tous les Athéniens eussent prévu notre défaite, et que vous, Eschine, vous l'eussiez prédite, la publiant à grands cris, vous qui n'avez pas ouvert la bouche, la république d'Athènes ne devait pas changer de conduite, pour peu qu'elle eût égard à sa propre gloire, à celle de ses ancêtres, au jugement de la postérité. On pense à présent qu'elle a échoué dans une entreprise, comme il peut arriver à tous les hommes, si telle est la volonté des dieux; mais alors on l'eût accusée d'avoir prétendu commander aux Grecs, et de les avoir tous livrés à Philippe, en se désistant de cette prétention. Si jamais elle eût cédé, sans combat, ces objets importants pour les-

quels nos ancêtres ont bravé tous les périls, qui n'eût pas eu le dernier mépris pour vous, Eschine ? car la république et moi nous serions à l'abri de tout reproche. De quel œil, grands dieux ! verrions-nous accourir ici tous les Grecs, si, les affaires étant réduites au point où elles sont, et Philippe nommé chef et arbitre de la Grèce, d'autres sans nous eussent pris les armes pour s'opposer à ce déshonneur ? Et cela tandis qu'Athènes ne préféra jamais une sûreté honteuse à des dangers honorables ! Qui des Grecs, qui des Barbares ignore que les Thébains, que les Lacédémoniens qui avaient la puissance avant eux, que le roi de Perse nous auraient laissé volontiers toutes nos possessions, nous auraient même accordé toutes nos demandes, si nous eussions voulu recevoir la loi, et permettre à un autre de commander aux Grecs ? Mais sans doute cette conduite n'était pas supportable pour des Athéniens ; elle n'était ni dans leurs mœurs, ni dans leur nature. Non, on n'a jamais pu persuader à la république d'Athènes de s'attacher à des peuples puissants, mais injustes ; d'acheter son salut au prix de sa liberté ; mais on l'a vue, dans tous les temps, combattre pour la prééminence, s'exposer pour l'honneur et pour la gloire.

TRADUCTION DE LA HARPE.

C'est par les avis que j'ai donnés qu'il faut juger de mon administration, et non par l'événement : l'événement est dans la volonté des dieux ; l'intention est dans le cœur du citoyen. Il n'a pas dépendu de moi que Philippe fût vainqueur ou non ; mais ce qui dépendait de moi, c'était de prendre toutes les mesures que peut dicter la prudence humaine, de mettre dans l'exécution toute la diligence possible, de suppléer par le zèle ce qui nous manquait de force ; enfin de ne rien faire qui ne fût glorieux, nécessaire et digne de la république. Prouve que telle n'a pas été ma conduite, et alors ce sera une accusation, et non pas une invective. Si le même foudre dont la Grèce a été accablée est aussi tombé sur Athènes, que pouvais-je faire pour l'écarter ? Un citoyen chargé d'équiper un vaisseau pour l'État, le fournit de tout ce qui est nécessaire à sa défense ; la tempête le renverse ; quelqu'un songera-t-il à l'en accuser ? « Ce n'est pas moi, dirait-il, qui tenais le gouvernail ; » et ce n'est pas moi non plus qui ai conduit l'armée.....

Mais puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je vous conjure de ne voir aucune prévention dans mes paroles, mais seulement l'âme d'un Athénien. Je le dirai donc : Quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé ; quand toi-même, Eschine, qui dans ce temps n'oses pas ouvrir la

bouche, devenu tout à coup prophète, tu nous aurais prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, pour peu que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité. En effet, que dit-on de nous aujourd'hui? Que nos efforts ont été trompés par la fortune qui décide de tout. Mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe? Et qui donc parmi les Grecs ou parmi les Barbares ignore que jamais, dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux? que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste, mais que, dans tous les temps, elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire?

TRADUCTION DE M. STIÉVENART.

Examine mon administration durant cette crise, et ne calomnie pas l'événement. L'événement est ce que veut la fortune; l'intention de celui qui conseille se manifeste par le conseil même. Ne m'accuse donc pas de la victoire qu'il fut donné à Philippe de remporter : l'issue du combat dépendait de Dieu, non de moi; mais que je n'aie pas pris toutes les mesures de la prudence humaine; que je n'aie pas déployé dans l'exécution zèle, ardeur au-dessus de mes forces; que mes entreprises n'aient pas été glorieuses, dignes de la république, nécessaires; montre-le-moi, et viens ensuite m'accuser! Si un coup de foudre plus fort que nous, que tous les Hellènes, a éclaté sur nos têtes, que pouvais-je faire? Le chef d'un vaisseau a tout préparé pour sa sûreté, et muni le bâtiment de tout ce qui lui semblait le garantir; mais la tempête vient briser, broyer les agrès; accusera-t-on cet homme du naufrage? « Ce n'est pas moi, dirait-il, qui tenais le gouvernail. » Eh bien! ce n'est pas moi qui commandais l'armée; je n'étais pas maître du sort, le sort est maître de tout....

Puisqu'il s'acharne contre l'événement, je vais avancer un paradoxe. Au nom des dieux, puissent mes paroles hardies n'étonner personne! puissent-elles être pesées avec bienveillance! Quand l'avenir se serait révélé à tous; quand tous l'auraient prévu; quand toi-même, Eschine, tu l'aurais prédit, publié par tes cris, tes vociférations, toi qui n'as pas ouvert la bouche, Athènes ne devait point agir autrement, pour peu qu'elle songeât à sa gloire, à ses ancêtres, à la postérité. Le succès, on le voit, lui a manqué; sort commun à tous les hommes, lorsque le ciel l'ordonne ainsi; mais ayant prétendu au premier rang, elle n'y pouvait renoncer sans être accusée d'avoir livré la Grèce entière à Philippe. Si elle eût aban-

donné sans combat ce que nos ancêtres ont acheté par tant de périls, quel opprobre pour toi, Eschine ! Car le mépris n'aurait atteint ni la République ni moi. De quel œil, grands dieux ! verrions-nous affluer ici les étrangers, si nous fussions tombés où nous sommes, si Philippe eût été nommé chef et maître de la Grèce, et que, pour empêcher ce déshonneur, d'autres eussent combattu sans nous ! sans nous, dont la patrie avait toujours préféré d'honorables dangers à une sûreté sans gloire ! Est-il un Hellène, est-il un Barbare qui ne sache que les Thébains, que les Lacédémoniens avant eux, au fort de leur puissance, que le roi de Perse lui-même, auraient permis avec joie, avec gratitude, à notre République de conserver ses possessions, d'y ajouter à son gré, pourvu que, soumise, elle abandonnât à un autre l'empire de la Grèce ? Mais ils n'étaient pas nés pour recevoir la loi, les Athéniens de cet âge ; cela n'était ni dans leurs mœurs, ni dans leur sang. Non, jamais Athènes n'a consenti à plier sous un injuste dominateur, à se reposer dans un lâche esclavage. Combattre pour la prééminence, braver les dangers pour la gloire, voilà ce qu'elle a fait dans tous les temps ! »

ARTICLE III.

DES TRADUCTEURS DE VIRGILE.

Ces études critiques que nous venons de faire sur les traducteurs de Démosthènes, nous allons les tenter encore sur quelques traducteurs de Virgile. Nous choisissons cet auteur de préférence à tout autre. Puisque nous avons pris un orateur chez les Grecs, il paraît convenable de faire sur un poète latin la comparaison que nous avons en vue. De cette manière, nos études se porteront sur deux genres tout à fait différents, et seront un peu plus complètes. En outre, Virgile est le prince des poètes latins ; sa poésie est plus riche, plus

harmonieuse, plus abondante que celle de ses rivaux, et une foule de traducteurs ont lutté d'efforts et de persévérance pour faire passer dans notre langue ce style souvent inimitable. Nous prenons un passage qui est tout à la fois un des plus beaux et des plus difficiles à traduire : c'est l'épisode de Laocoon et l'entrée du fameux colosse dans les murs de Troie.

Hic aliud majus miseris multoque tremendum
 Objicitur magis, atque improvida pectora turbat.
 Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
 Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras.
 Ecce autem gemini a Tenedo, tranquilla per alta,
 (Horresco referens) immensis orbibus angues
 Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt;
 Pectora quorum inter fluctus arrecta, jubæque
 Sanguinæ exsuperant undas; pars cetera pontum
 Pone legit, sinuatque immensa volumine terga.
 Fit sonitus, spumante salo : jamque arva tenebant;
 Ardentisque oculos suffecti sanguine et igni,
 Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.
 Diffugimus visu exsanguis. Illi agmine certo
 Laocoonta petunt; et primum parva duorum
 Corpora natorum serpens amplexus uterque
 Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
 Post, ipsum auxilio subeuntem ac tela ferentem,
 Corripiunt, spirisque ligant ingentibus; et jam
 Bis medium amplexi, bis collo squamea circum
 Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
 Ille simul manibus tendit divellere nodos,
 Perfusus sanie vittas atroque veneno;
 Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
 Quales mugitus, fugit quum saucius aram
 Taurus, et incertam excussit cervice securim.
 At gemini lapsu delubra ad summa dracones
 Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem;
 Sub pedibusque deæ, clypeique sub orbe teguntur.
 Tum vero tremefacta novus per pectora cunctis
 Insinuat pavor; et scelus expendisse merentem
 Laocoonta ferunt; sacrum qui cuspidis robur

Læserit, et tergo sceleratam intorserit hastam.
 Ducendum ad sedes simulacrum, orandaque divæ
 Numina conclamant.
 Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis.
 Accingunt omnes operi : pedibusque rotarum
 Subjiciunt lapsus, et stuppea vincula collo
 Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
 Feta armis : pueri circum innuptæque puellæ
 Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.
 Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
 O patria, o Divum domus Ilium ! et inclyta bello
 Mœnia Dardanidum ! quater ipso in limine portæ
 Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.
 Instamus tamen immemores, cæcique furore,
 Et monstrum infelix sacrata sistimus arce.
 Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
 Ora, dei jussu non unquam credita Teucris.
 Nos delubra Deum miseri, quibus ultimus esset
 Ille dies, festa velamus fronde per urbem.

(*Énéide*, liv. II, 200-250.)

I. Voici comment ces cinquante vers ont été traduits en 1648, il y a environ deux siècles, par l'abbé de Marolles :

Un autre accident bien plus épouvantable, se présentant là-dessus à nos yeux, nous surprit chétifs que nous étions, et nous saisit d'une grande frayeur. Laocoon, qui par sort venait d'être élu prêtre de Neptune, immolait un grand taureau sur les autels de ce dieu avec les solennités accoutumées, quand deux serpents qui venaient de Ténède, au travers des ondes calmes (j'ai horreur de le dire), déployèrent les tours démesurés de leur dos glissant, et s'efforcèrent ensemble de tirer vers le bord. Leur poitrine fière, surmontée d'une crête sanguine, s'élevait sur les flots; le reste ondoyait après avec les cercles immenses que faisaient les replis de leur échine sur la face des eaux. La mer écumait tout autour, et parmi le bruit que l'on entendait, les serpents prirent terre avec leurs yeux tachés de sang; et d'une ardeur envenimée, en dardant leur langue pointue, ils en léchaient les bords de leur gueule sifflante. Tout le monde prit la fuite, transi de cette vision, mais les serpents allèrent droit à Laocoon, et d'abord ils se jetèrent sur les

tendres corps de ses deux enfants, qu'ils enveloppèrent de divers nœuds, et les mordirent cruellement de toutes parts. Puis, comme le père y fut accouru pour les secourir, ils l'étreignirent lui-même, et l'ayant environné de gros cordons, bien que par deux fois ils lui eussent fait une ceinture autour du corps, et que par deux fois ils eussent pressé la gorge des replis de leurs dos écaillés, si est-ce qu'ils le surpassent de la tête et du col. Lui, cependant, qui avait tous les rubans de ses cheveux infectés de venin et de sang corrompu, essayait de les dénouer avec les mains, et poussait des cris vers le ciel ; tels que les mugissements d'un taureau quand il s'enfuit de l'autel, quand il a été frappé d'un coup de hache mal asséné. Mais les dragons jumeaux, fuyant du côté de la forteresse, se glissèrent dans le temple de la sévère Minerve, où ils se cachèrent entre les pieds de la déesse et sous la rondeur de son bouclier. Alors une nouvelle frayeur se glissa dans les cœurs épouvantés, et tout le monde disait que Laocoon recevait la juste punition de son crime, pour avoir violé le respect qu'il devait à la figure sacrée, et pour avoir poussé le fer de sa lance contre ses flancs. On s'écria qu'il fallait mener le simulacre au lieu où il était destiné pour apaiser le courroux de la déesse.

Soudain nous fîmes une grande brèche à la ville, et nous rompîmes nos murs. Tous s'occupèrent à la besogne : on mit des roues aux pieds du grand cheval pour le faire marcher, et, par le moyen de plusieurs cordages attachés à son col, la fatale machine, enceinte d'hommes armés, monta sur nos remparts. Les garçons et les filles chantaient des hymnes tout autour, ravis du bonheur d'en toucher les cordes ; et comme on la faisait toujours avancer, enfin elle coula en tremblant sur les rouleaux, jusques au milieu de la ville. O patrie ! ô Ilion, demeure des dieux ! ô murailles dardaniennes, si fameuses pour la gloire des armes ! Cette grande machine s'arrêta par quatre fois sur le pas de l'entrée ; et tout autant de fois, on ouït le bruit des armes enfermées dans son ventre ; mais sans y prendre garde, aveuglés que nous étions, nous mîmes dans notre forteresse ce monstre malheureux. Cassandre même qui, de tout ce qu'elle disait, ne fut jamais crue par les Troyens, ouvrit sa bouche aux destinées futures, par le commandement du dieu qui la possédait : mais nous, infortunés, à qui la lumière de ce jour devait être la dernière, nous ornâmes par toute la ville les temples des dieux de feuillage et de fleurs.

Si nous avons cité ce long fragment, ce n'est pas pour imiter la conduite de quelques modernes traduc-

teurs. Dans leurs préfaces, ils parlent naturellement de ceux qui les ont devancés dans la même carrière, et ils ne prononcent guère le nom de l'abbé de Marolles que pour l'accabler d'un injuste dédain et d'indécentes railleries. Pour apprécier la valeur de ce travail, il faut se transporter à l'époque où il a été fait. C'était avant le milieu du ^{xvii}e siècle ; la prose française n'était pas encore bien fixée ; de là vient que la plupart des tours et des expressions manquent de précision, de noblesse et d'élégance. Quelques endroits nous paraissent même ridicules aujourd'hui. Néanmoins, il faut tenir compte à l'abbé de Marolles de l'infatigable application qu'il a mise à frayer le chemin aux autres traducteurs. Qu'on examine de près sa version, qu'on veuille bien la comparer au texte ; on reconnaitra que cet écrivain entendait très-bien la langue des originaux : mérite qui n'est point à dédaigner et que ne possèdent pas toujours nos traducteurs les plus vantés. Malgré sa sécheresse et sa froideur, l'abbé de Marolles est généralement très-exact, et il rend avec une fidélité remarquable, non-seulement le sens, mais tous les mots de la phrase qu'il traduit. Pour ce qui est du caractère de bassesse et de trivialité qui dépare sa version, de simples commençants pourraient lui en remontrer aisément de nos jours. Mais c'est la langue qui a changé ; les expressions ont pris un autre sens ; les longues et pénibles phrases empruntées au latin ont été abandonnées, et les travaux postérieurs ont rendu facile ce qui offrait alors des difficultés à peine compréhensibles pour nous qui sommes placés à deux siècles de distance.

II. Pour faire mieux sentir les progrès et les modifications de la langue française, nous pourrions citer ici

la traduction de l'abbé Desfontaines qui parut vers le milieu du xviii^e siècle ; mais ce serait prolonger outre mesure les rapprochements que nous avons entrepris. Bien que la transition soit un peu brusque, nous allons maintenant passer à la traduction de Binet, qu'on présentait comme la meilleure il y a seulement une trentaine d'années.

« Au même instant, un autre objet bien plus frappant, bien plus terrible, achève d'étourdir et d'entraîner une multitude sans défiance (1). Laocoon, que le sort avait fait prêtre de Neptune, sacrifiait avec l'appareil ordinaire un superbe taureau devant l'autel de ce dieu (2). Tout d'un coup, la mer étant parfaitement calme, on voit paraître sur sa surface, du côté de Ténédos (je ne le redis qu'avec horreur), deux épouvantables serpents, nageant de front et s'avancant vers le rivage (3). Leurs têtes et leurs crêtes sanglantes, qu'on voit se dresser entre les flots, étaient élevées au-dessus des eaux ; le reste du corps suivait et sillonnait de ses immenses replis la plaine liquide (4). On entend mugir sous eux l'onde écumante ; déjà ils ont atteint le rivage ; le regard étincelant, les yeux pleins de sang et de feu, la gueule béante, ils dardent leur langue avec des sifflements horribles (5). A cette vue, la frayeur se peint sur tous les visages ; tout fuit, tout se disperse : les deux monstres, d'une marche assurée, vont droit à Laocoon ; et d'abord se jetant l'un et l'autre sur ses deux fils, ils les embrassent, ils les enveloppent et couvrent de morsures cruelles ces deux infortunés (6). Ensuite le père venant au secours, les armes à la main, ils le saisissent lui-même ; ils le lient et l'enchaînent de leurs longs replis ; déjà ils le ceignent d'un double contour par le milieu du corps ; déjà ils lui forment un double collier brillant de leurs écailles, et s'élèvent encore de toute la tête au-dessus de la sienne (6). Tout couvert de leur écume et de leur noir venin, il fait avec les mains d'inutiles efforts pour se dégager de leurs nœuds, et pousse en même temps vers le ciel des cris épouvantables, pareils aux mugissements du taureau qui s'échappe de l'autel, fuyant la hache dont il a senti le tranchant mal assuré (8). Les reptiles affreux, rasant légèrement la terre, se sauvent vers la citadelle, vont droit au temple de la trop sévère Pallas, et s'y cachent à ses pieds derrière son égide (9).

« Les esprits, déjà vivement émus, sont alors saisis d'une nouvelle frayeur ; tous s'écrient que Laocoon a reçu le juste salaire de son crime, pour avoir frappé d'un fer profane un bois consacré, et

lancé contre les flancs du colosse une javeline impie ; qu'il faut conduire le simulacre dans le lieu qui l'attend, et fléchir, à force de prières, la déesse irritée (10).

« Nous abattons un pan de muraille, et nous ouvrons l'entrée de la ville par une large brèche. Chacun met la main à l'ouvrage : on glisse sous les pieds du monstrueux cheval des roues à l'aide desquelles il doit se mouvoir. On lui attache au cou des câbles que l'on tire à force de bras. La funeste machine franchit nos remparts, portant la guerre dans son sein. De jeunes garçons et de jeunes filles l'accompagnent en chantant des hymnes, et s'applaudissent de toucher les cordes qui la traînent (11). Elle entre enfin ; elle arrive d'un air menaçant au milieu de la ville. O ma patrie ! ô Iliou, séjour des dieux ! murs de Troie, témoins de tant de glorieux combats ! Quatre fois l'énorme masse, en passant par la brèche de la muraille, s'arrêta tout court ; et quatre fois nous entendîmes dans ses flancs le cliquetis des armes qu'elle renfermait ; mais, entraînés par un transport aveugle, nous poursuivons notre entreprise, et nous plaçons le monstre fatal dans l'enceinte sacrée de notre citadelle (12). Cassandre même ouvrit alors la bouche pour nous annoncer les destins ; mais un dieu l'avait ordonné, les Troyens ne crurent jamais Cassandre. Ce jour, hélas ! qui était pour nous le dernier, nous l'employons à parer les temples des dieux de feuillage et de fleurs, comme aux solennités (13). »

A la simple lecture de cette version, chacun voit que, de l'abbé Marolles à Binet, nous avons fait une route immense. Nous ne trouvons plus ici ces expressions bizarres, naïves ou surannées, qui appellent involontairement le sourire sur les lèvres : « nous surprit, chétifs que nous étions, ... les tours démesurés de leur dos glissant, ... une crête sanguine, ... les replis de leur échine, ... transi de cette vision, ... etc. » Mais il y a pourtant dans la traduction de Binet beaucoup d'endroits faibles ou inexacts, et, à l'aide des traducteurs de Virgile venus après lui, il nous est facile de signaler un certain nombre de ces imperfections.

1° Dans la première phrase, nous changerions volontiers quelques mots : « un autre objet » est trop

vague et trop familier. *Prodige* ou *spectacle* serait tout à la fois plus noble et plus précis. *Étourdir* est inexact et *entraîner* exprime une idée qui est implicitement contenue dans la phrase de Virgile, mais qui ne correspond à aucun des mots du texte latin.

2° « Que le sort *avait fait* prêtre de Neptune... avec l'appareil ordinaire » sont des locutions peu exactes ou du moins faibles et languissantes. *Solemnes* veut dire que le sacrifice de Laocoon était offert avec une pompe digne de Neptune et de la solennité du jour. L'adverbe *solennellement* dirait peut-être mieux la chose que la périphrase « avec l'appareil ordinaire. »

3° « Tout d'un coup » n'est pas synonyme de *tout à coup*, et il fait ici une sorte de contre-sens, car il n'est pas question de l'unité de l'action, mais de la soudaineté du spectacle qui s'offre à tous les regards. « La mer étant parfaitement calme » est lourd et traînant. « Par un calme profond » serait plus vif et plus rapide, et l'on ne serait pas obligé d'employer les mots *paraître sur sa surface*. Les deux mots latins *immensis orbibus*, qui présentent une image magnifique ne sont pas suffisamment traduits par l'adjectif *épouvantables*. « Je ne le redis qu'avec horreur » n'indique pas le sens avec assez de précision. Énée éprouve un frémissement d'horreur en pensant à ces deux monstres; mais il rappelle le fait sans répugnance et sans contrainte. « Je ne le redis qu'avec horreur » pourrait faire entendre qu'il fait ce récit malgré lui, et ce serait un contre-sens. Les deux participes « nageant » et « s'avancant » rendent la phrase dure et pénible.

4° C'est une mauvaise combinaison que de rapprocher « leurs têtes et leurs crêtes » qui étaient séparées

dans le texte. Cette consonnance choquante devient encore plus insupportable par cette autre ressemblance de sons : « se dresser entre les flots,... élevées au-dessus des eaux... » Le verbe *suivait* est tout ensemble inexact et trop familier. *Pone legit pontum* n'est pas traduit.

5° « On entend mugir sous eux l'onde écumante » est long, pénible et diffus, et nulle part il ne fallait plus de concision et d'énergique rapidité. La fin de la phrase pourrait aussi s'abrégér, et les deux mots « gueule béante » devraient entrer naturellement dans le dernier membre.

6° « A cette vue la frayeur se peint sur tous les visages ; tout fuit, tout se disperse. » C'est ici une véritable paraphrase et une paraphrase bien mal placée... « La frayeur se peint sur tous les visages » dit la chose très-mal et très-faiblement : *épouvanté, consterné, glacé d'effroi*, ou tout autre mot semblable serait plus court et plus énergique. « Tout se disperse » n'est pas du tout dans le latin, et il ne faut rien ajouter au tableau que Virgile nous a tracé. La dernière partie de cette phrase est plus heureusement rendue.

7° « Ensuite le père venant à leur secours, les armes à la main, ils le saisissent lui-même ; ils le lient et l'enchaînent... » Dans le français les participes présents font souvent un mauvais effet et nuisent à la rapidité du style. Il est évident qu'ici le poète est très-mal traduit. Sa phrase devait être coupée, et le premier vers aurait été rendu avec plus d'énergie et de vivacité. Nous croyons même que le tour employé par le traducteur est très-peu conforme à l'usage et au génie de la langue française. Le complément « les

armes à la main, » placé au milieu de cette phrase, achève de la rendre pesante et embarrassée. « Venant au secours » est vague et familier. Les mots *contour* et *collier* peuvent être très-avantageusement remplacés.

8° « Tout couvert de leur écume, il fait avec les mains d'inutiles efforts... » Cette phrase n'a rien de trop choquant; néanmoins elle est encore très-inférieure à l'énergique abondance du texte latin. Le pronom *il* est quelque peu équivoque. Il fallait nommer *Laocoon* ou le désigner par le pronom *lui*, qui est très-propre à réveiller l'attention. Le mot *vittas*, qui ajoute un trait de plus à ce grand tableau, n'a pas été rendu dans le français. « Il fait avec les mains » est faible et ne dit rien du tout. *Excussit cervice* forme une très-belle image que le traducteur a complètement négligée. En outre, la phrase est longue et embarrassée : il fallait séparer la comparaison de ce qui précède.

9° « Rasant légèrement la terre... » Le mot *lapsu* signifie seulement que les reptiles sortirent *en glissant*, et non qu'ils rasent légèrement la terre. « Se sauvent vers la citadelle » est une locution très-familière, et qui ne peut être employée dans le style soutenu. « Et s'y cachent à ses pieds, derrière son égide : » ces mots ne rendent pas entièrement les derniers vers de ce récit; nous aimerions mieux : « sous l'orbe de son bouclier. »

10° « Les esprits, déjà vivement émus, sont alors saisis d'une frayeur nouvelle. » Le commencement de cette phrase, embarrassé de deux adverbes *déjà* et *alors*, se traîne avec une fatigante lenteur. Au moyen d'une inversion on pouvait lui donner plus d'aisance

et de rapidité. « Tous s'écrient que Laocoon,... qu'il faut conduire le simulacre. » Cette tournure n'est pas en harmonie avec la vivacité impétueuse de notre langue. Il valait mieux dire : « Laocoon, s'écrient-ils, a reçu le juste salaire de son crime... Il faut conduire... » Le mot *sedes* est fort mal traduit par cette périphrase : « dans le lieu qui l'attend ».

11° « Nous abattons un pan de muraille... » La traduction française de ce vers : *Dividimus muros, et moenia pandimus urbis*, est un commentaire long et diffus qui ralentit la marche du récit. La moitié des mots aurait suffi pour bien exprimer la pensée. « Chacun met la main à l'ouvrage,... à l'aide desquelles il doit se mouvoir,... on lui attache au cou des câbles que l'on tire à force de bras... » Ces expressions et quelques autres manquent tout à la fois de noblesse, d'élégance et de précision.

12° « Elle arrive d'un air menaçant au milieu de la ville... » Cette version est faible et sans énergie. « Elle pénètre » ou bien « elle s'avance menaçante » serait plus noble et plus rapide. « En passant par la brèche de la muraille » est trop long et trop prosaïque. « S'arrêta tout court » appartient au style familier et badin, et il n'y a rien dans le texte qui oblige à mettre les deux monosyllabes « tout court ». Dans le reste de la phrase, nous retrancherions « qu'elle renfermait, » remplissage inutile qui ne fait qu'appesantir la marche du style. *Immemores* n'a rien qui lui réponde dans le français.

13° « Nous annoncer les destins » est vague et indéterminé. Pour donner à la pensée plus de justesse et de précision, il fallait dire *malheurs* ou *désastres*.

La dernière phrase est mal construite. « Comme aux solennités », rejeté à la fin, forme une chute désagréable. En plaçant ces mots dans un autre endroit, l'harmonie et la grâce du latin reparaissent aussitôt. Un peu d'oreille suffit pour saisir cette différence.

III. Examinons maintenant la traduction de Morin qui est venu quelque temps après Binet et qui a publié la première édition de son ouvrage vers 1820 :

Dans ce moment fatal, s'offre à nos regards un prodige plus frappant, plus terrible, qui jette dans nos cœurs aveuglés le trouble et l'effroi (1). Prêtre de Neptune élu par le sort, Laocoon, pour la solennité du jour, immolait un superbe taureau devant l'autel de ce dieu (2). Tout à coup, du côté de Ténédos, deux serpents monstrueux (j'en frissonne encore d'horreur), déroulant leurs anneaux immenses, s'allongent sur ces mers paisibles, et nagent de front vers le rivage (3). Leurs têtes se dressent au-dessus des flots, et leurs crêtes sanglantes dominent fièrement sur les ondes; le reste du corps effleure au loin l'humide surface, et leurs croupes immenses se recourbent en replis tortueux (4). Un bruit retentit sur l'onde écumante. Déjà ils touchent la terre; dans leurs yeux rouges de sang la flamme étincelle, et leurs langues agiles s'élancent en sifflant de leurs gueules béantes (5). A cette vue, nous fuyons glacés d'effroi; le couple menaçant va droit à Laocoon, et d'abord s'élance sur ses deux fils, s'enlace autour de leurs jeunes corps, et déchire ces infortunés par de cruelles morsures (6). Le fer à la main, leur père vole à leur secours; les monstres le saisissent lui-même, le lient, l'enveloppent de leurs replis énormes. Déjà deux fois ils ont embrassé le milieu de son corps, deux fois leurs cercles écaillés ont entouré son cou, et ils dépassent encore son front de leurs têtes altières (7). Lui, tout couvert de sang, souillé du noir venin qui profane son bandeau sacré, il s'efforce de rompre avec ses mains les nœuds qui l'enchaînent, et pousse vers le ciel des cris effroyables. Tel mugit un taureau qui, frappé par la hache d'un coup mal assuré, bondit et s'échappe de l'autel en agitant sa tête ensanglantée (8). Aussitôt, par une fuite légère, les deux reptiles gagnent la citadelle, se glissent dans le temple de la cruelle Pallas,

et vont se cacher aux pieds de la déesse, et sous l'orbe de son bouclier (9).

Alors dans tous les cœurs épouvantés se glisse une terreur nouvelle : on publie que Laocoon a reçu le juste châtiment de son crime, lui dont le bras téméraire a osé profaner un pieux monument, et lancer contre ses flancs un trait sacrilège. « Il faut, s'écrie-t-on, conduire l'auguste simulacre dans l'asile qui l'attend ; il faut fléchir par des prières le courroux de la déesse (10). Aussitôt on abat un pan de muraille, et une large brèche s'ouvre dans nos remparts. Chacun veut avoir part à ce travail ; sous les pieds du colosse, on glisse des roues mobiles, on attache à son cou des cables tendus ; la fatale machine monte sur les murailles abattues, pleine d'armes, pleine de guerriers ; autour d'elle, des chœurs de jeunes enfants et de jeunes vierges chantent des hymnes sacrés, et se font une joie de toucher les cordes qui la traînent ; elle entre, et jusqu'au centre de la ville, elle pénètre, terrible et menaçante (11). O ma patrie ! ô Iliou, séjour des dieux ! ô remparts de Troie, illustrés par tant de combats ! Quatre fois, sur le seuil même de la porte, le colosse s'arrêta ; quatre fois, du bruit des armes, ses flancs caverneux retentirent. Cependant, sans songer à ces présages, nous poursuivons ; entraînés par un aveugle délire, nous plaçons le monstre fatal au milieu de la citadelle (12). Cassandre même ouvrit alors une bouche prophétique, pour nous prédire nos désastres ; mais, par l'ordre d'un dieu, les Troyens ne crurent jamais Cassandre. Et nous, infortunés ! dans ce jour, le dernier de nos jours, nous courons aux temples des dieux, et comme aux plus belles solennités, nous les orçons de festons et de fleurs (13).

Presque toutes les inexactitudes et les longueurs de la version de Binet ont disparu dans celle que nous venons de présenter à nos lecteurs. La plume est plus souple, plus élégante, plus rapide : elle rappelle mieux la marche, la coupe et l'harmonie des vers de Virgile. Rarement le traducteur a recours à ces périphrases ou à ces commentaires qui déplaisent si fort, quand il s'agit de faire parler un poète aussi admirable de sobriété et de précision. Rarement aussi vous trouvez dans la traduction française une seule expression qu'on puisse retrancher impunément : il y

aurait un trait ou une nuance du texte qui ne serait pas rendue. Toujours les expressions et les couleurs du poète ont été transportées dans le français, au moins par des équivalents ; et ce qui donne à Morin une supériorité marquée sur tous ses devanciers, c'est que, par d'heureuses inversions, par de neuves et poétiques hardiesses dans ses constructions, il suit ordinairement la marche des idées du poète, l'ordre et l'arrangement de ses mots, et donne à son style un tour et une couleur qui le rapprochent singulièrement de son modèle.

Pour indiquer ces qualités et signaler les légères imperfections que nous croyons apercevoir dans ce travail, il nous suffira de quelques courtes observations :

1° On pourrait reprocher quelques longueurs à ces expressions : « Dans ce moment fatal s'offre à nos regards un spectacle... » Mais il était nécessaire de fixer l'attention du lecteur sur cet épisode important et décisif, et de montrer la liaison de ce récit avec les effets produits par l'artifice de Sinon.

2° « Prêtre de Neptune élu par le sort, Laocoon immolait... » Il est inutile de s'arrêter pour montrer combien la vivacité de ce tour l'emporte sur la version que nous avons citée plus haut : « Laocoon, que le sort avait fait... »

3° Les vers qui décrivent l'arrivée des serpents sont bien traduits. Il est cependant à regretter que les mots latins *tranquilla per alta et incumbunt pelago* soient traduits seulement par ces expressions : « s'allongent sur ces mers paisibles ». Il fallait peut-être plus d'ampleur dans le français pour compenser les images du texte latin.

4° « L'humide surface » est la seule expression qui sent la périphrase, et il est difficile de la remplacer.

Quand on veut donner une certaine variété à son style, on est bien forcé de recourir aux synonymes.

5° « Un bruit retentit sur l'onde écumante » traduit littéralement les mots latins, mais ce tour est un peu lent dans le français. Le reste est énergique et vigoureux : les deux mots « s'élancent en sifflant » pouvaient être remplacés par un seul.

6° « Leurs jeunes corps » ne rend peut-être pas la pensée du poète. Il s'agit ici de corps tendres et délicats, et il fallait l'indiquer dans la version française. La force et la concision du latin sont d'ailleurs parfaitement conservées.

7° « Leurs cercles écaillés » est une locution un peu hasardée peut-être. Toutes les autres parties du tableau nous semblent retracées avec une exactitude qu'il serait difficile de surpasser.

8° *Manibus* serait peut-être mieux traduit par « ses deux bras. » La comparaison tirée du taureau frappé par la hache présente des difficultés presque insurmontables pour les traducteurs. Morin a été exact et fidèle, mais il a eu besoin de quelques circonlocutions.

9° « Par une fuite légère » ne nous paraît pas tout à fait l'équivalent de *lapsu*. Ce mot a été un véritable écueil pour la plupart des traducteurs.

10° « On publie que Laocoon... » Nous répéterons l'observation que nous avons faite sur la traduction de Binet : il était facile de donner plus de vivacité à la phrase en employant le discours direct et en citant les paroles du Troyen.

11° Les vers qui racontent l'entrée du colosse dans les murs de Troie ne sont pas traduits avec autant de concision que les précédents. « Chacun veut avoir

part à ce travail » est faible et sans vigueur. *Scandit* serait mieux traduit par « franchit nos murailles. » *Feta armis* était suffisamment rendu par les mots « pleine d'armes. » Le reste est un pléonasme inutile que le besoin de l'harmonie ne saurait justifier.

12° D'heureuses inversions et des termes bien choisis rendent supérieurement les vers qui suivent cette exclamation :

O patria ! ô divum domus Ilium !

13° Les cinq derniers vers sont traduits avec beaucoup d'élégance et de noblesse. On pourrait seulement reprocher à la phrase un peu de longueur. « Comme aux plus belles solennités » sent un peu le commentaire : Morin l'évite d'ordinaire avec un soin vigilant.

IV. Terminons nos études sur les traducteurs de Virgile en empruntant le même morceau à la version de M. de Guerle. Nous trouverons ici surtout du mouvement et de la chaleur, de l'abondance et de l'harmonie. Mais la précision et la fidélité feront défaut en plus d'un endroit.

Bientôt un spectacle plus frappant, plus terrible, s'offre à nos regards interdits, et jette dans nos âmes un trouble inattendu (1). Nommé par le sort pontife de Neptune, Laocoon, près des autels ornés de guirlandes, immolait un taureau superbe au souverain des mers (2). Tout à coup (j'en frémis encore), vomis de Ténédos par un calme trompeur, deux serpents s'allongent sur la plaine liquide, et, roulant leurs orbes immenses, glissent de front vers le rivage (3). Leur luisante poitrine se dresse au milieu des flots, et de leur crête sanglante ils dominent les ondes ; leurs flancs se traînent en effleurant l'abîme, et leur queue se recourbe au loin en replis sinueux (4). Soudain la vague écume et gronde : les monstres ont touché l'arène, et l'œil rouge de sang, les prunelles enflammées, ils font siffler leurs triples dards dans leurs gueules béan-

tes (5). Tout fuit épouvanté; mais plus rapide que l'éclair, le couple affreux vole aux autels. Là, saisissant d'abord les deux jeunes fils du grand-prêtre, il embrasse d'une horrible étreinte leurs membres délicats, et déchire de morsures leurs chairs palpitantes (6). En vain leur père accourt et balance un trait menaçant : déjà les reptiles l'ont enlacé lui-même; lui-même ils l'enchainent, ils le serrent de leurs vastes anneaux, et repliés deux fois autour de ses flancs robustes, deux fois environnant son cou nerveux de leurs cercles d'écailles, ils dépassent fièrement sa tête de leurs têtes altières (7). Lui, roidissant ses deux bras contre ces nœuds épouvantables, tout couvert d'un sang livide, et dégouttant des noirs venins qui souillent son bandeau sacré, il pousse vers le ciel d'effroyables clameurs. Tel mugit un taureau blessé, lorsque, échappé des autels, il a dérobé son front à la hache incertaine (8). Enfin les dragons vainqueurs gagnent, en rasant la terre, les hauteurs du temple, et réfugiés dans le sanctuaire de l'inflexible Pallas, s'y cachent aux pieds de la déesse, sous l'abri de son bouclier (9).

A ce prodige, l'effroi redouble dans tous les cœurs : « L'impie, s'écrie-t-on, a son juste salaire, lui dont la lance outragea ce bois vénérable, lui dont le fer sacrilège en blessa les parois sacrées ! Conduisons dans ses demeures ce nouveau palladium, et fléchissons par nos vœux le courroux de Minerve (10) ! » Aussitôt s'écroule sous nos coups un large pan de nos murailles, et nos remparts sont ouverts à l'ennemi. Chacun s'empresse d'aplanir le passage; les uns coulent des roues mobiles sous les pieds du colosse; d'autres suspendent à ses épaules de longs cordages. La fatale machine franchit nos retranchements, enceinte d'une armée. A l'entour, nos enfants et nos vierges font retentir l'air de chants religieux, et se plaisent à toucher le câble qui la traîne. Elle entre enfin, elle entre, et s'avance menaçante au milieu de la ville (11). O ma patrie ! ô séjour des dieux, Ilion ! cité célèbre par tant d'exploits, cité de Dardanus ! Quatre fois, au seuil même de nos portes, la masse énorme s'arrêta; quatre fois ses antres retentirent du cliquetis des armes. Cependant, ô délire ! nous en pressons la marche, et poussés d'un aveugle transport, nous plaçons le monstre sinistre sous les débris de l'Immortelle (12). Alors même Cassandre, élevant sa voix fatidique, nous prédit nos malheurs; mais hélas ! un dieu nous rendait sourds à la voix de Cassandre. Et nous, infortunés, nous dont luisait le jour suprême, nous en faisons un jour de fête, nous courons parer nos temples de verdure et de fleurs (13) !

1° « Bientôt » ne rend peut-être pas exactement le sens de la phrase latine. Virgile a voulu faire en-

tendre, ce nous semble, que les serpents frappent les regards au moment même où Sinon achevait de parler.

2° « Ornés de guirlandes » manque de justesse et de précision : un autel peut être orné de guirlandes, sans que le pontife offre un sacrifice *solennel*. « Au souverain des mers » donne à la phrase beaucoup de pompe et de majesté, mais il n'y a rien dans le latin qui corresponde à ces mots.

3° L'arrivée des serpents forme, dans la traduction, un tableau qui égale presque celui de Virgile. Cet endroit est plein de force, de concision et d'harmonie.

4° « Luisante » est de trop : sans cet adjectif, la phrase est d'ailleurs assez pleine et assez nombreuse. « Se traînent en effleurant » nous paraît aussi un peu long, et ne rend pas exactement *pone legit*.

5° Nous changerions ici le mot « arène ». Tout le reste nous semble admirable de mouvement et d'énergie.

6° « Plus rapide que l'éclair » est complètement en dehors du texte : nous n'aimons pas qu'on ajoute de nouveaux ornements à cette description déjà si abondante et si ornée. « Vole aux autels » traduit à peu près *Laocoonta petunt*; mais « d'une horrible étreinte » nous paraît ajouté pour arrondir la période.

7° « Balance un trait menaçant » sent trop la paraphrase : « le fer à la main » serait plus énergique et plus court. Pourquoi faire dire à Virgile que les flancs de Laocoon étaient *robustes* et son cou *nerveux*, puisque le poète n'en parle pas ?

8° On accorde généralement au traducteur le droit d'ajouter un mot que demandent le sens ou l'oreille.

« Mesurs épouvantables, ... banderu sacré, ... » semblent nécessaires pour l'harmonie de la phrase.

9° « Les dragons vainqueurs... » Cette expression donne à la phrase une marche fière et pompeuse ; mais il n'y a pas un mot dans le latin qui indique l'idée de victoire et de triomphe.

10° Contre son ordinaire, le traducteur a été trop concis. « L'effroi redouble dans tous les cœurs... » *novus* et *tremefacta* ne sont pas rendus.

11° « Sous nos coups, ... un large pan de muraille... » Voilà des nuances qui ne se trouvent pas dans les vers de Virgile : c'est pécher contre la fidélité. « Chacun s'empresse d'aplanir le passage » nous paraît moins heureux que le reste de la phrase, où le traducteur lutte vraiment d'élégance et de précision avec le poète.

12° « Sinistre et Immortelle » sont les seuls mots que nous voudrions changer ici. Le dernier surtout nous paraît difficile à justifier.

13° « Sa voix fatidique... » On dirait parfois que M. de Guerle va chercher bien loin des mots bizarres ou peu connus ; c'est un défaut d'autant moins pardonnable chez lui que, en prenant les premiers qui se présentent sous sa plume, il parle toujours avec assez d'élégance et de noblesse.

En résumé, M. de Guerle est un des traducteurs de Virgile qui ont fait parler ce poète avec plus d'abondance, de chaleur et de vie. Mais il est trop peu fidèle à l'original. La traduction de Morin est généralement plus exacte ; celle de M. de Guerle plus élégante et plus animée. L'une plaira davantage à ceux qui la compareront avec l'original ; l'autre sera plus attrayante pour ceux qui la liront sans le texte.

ARTICLE IV.

DES TRADUCTEURS DE TERTULLIEN.

Puisque nous réclamons une place importante pour les Pères dans le travail de la traduction, il est juste de leur emprunter un court fragment pour terminer nos études critiques. Ce fragment, nous le demandons à Tertullien. Lactance, Arnobe, saint Cyprien, saint Jérôme nous fourniraient des pages plus élégantes, plus pures, plus limpides, plus *cicéroniennes* enfin. Mais nous préférons l'austère et vigoureux auteur de l'*Apologétique*, parce que nul ne le surpasse en éloquence et en grandeur, et nul aussi ne présente à un traducteur un sujet d'études plus intéressant et plus beau.

Qu'il serait à souhaiter qu'on dépensât pour la traduction des Pères autant de veilles et d'efforts qu'on en a déployé durant trois siècles pour traduire les chefs-d'œuvre des écrivains profanes ! Que d'amples moissons de savoir et d'éloquence le clergé pourrait en rapporter ! Que d'armes puissantes et invincibles les défenseurs de l'Eglise y puiseraient encore contre les ennemis qui nous entourent, contre les erreurs de notre temps ! C'est un champ large, immense, presque sans limites, et, disons-le avec douleur, c'est pour plusieurs un pays inconnu, un champ encore inexploré.

A notre connaissance, l'*Apologétique* de Tertullien n'a eu que six traductions en notre langue. La première fut publiée par Giry, avocat au parlement, et parut en 1636. Il faut lui savoir gré d'avoir frayé la route et dé-

friché le terrain; mais sa version est souvent obscure et infidèle, le style est diffus et négligé; ce premier travail est aujourd'hui complètement oublié.

L'abbé Vassoult donna la seconde traduction de l'*Apologétique* en 1715. Quand elle parut, elle obtint beaucoup de vogue et de succès. On disait partout : *la belle traduction* de l'abbé Vassoult. Plus tard, elle est tombée dans un discrédit trop profond et trop peu mérité. Les progrès et les variations de notre langue expliquent ces vicissitudes et ces retours; mais on devrait tenir plus de compte à un écrivain des difficultés qu'il a surmontées, des utiles efforts qu'il a faits pour faciliter les travaux de ceux qui l'ont suivi dans la carrière.

En suivant l'ordre chronologique, la traduction de l'abbé Meunier se présente au troisième rang. Elle ne parut qu'en 1822 par les soins de M. Dampmartin, mais elle avait été écrite bien avant la fin du xviii^e siècle; il paraît même constant que ce travail est antérieur à celui de l'abbé de Gourcy, dont nous allons parler dans un instant. Quelques critiques lui trouvent de la chaleur et de la rapidité, mais elle manque généralement de correction et d'élégance.

La traduction de l'abbé de Gourcy se présente à nous avec une autorité qui commande l'estime et le respect. Dans l'assemblée de 1770, le clergé de France, qui savait apprécier le savoir et les talents de cet ecclésiastique, le chargea de traduire et de publier l'*Apologétique*; c'était une sorte de digue qu'on voulait opposer aux écrits de l'impiété. L'abbé de Gourcy s'acquitta promptement de cette flatteuse mission, et son travail, approuvé par cette même assemblée, parut quelques années après.

Enfin, l'*Apologétique* a été traduite par l'abbé Al-

lard, en 1827, et par M. l'abbé de Genoude, en 1842. Nous examinerons seulement un passage de ces trois dernières versions.

Voici la fin de l'admirable défense des chrétiens que nous a laissée le prêtre de Carthage :

Hæc desperatio et perditio penes vos, in causa gloriæ et famæ, vexillum virtutis extollunt. Mutius dexteram suam libens in ara reliquit : ô sublimitas animi ! Empedocles totum sese Catanensium Ætnæis incendiis donavit : ô vigor mentis ! Aliqua Carthaginis conditrix rogo secundum matrimonium dedit : ô præconium castitatis ! Regulus, ne unus pro multis hostibus viveret, toto corpore cruces patitur : ô virum fortem, et in captivitate victorem ! Anaxarchus cum in exitium ptisanæ pilo contunderetur : *Tunde, tunde*, aiebat, *Anaxarchi follem, Anaxarchum enim non tundis* : ô philosophi magnanimitatem, qui de tali exitu suo etiam jocabatur !...

O gloriam licitam, quia humanam ! cui nec præsumptio perditâ, nec persuasio desperata reputatur, in contemptu mortis et atrocitatis omnimodæ ; cui tantum pro patria, pro imperio, pro amicitia pati permissum est, quantum pro Deo non licet. Et tamen illis omnibus et statuas defunditis, et imagines inscribitis, et titulos inciditis in æternitatem. Quantum de monumentis potestis scilicet, præstatis et ipsi quodammodo mortuis resurrectionem. Hanc qui veram a Deo sperat, si pro Deo patiat, insanus est !

Sed hoc agite, boni præsides, meliores multo apud populum, si illis christianos immolaveritis, cruciate, torquete, damnate, atterite nos. Probatio est enim innocentiae nostræ iniquitas vestra : ideo nos hæc pati Deus patitur.....

Nec quicquam tamen proficit exquisitor quæque crudelitas vestra : illecebra est magis sectæ. Plures efficimur, quoties metimur a vobis. Semen est sanguis christianorum..... Illa ipsa obstinatio, quam exprobratis, magistra est. Quis enim non contemplatione ejus concutitur ad requirendum quid intus in re sit ? Quis non ubi requisivit, accedit ; ubi accessit, pati exoptat ; ut Dei totam gratiam redimat, ut omnem veniam ab eo compensatione sanguinis sui expediat ? Omnia enim huic operi delicta donantur. Inde est quod ibidem sententiis vestris gratias agimus. Ut est æmulatio divinæ rei et humanæ, cum damnamur a vobis, a Deo absolvimur. (*Apol., L.*)

Dans cette péroration, il y a un ton de fierté et de triomphe que rien ne saurait égaler chez les orateurs

profanes. La force de la dialectique, la chaleur du sentiment, le sourire du dédain, la mâle assurance du bon droit, la certitude de la victoire, tous les genres de puissance se trouvent mêlés et confondus dans ces derniers traits que le vaillant athlète a lancés contre les barbares persécuteurs des chrétiens.

I. Voyons comment l'abbé de Gourcy a reproduit tant de beautés réunies :

Cette fureur et ce désespoir, quand ils sont produits par la passion de la gloire et de la réputation, déploient chez vous l'étendard de l'héroïsme (1). Scévola brûle lui-même sa main : quelle constance ! Empédocle se précipite dans les flammes du mont Etna : quel courage ! La fondatrice de Carthage préfère un bûcher à un second hymen : ô prodige de chasteté (2) ! Régulus, plutôt que d'être échangé contre plusieurs ennemis, souffre dans tout son corps des tourments inouïs : ô magnanimité digne d'un Romain vainqueur, tout captif qu'il est (3) ! Anaxarque, tandis qu'on le broyait dans un mortier : *frappe*, disait-il, *frappe le fourreau d'Anaxarque* ; *Anaxarque ne sent rien* : quelle force d'âme dans ce philosophe, pour pouvoir plaisanter sur son état (4) !.....

Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine. Il n'y a ici ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices ; il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu (5). Vous élevez des statues à ces héros profanes ; vous gravez leurs éloges sur le marbre et l'airain pour éterniser leur nom, s'il était possible ; vous vous efforcez par-là de les rappeler en quelque sorte à la vie ; le héros chrétien qui attend de Dieu la véritable récompense, et qui souffre pour lui dans cette espérance, vous le regardez comme un insensé (6).

Pour vous, dignes magistrats, assurés comme vous l'êtes des applaudissements du peuple, tant que vous lui immolerez des chrétiens, condamnez-nous, tourmentez-nous, écrasez-nous : votre injustice est la preuve de notre innocence ; c'est pourquoi Dieu permet que nous soyons persécutés (7).....

Mais vos cruautés les plus raffinées ne servent de rien : c'est un attrait de plus pour notre religion. Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez ; notre sang est une semence de chrétiens (8)... Cette invincible fermeté dont vous nous faites un crime,

est une instruction. Qui peut en être le témoin sans en être ébranlé, sans vouloir en pénétrer la cause ? Quand on l'a pénétrée, ne vient-on pas se joindre à nous ? ne désire-t-on pas de souffrir pour obtenir la grâce de Dieu, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses péchés ? Car il n'en est point que le martyre n'efface (9). C'est pour cela que nous vous remercions des arrêts que vous portez contre nous. Mais que les jugements de Dieu sont opposés à ceux des hommes ! Tandis que vous nous condamnez, Dieu nous absout (10).

Quand on compare la traduction de l'abbé de Gourcy aux autres travaux de ce genre publiés à la fin du dernier siècle, on comprend les efforts qu'elle a dû lui coûter, et l'on ne s'étonne nullement des honorables suffrages qu'elle a obtenus. Il est cependant facile d'apercevoir un certain nombre d'expressions que l'abbé de Gourcy modifierait lui-même, s'il écrivait aujourd'hui.

1^o « Quand ils sont produits par la passion de la « gloire et de la réputation. » Ce tour est pénible et languissant. En commençant la phrase par un subjonctif, « que cette fureur et ce désespoir soient, ... » elle est plus coulante et plus rapide. Il est à regretter qu'on ne puisse pas faire passer dans le français l'image exprimée par le verbe *extollunt* ; mais il nous semble que les règles de notre langue ne permettent pas de dire : « Cette fureur et ce désespoir *déployent* l'étendard de l'héroïsme. »

2^o Les mots *libens* et *in ara* ne sont pas rendus par l'abbé de Gourcy. Il n'y avait pourtant ni raison de les omettre ni impossibilité à les traduire. « Dans les flammes de l'Etna » est un peu trop court à côté de l'ampleur de la phrase latine. D'un autre côté, il est visible qu'on se jette dans les embarras si l'on veut tenir compte de ces mots : *totum sese Catanensium*.

« Préfère un bûcher à un second hymen. » Cette phrase ne donne peut-être pas exactement le sens de la pensée de Tertullien. Il n'est pas vrai que Didon eût mieux aimé se jeter dans les flammes du bûcher que de contracter un second mariage. La reine de Carthage, furieuse d'avoir donné sa main et sa foi au perfide Troyen qui était son second époux, monte sur le bûcher qui doit consumer sa dépouille mortelle : elle livre au bûcher son second hymen, *rogo secundum matrimonium dedit*. Voilà tout ensemble la réalité historique et la pensée de Tertullien. L'abbé de Gourcy n'aurait pas dû négliger le mot *aliqua* : par cette énergique expression, Tertullien atteste son dédain pour les fabuleux personnages chantés par les poètes.

3° « Plutôt que d'être échangé » ne rend pas avec assez de force et de précision *ne viveret*. L'auteur de l'*Apologétique* a voulu dire que Régulus n'avait pas voulu *vivre* ou acheter sa vie à un si grand prix. « Digne d'un Romain vainqueur, tout captif qu'il est. » La fin de cette phrase a quelque chose de lourd et de traînant entièrement opposé à la vigoureuse concision du texte : *in captivitate victorem*.

4° « Frappe, frappe le fourreau d'Anaxarque. » Le mot *follem* est peut-être difficile à traduire, mais nous ne croyons pas que *fourreau* soit son équivalent. *Tundere* signifie quelquefois frapper ou battre ; il est évident, du reste, que ce mot dit quelque chose de plus en cet endroit : c'est *piler* ou *broyer* qui convenait ici. « Pour pouvoir plaisanter sur son état » est bien faible pour traduire ces mots : *de tali exitu suo etiam jocabatur*.

5° « Il n'y a ici ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir. » Puisqu'il y a dans le latin deux substantifs et deux adjectifs, il y a aussi quatre idées ou nuances

d'idées, et nous aimerions mieux quatre mots dans le français. Mais il faut que chacun d'eux enchérisse sur celui qui précède, et que la progression soit bien observée.

6° « Sur le marbre et l'airain,... s'il était possible... » La phrase est un peu embarrassée, et il nous semble d'ailleurs fâcheux que les deux membres *imagines inscribitis, et titulos inciditis*, soient fondus en un seul dans le français. « Le héros chrétien qui attend de Dieu la véritable récompense... » Le traducteur fait ici un commentaire : rien n'est plus éloigné de la rapide concision de Tertullien.

7° « Pour vous, dignes magistrats... » L'abbé de Gourcy ne nous rend pas cette forte et vigoureuse apostrophe où se mêlent ensemble l'intrépidité, la confiance et le dédain. « Allons, courage ! » ou quelque mot semblable aurait mieux commencé cette phrase. Le mot *cruciate* n'a pas été traduit : en outre, « Dieu permet que nous soyons persécutés » n'a pas assez de force et d'énergie.

8° « Nous multiplions à mesure que vous nous moissonnez. » Complètement dénué de force et de vigueur. Les deux mots *plures* et *quoties*, qui commencent les deux membres de la phrase latine, auraient dû inspirer à l'abbé de Gourcy un tour plus rapide et plus nerveux.

9° Nous ne savons pas trop si le mot *obstination* ne serait pas plus exact que *fermeté*. Il s'agit ici de ce que les païens reprochaient aux chrétiens. Or, aux yeux de leurs persécuteurs, la constance des martyrs devait paraître une véritable obstination et se nommer ainsi dans leur bouche. « Est une instruction, » expression faible, impropre et trop familière. — Cette sorte

d'enchaînement ou de progression qui est marquée dans le latin par les mots *accedit, ubi accessit*, n'a pas été assez bien saisie, ou du moins assez fidèlement conservée dans la version française. « Ne désire-t-on pas souffrir pour obtenir la grâce de Dieu » manque aussi de force et de justesse.

10° « C'est pour cela que nous vous remercions. » La phrase est tout à fait simple et vulgaire. « Nous vous rendons grâces » aurait été préférable. « Tandis que vous nous condamnez, Dieu nous absout. » Le traducteur a bien fait de couper ainsi la phrase et de lui donner la forme symétrique du latin. Mais la répétition du mot *Dieu*, à des distances si rapprochées, produit peut-être un mauvais effet.

II. Voici maintenant la version que l'abbé Allard a donnée de ce même morceau :

Le désespoir et la fureur, quand ils sont enfantés par l'amour de la gloire et de la célébrité, déploient chez nous l'étendard de l'héroïsme (1). Mutius laisse avec joie sa main sur un brasier : quelle grandeur d'âme ! Empédocle se livre tout entier aux feux de l'Etna, voisin de Catane : quelle force de courage ! Je ne sais quelle fondatrice de Carthage préfère un bûcher à un second hyménée : ô merveilleuse chasteté (2) ! Régulus, de peur d'acheter sa vie par la délivrance d'une foule de prisonniers ennemis, souffre que tout son corps soit mis à la torture : quel homme incomparable et victorieux dans les fers (3) ! Anaxarque, pilé dans un mortier comme de l'orge, s'écriait : *Pile, pile, l'écorce d'Anaxarque ; ce n'est pas Anaxarque que tu piles* : quelle magnanimité philosophique, qui plaisantait au sein d'une mort si douloureuse (4) !

O gloire légitime, parce qu'elle est humaine ! il n'y a ni obstination, ni folie, ni fanatisme, ni désespoir dans ce mépris de la mort et dans le comble de l'atrocité. Il est permis de souffrir tous ces maux pour la patrie, l'empire, l'amitié, et rien pour Dieu (5). Vous jetez en fonte des statues à tous ces personnages que j'ai nommés ; vous tracez leurs images ; vous gravez leurs éloges pour les immortaliser ; autant que vous le pouvez par vos monuments, vous les ressuscitez, pour ainsi dire, après leur mort ; et celui qui espère en

Dieu une véritable résurrection, en souffrant pour lui, est un insensé (6) !

Courage donc, bons magistrats, puisque le peuple vous en trouvera meilleurs, si vous lui immolez des chrétiens : condamnez-nous, tourmentez-nous, déchirez-nous, écrasez-nous. Votre injustice prouve notre innocence. Voilà pourquoi Dieu souffre que nous la souffrions (7).....

Et néanmoins vos cruautés les plus raffinées n'avancent rien ; elles sont une amorce pour notre religion. Nous augmentons toutes les fois que vous nous moissonnez. Le sang des chrétiens est une semence (8)..... Cette même obstination que vous nous reprochez est la maîtresse des hommes ; car quel est celui qui, à sa vue, n'est pas poussé à rechercher ce que la chose est en elle-même ? Quel est celui qui, l'ayant recherchée, ne l'embrasse pas ? qui l'embrasse et n'ambitionne de souffrir, afin de se concilier toute la bienveillance de Dieu, et d'obtenir de lui la rémission de toutes ses fautes par l'effusion de son sang ? Car le martyr efface tout (9). Voilà ce qui fait qu'en entendant vos sentences nous rendons grâces. Comme Dieu et les hommes pensent différemment, quand vous nous condamnez, Dieu nous absout (10).

Dans l'introduction qu'il a placée à la tête de son œuvre, l'abbé Allard démontre parfaitement que beaucoup de qualités manquaient aux traducteurs qui l'ont précédé. Mais sa propre version n'atteste pas un notable progrès sur le travail de l'abbé de Gourcy. Il est ordinairement plus exact et plus fidèle ; rarement il est plus nerveux et plus fort. Souvent il suit pas à pas son devancier, et quand il s'en écarte, ce n'est pas toujours pour mieux faire.

1° « Enfantés par l'amour de la gloire et de la célébrité. » Les expressions diffèrent quelque peu, mais le tour est pénible et vicieux comme dans la version de l'abbé de Gourcy.

2° « Laisse avec joie sa main sur un brasier, ... se livre tout entier aux feux de l'Etna... Je ne sais quelle fondatrice de Carthage... » La phrase latine est ici littéralement traduite ; mais elle a moins d'élégance et

d'énergie que dans l'abbé de Gourcy. « Quelle grandeur d'âme » rend bien, ce nous semble, *sublimitas animi* : mais « quelle force de courage » nous paraît moins heureux.

3° « De peur d'acheter sa vie » fait presque un contre-sens. Il fallait dire « plutôt que d'acheter sa vie » ou « pour ne point acheter sa vie. » Vient ensuite une périphrase inutile et déplacée : « la délivrance d'une foule de prisonniers ennemis. » Les mots « victorieux dans les fers » valent mieux que les mots correspondants dans la version que nous avons examinée tout à l'heure.

4° Le verbe *pile*, peu noble par lui-même, et quatre fois répété dans la phrase, fait un mauvais effet. « Écorce » vaut mieux que *fourreau*. « Au sein d'une mort si douloureuse » est bien supérieur à ce membre de phrase assez vulgaire : « qui plaisantait sur son sort. »

5° « O gloire légitime, parce qu'elle est humaine ! » Ce tour de phrase est latin plutôt que français : le traducteur est ici trop littéral. « Il n'y a ici ni obstination ni folie... » Tous les mots du texte ont leur équivalent. « Dans le comble de l'atrocité » est un vrai contre-sens. Il fallait dire : « Dans ce mépris de la mort et de tous les genres de tortures. »

6° « Vous jetez en fonte des statues à tous ces personnages que j'ai nommés. » De toutes les phrases que nous avons citées, voilà, sans contredit, la plus incorrecte et la plus choquante. Elle blesse tout ensemble la grammaire, le bon sens et le bon goût. Le reste est une traduction purement littérale, sans précision, sans élégance, sans vigueur.

7° « Courage, bons magistrats... » Cette phrase est

traduite avec exactitude, et elle est préférable à la version de l'abbé de Gourcy. « Si vous *lui immolez* des chrétiens » forme un hiatus très-blessant pour des oreilles délicates. Les quatre consonnances : « *condamnez-nous, tourmentez-nous...* » ont le même inconvénient. « Dieu *souffre* que nous les *souffrions*. » Bien qu'elle se trouve dans le texte, nous n'aimons pas la répétition de ce mot. Il fallait ici savoir s'affranchir de la lettre et parler plus conformément au génie de notre langue.

8° « Et néanmoins les cruautés les plus raffinées n'avancent rien. » Il n'y a ni vivacité ni élégance dans ce tour de phrase. Comme l'interrogation aurait bien plus de force ! « Où aboutissent les cruautés ?... » « Nous augmentons toutes les fois que... » C'est encore plus faible et plus languissant que dans l'abbé de Gourcy.

9° « Est maîtresse des hommes ». Expression vague et sans précision. « Poussé à rechercher ce que la chose est en elle-même... » C'est simplement un mot à mot ; absence complète d'élégance et de noblesse. « Afin de se concilier toute la bienveillance de Dieu, et d'obtenir de lui la rémission de toutes ses fautes. » Cette phrase est longue, pâle, diffuse et sans énergie. L'abbé Allard a complètement manqué de verve et d'inspiration au moment où il lui en fallait davantage.

10° « Comme Dieu et les hommes pensent différemment... » Le traducteur aurait dû couper cette phrase : présentée avec la construction du texte latin, elle laisse dans le vague la pensée de l'auteur. Le raisonnement perd toute sa force, et l'antithèse son lumineux éclat.

III. Hâtons-nous de montrer comment on peut donner à notre langue une force, une chaleur, une précision

qui répondent un peu mieux à l'inimitable style de Tertullien. C'est dans la traduction de M. de Genoude que nous trouverons ces qualités :

Que cette fureur et ce désespoir soient allumés chez vous par une vaine passion de gloire et de réputation, ils se convertissent en étendard d'héroïsme (1). Scévola brûle volontairement sa main sur un autel : quelle constance ! Empédocle se précipite dans le gouffre embrasé de l'Etna : quelle énergie ! La fondatrice de Carthage, je ne sais quelle Didon, livre au bûcher son second hymen : ô prodige de chasteté (2) ! Régulus, plutôt que de vivre échangé contre plusieurs ennemis, endure dans son corps mille et mille aiguillons : ô magnanimité romaine, libre et triomphante jusque dans les fers (3) ! Anaxarque, pendant qu'on le broie dans un mortier, s'écrie : « Broyez, broyez l'enveloppe d'Anaxarque ! car, pour Anaxarque, il ne sent rien. » Admirable force d'âme, énergique philosophie, qui plaisante jusque dans les angoisses d'une pareille mort (4) !.....

Voilà une gloire légitime, parce que c'est une gloire humaine ! Il n'y a ni préjugé, ni fanatisme, ni désespoir dans le mépris de la vie et des supplices. Eh quoi ! il est permis d'endurer pour la patrie, pour l'empire, pour l'amitié, ce qu'il est défendu d'endurer pour Dieu (5) ! Vous érigez des statues à ces héros profanes ; vous gravez leurs éloges sur le marbre ; vous éternisez leur nom sur l'airain ; autant qu'il est en vous, vous leur créez, après leur mort, une existence indestructible ! Et le héros chrétien, qui attend de Dieu la résurrection véritable, qui souffre pour lui dans cette espérance, le héros chrétien n'est à vos yeux qu'un homme saisi de démence (6) !

Courage, dignes magistrats ! Assurés que vous êtes des applaudissements populaires tant que vous immolerez des chrétiens à la multitude, condamnez-nous, déchirez nos corps, appliquez-les à la torture, broyez-les sous vos pieds ! Vos barbaries prouvent leur innocence : c'est pourquoi Dieu nous envoie la tribulation (7) !

Mais où aboutissent les raffinements de votre cruauté ? Ils sont l'amorce du christianisme. Plus vous nous moissonnez, plus notre nombre grandit : notre sang est une semence de chrétiens (8) !..... Cette invincible fermeté elle-même que vous nous reprochez, qu'est-elle autre chose que la leçon la plus puissante ? Qui peut assister à ce spectacle, sans éprouver le désir de scruter le mystère qu'il renferme ? Le mystère une fois pénétré, ne vient-on pas se joindre à nous ? Une fois dans nos rangs, n'aspire-t-on pas à souffrir pour obtenir en échange la plénitude des grâces divines, pour acheter au prix de son sang le pardon de ses iniquités ? Car il n'en

est point que le martyr n'efface (9). Aussi, grâces vous soient rendues pour vos sentences de mort ! Mais que les jugements de Dieu sont bien loin des jugements des hommes ! Tandis que la terre nous condamne, le ciel nous absout (10). »

1° Peut-être reprochera-t-on à cette première phrase un peu trop d'abondance et de prolixité ; mais pour l'élégance de l'expression et la vivacité du tour, quelle supériorité sur les versions précédentes !

2° Les mots latins *totam* et *Catanensium* ne sont pas traduits en français, et il était presque impossible de le faire. Tout le reste est plein de noblesse et de précision.

3° « Mille et mille aiguillons » n'allonge pas beaucoup la phrase et produit un très-bon effet. « Triomphante jusque dans les fers » est harmonieux à l'oreille et très-satisfaisant pour la pensée.

4° « Admirable force d'âme, énergique philosophie ! » Ces deux membres réunis sentent la paraphrase. Nous aimerions mieux que le traducteur se fût contenté de l'un ou l'autre.

5° « Parce que c'est une gloire humaine. » La répétition du mot gloire donne à la phrase plus de noblesse et d'harmonie. « Il n'y a ni préjugé ni fanatisme... » Nous voudrions un mot de plus dans cette énumération. Le reste ne laisse rien à désirer.

6° « Vous érigez des statues à ces héros profanes. » Le mot *érigez* ne rend pas exactement l'image exprimée par le verbe *defunditis* ; mais il faut savoir se contenter parfois des équivalents. Dans la fin de cette phrase, on distingue quelques expressions qui ont été ajoutées pour reproduire toute la force du texte. Tout est vif, rapide, énergique et vigoureux. « Et le héros chrétien. » La seule conjonction *et*, placée au com-

mencement de la phrase, donne une grande force à ce rapprochement.

7° « Tant que vous immolerez des chrétiens à la multitude... » En cet endroit, la phrase est un peu longue, un peu diffuse. Mais le traducteur n'a rien négligé, et il a heureusement évité la mauvaise consonnance que présentaient quatre verbes suivis toujours des mêmes pronoms. « Dieu nous envoie la tribulation » est concis et énergique.

8° « Mais où aboutissent les raffinements?... » Dans tout ce passage, il n'y a qu'à louer. Les jeunes gens intelligents, en comparant ces quelques lignes à la version correspondante des autres traducteurs, peuvent voir par eux-mêmes l'énorme différence qui existe souvent entre diverses expressions d'une même pensée.

9° Dans ces interrogations qui se succèdent, il y a bien quelques longueurs et quelques légères redondances peut-être ; mais aussi que de vivacité, que de noblesse, que de chaleur ! « La plénitude des grâces divines » sent beaucoup trop le commentaire : la pensée gagnerait à être exprimée avec plus de concision.

10° Les deux exclamations donnent à la phrase française une force que n'aurait jamais une simple affirmation. Dans l'emploi de ces expressions : « le ciel, la terre,... » il y a beaucoup d'art et d'élégance.

Par cette courte citation, on peut voir qu'une traduction élégante et énergique contribue puissamment à faire sentir le caractère et le génie d'un grand écrivain.

IV. Terminons par une nouvelle citation de l'*Apologetique*. Nous mettrons en regard deux traductions différentes de ce fragment ; et, sans les accompagner d'aucune observation, nous ferons assez comprendre

ce que gagne Tertullien à être traduit par un homme capable d'apprécier ce puissant génie :

Nos pro salute imperatorum Deum invocamus æternum, Deum verum, Deum vivum, quem et ipsi imperatores propitium sibi præter cæteros malunt. Sciunt quis illis dederit imperium. Sciunt qua homines, quis et animam. Sentiant eum esse Deum solum, in cujus solius potestate sunt, a quo sunt secundi, post quem primi, ante omnes et super omnes Deos. Quidni, cum super omnes homines, qui utique vivunt, et mortuis antistant? Recogitant quousque viri imperii sui valeant; et ita Deum intelligunt; adversus quem valere non possunt, per eum valere se cognoscunt. Cælum denique debellet imperator, cælum captivum triumpho suo invehat, cælo mittat excubias, cælo vectigalia imponat: non potest. Ideo magnus est, quia cælo minor est. Illius enim est ipse, cujus et cælum est, et omnis creatura. Inde est imperator, unde et homo antequam imperator. Inde potestas illi, unde et spiritus.

Illuc suspicientes christiani, manibus expansis, quia innocuis; capite nudo, quia non erubescimus; denique sine monitore, quia de pectore oramus, precantes sumus semper pro omnibus imperatoribus, vitam illis prolixam, imperium securum, domum tutam, exercitus fortes, senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, et quæcumque hominis et Cæsaris vota sunt.....

Sic ita nos ad Deum expansos ungu læ fodiant, cruces suspendant, ignes lambant, gladii guttura detruncent, bestię insiliant: paratus est ad omne supplicium ipse habitus orantis christiani. Hoc agite, boni præsides; extorquete animam Deo supplicantem pro imperatore. Hic enim crimen, ubi veritas et Dei devotio est. (*Apol.*, XXX.)

L'ABBÉ ALLARD.

L'ABBÉ DE GENOUDE.

Nous invoquons, pour le salut des empereurs, le Dieu éternel, le Dieu vrai, le Dieu vivant, que les empereurs eux-mêmes aiment mieux se rendre propice que les autres dieux. Ils savent qui leur a donné l'empire, et, comme hommes, qui leur a donné leur âme. Ils sentent que ce Dieu est unique, duquel seul ils relèvent, auprès duquel ils sont les seconds, après lequel ils sont les premiers,

Nous, chrétiens, nous invoquons, pour le salut des empereurs, un Dieu éternel, un Dieu véritable, un Dieu vivant, un Dieu dont les empereurs eux-mêmes doivent redouter la colère plus que celle de tous les dieux réunis. Peuvent-ils ignorer de qui ils tiennent l'empire, comme ils sont entrés dans le monde, qui leur a donné la vie? Ils sentent bien qu'il n'y a d'autre Dieu que lui

avant tous les dieux et au-dessus. Pourquoi non, puisqu'ils sont au-dessus de tous les hommes qui vivent, et par-là même au-dessus des morts? Ils examinent jusqu'où s'étendent les forces de leur empire, et reconnaissent alors Dieu, contre lequel ils ne peuvent rien, et par lequel seul ils peuvent. Que l'empereur attaque le ciel, qu'il le traîne captif à son char de triomphe, qu'il y place des troupes, qu'il lui impose des tributs : il ne le peut, et il est grand par cela qu'il se reconnaît moins que le ciel. Car il appartient à celui à qui appartient le ciel et toute créature. L'empereur vient d'où l'homme était venu avant d'être empereur. Sa puissance vient d'où est venue son âme.

C'est là que nous, chrétiens, nous dirigeons nos regards. Elevant nos mains, parce qu'elles sont innocentes, la tête nue, parce que nous ne rougissons pas, sans moniteur, parce que nous prions du cœur, nous demandons pour tous les empereurs une vie longue, un empire paisible, une paix inaltérable, des armes vailleuses, un sénat fidèle, des sujets soumis, un repos universel, et tout ce que l'homme et l'empereur désirent.....

Quand donc nos mains, selon

qu'ils dépendent de lui seul, placés au second rang, les premiers après lui, avant et par-dessus tous les dieux. En effet, supérieurs à tous les hommes vivants, comment ne seraient-ils pas au-dessus de tous les morts? Ils connaissent les bornes de leur pouvoir; ils comprennent qu'ils ne peuvent rien contre celui par lequel ils peuvent tout. Qu'il déclare la guerre au ciel, cet empereur en délire, qu'il le traîne captif à son char de triomphe, qu'il mette garnison dans le ciel, qu'il rende le ciel tributaire! Réverie extravagante! Il n'est grand qu'autant qu'il reconnaît son maître dans le Dieu du ciel. Il appartient, lui aussi, au Dieu de qui relèvent le ciel et toutes les créatures. C'est par lui qu'il est empereur; par lui qu'avant d'être empereur il est homme. Il tient sa couronne du Dieu dont il tient la vie.

Les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures, la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien, sans ministre qui nous enseigne des formules de prières, parce que chez nous c'est le cœur qui prie, nous demandons pour les empereurs, quels qu'ils soient, une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la valeur dans les armées, la fidélité dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout le monde, enfin tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut ambitionner.....

Tandis que nous épanchons

notre usage, seront élevées vers le Seigneur, que vos ongles de fer nous déchirent, que vos croix nous suspendent, que vos flammes nous assaillent, que vos glaives nous décollent, que les bêtes nous assiègent : l'attitude du chrétien en prière le dispose à tous les supplices. Courage, bons magistrats ! arrachez une âme qui supplie Dieu pour l'empereur. Là est le crime, où sont la vérité et le service de Dieu.

ainsi notre âme devant Dieu, déchirez-nous, si vous le trouvez bon, avec des ongles de fer, attachez-nous à des croix, que vos flammes nous caressent de leurs langues dévorantes, que vos poignards se plongent dans notre gorge, que vos bêtes féroces bondissent sur nous ; la seule attitude du chrétien en prière vous dit qu'il est prêt à tout souffrir ! Courage donc, zélés magistrats ! arrachez à cet homme une âme qui invoque son Dieu pour le salut de l'empereur !... La vérité, le dévouement à Dieu, voilà donc nos crimes.

CONCLUSION GÉNÉRALE.

Nous voilà parvenu à la fin de notre tâche. Peut-être avons-nous soulevé quelques questions utiles ; peut-être avons-nous posé quelques problèmes intéressants pour ceux qui prennent au sérieux le saint et sublime sacerdoce de l'éducation. Mieux que personne, au reste, nous sentons ce que notre travail a d'incomplet. Ce qu'il fallait approfondir, nous n'avons fait que l'effleurer. Il y avait de grandes difficultés à résoudre ; on nous dira que nous n'avons fait que les signaler.

N'importe, nous aurons atteint notre but si nous avons fixé l'attention des maîtres laborieux et zélés sur ce qui fait la base de nos études littéraires. Aux yeux de certaines gens, sans doute, la plupart de nos idées paraîtront des rêves impossibles à réaliser. Ils trouveront plus commode de pratiquer encore les méthodes qu'ils ont déjà suivies : expliquer à peu près les mêmes fragments qu'on expliquait il y a trente ou quarante ans, faire péniblement le mot à mot et le français de ces textes mille fois rebattus, et laisser les élèves tristement lassés des langues anciennes et des riches trésors qu'elles renferment. D'autres voudront

essayer de mettre en pratique nos principes et nos vues : mais la faiblesse de leurs élèves déconcertera leurs plans et rendra tout leur zèle inutile.

Il est vrai, pour faire de la traduction un exercice attrayant et profitable, il faut que les classes de grammaire aient été soigneusement faites. Si les principes élémentaires des langues anciennes ont été bien enseignés, la traduction et la lecture des auteurs peuvent avoir d'irrésistibles attraits dans les classes les plus avancées ; les professeurs de seconde et de rhétorique auront une tâche très-facile et très-agréable à remplir. Mais si les bases ont été mal posées, si les élèves ne connaissent qu'à demi les rudiments de la langue grecque et de la langue latine, s'ils n'ont pas appris d'avance le sens et la valeur des tours les plus usités, c'est en vain que le professeur d'humanités voudra faire de la traduction un exercice de style et de bon goût. Rebutés par les difficultés que leur présentent les phrases et les mots, les élèves ne trouveront aucun attrait à l'explication du grec et du latin. Vainement le maître leur vantera la force ou l'élégance d'un orateur ou d'un poëte : tous ses efforts demeureront stériles, tout son zèle pour réveiller l'enthousiasme et l'ardeur viendra se heurter contre des obstacles invincibles. On ne répare jamais complètement certaines classes qui ont été mal faites, et il y a des lacunes qu'un jeune homme ne saura jamais combler.

C'est donc aux professeurs des classes élémentaires qu'est aujourd'hui confié le sort de nos études littéraires. Elles se relèveront bientôt, s'ils le veulent résolument et énergiquement. Mais s'ils manquent de dévouement, d'application et de zèle, elles se précipi-

teront dans une décadence toujours croissante. On se persuade trop aisément que, dans une maison d'éducation, la force ou la faiblesse des études vient des professeurs des hautes classes; c'est une erreur. Ceux-ci ne font d'ordinaire que constater le succès des travaux antérieurs; ils en jouissent avec délices, ils en recueillent les fruits, ils moissonnent sans trop de peine ce que d'autres ont semé à la sueur de leur front.

Quand les études grammaticales ont été bien faites, les langues de Rome et d'Athènes sont entre les mains des élèves des instruments dociles qu'ils manient sans entraves. Pour un professeur d'humanités, il est alors facile de faire aimer ce qu'il y a de plus exquis dans l'antiquité sacrée et profane; son enseignement s'élargit et s'élève, sa chaire est entourée de charmes, de magnificence et de splendeur; s'il en était autrement, ce serait sa honte et sa condamnation. Mais à qui doit-il en reporter l'hommage? Aux professeurs de sixième et de cinquième qui, à force de patience, de peines et d'efforts, ont défriché le terrain et jeté dans les sillons cette semence qui porte aujourd'hui des fleurs odorantes et des fruits délicieux.

Nous ne sommes donc pas de ceux qui se plaignent que l'enseignement des hautes classes n'est point assez récompensé, assez honoré. C'est sur les bons professeurs de grammaire que nous voudrions appeler les encouragements de leurs chefs et la gratitude des enfants; c'est pour eux qu'il faudrait créer des privilèges et tresser des couronnes. Ils ont en partage ce qu'il y a de plus pénible, de plus fastidieux, de plus ingrat. Qu'il y a de mérite dans ceux qui s'attachent à leur laborieuse mission et la remplissent avec un zèle persévérant! Un dévouement surnaturel, un tendre amour

pour l'enfance, un vif sentiment des destinées que l'on va fixer, une volonté forte et généreuse, voilà les conditions nécessaires à celui qui parcourt cette noble et difficile carrière.

« Non, dit un vénérable prélat qui a consacré de longues années à l'éducation, rien n'est plus difficile à trouver qu'un bon et vrai professeur de sixième. Je le dis sans hésiter, ce qui manque aujourd'hui aux professeurs des classes élémentaires, c'est encore moins la capacité que le dévouement et la vertu. Lhomond refusa tous les honneurs universitaires et s'obstina à professer la sixième pendant vingt ans. Où sont aujourd'hui les hommes de cette sorte? On l'a dit, et il est vrai, le siècle présent est incapable de former un Bossuet; je le crois plus incapable encore de former un Lhomond. Le dévouement religieux peut seul faire cette merveille. Des présidents d'études, les maîtres les plus vulgaires sont parvenus parmi nous à de telles fortunes, que la vertu seule peut détacher les autres des pensées de l'ambition, et leur inspirer une fidélité modeste et résignée dans le laborieux devoir d'un dévouement toujours si obscur et si désintéressé (1). »

Ce qui est dit ici du professeur de sixième, on peut l'étendre à toutes les classes de grammaire. Il en est peu qui consentent à les enseigner sincèrement et sérieusement, qui bornent là leurs désirs, et ne songent qu'à se rendre capables de mieux faire ce qu'on fait toujours mal en commençant. On est là en attendant mieux; on évite peut-être un travail plus lourd, une responsabilité plus redoutable; on croit à peu

(1) Lettre de Mgr d'Orléans aux directeurs de son petit séminaire.

près que c'est un temps de loisir et de repos. Mais, sans des préparations assidues, de pareilles classes peuvent-elles être bien professées? Est-il facile d'être toujours bien compris d'un enfant et de l'intéresser à des préceptes arides et compliqués? Parler aux intelligences peu développées, leur inculquer des préceptes qui doivent les diriger dans toutes leurs études postérieures, les attacher à leur travail par des comparaisons et des exemples cités à propos, par des encouragements et des éloges, par ces mille moyens qui réveillent et alimentent l'émulation; c'est là, croyons-nous, un assez digne sujet de plusieurs années de réflexions et d'études.

Au reste, il faut bien qu'on le sache, lorsqu'on a le bonheur de posséder des enfants pieux, dociles, intelligents, avides d'apprendre, le maître trouve du charme à s'occuper de leur instruction, et nous en savons plus d'un qui goûtent cette douce joie. Former de bons élèves pour les classes supérieures, leur préparer d'abondantes moissons pour le reste de la vie, c'est une noble et délicate jouissance qui a bien aussi sa séduction et son attrait. Le maître lui-même trouve un véritable avantage à approfondir les principes des trois langues classiques : pour de fortes intelligences, l'étude de la grammaire peut avoir tous les charmes des hautes études philosophiques.

Maîtres de grammaire et maîtres d'humanités, unissons donc nos efforts et revenons aux belles traditions de nos meilleurs siècles. Tous les esprits éclairés s'inquiètent et s'affligent de notre culte pour la matière et de notre abaissement littéraire. Depuis un siècle, les ennemis du catholicisme ont tous agi de concert pour étouffer l'étude des langues anciennes; ils ont

surtout ruiné, avec une persévérance désastreuse, le culte de la langue latine. En France, en Espagne, en Italie, le souffle voltairien a fermé une foule de collèges ou d'universités ; l'esprit révolutionnaire a partout amoncelé les ruines et les dévastations. Aujourd'hui, comme l'observe le P. Cahour, les nations protestantes du Nord ont plus de zèle et d'ardeur pour les études classiques et possèdent mieux le latin et le grec que les universités des pays catholiques.

« Enfants de l'Église romaine, dirons-nous avec ce savant religieux, héritiers de ses dogmes et de ses traditions, allons-nous abandonner à d'autres le soin de garder notre mère et le patrimoine de sa foi ? Il est dans ses monuments, et ses monuments sont latins. Voilà ses ennemis chargés, par notre incurie classique, de conserver ses bibliothèques et sa langue !... Mais si les études classiques, dans les contrées protestantes, se sont mieux maintenues que chez nous, c'est que les gymnases protestants n'ont pas été fermés, abattus ou livrés à des réformes. Une ère nouvelle s'ouvre à nos espérances. On nous permet enfin de raviver, nous aussi, la langue du catholicisme. Montrons que notre zèle n'avait besoin que de la liberté (1). »

Revenons aux méthodes éprouvées par l'expérience des siècles. Que nos élèves puisent avant tout, dans les classes inférieures, une solide connaissance du latin. Gardons-nous d'encombrer l'esprit de nos enfants de ces notions superficielles que la mémoire retient un instant et qui n'ont aucune action réelle sur le développement de l'intelligence. On a beau faire, les sciences physiques et naturelles ne seront jamais

(1) *Des Études classiques*, p. 72.

qu'un amusement et une curiosité pour la plupart des écoliers. Cet amas de faits et de connaissances laisse l'esprit inerte, ne provoque pas la réflexion, et n'habitue pas un enfant à cette lutte intérieure du travail, si propre à discipliner les idées.

Le jeune écolier arrivait jadis à l'intelligence du latin au bout de trois années. Durant ces premiers labeurs, il fallait affronter peut-être quelques moments de dégoût. Mais aussi, avec cette connaissance, il trouvait au collège comme un monde enchanté. La littérature sacrée et profane, les riantes fictions de nos poètes, les annales des anciens peuples, les sublimes inspirations de l'éloquence se présentaient à lui avec leurs inépuisables trésors. Quel riche et vaste champ pour son imagination ardente et son impatiente avidité de savoir !

Aujourd'hui, avec leurs programmes froids et compassés, avec leurs méthodes régulières et leurs formules glacées, les distributeurs de la science ont tout semé d'épines et tout désenchanté. On étudie pour avoir des diplômes, des places, de l'argent. Mais allez voir qui se passionne pour la poésie et l'éloquence ! Allez voir qui cherche le beau et le vrai par amour pour lui-même ! Doux rêves de l'imagination, culture de l'esprit et du cœur, leçons de vertu que présentait l'étude des lettres, apprentissage des devoirs de la vie, toutes ces belles et nobles choses ont disparu de la plupart de nos écoles. S'il ne faut pas être impie, il ne faut pas être trop chaudement catholique ! L'enthousiasme et l'amour passionné pour ce qui est grand et saint, il semble qu'on doive soigneusement l'étouffer !

Mais confiance ! les beaux jours peuvent renaître au sein de nos gymnases chrétiens. Voyez comme tout

languit et se meurt dans les écoles où l'on ne rêve que l'industrie et la matière ! Malgré ses conquêtes et ses cris de triomphe, notre siècle perd chaque jour le goût de ce qui est vraiment beau. Ah ! gardons au moins un dernier asile aux lettres anciennes dans nos maisons consacrées par la foi et la piété.

Les auteurs chrétiens, plus sérieusement étudiés, nous offrent un puissant moyen de charmer et d'intéresser nos enfants. La magnificence des saints livres, les actes des martyrs, les sublimes écrits des Pères de l'Église, la touchante poésie de notre liturgie catholique, voilà pour nos classes d'humanités des trésors à peu près négligés jusqu'à ce jour. Élançons-nous avec ardeur vers ces sources vivifiantes et salutaires : nous y puiserons la force et la virilité de l'intelligence, la lumière et la consolation pour notre âme, et nos enfants en rapporteront peut-être des germes féconds qui fixeront leurs idées et imprimeront à toute leur vie une ineffaçable empreinte.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
DÉDICACE.....	V
PRÉFACE.....	VII

CHAPITRE PREMIER.

IMPORTANCE DE L'EXERCICE DE LA TRADUCTION.....	1
Art. I. La traduction est un excellent moyen d'approfondir les modèles.....	3
Art. II. La traduction est un moyen de se former un bon style.....	11
Art. III. La traduction est un moyen de développer les facultés intellectuelles et morales de l'enfant	22
Conclusion.....	32

CHAPITRE II.

CHOIX DES AUTEURS QU'IL FAUT TRADUIRE.....	37
Art. I. Des classiques païens.....	39
Art. II. Des classiques chrétiens	78

CHAPITRE III.

DES DIVERS MODES DE TRADUCTION.....	118
Art. I. Explication lente et soignée.....	119
§ I. Devoirs du professeur.....	119
§ II. Devoirs de l'élève.....	141
Art. II. De l'explication rapide ou de la lecture des textes.....	156
Art. III. Des versions dictées.....	179
Art. IV. De quelques exercices propres à fortifier les élèves sur la traduction.	183

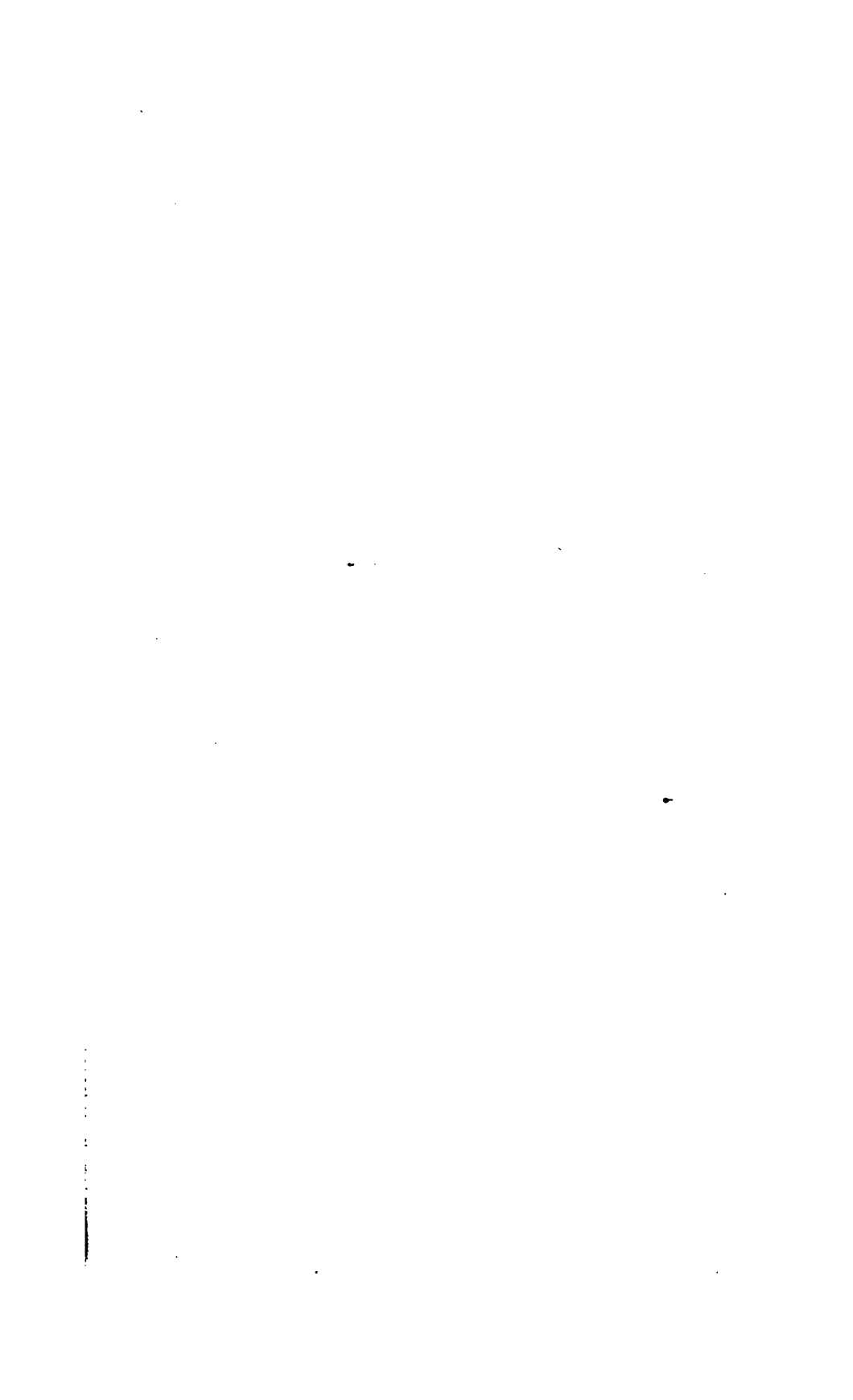
CHAPITRE IV.

	Pages.
DIFFICULTÉS, RÈGLES ET CONSEILS PRATIQUES POUR BIEN TRADUIRE.....	191
Art. I. Difficultés de la traduction.....	191
Art. II. Interprétation du sens dans un auteur.....	203
§ I. Des mots considérés isolément.....	205
§ II. Des mots pris ensemble, ou des phrases et des propositions.	211
§ III. Des difficultés particulières à la langue grecque.....	215
Art. III. De la translation française du texte original.....	219
§ I. Du choix des expressions.....	220
§ II. Des tours de phrase.....	228
§ III. Des inversions.....	236
Inversion des mots.....	240
Inversion des propositions.....	243
§ IV. Du ton particulier à chaque auteur.....	246

CHAPITRE V.

ÉTUDES CRITIQUES ET COMPARÉES SUR DIVERSES TRADUCTIONS.....	252
Art. I. Des progrès de l'art de traduire.....	252
Art. II. Des traducteurs de Démosthènes.....	256
Art. III. Des traducteurs de Virgile.....	277
Art. IV. Des traducteurs de Tertullien.....	296
CONCLUSION GÉNÉRALE.	313

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





5. 13. 6. 1944

Rev'd SH
3/2000

